

DAD A

CIÓN GENE



DC211

L3

1824

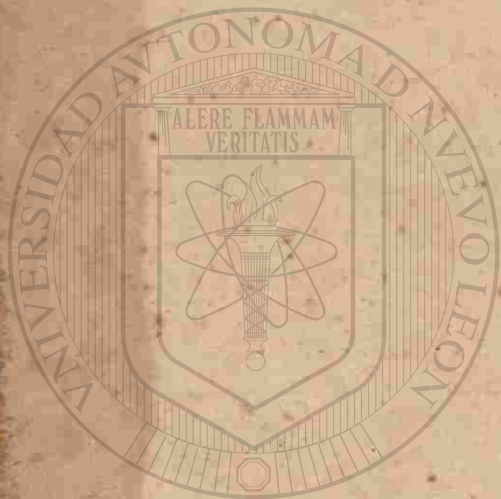
v. 7

c. 1





1080046748



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



6#86#183

9(44)



MÉMORIAL

DE

SAINTE-HÉLÈNE.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NIVEO LEON

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE LEBEGUE,  
RUE DES NOYERS, N° 8.

# MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE,

OU  
JOURNAL OU SE TROUVE CONSIGNÉ, JOUR PAR  
JOUR, CE QU'À DIT ET FAIT NAPOLEON DURANT  
DIX-HUIT MOIS;

PAR LE COMTE DE LAS CASES.

---

RÉIMPRESSION DE 1824, AVEC DE NOMBREUSES  
CORRECTIONS ET ADDITIONS.

---

TOME SEPTIÈME.



PARIS,

DÉPOT DU MÉMORIAL, RUE DE GRENELLE-SAINTE-  
HONORÉ, N° 29;  
BOSSANGE FRÈRES, RUE DE SEINE, N° 12;  
BÉCHET AÎNÉ, QUAI DES AUGUSTINS, N° 50;  
LECOINTE ET DUREY, QUAI DES AUGUSTINS;  
RORET, RUE HAUTEFEUILLE.

1824. - 55318

16350

E

923

N

DCCXX



FONDO BIBLIOTECA PÚBLICA  
DEL ESTADO DE NUEVO LEÓN.

## TABLE

DES SOMMAIRES DU SEPTIÈME VOLUME.

	page
Nos anxiétés, nos peines au sujet des nouvelles restrictions. — Anecdotes de Campo-Formio; MM. de Cobentzel, Gallo, Clarke. — Le Comte d'Entraigues.	9
Un rêve de l'Empereur.	20
Besoins de l'Empereur. — Ses reprises sur le prince Eugène.	27
Déclaration exigée envoyée au Gouverneur. — Beaucoup de livres modernes, pures spéculations. — Fausseté des portraits créés par l'esprit de parti. — Général Maison.	30
Difficultés du Gouverneur sur nos déclarations; sentiment de l'Empereur. — Entretiens du Gouverneur avec chacun de nous; observations de l'Empereur. — Notre esclavage consommé.	34
Anecdotes sur Siéyès; nuances. — L'Empereur souvent déguisé dans les fêtes populaires. — Visites au faubourg Saint-Antoine, après Moscou et l'île d'Elbe. — Mœurs sous le Directoire. — Note officielle remarquable.	48
Louis XVI. — Marie-Antoinette. — Madame Campan. — Léonard. — Princesse Lamballe.	61
On nous enlève quatre des nôtres. — Premières années de l'Empereur.	68
Romans de Madame de Genlis.	71
Estimation de la bibliothèque. — la famille du Grand-Maréchal se rapproche de nous.	72
Expédition de Saint-Louis en Egypte. — Nos femmes auteurs; Madame de Staël. — Les écrivains ennemis de Napoléon ne mordront que sur du granit.	75
Soin des blessés aux armées, le baron Larrey; circonstance caractéristique.	79
L'Empereur accepte mes quatre mille louis.	83
Tragédie d'Euripide dans son intégrité, com-	

- mandée pour le théâtre de Saint-Cloud. —  
 Maréchal Jourdan. — Sur la guerre de Russie;  
 vues et intentions de Napoléon. — Instructions  
 officielles. — Notes de Napoléon. 87
- Fluxion violente. — Anecdotes intérieures et do-  
 mestiques. 117
- Les souffrances continuent. — Immoralité, vice  
 le plus funeste dans le souverain. 121
- L'Empereur, toujours souffrant, manque de mé-  
 dicamens. — Guerres d'Italie, par Servan. —  
 Madame de Montesson. 124
- L'Empereur continue d'être très-souffrant. — Cir-  
 constances caractéristiques. 128
- Cinquième jour de réclusion. — Anecdote pour  
 mémoire non payé. — Sur l'impopularité. 131
- L'Empereur viole, dit-il, les règles de la méde-  
 cine. — Il a commandé toute sa vie. — C'est lui  
 qui, le premier, nous appelle la grande nation. 134
- Affaiblissement de l'Empereur. — Sa santé con-  
 tinue de s'altérer sensiblement. — Inquiétudes  
 du médecin. — Nos prisonniers en Angleterre;  
 les pontons, etc. 136
- Auvers; grandes intentions de Napoléon à son  
 égard; est une des causes de sa chute. — Géné-  
 reux sentimens qui font refuser le traité de Châ-  
 tillon. — Travaux maritimes; Cherbourg, etc.  
 — Rapport officiel sur l'Empire, en 1813. —  
 Total des dépenses en travaux, sous Napoléon. 154
- L'Empereur très-souffrant; mélancolie. — Anec-  
 dotes de gaieté. — Deux aides-de-camp. —  
 Echauffourée du général Mallet. 185
- Continuation de souffrances et de réclusion. —  
 Eût dû mourir à Moscou ou à Waterloo. —  
 Eloge de sa famille. 192
- La géographie, passion du moment. — Mon  
 Atlas. — Lit de parade arrivé de Londres, vrai  
 piège à rats. — Anecdotes apprises des An-  
 glais; lettre de Sainte-Hélène, etc. 197
- Situation physique de la Russie; sa puissance  
 politique; paroles remarquables. — Notice sur  
 l'Inde anglaise. — Pitt et Fox. — Idées de l'éco-  
 nomie politique; compagnies ou commerce

- libre. — Les crénaux contre les métiers, etc. —  
 M. de Suffren. — Sentimens de l'Empereur pour  
 la marine. 206
- Organisation impériale; préfets, auditeurs au  
 Conseil d'Etat; motifs des gros appointemens;  
 intentions futures, etc., etc. 228
- La Vendée; Charette. — Lamarque. — Tragédies  
 d'Eschyle et de Sophocle, etc. — Véritables  
 tragédies chez les Romains. — La Médée de  
 Sénèque; singularité. 237
- L'Empereur beaucoup mieux. — Lui sauter! —  
 Madame R. . . . . de Saint-J. . . d'A. . . . —  
 Les deux impératrices. — Dépenses de José-  
 phine; mécontentement de l'Empereur; anec-  
 dotes caractéristiques de l'Empereur. 246
- Guerre sur les grandes routes. — Dumouriez plus  
 audacieux que Napoléon. — Détails sur la prin-  
 cesse Charlotte de Galles, le prince Léopold  
 de Saxe-Cobourg, etc. 251
- Divers objets bien importants. — Négociations  
 d'Amiens; début du Premier Consul en diplo-  
 matie. — De l'agglomération des peuples de  
 l'Europe. — De la conquête de l'Espagne. —  
 Danger de la Russie. — Bernadotte. 257
- L'Empereur a peu de confiance dans l'issue de  
 1815. — Themistocle. — A un moment la pen-  
 sée, dans la crise de 1814, de rétablir lui-même  
 les Bourbons. — Ouvrage du baron Fain sur  
 la crise de 1814. — Abdication de Fontaine-  
 bleau; particularités. — Traité de Fontaine-  
 bleau, etc. 277
- L'épée du Grand-Frédéric. — On espère que le  
 Lion s'endormira. — Nouvelles tracasseries du  
 Gouverneur; il m'enlève mon domestique. —  
 Notre sort enviable dans nos misères. — Bon-  
 heur de l'avoir approché. 326
- Nouvelles occupations de l'Empereur. — Sur les  
 grands capitaines; la guerre, etc., etc. — Ses  
 idées sur diverses institutions pour le bien-être  
 de la société. — Avocats. — Curés. — Autres  
 objets. 335
- L'Empereur change de manière à nous affecter. —

	page
Le Gouverneur nous environne de fortifications. — Terreur de sir Hudson Lowe. — Général Lamarque. — Madame Récamier et un prince de Prusse.	354
Les ministres anglais actuels; portraits. — Tous les ministères, autant de léproseries; honorables exceptions. — Sentimens de Napoléon pour ceux qui l'ont servi.	361
Retour sur les généraux de l'armée d'Italie. — Le père d'un de ses aides-de-camp. — Ordures de Paris. — Roman abominable. — Sur les joueurs. — Famille La Rochefoucault, etc.	381
Poniatowski, le vrai roi de Pologne. Traits caractéristiques sur Napoléon. — Dires éparés; notes perdues.	388
Sur les difficultés de l'histoire. — Georges, Pichegru, Moreau, le duc d'Enghien.	412
Visite clandestine du domestique qui m'avait été enlevé. — Ses offres. — Seconde visite. — Troisième; je lui confie mystérieusement ma lettre au prince Lucien, cause de ma déportation.	442

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.

## MÉMORIAL DE S<sup>TE</sup>-HÉLÈNE.

*Lundi 10 octobre 1816.*

Nos inquiétudes, nos peines au sujet des nouvelles restrictions. — Anecdotes de Campo-Formio; MM. de Cobentzel, Gallo, Clarke. — Le Comte d'Entraigues.

Nous étions convenus de nous réunir tous ce matin chez le Grand-Maréchal pour conférer sur ce que le Gouverneur venait de nous transmettre, afin d'adopter un parti uniforme. Je me suis trouvé incommodé, je n'ai pu m'y rendre. Je lui ai écrit mon opinion; je lui ai mandé que, dans une situation aussi délicate, j'avais beau faire, je ne pouvais arriver à aucune conclusion positive; je trouvais toujours 0=0.

En effet, le point était des plus difficiles et des plus graves. Il s'agissait de se soumettre à des restrictions nouvelles, de se placer sous la dépendance du Gouverneur, qui en abusait d'une manière indigne, se conduisait vis-à-vis de l'Em-



pereur sous les formes les plus indécentes, et annonçait que tout cela pouvait et devait croître encore, enfin il ne s'agissait de rien moins que de se trouver exposé à être immédiatement arraché d'auprès de l'Empereur, renvoyé au Cap, et de là en Europe.

D'un autre côté, l'Empereur, indigné des vexations dont on nous accablait à cause de lui, ne voulait pas que nous nous y soumissions davantage. Il exigeait que nous le quittassions plutôt tous, que nous retournassions tous en Europe témoigner que nous l'avions vu ensevelir tout vivant.

Mais était-il en notre pouvoir de supporter une pareille idée? La mort nous eût paru préférable à nous séparer de celui que nous servions, que nous admirions, que nous aimions, auquel nous nous attachions chaque jour davantage, et par ses qualités personnelles, et par les maux que l'injustice et la haine accumulaient sur sa tête. Voilà quel était le véritable état de la question. Nous étions déchirés, et ne savions à quoi nous résoudre. Je terminais ma lettre en disant que si j'étais laissé à moi seul, je signerais sans observations tout ce que le Gou-

verneur me présenterait; que si l'on prenait un parti collectif, je l'adopterais aveuglément.

Le Gouverneur avait trouvé un moyen de nous attaquer en détail: il se disait déterminé à renvoyer chacun de nous suivant sa volonté et son caprice.

L'Empereur n'était pas bien; le docteur lui a trouvé des principes de scorbut. Il m'a fait venir; nous avons beaucoup causé sur les objets qui nous occupent dans ce moment. Il a voulu se mettre au travail pour se distraire, et a pris le chapitre de Léoben qui lui est tombé sous la main.

La lecture finie, la conversation a continué sur les conférences qui ont amené le traité de Campo-Formio. Je renvoie à ces chapitres intéressans pour le portrait et le caractère du premier négociateur autrichien, *M. de Cobentzel*, que Napoléon surnomma dans le temps *Jours du Nord*, à cause du grand rôle, disait-il, que sa grosse et lourde patte avait joué sur le tapis vert des négociations.

«*M. de Cobentzel* était en ce moment, » disait l'Empereur, l'homme de la monarchie autrichienne, l'âme de ses

» projets, le directeur de sa diplomatie. Il  
 » avait occupé les premières ambassades  
 » de l'Europe, et s'était trouvé long-temps  
 » auprès de Catherine, dont il avait capté  
 » la bienveillance particulière. Fier de  
 » son rang et de son importance, il ne  
 » doutait pas que la dignité de ses ma-  
 » nières et son habitude des cours ne dus-  
 » sent écraser facilement un général sorti  
 » des camps révolutionnaires : aussi abor-  
 » da-t-il le général français, observait  
 » Napoléon, avec une certaine légèreté ;  
 » mais il suffit de l'attitude et des pre-  
 » mières paroles de celui-ci pour le re-  
 » mettre aussitôt à sa place, dont, au  
 » demeurant, il ne chercha jamais plus  
 » à sortir. »

Les conférences languirent d'abord  
 beaucoup, M. de Cobentzel, suivant la  
 coutume du cabinet autrichien, se mon-  
 tra fort habile à traîner les choses en lon-  
 gueur. Cependant le général français ré-  
 solut d'en finir. La conférence qu'il s'était  
 dit devoir être la dernière, fut des plus  
 vives ; il en arriva à mettre le marché à  
 la main ; il fut refusé. Se levant alors dans  
 une espèce de fureur, il s'écria très-éner-  
 giquement : « Vous voulez la guerre ? eh  
 » bien ! vous l'aurez ; » et saisissant un

magnifique cabaret de porcelaine, que  
 M. de Cobentzel répétait chaque jour  
 avec complaisance lui avoir été donné  
 par la grande Catherine, il le jeta de  
 toutes ses forces sur le plancher, où il  
 vola en mille éclats. « Voyez, s'écria-t-il,  
 » encore ; eh bien ! telle sera votre monar-  
 » chie autrichienne avant trois mois, je  
 » vous le promets ; » et il s'élança préci-  
 pitamment hors de la salle. M. de Co-  
 bentzel demeura pétrifié, disait l'Em-  
 pereur ; mais M. de Gallo, son second,  
 et beaucoup plus conciliant, accompa-  
 gna le général français jusqu'à sa voiture,  
 essayant de le retenir ; « me tirant force  
 » coups de chapeau, disait l'Empereur,  
 » et dans une attitude si piteuse, qu'en  
 » dépit de ma colère ostensible, je ne  
 » pouvais m'empêcher d'en rire interieu-  
 » rement beaucoup. »

M. de Gallo était l'ambassadeur de  
 Naples à Vienne ; il y avait conduit la  
 princesse de Naples, seconde femme de  
 l'Empereur François, dont il possédait  
 toute la confiance et qu'il gouvernait ;  
 elle, à son tour, gouvernait son mari,  
 de sorte que M. de Gallo jouissait d'un  
 fort grand crédit à la cour de Vienne.  
 Aussi quand l'armée d'Italie, marchant

sur Vienne, imposa l'armistice de Léoben, l'Impératrice, dans une crise aussi terrible, jeta les yeux sur son confident pour le charger de détourner le péril. Il devait voir le général français comme en passant, et tâcher d'obtenir de lui qu'il voulût bien l'accepter pour négociateur. Napoléon, bien au fait de toutes les circonstances, se promit d'en tirer un grand parti; aussi, en recevant M. de Gallo, il lui demanda qui il était. Le courtisan favori, déconcerté d'être obligé de décliner son nom, lui répondit qu'il était le marquis de Gallo, chargé de la part de l'Empereur d'Autriche de lui faire quelques ouvertures. « Mais, dit Napoléon, votre nom n'est point allemand? — Il est vrai, répondit M. de Gallo, je suis ambassadeur de Naples. — Et depuis quand, répliqua sèchement le général français, ai-je à traiter avec Naples? Nous sommes en paix. — L'Empereur d'Autriche n'a-t-il donc plus chez lui aucun des négociateurs de la Vieille Roche? Toute la vieille aristocratie de Vienne est-elle éteinte? » M. de Gallo, épouvanté que de pareilles observations arrivassent officiellement au cabinet de Vienne, ne fut dès cet

instant occupé qu'à complaire en tout au jeune général.

Napoléon, radouci, lui demanda des nouvelles de Vienne, parla des armées du Rhin, de Sambre-et-Meuse; il en tira tout ce qu'il voulut, et quand il fallut se séparer, M. de Gallo lui demanda, en attitude de suppliant, s'il pouvait espérer d'être accepté pour négociateur, et s'il devait aller chercher des pleins pouvoirs à Vienne. Napoléon n'avait garde de le refuser; il venait de prendre un avantage qu'il ne perdit jamais. M. de Gallo, devenu plus tard, par la suite des événemens que tout le monde connaît, ambassadeur de Naples auprès du Premier Consul, et même celui de Joseph auprès de l'Empereur Napoléon, lui parlait quelquefois de cette scène, lui avouant naïvement que de sa vie personne ne l'avait autant effrayé.

Clarke était le second négociateur français, comme M. de Gallo était celui de l'Autriche.

« Clarke, disait l'Empereur, avait été envoyé en Italie par le Directoire, qui commençait à me croire dangereux: il l'avait chargé d'une mission apparente

» et publique; mais il avait l'ordre secret  
 » de m'observer, de s'assurer même si,  
 » au besoin, il y aurait possibilité de me  
 » faire arrêter; et comme il y aurait eu peu  
 » de sûreté à s'adresser aux officiers de  
 » mon armée à cet égard, les premières  
 » informations se prirent auprès du Direc-  
 » toire cisalpin, qui répondit qu'on de-  
 » vait s'éviter toute peine sur ce point,  
 » et ni plus songer.

» Dès que je fus informé des vérita-  
 » bles instructions de Clarke, j'abordai  
 » franchement le sujet avec lui: il m'im-  
 » portait peu qu'on rendit des comptes,  
 » disais-je. Il ne tarda pas à s'en convain-  
 » cre. Sa mission en Autriche, repoussée  
 » par cette puissance, je lui offris de le  
 » faire travailler, et il me resta; depuis,  
 » je n'ai cessé d'en prendre soin, suivant  
 » ma coutume, bien qu'au fond nous  
 » n'eussions peut-être pas une grande  
 » sympathie; et je l'aurais indubitable-  
 » ment repris lors de mon retour, si je  
 » l'eusse retrouvé dans les rangs avec les  
 » autres: on sait que je me défiais diffi-  
 » cilement de ceux avec qui j'avais com-  
 » mencé; quand on s'était une fois em-  
 » barqué avec moi; je ne savais pas ce  
 » que c'était que de jeter quelqu'un à

» la mer; il me fallait y être forcé. Son  
 » premier talent était d'être grand tra-  
 » vailleur.»

Après brumaire, Clarke se trouva  
 naturellement près du Premier Consul,  
 comme aide-de-camp ou autrement. Il  
 y avait alors moins d'étiquette au palais,  
 les attributions étaient moins distinctes,  
 on y vivait beaucoup plus en famille.  
 L'entourage du Consul formait une table  
 commune: Clarke y eut quelques que-  
 relles; il était très-susceptible, fort poin-  
 tillieux. Quelque chose en ayant rejailli  
 jusque sur le Premier Consul même,  
 celui-ci le nomma à l'ambassade de Flo-  
 rence auprès de la reine d'Etrurie. Le  
 poste était charmant en lui-même; mais  
 c'était une disgrâce. Clarke sollicita long-  
 temps et de toute manière pour être rap-  
 pelé. Cet heureux moment arriva; mais  
 son épreuve n'était pas finie. Le Premier  
 Consul lui parlait peu, le faisait courir  
 aux Tuileries, à Saint-Cloud, au camp  
 de Boulogne, ne s'expliquait point, ne  
 lui accordait rien. Clarke, au désespoir,  
 confiait à quelqu'un qu'il ne lui restait  
 plus qu'à aller se jeter dans la Seine, ne  
 pouvant supporter plus long-temps l'ap-  
 parence du mépris et le dénuement de

sa situation. Il en était là quand tout-à-coup il lui arriva, et au même instant, de se trouver nommé secrétaire du cabinet topographique, conseiller d'État, et autre chose encore, lui composant un traitement peut-être de soixante à quatre-vingt mille francs. C'était là le faire de Napoléon; il est connu que son premier bienfait en amenait presque toujours immédiatement beaucoup d'autres. Dans ces cas, il ne donnait pas, il accablait; mais encore fallait-il savoir profiter de cet instant: il pouvait être sans bornes ou s'évanouir sans retour.

J'avais beaucoup connu le général Clarke à titre d'ancien camarade de l'école militaire. Dans le temps, il m'a raconté que quelques jours avant la bataille d'Iéna, l'Empereur, sous la dictée duquel il venait d'écrire une foule d'ordres et d'instructions, s'était mis à causer familièrement, tout en marchant dans sa chambre, et qu'il avait dit: « Dans trois ou quatre jours nous donnerons une bataille que je gagnerai: elle me portera au moins à l'Elbe, et peut-être à l'Oder. Là, je donnerai une seconde bataille, que je gagnerai de même. Alors....., alors....., dit-il

» d'un air méditatif, et la main sur le front.... Mais c'est assez, ne faisons point de romans..... Clarke, dans un mois vous serez Gouverneur de Berlin, et l'histoire vous citera comme ayant été, dans la même année, et dans deux guerres différentes, Gouverneur de Vienne et de Berlin, c'est-à-dire, des monarchies d'Autriche et de Prusse. Et à propos de cela, ajouta-t-il, en riant, que vous a donné François, pour avoir gouverné sa capitale? — Sire, rien du tout. — Comment, rien du tout? c'est bien fort! Eh bien! c'est donc à moi à payer sa dette. Et il lui donna une assez forte somme pour acheter, autant que je puis me le rappeler, un hôtel à Paris, ou une maison de campagne dans les environs. »

Du reste, il est à remarquer que les événemens dépassèrent même les combinaisons de Napoléon: il ne donna qu'une bataille; le dix-septième jour il était dans Berlin, et il se trouva porté jusqu'à la Vistule.

« Clarke, disait Napoléon, avait la manie des parchemins; il passait une partie de son temps, à Florence, à rechercher ma généalogie; il s'occu-

» pait aussi beaucoup de la sienne, et  
 » était venu à bout de se persuader, je  
 » crois, qu'il était le parent de tout le  
 » Fanbourg Saint-Germain. Nul doute  
 » qu'il ne se croie aujourd'hui beaucoup  
 » plus relevé d'être le ministre d'un Roi  
 » légitime, que d'avoir été celui d'un  
 » Empereur parvenu. Il jouit dans ce  
 » moment, dit-on, d'une grande faveur,  
 » je lui en souhaite la durée: elle a com-  
 » mencé peu de jours avant mon arrivée  
 » à Paris, au moment où la cause du  
 » Roi était désespérée; il aura trouvé  
 » beau d'accepter un ministère, quand  
 » tout paraissait perdu. Je n'ai rien à  
 » dire contre, cela peut avoir son beau  
 » côté; mais il faut avoir des conven-  
 » nances, et il a manqué. Toutefois je lui  
 » pardonne facilement ce qui me con-  
 » cerne.... Plus d'une fois, en 1813 et  
 » en 1814, on essaya de m'inspirer des  
 » doutes sur sa fidélité; je ne m'y arrê-  
 » tai jamais: je l'ai toujours cru probe  
 » et honnête; » et les intimes du duc de  
 » Feltre peuvent attester que Napoléon  
 » n'était que juste dans l'opinion qu'il avait  
 » prise des sentimens de son ministre.

Le duc de Feltre, en rendant compte  
 à l'Empereur de l'arrivée de M. le

Comte d'Artois en Suisse, lui conseil-  
 lait de faire la paix. L'Empereur lui ré-  
 pondit, sous la date du 22 février 1814,  
 «..... Quant au conseil que vous me  
 » donnez de faire la paix, c'est trop ri-  
 » dicule; c'est en s'abonnant à de telles  
 » idées qu'on gâte l'esprit public. C'est  
 » du reste me supposer bien fou ou bien  
 » bête, que de croire que si je pouvais  
 » faire la paix, je ne la ferais pas.

» C'est à cette opinion, que je peux  
 » faire la paix depuis quatre mois, mais  
 » que je ne le veux pas, que sont dus  
 » tous les malheurs de la France. Je  
 » croyais mériter qu'on m'épargnât au  
 » moins la démonstration de pareils sen-  
 » timens. »

L'Empereur revenant à l'époque de  
 Campo-Formio, s'est arrêté sur le comte  
 d'Entraigues, son arrestation, les pa-  
 piers qu'on lui saisit, les grandes dé-  
 couvertes qu'ils fournirent, l'indulgence  
 avec laquelle il le traita, la déloyauté  
 dont il en fut payé, etc., etc., etc.

Le comte d'Entraigues, homme de  
 beaucoup d'esprit, intrigant et doué  
 d'avantages extérieurs, avait acquis une  
 certaine importance au commencement  
 de notre révolution; membre du côté

droit de la Constituante, il émigra lors de sa dissolution, et se trouvait dans Venise sous un titre diplomatique russe, au moment où nous menacions cette ville; il y était l'âme et l'agent de toutes les machinations qui se tramaient contre la France. Quand il jugea le péril de cette république, il voulut s'évader; mais il tomba dans un de nos postes, et fut pris avec tous ses papiers. Le général en chef nomma une commission spéciale pour en faire le dépouillement, et l'on demeura fort étonné des mystères qu'ils découvrirent: on y trouva entre autres toutes les preuves de la trahison de Pichegru, qui avait sacrifié ses soldats pour faciliter les opérations de l'ennemi: le plus grand crime qu'un homme puisse commettre sur la terre, s'écriait avec indignation Napoléon, celui de faire égorger froidement les hommes dont la vie est confiée à votre discrétion et à votre honneur.

Le comte d'Entraigues, une fois ses secrets découverts, s'exprima avec tant de franchise et d'adresse, que Napoléon, croyant l'avoir gagné, ou plutôt se laissant gagner lui-même, le traita avec la dernière indulgence; le défen-

dit contre le Directoire, qui insistait pour le faire fusiller, et le laissa libre, sur parole, dans Milan. Quelles ne furent pas sa surprise et son indignation d'apprendre un matin que M. d'Entraigues venait de s'évader en Suisse, et publiait un libelle infâme contre lui, lui reprochant les mauvais traitemens qu'il en avait reçus, se plaignant d'en avoir été mis au fers. Cette imposture causa un tel scandale, que plusieurs diplomates étrangers, qui avaient été témoins du contraire, le témoignèrent spontanément dans une déclaration publique.

Ce comte d'Entraigues, aussi tard que 1814, je crois, est mort en Angleterre d'une manière affreuse; assassiné par son valet de chambre, à la vue de sa femme, la célèbre chanteuse Sainte-Huberti. \*

\* Voici ce qu'on lit dans une publication récente. « Le comte d'Entraigues fut assassiné le 22 juillet 1812, au village de Barnes, près Londres, par son valet de chambre, nommé Lorenzo, qui lui-même fut trouvé mort près de son maître. Il avait blessé gravement aussi M<sup>me</sup> d'Entraigues. Ce double assassinat fut commis au moment où ses maîtres allaient

Pichegru se trouvait précisément alors à la tête du Corps-Législatif et à peu près en guerre ouverte avec le Directoire. On juge de quel prix furent pour celui-ci des pièces aussi graves et aussi authentiques contre ses adversaires. Cette découverte influa beaucoup sur le parti que prit Napoléon dans les affaires de fructidor; ce fut une des principales causes qui déterminèrent sa fameuse proclamation, laquelle amena le triomphe du Directoire.

Desaix, qui servait sous Moreau dans l'armée du Rhin, ayant profité de l'ar-

» monter en voiture. Le cocher, seul témoin,  
 » fit une déposition qui ne parut pas claire. Le  
 » Jury anglais constata le crime sans pouvoir  
 » punir le coupable, qui passa pour s'être sui-  
 » cidé lui-même. Mais on prétendit que le pro-  
 » cès fut fait avec négligence, et l'on crut que  
 » Lorenzo avait été tué par l'ordre de ceux qui  
 » l'employaient. On supposa que le comte d'En-  
 » traigues était dépositaire des secrets les plus  
 » importants (ce qui n'est pas douteux), et que  
 » de hauts personnages qui redoutaient son in-  
 » discrétion, le firent assassiner. Le gouverne-  
 » ment anglais s'empara de tous ses papiers, et  
 » ce qui fit croire qu'il avait d'autant plus d'in-  
 » térêt à les saisir, c'est qu'il ne les a point  
 » rendus au fils du comte, et qu'il en a soi-  
 » gneusement dérobé la connaissance. »

mistice pour venir faire connaissance avec le général en chef de l'armée d'Italie, qui lui inspirait la plus vive admiration, se trouvait auprès de Napoléon à peu près vers le temps de cette grande circonstance. Napoléon lui ayant fait confidence de la trahison de Pichegru, Desaix répondit : « Mais nous le savions sur le Rhin il y a plus de trois mois. » Un fourgon enlevé au général Klinglin nous a livré toute la correspondance de Pichegru avec les ennemis de la république. — Mais Moreau n'en a-t-il donc donné aucune connaissance au Directoire? — Non. — Eh bien! c'est un crime, s'écria Napoléon : quand il s'agit de la perte de la patrie, le silence est une complicité. » On sait que plus tard, quand Pichegru eut succombé, Moreau en donna connaissance au Directoire, en l'accompagnant d'une réprobation injurieuse, ce qui était un nouveau tort, disait Napoléon. « En ne parlant pas plus tôt, il avait trahi la patrie; en parlant aussi tard, il accusait un malheureux. »



Vendredi 11. — Samedi 12.

Un rêve de l'Empereur.

Aujourd'hui l'on a reçu six mille francs de l'argenterie brisée. C'est ce que l'Empereur a estimé indispensable pour suppléer à nos besoins journaliers de chaque mois, et il a ordonné de répéter cette opération en conséquence.

L'Empereur a continué d'être fort souffrant et très-affaibli : il n'a paru au milieu de nous qu'à l'heure de son dîner. Il a été fort peu causant, n'a point travaillé. J'ai été une grande partie du jour avec lui dans sa chambre. Il est revenu souvent sur notre situation vis-à-vis du Gouverneur. Il m'a dit sur ce sujet des choses bien remarquables. . . . .

Après dîner l'Empereur est revenu sur un rêve qu'il avait eu, disait-il, dans la nuit. Une dame avec laquelle il avait eu peu de relation (M<sup>me</sup> Clarke, duchesse de Feltre), lui avait apparu, lui avait dit qu'elle était morte, et avait ajouté beaucoup de particularités suivies et raisonnables.

« Elles avaient été si claires, si positives, disait l'Empereur, que j'en ai été

frappé; si bien que si je venais à apprendre que cette dame est morte en effet, mes idées naturelles en seraient renversées; je serais obligé de me rendre, et de faire, a-t-il dit en riant et regardant l'un de nous, comme ceux qui croient aux rêves et aux revenans. »

L'Empereur avait peu mangé, il était abattu et visiblement très-souffrant; il s'est retiré presque aussitôt, et sa démarche nous affectait beaucoup. Nous n'avons pu nous empêcher de remarquer combien il changeait.

Dimanche 13.

Besoins de l'Empereur. — Ses reprises sur le prince Eugène.

Sur les dix heures l'Empereur est entré chez moi. Il a entr'ouvert la porte de ma chambre à coucher, se récriant sur ma paresse. Il m'a surpris les pieds dans l'eau. J'étais souffrant. J'ai couru bientôt le rejoindre sous la tente, où il a voulu déjeuner. Il m'a dit avoir ordonné des notes relatives aux nouvelles restrictions, afin de ne pas laisser passer condamnation sur nous sans créer du moins une espèce de responsabilité pour ceux qui exécutent. De là il est passé à

calculer les lots d'argenterie qui restent à vendre, et le temps que cela peut nous faire vivre; et comme je répétais mes offres, en lui disant qu'il était pourtant bien dûr qu'il se privât de son argenterie, il a répondu: « Mon cher, dans quelque position que je me trouve, jamais ces objets de luxe ne sont rien pour moi; et quant aux autres, au public, la simplicité sera toujours mon plus bel ornement. » Et de là il est passé à dire qu'il avait d'ailleurs la ressource du prince Eugène, qu'il avait même envie de lui faire écrire une note pour lui demander le crédit nécessaire à sa subsistance, quand l'argenterie serait épuisée, et le charger dès cet instant de lui faire parvenir à Sainte-Hélène, les livres essentiels qu'on avait négligé de lui envoyer de Londres, et quelque peu de vin soigné, dont il avait besoin comme remède. » Quoique pour le vin, » a-t-il continué, ceux qui ne nous aiment pas, en Europe, ne manqueraient pas de dire que nous ne songeons ici qu'à boire et à manger. » Et il a répété à ce sujet qu'il n'éprouvait nul embarras de s'adresser à son fils Eugène, qui lui devait tout, qui tenait de lui son état

et toutes ses richesses, que ce serait lui faire injure que de douter un instant de son empressement, ayant d'ailleurs à exercer sur lui des reprises pour dix à douze millions peut-être.

A déjeuner, il a fait venir le Polonais qui doit bientôt nous quitter. Plus tard il a voulu se mettre au travail; mais il se sentait fort assoupi et s'est endormi à plusieurs reprises. Il a gagné sa chambre pour se livrer tout à fait au sommeil, me donnant rendez-vous à une heure de là pour travailler à l'anglais; mais il a continué à être dans le même état d'assoupissement, qu'il n'a interrompu que par un bain très-prolongé, suivant sa coutume; et comme il les prend très-chauds, on a lieu de s'étonner qu'ils ne lui soient pas très-nuisibles.

Il a peu diné, se plaignait de vieillir beaucoup, de dormir mal et irrégulièrement. Il a causé assez long-temps sur les ballons, a ri de toutes les biographies qui s'obstinaient à le faire escalader, l'épée à la main, le ballon de l'école Militaire, et a cité, comme un véritable prodige, la singularité du ballon lancé le jour de son sacre, qui alla tomber en peu d'heures dans les environs de Rome,

et porter aux habitans de cette grande ville des nouvelles de leur souverain et de la cérémonie qu'il venait d'accomplir.

Il a essayé de nous lire du Don Quichotte; mais s'est arrêté au bout d'une demi-heure; il ne peut désormais lire guère plus long-temps. Sa santé s'altère visiblement. Il me répète souvent que nous sommes bien vieux, qu'il l'est encore bien plus que moi; et ces mots pour lui disent beaucoup.

Lundi 14.

Déclaration exigée envoyée au Gouverneur. — Beaucoup de livres modernes, pures spéculations. — Fausseté des portraits créés par l'esprit de parti, etc. — Général Maison.

Aujourd'hui, le Grand-Maréchal a envoyé au Gouverneur les nouvelles déclarations qu'on avait exigées de nous, nous les avons rédigées uniformément et de la teneur suivante :

« Je, soussigné, déclare par la présente que mon désir est de rester dans l'île de Sainte-Hélène, et de partager les restrictions imposées à l'Empereur Napoléon personnellement. »

J'ai été vers une heure trouver l'Em-

pereur dans sa chambre, je lui ai rendu compte de quelques commissions très-particulières . . . . .

Il travaillait sur un livre d'administration de la France; il le trouvait très-mal fait, et s'écriait que depuis qu'il fouillait dans ces livres modernes, il ne trouvait que des livres de spéculation faits à l'entreprise et commandés par les libraires. Le monde était menacé, disait-il, d'un débordement de mauvaise librairie, et il ne voyait pas trop de remède à ce fléau.

Il a fait sa toilette, et de là est passé au salon, où il a lu quelques gazettes anglaises et quelques lignes du Télémaque. Il avait peu de goût au travail, il se montrait fatigué et ennuyé. Il l'a interrompu, et la conversation est devenue très-particulière sur des sujets qui le touchaient de près, et qu'il a terminés en répétant plusieurs fois : *Triste race humaine!....*

Plus tard, dans un autre moment de conversation, l'Empereur, passant en revue un grand nombre de personnes connues sur lesquelles il donnait son opinion, s'est arrêté sur une qu'il a

peinte comme une des plus immorales et des plus abjectes. Or, elle se trouvait précisément de ma connaissance, et je me suis récrié sur ce qu'elle était tout l'opposé de cela; et comme je la défendais avec chaleur, l'Empereur m'a interrompu disant : « Je vous crois, mais on me l'avait peinte de la sorte. Et bien qu'en général je me fusse fait la loi d'écouter avec défiance, cependant vous voyez qu'il s'en grave toujours quelque chose dans l'esprit. Peut-il y avoir de ma faute? Quand je n'avais nul motif particulier de vérification, quel redressement me demeurerait? Et voilà, a-t-il continué, le résultat inévitable des commotions civiles : il est toujours deux réputations, selon les deux couleurs. Que d'absurdités, que de contes ridicules se sont attachés aux personnages qui ont figuré dans notre révolution! \* Vos salons sont-ils

\* Je profite de l'occasion pour redresser ici une erreur précisément de cette nature. Vol. IV, page 247, on lit que *M. Monge* monta à la tribune des Jacobins, et déclara etc., etc., etc. Or, les amis, les intimes, les parens de ce savant estimable et si distingué, sont venus m'affirmer qu'il était notoire à tous ceux qui

« pleins d'autre chose? Moi, n'en suis-je pas un assez bel exemple? Et après moi, qui, au fait, aurait droit de se plaindre? Cependant je le proteste, soit par nature, soit par réflexion, jamais rien de tout cela n'influença mon humeur, ou n'altéra aucune de mes déterminations. »

Et puis, passant en revue un grand nombre de généraux, il s'est arrêté sur le général Maison, disant : « Ses manœuvres autour de Lille, dans la crise de 1814, avaient attiré mon attention, et l'avaient gravé dans mon esprit. Il n'était pas avec nous en 1815, qu'est-il devenu? Qu'a-t-il fait à cette époque? m'a-t-il demandé. » Mais je n'ai pu répondre, je ne le connaissais pas, etc.

le connaissaient qu'il n'avait jamais paru aux Jacobins, qu'il n'avait jamais pris la parole dans aucune assemblée publique, etc., etc. Je me fais un vrai plaisir de la consigner ici, parce que rien ne me rend plus heureux que de servir à manifester une vérité.

Mardi 15.

Difficultés du Gouverneur sur nos déclarations; sentiment de l'Empereur. — Entretiens du Gouverneur avec chacun de nous; observations de l'Empereur. — Notre esclavage consommé.

Depuis quelque temps il m'est impossible de dormir, j'ai passé la nuit entière sans clore l'œil. Sur les huit heures, comme j'essayais de sommeiller, le Grand-Maréchal est entré dans ma chambre pour me dire que le Gouverneur avait renvoyé nos déclarations, et venait, le jour même, nous faire signer précisément celle qu'il avait envoyée pour modèle, qui ne différait de la nôtre que par la qualification d'Empereur donnée par nous à Napoléon, tandis qu'on voulait nous le faire appeler simplement *Bonaparte*.

De là, le Grand-Maréchal s'est rendu chez l'Empereur, qui m'a fait demander presque aussitôt. En entrant dans sa chambre, je l'ai vu marchant à grands pas, et s'exprimant avec beaucoup de chaleur. Nous étions tous réunis.

« Les outrages, disait-il, dont on abreuve journellement ceux qui se sont voués à ma personne, ces outrages

« qu'on semble vouloir multiplier bien davantage encore, forment un spectacle que je ne dois ni ne peux supporter plus long-temps. Messieurs, il faut me quitter, vous éloigner; je ne saurais vous voir vous soumettre aux restrictions qu'on veut vous imposer, et qu'on accroitra demain. Je veux demeurer seul. Allez en Europe, vous y ferez connaître les odieuses menées dont on use envers moi; vous direz m'avoir vu descendre vivant dans le tombeau. Je ne veux pas qu'aucun de vous signe cette déclaration telle qu'on vous l'impose, je vous le défends. Il ne sera pas dit qu'on se sera servi des mains qui sont à moi, des mains dont je dispose, pour me dégrader. Si l'on vous renvoie pour le refus d'une pure et sotte formalité, c'est qu'on vous renverrait demain pour un motif aussi léger, c'est qu'on est résolu de vous éloigner en détail. Eh bien, je préfère vous voir éloigner en masse; peut-être puis-je, dans ce sacrifice, entrevoir quelque résultat. » Et il nous a congédiés. Nous sommes sortis consternés.

Peu d'instans après, l'Empereur m'a

fait rappeler. Il se promenait dans la longueur de ses deux petites pièces. Sa voix était devenue douce, même caressante. Jamais je ne lui avais vu plus d'abandon. Je m'en sentais ému. » Eh bien, » mon cher, m'a-t-il dit, je vais donc me » faire ermite. — Eh ! Sire, ai-je répondu » avec quelque attendrissement, ne » l'êtes-vous pas déjà? Car, de quelle » utilité, de quelle ressource sommes- » nous pour vous? Nous n'avons ici que » des vœux; mais s'ils sont peu pour votre » consolation, ils sont tout pour notre » bonheur. Notre situation, en ce moment, est la plus affreuse qui se puisse » concevoir, parce que, dans la question qui s'agite, et pour la première » fois peut-être, nous ne nous trouvons » plus du même côté que Votre Majesté : » elle nous parle raison, et nous n'obéissons qu'au sentiment. Il n'y a rien à » répondre à votre raisonnement de tout » à-l'heure; votre détermination vous » ressemble tout à fait, elle n'étonnera » personne; mais l'exécution est au-dessus de nos forces. L'idée de vous laisser » seul ici, de vous savoir seul dans la » nature, dépasse en douleur toutes les

bornes de notre imagination. — Voilà » pourtant ma destinée, a répondu tranquillement l'Empereur, et je dois m'attendre à tout; mais mon âme est de » force à répondre à tout..... Ils me » feront mourir ici, c'est certain. — Sire, » l'acte que vous nous commandez ne » saurait entrer dans l'esprit d'aucun de » nous. Aussi, pour moi, je parlerai » jusqu'au bout, comme a fait Votre » Majesté, je me défendrai sur ce point » jusqu'à extinction; mais j'agirai différemment. »

L'Empereur s'est assis, m'a fait asseoir auprès de lui: il se sentait fatigué, disait-il, et a demandé son déjeuner; il me l'a fait partager. Depuis long-temps je ne dînais presque plus avec lui; il m'en avait dit la raison, et me l'avoir dit était une plus grande faveur encore. Au moment du café, il ne se trouvait pas de tasse pour moi, Marchand allait sortir pour en chercher une. « Prenez » sur ma cheminée, a dit l'Empereur, » il boira dans ma belle tasse d'or\* »

\* C'était la tasse de son nécessaire placée sur la cheminée comme ornement.

J'ai le bonheur d'en posséder aujourd'hui la

Comme le déjeuner finissait, est entré le Grand-Maréchal, disant que le Gouverneur venait d'arriver, et le faisait demander dans sa nouvelle maison (de lui Bertrand), à cinquante pas de notre établissement, laquelle est enfin à la veille d'être finie. L'Empereur lui a dit de s'y rendre, et comme le Grand-Maréchal, dans son geste et ses paroles, semblait demander s'il persistait toujours dans l'ordre qu'il nous avait donné ce matin, s'il n'y aurait pas moyen de le fléchir. « Je ne suis point un enfant, » a repris vivement l'Empereur; quand j'ai coulé à fond une question, elle ne me reste plus sous deux faces dans la tête. J'ai ordonné des batailles qui ont

soucoupe. M. Marchand, ce digne serviteur que Napoléon a déclaré lui être si cher, est venu, à son retour de Sainte-Hélène, m'en faire don avec une galanterie charmante qui a vivement touché ma reconnaissance et ma sensibilité. « La belle tasse dans laquelle vous avez bu quelquefois, m'a-t-il dit, appartenait au nécessaire de l'Empereur, et a dû y être rétablie; mais la soucoupe, qui n'en faisait pas partie, s'est trouvée dans mon lot, et je vous l'apporte, pensant qu'elle vous fera grand plaisir: j'en ai beaucoup moi-même à venir vous la donner. »

« décidé du sort des empires, l'ordre n'en parlait jamais que de ma volonté réfléchie et arrêtée. Or ici tout ce dont il s'agit ne regarde que ma personne. » Allez. »

Le Grand-Maréchal est revenu bientôt après, rendant compte de sa conversation, qu'il avait terminée par son refus. Le Gouverneur, disait-il, faisait demander les trois autres de nous à la fois. Il nous a semblé plus convenable pour nous de ne nous y présenter que successivement.

Je me suis mis en route: je l'ai aperçu entouré de plusieurs des siens à l'extrémité gauche du jardin, au débouché de la maison du Grand-Maréchal. Il est rentré en m'apercevant, et je l'ai rejoint dans le milieu de la cour.

Il s'était annoncé comme fort irrité contre moi: j'arrivais cuirassé; mais il m'a conduit avec des politesses marquées dans l'intérieur, faisant demeurer au-dehors les officiers de sa suite; et m'ayant dit qu'il attendait, pour entrer en matière, l'arrivée de MM. de Montholon et Gourgand, je lui ai demandé s'il aurait la moindre objection à la traiter immédiatement avec moi: il n'en avait

aucune, a-t-il répondu; et faisant entrer alors ses officiers, il m'a dit en leur présence, que je connaissais sans doute, par le Grand-Maréchal, ce qu'il avait à me proposer au sujet de ma déclaration. Je lui ai répondu que oui, et que le Grand-Maréchal étant par son rang, aussi bien que par la vénération et l'estime que je lui portais, mon modèle et mon guide, il devait attendre de moi la même réponse; que du reste, je ne comprenais pas comment on attachait à une chose purement de forme, une importance qui devait avoir des résultats aussi douloureux pour nous, et nullement profitables pour ceux qui l'exigeaient. « Il n'est pas en mon pouvoir, a observé le Gouverneur, de faire l'altération que vous désirez. Il m'est ordonné de vous présenter à signer la déclaration écrite de ma main; or, je ne pourrais écrire, moi Anglais, la qualification à laquelle vous tenez. — J'ignorais cette circonstance, ai-je répondu, et je ne puis avoir de réponse contre une pareille raison. Vous Anglais, vous devez écrire ainsi; mais, moi Français, je dois signer dans mon langage, c'est-à-dire avec la traduc-

tion du vôtre; ainsi permettez-moi d'ajouter à ma signature la phrase qu'il vous plaira de me dicter, dans laquelle je puisse m'exprimer dans mon langage. Vous voyez, ai-je ajouté, si je mets de la franchise dans mes intentions, et si je cherche à créer des embarras. » La proposition a semblé attirer toute son attention. « Tout ceci, ai-je continué, est une dispute sur de simples mots, qui, dans des circonstances aussi grandes que les nôtres, peut sembler bien petite; mais, Monsieur, qui de nous a créé ces difficultés? Qui de nous en souffre? Votre refus nous mettrait dans une position affreuse! Vous me voyez dans un vrai désespoir! M'éloigner de l'Empereur serait pis que la mort; mais pourtant il le faudrait plutôt que de le dégrader de mes propres mains. L'Empereur a réuni sur sa tête tout ce qui, de la part des hommes et du Ciel, confère un caractère auguste; vouloir le nier serait nier la lumière du soleil. »

Le Gouverneur a observé que lui, Anglais ne l'avait pas reconnu. C'était encore là une raison, disais-je, à laquelle je n'avais rien à objecter; que les qua-



lifications qu'il employait pouvaient me déplaire ; mais que je n'avais point à les combattre , et que , par la même raison, il devait n'avoir rien à objecter à mon opinion et à mes expressions, à moi Français, dont il demandait la signature.

Ici sir Hudson Lowe, s'est aigri en revenant sur des circonstances passées qui lui étaient personnelles, et il s'est échappé jusqu'à dire qu'il ne connaissait, après tout, de vrai titre au respect que les qualités morales. — A ce prix, Monsieur le Gouverneur, ai-je répondu avec vivacité, et me tournant vers ses officiers, l'Empereur pourrait facilement se dévêtir de tous ses titres, et ne ferait que gagner dans tout l'Univers à être traité d'après cette échelle. Le Gouverneur a gardé le silence, puis il a repris que constamment nous traitions notre général d'Empereur. — Eh comment pourrions-nous le traiter autrement, je vous prie? — Mais je veux dire que vous continuez à le regarder comme souverain. — Monsieur le Gouverneur, vous parlez de souveraineté? — C'est de notre part bien plus encore ; c'est du culte ! l'Empereur à nos yeux et dans nos sentimens, n'est plus de

cette terre ; nous le voyons dans les nuées, dans le firmament !... et quand vous nous laissez des choix en opposition avec lui, c'est le choix des martyrs auxquels on disait : renoncez à votre culte, ou mourez. Eh bien ! nous ici, nous n'aurions qu'à mourir. Ces paroles ont produit une impression visible sur les officiers présens, et même sur le Gouverneur. Contre son ordinaire, sa figure se montrait paisible et sa voix est devenue douce.

Notre situation ici, ai-je continué, est si affreuse, qu'elle devient au-dessus des forces de la vie, vous le savez ; eh bien ! ce n'est encore rien auprès du supplice que vous nous réservez. Ce que je vous ai demandé est facile, et nous accordez tous ; vous me voyez devant vous le solliciter, et de ma part, c'est assurément beaucoup ; car je ne suis point dans l'habitude de vous importuner. Accordez-le, vous aurez fait quelque chose pour nous, je vous en aurai de la reconnaissance ; et puis songez encore qu'il est une responsabilité, une opinion publique en Europe, et que vous pourriez la heurter sans aucun avantage. Les sentimens qui m'animent

» ne sauraient vous être étrangers : ils  
 » doivent sans doute aller au cœur de  
 » tous ceux qui m'écoutent. »

Ici le Gouverneur a paru remué, les officiers l'étaient. Il a gardé quelques momens le silence, m'a salué, et nous nous sommes séparés.

MM. de Montholon et Gourgaud ont eu leur tour, et nous nous sommes retrouvés tous les quatre auprès de l'Empereur, à sa toilette, sans que nous pussions l'informer positivement s'il avait été rien décidé à notre égard. L'Empereur a ensuite voulu prendre l'air, en dépit d'un vent très-fort, et nous avons marché tous jusqu'au fond du bois. Il passait en revue toutes les combinaisons du Gouverneur, avec cette rapidité, cette fécondité qui lui est propre, et concluait toujours par dire que si nous concédions aujourd'hui une signature pour échapper au départ, demain il se trouverait une autre cause d'expulsion, et qu'il aimait mieux que cela fût plutôt avec éclat que sans bruit. Puis, donnant tout-à-coup à la chose une tournure de plaisanterie, il disait que le Gouverneur, après tout, ne voudrait peut-être pas réduire le nombre de ses sujets à un seul, et quel

sujet encore, ajoutait-il, un vrai porc-épic, sur lequel il ne saurait comment poser la main.

Durant notre promenade, deux étrangers se sont montrés assez près de nous. L'Empereur leur a fait demander qui ils étaient. Ils appartenaient au bâtiment qui devait appareiller le lendemain pour l'Europe. L'Empereur leur a demandé quelle autorité ils verraient en arrivant à Londres. Lord Bathurst, ont-ils répondu.

» Dites-lui qu'il me traite bien odieusement par ses intructions, et qu'il a  
 » ici un agent qui les exécute bien fidèlement, s'il voulait se défaire de moi,  
 » il aurait dû m'expédier d'un coup, et  
 » non pas me faire mourir à petit feu.  
 » Rien ne saurait être plus barbare; il n'y  
 » a rien d'anglais dans tout cela; je l'attribue à quelques personnalités. J'estime assez le Prince Régent, la masse des ministres, la nation anglaise, pour ne pas les en rendre responsables. Quoi qu'il en soit, le corps seul est au pouvoir des méchants, l'âme règne partout; du fond des cachots même, elle peut s'élever jusqu'au Ciel. »

Au retour, l'Empereur a pris un bain;

il m'a fait appeler; il était fatigué, harassé des événemens du jour. Il s'y est endormi, et je le veillais! je méditais sur nos chagrins nouveaux; ils étaient bien grands!...

A diné il a peu mangé. Quelqu'un de nous racontait, et l'Empereur faisait répéter, ce qui lui arrive souvent: le narrateur ayant repris d'un ton plus haut, l'Empereur a dit: « Décidément je suis sourd, je le vois bien, car je n'entends pas, et je suis tenté de me fâcher, si l'on veut parler plus haut. » Il a fini par nous lire du Don Quichotte, s'est arrêté à quelques plaisanteries, et posant le livre, a dit qu'il fallait assurément avoir du courage pour rire en cet instant de pareilles babioles. Il a rêvé profondément quelque temps, s'est levé, et nous a quittés en disant: « Adieu, mes chers amis. »

Cependant, on m'avait remis pendant le dîner une lettre du Grand-Maréchal; je l'avais tenue secrète, n'en augurant rien de bon. Je l'ai ouverte dès que nous nous sommes trouvés à nous-mêmes. C'était une lettre du Gouverneur, annonçant que, sur nos refus, il allait donner des ordres pour nous transporter

immédiatement au Cap. Nous n'avons écouté que nos sentimens; nous séparer de l'Empereur était au-dessus de nos forces, au-dessus de son désir, de ses ordres même, à ce qu'il nous semblait. Nous nous sommes hâtés, d'un sentiment unanime, de signer nos déclarations telles qu'on nous les avait demandées, et avons été les remettre chez l'officier anglais de service à Longwood, avec une lettre pour le Grand-Maréchal, dans laquelle nous lui marquions ce que nous venions de faire, sans sa participation. Le cœur seul nous avait conduits; et si l'Empereur devait s'en fâcher, notre cœur seul encore devait nous consoler.

Ainsi se trouva consommé notre véritable esclavage, notre entière dépendance aux volontés, aux caprices de sir Hudson Lowe, moins encore par la signature que nous venions de lui donner, que parce qu'il tenait notre secret, et qu'il savait désormais comment nous faire arriver à tout ce qu'il lui plairait.

Mercredi 11.

Anecdotes sur Siéyes; nuances. — L'Empereur souvent déguisé dans les fêtes populaires. — Visites au faubourg Saint-Antoine, après Moscow et l'île d'Elbe. — Mœurs sous le Directoire. — Note officielle remarquable.

L'Empereur m'a fait venir vers midi. Il finissait de prendre une tasse de café, et achevait une lecture. Il m'a dit de m'asseoir, et s'est mis à causer. Dans le cours de la conversation, un mot m'a fait comprendre qu'il savait déjà notre détermination de la veille; mais il a gardé un silence entier sur la chose même, et il n'en a plus été question aujourd'hui ni plus tard. Après son déjeuner, l'Empereur s'est mis à se promener dans les deux pièces. La conversation a conduit à des anecdotes des temps antérieurs. Siéyes en faisait les frais. L'Empereur racontait, qu'aumônier des princes d'Orléans, et leur disant un jour la messe, quelque chose d'imprévu les fit sortir successivement durant l'office. L'abbé se retournant et n'apercevant plus que les valets, ferma le livre et sortit aussi, disant qu'il n'était pas payé pour dire la messe à la canaille.

Je disais à l'Empereur: « C'est de la bouche même de Votre Majesté que

« j'ai appris le nom de l'abbé Siéyes, et  
 « que je suis venu à connaître sa figure.  
 « Quelques jours après ma présentation  
 « à la Cour, dans une de vos audiences,  
 « après m'avoir dépassé, Votre Majesté  
 « s'arrêta à mon voisin, en l'interpellant  
 « par son nom; tout encore aux préjugés  
 « de l'émigration, je me crus pestiféré,  
 « c'était pour moi une hyène, un griffon,  
 « tout ce qu'on voudra, tant il était mal  
 « noté et poursuivi parmi nous. — Nul  
 « doute, mon cher, a repris l'Empereur,  
 « que ce ne fût *la mort sans phrase* qui  
 « agissait; mais on assure qu'il l'a désa-  
 « voué. »

Alors je lui ai répété une anecdote qui avait couru dans le temps, au faubourg Saint-Germain, sur laquelle on a dû voir plus haut que l'Empereur ne s'était pas prononcé; on lui faisait répondre à Siéyes, qui avait employé le mot de tyran en parlant de Louis XVI.  
 « M. l'abbé, s'il eût été tyran je ne serais pas ici, et vous diriez encore la messe.  
 « — J'aurais pu le penser, a dit cette fois l'Empereur; mais je n'aurais jamais eu la bêtise de le dire; c'est un des contes bleus de vos salons. Je ne faisais pas de pareilles gaucheries. J'avais pour but

» d'éteindre le feu, et j'aurais eu garde  
 » de jeter des combustibles sur le brasier.  
 » Le torrent alors n'était que trop pro-  
 » noncé contre certains chefs de la révo-  
 » lution. J'étais obligé de les soutenir, et  
 » je le faisais, loin de les lâcher. Aussi,  
 » quelqu'un ayant déterré, on ne sait  
 » où, un buste de Siéyes en abbé, on  
 » l'étala dans une exposition du gouver-  
 » nement; ce fut aussitôt un cancan uni-  
 » versel. Siéyes, furieux, se mettait en  
 » route pour me porter plainte; mais la  
 » mercuriale était déjà donnée et le  
 » buste retiré.

» Mon grand principe était de prévenir  
 » toute réaction, d'ensevelir entièrement  
 » le passé. Jamais on ne m'a vu revenir  
 » sur aucune opinion ni proscrire aucun  
 » acte. Je m'étais environné de votans :  
 » j'en avais aux ministères, au Conseil  
 » d'Etat, partout. Je n'approuvais pas la  
 » doctrine; mais je n'avais rien à faire  
 » avec l'acte; étais-je leur juge? et qui  
 » m'en eût donné le droit? Puis les uns  
 » avaient agi par conviction, d'autres par  
 » faiblesse et terreur; tous par le délire,  
 » la fureur, la tempête du moment. Le  
 » pauvre Louis XVI se trouva dans la fa-  
 » talité des tragiques grecs, etc., etc.

Je disais encore à l'Empereur qu'il  
 avait couru aussi dans le faubourg Saint-  
 Germain, que Siéyes avait été pris en  
 flagrant délit, conspirant contre lui lors  
 de l'affaire de M. Clément de Ris, enlevé  
 et mis en charte privée par les Chouans;  
 et que lui, Napoléon, lui avait fait grâce  
 au prix de son éloignement et de son  
 abnégation politique. « Nouvelle fable de  
 » vos oisifs. Il n'y a pas le plus léger fonde-  
 » ment à cette histoire, a repris l'Empe-  
 » reur; Siéyes m'a toujours été attaché,  
 » je n'ai jamais eu à m'en plaindre. Il a  
 » pu être fâché de me trouver dans le  
 » chemin de ses idées métaphysiques;  
 » mais il en revenait à sentir la nécessité  
 » que quelqu'un gouvernât, et me pré-  
 » férerait à un autre. Siéyes, après tout,  
 » était probe, honnête et surtout fort ha-  
 » bile; la révolution lui doit beaucoup. »  
 Et il s'est mis à raconter qu'à une des  
 premières fêtes du consulat, considérant  
 les illuminations avec Siéyes, il lui avait  
 demandé ce qu'il pensait des affaires;  
 Siéyes se montra plus froid, fut même  
 décourageant. — Mais cependant j'ai  
 trouvé ce matin tout le peuple dans des  
 dispositions excellentes. — Rarement,  
 » répondait à cela Siéyes, le peuple se

» montre à découvert vis-à-vis de celui  
 » qui, possédant le pouvoir, apparaît à  
 » ses regards. Moi je dois vous dire qu'il  
 » n'est pas content. — Vous ne croyez  
 » donc pas que ce gouvernement tienne?  
 » — Non. — Vous ne croyez donc pas  
 » ceci fini? — Non. — Et quand le regarder-  
 » rez-vous comme fini? — Quand je ver-  
 » rai dans votre antichambre les anciens  
 » ducs, les anciens marquis, dit Siéyes. »  
 Et l'Empereur ajoutait : « Siéyes ne se  
 » doutait pas que ce serait si tôt. Il ne  
 » lisait pas fort au loin, il avait la vue  
 » courte. Je pensais bien intérieurement  
 » comme lui, que tout ne pouvait pas  
 » être fini avec la République; mais je  
 » sentais que l'Empire n'était pas loin.  
 » Aussi, deux ou trois ans plus tard,  
 » n'ayant pas perdu le souvenir de l'an-  
 » ecdote, dans une de mes plus grandes  
 » audiences, je dis à Siéyes : Eh bien,  
 » vous voici pêle-mêle avec les anciens  
 » ducs et les anciens marquis, regardez-  
 » vous le tout comme fini? — Oh! oui,  
 » dit Siéyes, s'inclinant profondément,  
 » vous avez accompli des prodiges que  
 » rien n'égale, et qu'il était au-dessus de  
 » mes forces de prévoir. »

L'Empereur, dans son consulat et

même sous l'Empire, le jour des fêtes  
 publiques, allait parfois très-tard se  
 mêler dans la foule voir les illuminations  
 et entendre les propos du peuple. Cela  
 lui est arrivé même avec Marie-Louise.  
 L'un et l'autre ont été bras à bras, le  
 soir, sur les boulevards, et se sont donné  
 le plaisir, disait l'Empereur moyennant  
 leur petite rétribution, de contempler  
 dans les lanternes magiques, Leurs Ma-  
 jestés l'Empereur et l'Impératrice des  
 Français, toute leur Cour, etc., etc.

Dans un de ces demi-déguisemens,  
 sous le Consulat, Napoléon, dans une  
 des embrasures de l'hôtel de la Marine,  
 considérait une illumination publique.  
 Il était à côté d'une dame anciennement  
 considérable, à ce qu'il paraît, qui nom-  
 mait à sa fille, vraiment charmante, les  
 personnes remarquables qui défilaient  
 dans les appartemens. A l'une d'elle elle  
 ajouta : « Fais-moi rappeler, ma fille,  
 » que nous devons l'aller voir; elle nous  
 » a rendu service. — Mais, ma mère,  
 » répondit la jolie personne, je ne croyais  
 » pas qu'avec ces gens-là on fût tenu à  
 » reconnaissance; je croyais qu'ils étaient  
 » déjà assez heureux d'obliger des per-

« sonnes comme nous. » La Bruyère assurément, disait l'Empereur, eût fait son profit de telles paroles.

L'Empereur, déguisé, parcourait souvent la capitale; il sortait surtout de très-grand matin, seul, à pied dans les rues; se mêlait aux ouvriers, dont il cherchait à connaître la situation et l'esprit.

Plus d'une fois je l'ai entendu au Conseil d'Etat recommander au préfet de police d'en faire autant; c'était ce qu'il appelait *la police du cadi*; celle qui s'exerce en personne, et qu'il estimait de beaucoup la meilleure.

Napoléon, au retour de la désastreuse campagne de Moscow et de Leipsick, pour maintenir la confiance, affecta de se placer souvent et presque seul au milieu de la multitude. Il parcourait, lui trois ou quatrième, les marchés, les faubourgs et toutes les parties populeuses de la capitale, où il causait familièrement, et partout il fut bien reçu, bien traité.

Un jour, à la halle, après quelques mots échangés, une femme se hasarda à lui dire qu'il fallait faire la paix. « La bonne, continuez de vendre vos herbes, » reprit l'Empereur, et laissez-moi faire

« ce qui me regarde, chacun son métier. » Et tous les assistans de rire et d'applaudir à son opinion.

Un autre jour, au faubourg Saint-Antoine, entouré d'une immense multitude, parmi laquelle il se montrait très-bon homme, un des assistans osa l'interpeller. « Est-il vrai, comme on dit, que les affaires vont si mal? — Mais répondit l'Empereur, je ne peux pas dire qu'elles aillent trop bien. — Mais comment cela finira-t-il donc? — Ma foi, Dieu le sait. — Mais comment? Est-ce que les ennemis pourraient entrer en France? — Cela pourrait bien être, et venir même jusqu'ici, si l'on ne m'aide pas: je n'ai pas un million de bras; je ne puis pas faire tout à moi seul. — Mais nous vous soutiendrons, dirent un grand nombre de voix. — Alors je saurai bien battre encore l'ennemi, et conserver toute notre gloire. — Mais, que faut-il donc que nous fassions? — Vous enrôler et vous battre. — Nous le ferions bien, dit un autre; mais nous voudrions y mettre quelques conditions! — Eh bien! lesquelles, dites? — Nous voudrions ne pas passer la frontière. — Vous ne la passerez pas. — Nous vou-

« drions, dit un troisième être de la garde? — Eh bien! va pour la garde. » Et les acclamations de retentir. Des registres furent ouverts sur-le-champ, et plus de deux mille individus s'enrôlèrent dans la journée. En les quittant, Napoléon regagnait lentement les Tuileries, pressé par cette multitude en désordre qui faisait retentir l'air de ses cris; lorsqu'il vint à déboucher sur le Carrousel, le tout fut pris pour une insurrection, si bien que l'on s'empressa de fermer les grilles.

A son retour de l'île d'Elbe, l'Empereur fit une pareille visite au faubourg Saint-Antoine, et y fut reçu avec un enthousiasme sans égal; il fut reconduit de même. Traversant le faubourg Saint-Germain, la rage de la multitude s'exhalait contre ses beaux hôtels, et en montrait les fenêtres d'une main furieuse. L'Empereur disait s'être trouvé bien rarement dans une situation aussi délicate. « Que de maux, disait-il, n'eussent pas pu produire une seule pierre lancée du milieu de cette multitude, ou une seule parole imprudente, ou même une expression seulement équivoque de mon visage; le faubourg malveillant

« pouvait disparaître dans son entier, et je crois bien que ce ne fut qu'au calme de ma pesonne, au respect que me portait cette multitude, que fut due sa conservation. »

A l'heure de sa toilette, l'Empereur se faisait couper les cheveux par Santini, j'étais à son côté, un tant soit peu en arrière, une grosse touffe est tombée à mes pieds. L'Empereur me voyant me baisser, a demandé ce que c'était. J'ai répondu que j'avais laissé tomber quelque chose que je ramassais. Il m'a pincé l'oreille en souriant. Il venait de deviner.

Plus tard, parlant de la dépravation et de l'immoralité des mœurs du temps lorsqu'il commandait l'armée de l'intérieur à Paris, Napoléon racontait qu'un ordonnateur en chef vint lui demander quelques signatures, et le prier d'appuyer certaines nominations et certaines fournitures, ce qu'il n'hésita pas à promettre, parce que cela lui semblait juste. L'ordonnateur, en se retirant, laissa très-adroitement sur la cheminée deux petits rouleaux de cent louis. On ne connaissait encore que les assignats, c'était donc une somme énorme. Très-heureusement le général fut le premier



à s'en apercevoir, et avant que le visiteur fût loin on le rappela. Il essaya de nier d'abord, puis il ajouta de bonne foi qu'il fallait que chacun vécût, que le Gouvernement ne donnait point d'appointemens, que cette manière était aujourd'hui l'usage général, et qu'après tout il priait qu'on ne se fâchât pas, qu'il était rare qu'on eût à solliciter de pareils pardons.

L'Empereur, au moment de la promenade, se trouvait fort assoupi, et voulant se vaincre, il n'en est pas moins sorti, et en dépit d'un vent très-violent. Au bout de quelques pas il a renoncé à sa promenade, et nous avons gagné l'appartement de M<sup>me</sup> de Montholon. A peine assis sur le canapé, l'Empereur s'y est assoupi de nouveau. Il est sorti encore pour vaincre cette disposition, et a gagné le salon. Il se plaignait d'une forte chaleur intérieure; il a demandé un verre d'eau panée, et l'assoupissement continuant toujours, il a pris le parti d'y céder, et s'est retiré dans sa chambre.

Vers sept heures, l'Empereur m'a fait appeler et m'a dit de garder au nombre des pièces officielles la note suivante,

qu'il m'a remise. Elle avait été envoyée de sa part, le matin, au Gouverneur...

.....  
*Note.* « Il me revient que dans la conversation qui a eu lieu entre le général »  
 » Lowe et plusieurs de ces messieurs »  
 » (allusion aux conversations du mardi »  
 » quinze.), il s'est dit des choses sur »  
 » ma position qui ne sont pas conformes »  
 » à mes pensées. J'ai abdiqué dans les »  
 » mains des représentans de la nation et »  
 » au profit de mon fils. Je me suis porté »  
 » avec confiance en Angleterre pour y »  
 » vivre là, ou en Amérique, dans la plus »  
 » profonde retraite et sous le nom d'un »  
 » colonel tué à mes côtés, résolu de res- »  
 » ter étranger à toute affaire politique de »  
 » quelque nature qu'elle puisse être.

» Arrivé à bord du Northumberland, »  
 » on me dit que j'étais prisonnier de »  
 » guerre, qu'on me transportait au-delà »  
 » de la ligne, et que je m'appelais le »  
 » général Bonaparte. Je dus porter ostensiblement mon titre d'Empereur Napoléon, en opposition au titre de général Bonaparte qu'on voulait m'imposer.

» Il y a sept ou huit mois, le comte de Montholon proposa de pourvoir à de petites difficultés qui naissent à chaque

• instant, en adoptant un nom ordinaire;  
 • L'amiral crut devoir en écrire à Londres, cela en est resté là.

• On me donne aujourd'hui un nom qui a cet avantage, qu'il ne préjuge pas le passé; mais qui n'est pas dans les formes de la société. *Je suis toujours disposé à prendre un nom qui entre dans l'usage ordinaire*, et réitère que quand l'on jugera à propos de faire cesser ce cruel séjour, *je suis dans la volonté de rester étranger à la politique, quelque chose qui se passe dans le monde*. Voilà ma pensée. Toute autre chose qui aurait été dite sur cette matière, ne la serait pas.

L'Empereur a fort peu mangé à dîner. Son état avait quelque chose d'extraordinaire. Avant, durant et après le dîner il se sentait vaincu par l'assoupissement qui durait depuis le matin; et sa crainte, a-t-il dit en nous quittant, était de ne pas dormir, tant ce qu'il éprouvait était contraire à sa nature. D'ordinaire il dort profondément quand il en a besoin, au lieu qu'ici ce n'avait été tout le jour que du *sommeillage*, disait-il.

Aujourd'hui une frégate est partie pour l'Europe.

Jeudi 17.

Louis XVI. — Marie-Antoinette. — M<sup>me</sup> Campan. — Léonard. — Princesse Lamballe.

Vers midi, l'Empereur m'a fait demander; il venait de déjeûner. Il ne se trouvait pas mieux. Il a essayé de causer quelque temps; puis a lu en anglais quelques pages du Vicaire de Wakefield. L'assoupissement durait encore. Après de vains efforts pour combattre le sommeil, il m'a dit qu'il allait s'y abandonner, et se jeter sur son lit: il était d'autant plus étonné de ce besoin, qu'il disait avoir bien dormi dans la nuit.

L'Empereur n'a paru que pour le dîner, toujours combattant son assoupissement. Après le dîner il a essayé de lire quelque chose de Don Quichotte; mais il l'a interrompu presque aussitôt et s'est retiré. Comme il était de fort bonne heure, il m'a fait demander, après s'être mis au lit, et m'a retenu près d'une heure, causant sur divers objets.

La conversation a conduit à Louis XVI, à la Reine, à M<sup>me</sup> Elisabeth, à leur martyre, etc., etc. L'Empereur me demandait ce que j'avais connu du Roi et de la Reine, ce qu'ils m'avaient dit lors de

ma présentation, etc., etc. Les formes, les circonstances étaient les mêmes, disais-je, que celles qui avaient été adoptées pour lui sous l'Empire. Quant au caractère, je disais qu'en général on avait été d'accord que la Reine avait trompé l'attente publique; qu'elle avait fait croire dès les premiers instans de l'orage, à de grands talens, à beaucoup d'énergie, et qu'elle n'avait ensuite montré rien de tout cela. Quant au Roi, je me contentais de rendre à l'Empereur l'opinion de M. Bertrand de Molleville, que j'avais beaucoup connu, et qui avait été son ministre de la marine au plus fort de la crise. Il lui reconnaissait une instruction peu commune, un jugement très-sain, des intentions excellentes; mais tout finissait là, et il ne manquait jamais de se noyer ensuite dans la multiplicité des conseils qu'il sollicitait, aussi bien que dans l'irrésolution et les vices de leur exécution.

L'Empereur a répondu à son tour par le portrait de la Reine, fourni par madame Campan, qui, disait-il, ayant été sa confidente, et lui ayant porté beaucoup de zèle, d'affection et de fidélité, avait beaucoup de choses à dire, et

méritait d'être considérée comme une bonne autorité. M<sup>me</sup> Campan, ajoutait-il, l'avait souvent entretenu des plus petits détails de la vie privée de la Reine, et il en a raconté une foule de choses, toutes venues de cette source.

La Reine, selon M<sup>me</sup> Campan, était une femme charmante; mais sans nulle capacité; bien plus calculée pour les plaisirs que pour la haute politique; d'un très-bon cœur; nullement prodigue, plutôt avare, et pas du tout à la hauteur de la crise qui la dévora; au surplus, d'intelligence suivie avec les machinations du dehors, et ne doutant nullement de sa délivrance par l'étranger, et pour le moment même où elle succomba sous l'effroyable dix août, catastrophe amenée précisément par les intrigues et les espérances même de la Cour, que l'impétuosité du Roi et les inconsidérations de tout ce qui l'entourait, rendaient connues de tout le monde.

« Dans l'affreuse nuit du cinq au six » octobre, à Versailles, disait l'Empe- » reur, une personne très-distinguée » dans les affections de la Reine, et que » j'ai fort maltraitée plus tard à Radstadt, » accourut auprès de cette princesse,

» soit qu'elle eût été mandée, soit qu'elle  
 » fût venue partager ses périls. Et c'est  
 » dans d'aussi cruels momens, du reste,  
 » observait l'Empereur, que les conseils  
 » et les consolations sont nécessaires de  
 » la part de ceux qui nous sont dévoués.  
 » Lorsque la catastrophe arriva, que le  
 » palais fut forcé, la Reine se sauva dans  
 » les appartemens du Roi; mais son con-  
 » fident courut les plus grands dangers,  
 » et n'échappa qu'en sautant par une  
 » fenêtre. »

Je disais à l'Empereur que la Reine  
 avait beaucoup perdu dans l'esprit de  
 l'émigration, par les malheurs de Va-  
 rennes : on lui reprochait de n'avoir pas  
 voulu laisser le Roi partir seul, et une  
 fois du voyage, de n'avoir pas su le di-  
 riger avec habileté ni énergie. On ne  
 saurait se figurer en effet le décousu et  
 les fautes de ce voyage. Un de ses détails  
 qui ne semblera pas le moins bizarre ni  
 le moins grotesque, c'est que Léonard,  
 le fameux coiffeur de la Reine, qui en  
 faisait partie, trouva moyen de passer  
 dans son cabriolet au milieu de la ba-  
 garre, et qu'il nous arriva à Coblenz  
 avec le bâton de maréchal, dit-on, que  
 le Roi avait emporté des Tuileries, pour

le remettre à M. de Bouillé, au moment  
 de la rencontre.

« Du reste, terminait l'Empereur,  
 » c'était une maxime établie dans la mai-  
 » son d'Autriche, que de garder un si-  
 » lence profond sur la Reine de France.  
 » au nom de Marie-Antoinette ils bais-  
 » sent les yeux et changent significati-  
 » vement la conversation comme pour  
 » échapper à un sujet désagréable et em-  
 » barrassant. C'est, continuait l'Empe-  
 » reur, une règle adoptée par toute la  
 » famille, et recommandée à ses agens  
 » du dehors. Ainsi, nul doute que les  
 » soins des princes français pour la re-  
 » mettre dernièrement en scène à Paris,  
 » ne déplaisent beaucoup à Vienne. »

L'Empereur passait ensuite à la prin-  
 cesse de Lamballe, dont il n'avait au-  
 cune idée. Je pouvais aisément le satis-  
 faire; je l'avais beaucoup connue. Une  
 parente de mon nom étant sa dame  
 d'honneur lorsque j'arrivai à Aix-la-  
 Chapelle, au commencement de mon  
 émigration, je fus reçu auprès d'elle  
 comme de sa maison, et traité avec une  
 grande bonté.

La princesse de Lamballe, disais-je,  
 réunissait auprès d'elle, dans cette ville,

beaucoup de débris de Versailles, de vieux courtisans et d'anciennes personnes à la mode. Il y venait aussi beaucoup d'illustres étrangers : j'y vis souvent le Roi de Suède, Gustave III, sous le nom de comte de Haga; le prince Ferdinand de Prusse avec ses enfans, dont l'aîné, le prince Louis, a été tué quelques instans avant la bataille d'Iéna; la duchesse de Cumberland, veuve d'un frère du Roi d'Angleterre, etc., etc.

Lorsque Louis XVI, acceptant solennellement la constitution, recomposa sa maison, la princesse reçut une lettre officielle de la Reine, pour l'engager à reprendre auprès d'elle ses fonctions de surintendante. La princesse prit l'avis de ses vieux conseillers, qui tous pensèrent que la Reine n'étant point libre et le danger pouvant être grand à Paris, il ne fallait pas s'y rendre, et regarder la lettre de la Reine comme non avenue. La princesse ayant demandé ailleurs ce qu'on en pensait, on eut le malheur de répondre : « Madame, vous avez partagé les prospérités de la Reine, il serait bien beau de lui montrer de la fidélité, surtout aujourd'hui que vous avez cessé d'être sa favorite. » La princesse

avait le cœur élevé, les affections tendres, la tête volontiers romanesque; elle déclara le lendemain qu'elle partait pour Paris. Cette malheureuse princesse retourna donc dans la capitale avec pleine connaissance du péril : elle est tombée illustre victime de sa générosité et de ses beaux sentimens. Mes parens m'avaient offert à elle; un moment je dus la suivre; mon âge et le peu d'instans que j'avais paru à Paris eussent pu me laisser auprès d'elle à peu près inconnu, et j'aurais peut-être pu être utile; mais au moment du départ la princesse y vit des inconvéniens, et me commanda d'y renoncer. Toutefois je demeurai son nouvelliste : je lui mandais tous les deux jours, de la meilleure foi du monde, les histoires et les contes ridicules de tout genre dont on flattait nos illusions, et que nous ne manquions pas d'adopter avec la foi la plus robuste. Je les lui mandais encore que nous étions déjà en campagne, je les lui mandais encore qu'elle n'était déjà plus!... A la douleur extrême que je ressentis de son effroyable destinée, dut se joindre quelque temps la crainte secrète d'y avoir contribué peut-être par mes bulletins; et

le hasard fait, ajoutais-je à l'Empereur, que je me trouve avoir ici quelques lignes qu'elle traçait peu de jours avant la hideuse catastrophe dont elle nous a laissé l'horrible souvenir; elles sont datées *du haut de mon donjon*. C'était ainsi qu'elle appelait précisément le pavillon de Flore, qu'elle occupait en cet instant aux Tuileries.

*Vendredi 18.*

On nous enlève quatre des nôtres. — Premières années de l'Empereur.

Je n'ai vu l'Empereur qu'à cinq heures, il m'a fait appeler dans le salon. Il continuait à n'être pas bien; cependant il avait travaillé avec le Grand-Maréchal tout le matin. Il a fait appeler successivement tout le monde. Il était ennuyé, pesant et cependant agité; il cherchait de toute manière à se distraire. Il a essayé successivement les échecs, le domino et les échecs encore; enfin il est rentré dans sa chambre, n'y pouvant plus tenir. Il est certain que le temps et les circonstances concourent sans doute à nous créer une espèce de tourment nouveau et difficile à supporter. La saison est aigre et prend sur les nerfs.

Les mesures accumulées contre nous sont pires encore. Chaque parole du Gouverneur porte autour de nous la désolation et la douleur. Aujourd'hui il a signifié l'éloignement de quatre individus de l'établissement; et des larmes amères et générales ont coulé parmi tous les gens, les uns par la douleur de s'éloigner, les autres par le chagrin de voir enlever leurs compagnons, et la crainte de partager bientôt à leur tour le même sort. C'était la redoutable Scylla enlevant du vaisseau d'Ulysse quatre des siens pour les dévorer.

Le Gouverneur m'a fait dire aussi qu'il m'enleverait mon domestique, habitant de l'île dont j'étais fort content. Il a craint sans doute qu'il ne me fût trop attaché. Il se propose de m'en donner un lui-même, ce dont je le remercie, et n'aurai garde de profiter.

L'Empereur a peu mangé à dîner; mais après le dessert il s'est mis à causer; il a pris le sujet de ses premières années; il s'est animé. C'est toujours pour lui un objet plein d'attraits; une source toujours nouvelle d'un vif intérêt; il répétait une partie de ce que j'ai déjà dit ailleurs; il se reportait à cet

heureux âge, disait-il, où tout est gâté, désir, jouissance; à ces heureuses époques de l'espérance, de l'ambition naissante, où le monde tout entier s'ouvre devant vous, où tous les romans sont permis. Il parlait du temps de son régiment, des plaisirs de la société, des bals, des fêtes. En parlant de la somptuosité de l'une d'elles, qu'il élevait fort haut: «Après tout, disait-il, je ne saurais trop guère la classer; car il est à croire que mes idées de somptuosité d'alors sont un peu différentes de celles d'aujourd'hui, etc., etc.»

Il nous disait, en recherchant certains détails, qu'il lui serait difficile d'assigner sa vie année par année. Nous lui disions que, s'il pouvait seulement se rappeler de quatre ou cinq, nous nous chargerions de toutes les autres. De là il est revenu sur son début militaire à Toulon, les causes qui l'y avaient fait envoyer, les circonstances qui avaient fait ressortir ses moyens, l'ascendant subit que lui avaient donné ses premiers succès, l'ambition qu'ils avaient fait naître; et tout cela, disait-il, n'allait pas encore fort haut. «J'étais loin de me regarder encore comme un homme supérieur.»

Et il a répété que ce n'était qu'après Lodi que lui étaient venues les premières idées de la haute ambition, laquelle s'était tout à fait déclarée sur le sol de l'Égypte, après la victoire des Pyramides et la possession du Caire, etc. «Alors vraiment je crus pouvoir m'abandonner, disait-il, aux plus brillants rêves, etc., etc.»

L'Empereur était devenu fort gai, très-causant; il était minuit quand il s'est retiré. C'était une espèce de résurrection.

*Samedi 19.*

Romans de M<sup>me</sup> de Genlis.

Les quatre proscrits: le Polonais, Santini, Archambault et Rousseau, l'argentier, nous ont quittés vers le milieu du jour. Une heure après ils étaient sous voile pour le Cap, dans un petit bâtiment, avec un vent très-fort.

L'Empereur m'a fait appeler sur les trois heures dans le salon. Il s'est fait apporter les romans de M<sup>me</sup> de Genlis. Il en a parcouru tout haut quelques-uns. Il les a bientôt laissés; ils ne lui disaient rien, remarquait-il. Il n'en était pas ainsi de moi, quelques pages ont touché des cordes délicates: c'étaient cer-

tains détails de la bonne société de la capitale, les noms des rues, des monuments; des conversations familières, des portraits connus, des ressouvenirs directs; ces images n'étaient point sans effet sur moi. Les réalités existaient, j'existais moi-même, et pourtant les lieux, les temps, et déjà l'éternité sans doute, nous séparaient. Je pouvais juger en ce moment que les jouissances, les plaisirs ne m'étaient rien: mais les personnes, les localités même, se représentaient avec des attraits qui me laissaient une douce et profonde mélancolie.

A l'arrivée du Grand-Maréchal, pour le travail, l'Empereur lui a dicté jusqu'à dîner.

Le soir, l'Empereur a demandé les Mille et une Nuits, qu'il a bientôt laissées.

*Dimanche 20.*

Estimation de la bibliothèque. — La famille du Grand-Maréchal se rapproche de nous.

J'ai passé la journée à l'estimation des livres qu'on nous a envoyés de Londres, et pour lesquels on a réclamé à l'Empereur une somme énorme. Notre estimation n'a pu en atteindre la moitié.

Je n'éleve assurément aucun doute

sur le déboursé fait par le Gouvernement, de la somme qu'il réclame à l'Empereur; mais ayant quelques données sur les marchés de cette nature, je n'hésite pas à prononcer que le libraire en a reçu tout au plus un tiers, peut-être moins encore.

Du reste, l'inexactitude, l'incurie et des irrégularités manifestes ont présidé à cet envoi, et le caractérisent particulièrement.

1° On n'a point envoyé les livres qui avaient été demandés, et nous en avons reçu grand nombre qui n'étaient pas sur notre liste de demande.

2° Les éditions sont mauvaises, et la plupart des ouvrages évidemment de rebut. Plusieurs sont incomplets et défectueux. C'est un libraire dont on a facilité les intérêts, et nullement quelqu'un qu'on a cherché à satisfaire. A côté de ces ouvrages de rebut, on en trouve d'un luxe très-recherché et fort inutile, tels que Gentil-Bernard, etc. etc. C'est que le libraire favorisé les aura eus dans sa boutique, qu'il a voulu les faire passer, et a ainsi écoulé ce qu'il lui a plu.

3° On ne saurait alléguer pour excuser le prix et les éditions, que c'est là



tout ce qu'on a pu se procurer à Londres, et c'est pourtant ce qu'on a osé faire. La lenteur mise à exécuter cette commission a laissé cent fois le temps de se pourvoir à Paris, ou l'on eût trouvé tout ce qui avait été demandé, d'où l'on n'eût fait venir que ce qui avait été demandé, et où on l'eût obtenu bon et aux vrais prix.

4° Les droits énormes d'importation en Angleterre ne sauraient non plus nous être portés raisonnablement en compte, puisque ces livres, achetés pour Sainte-Hélène, ont dû être sujets à un *draw-back* (retour), ou même n'auraient pas dû entrer du tout en Angleterre. Quel est donc le simple particulier qui d'après tous ces motifs, n'aurait à élever de très-juste griefs, sur lesquels les tribunaux ne manqueraient pas de prononcer favorablement? Mais tout cela est encore trop bon pour Sainte-Hélène et l'illustre captif sur son roc; lui et les siens demeurent en dehors de toutes lois.

L'Empereur n'a paru dans le salon qu'un instant avant le dîner, il n'avait vu encore personne de la journée, nous a-t-il dit. Il avait cherché et trouvé de la distraction dans un travail continu.

Après le dîner, il est revenu aux Mille et une Nuits.

Aujourd'hui, le Grand-Maréchal et sa famille ont quitté Hut's-Gate, leur première demeure, qui était à près d'une lieue de nous. Il sont venus s'établir enfin à leur nouvelle maison, ce qui nous met désormais presque sous le même toit. C'était un événement pour eux et pour nous.

Lundi 21.

Expédition de Saint-Louis en Egypte. — Nos femmes auteurs; M<sup>me</sup> de de Staël. — Les écrivains ennemis de Napoléon ne mordront que sur du granit.

J'ai été voir M<sup>me</sup> Bertrand après déjeuner: elle était tellement tenue au secret à Hut's-Gate, qu'elle ne perdrait rien à être enfermée dans notre enceinte; mais nous, nous y gagnerons beaucoup. Pour mon compte, j'ai cru retrouver quelque chose de la famille.

Notre enceinte se rétrécit chaque jour. Les sentinelles s'accroissent, tout nous rappelle à chaque instant notre horrible prison.

L'Empereur me disait, durant sa toi-

lette, qu'il voulait absolument reprendre son travail régulier, qu'avaient interrompu les derniers tourmens de cet horrible Gouverneur. Je l'y engageais de toutes mes forces, et pour lui et pour nous, et pour la France, et pour l'histoire.

Le temps était trop mauvais pour que l'Empereur eût pu prendre l'air. Il a gagné sa bibliothèque, fouillé dans les Croisades de Michaud et dans les Mémoires de Joinville; de-là il est passé au salon, et à causé encore quelque temps, particulièrement sur le domestique qu'on veut m'enlever, et celui qu'on veut me donner, etc.

Le Gouverneur ne veut donner de l'argenterie de l'Empereur, que plus d'un cinquième de moins qu'on ne l'estime à Paris, et pourtant il ne veut permettre, ni concours ici, ni transport à Londres.

Les malheureuses gens qu'on a embarquées pour le Cap n'auront que la nourriture de matelot. Du reste, j'ai appris, à cette occasion, qu'il en avait été de même à bord du Northumberland, où les gens de l'Empereur n'avaient

eu d'autres douceurs, au-dessus des gens de l'équipage, que ce qu'ils avaient pu se procurer à leurs dépens.

Après diner l'Empereur a lu, dans Joinville, l'expédition de Saint Louis en Egypte : il l'analysait, en faisait ressortir les fautes, comparait les mouvemens, le plan d'alors avec celui qu'il avait adopté lui-même, et concluait que s'il avait agi de même que Saint Louis, il eût eu infailliblement le même sort.

S'étant retiré de bonne heure et m'ayant fait appeler près de lui, la conversation a repris sur ses courses en Egypte et en Syrie. La Mathilde de M<sup>me</sup> Cottin, qui en avait fait le théâtre de son roman, s'est trouvée mentionnée, et cela a conduit l'Empereur à passer en revue nos femmes auteurs. Il a parlé de M<sup>me</sup> Roland et de ses Mémoires, de M<sup>me</sup> de Genlis, de M<sup>me</sup> Cottin, dont il venait de lire Claire d'Albe, et de M<sup>me</sup> de Staël. Il s'est fort arrêté sur cette dernière, et a répété en partie ce qu'on a déjà vu. Parlant de son exil, il disait : « Sa demeure à Coppet était devenue un véritable arsenal contre moi; on venait s'y faire armer chevalier. Elle s'occupait à me susciter des ennemis,

» et me combattait elle-même. C'était  
 » tout à la fois Armide et Clorinde. »  
 Ensuite se résumant, ainsi que cela lui  
 était ordinaire, il a conclu : « Et puis,  
 » en somme, il est vrai de dire que per-  
 » sonne ne saurait nier, qu'après tout,  
 » M<sup>me</sup> de Staël est une femme d'un très-  
 » grand talent, fort distinguée, de beau-  
 » coup d'esprit : elle restera.

» Plus d'une fois autour de moi, et  
 » dans l'espoir de me ramener, on a  
 » essayé de me faire entendre qu'elle  
 » était un adversaire redoutable, et pour-  
 » rait devenir une alliée utile. Il est sûr  
 » que si elle m'eût adopté, au lieu de  
 » me dénigrer, ainsi qu'elle l'a fait, j'y  
 » eusse pu gagner sans doute; car sa po-  
 » sition et son talent la faisaient régir les  
 » cotteries; et l'on connaît toute leur  
 » influence à Paris. » Puis il a ajouté  
 encore : « Et malgré tout le mal qu'elle  
 » a dit de moi, sans compter tout celui  
 » qu'elle dira encore, je suis loin assu-  
 » rément de la croire, de la tenir pour  
 » une méchante femme : tout bonne-  
 » ment c'est que nous nous sommes fait  
 » la petite guerre, et voilà tout. »

De-là passant à la foule d'écrivains  
 déclamant contre lui, il a dit : « Je suis

» destiné à être leur pâture; mais je re-  
 » doute peu d'être leur victime: ils mor-  
 » dront sur du granit. Ma mémoire se  
 » compose toute de faits, et de simples  
 » paroles ne sauraient les détruire. Pour  
 » me combattre avec succès, il faudrait  
 » se présenter avec le poids et l'autorité  
 » de faits à soi. Si le grand Frédéric, ou  
 » tout autre de sa trempe, se mettait à  
 » écrire contre moi, ce serait autre chose;  
 » il serait temps alors de commencer à  
 » m'émouvoir peut-être; mais quant à  
 » tous les autres, quelque esprit qu'ils  
 » y mettent, ils ne tireront jamais qu'à  
 » poudre. Je survivrai... et quand ils  
 » voudront être beaux, ils me vanteront.

*Mardi 22. — Mercredi 23.*

Soin des blessés aux armées, le baron Larrey;  
 circonstance caractéristique.

Le temps a été très-mauvais. L'Empe-  
 reur, qui souffrait des dents, et dont une  
 joue était fort enflée, n'a pu sortir ces  
 deux jours. J'en ai passé la plus grande  
 partie auprès de sa personne dans sa  
 chambre ou le salon, dont il avait fait  
 un lieu de promenade, en laissant ou-  
 vertes les portes de communication.

Dans les divers objets de sa conversa-

tion, une fois il m'a dit certaines choses qui lui étaient revenues, et qui me réjouissaient fort. Rien ne prouvait assurément l'affreux de notre situation, comme le prix que j'attachais à cela. Mais tout se proportionne au cercle dans lequel on se trouve renfermé.

Dans un autre moment, l'Empereur regrettait aussi d'être aussi paresseux sur l'anglais. Je lui disais qu'il en possédait à présent tout ce qui lui était nécessaire. Il lisait tous les ouvrages : il ne lui restait plus qu'à régulariser ; mais la règle et le compas étaient-ils bien faits pour lui ?

A la suite d'une foule d'objets, l'Empereur s'est arrêté sur le chirurgien baron Larrey, dont il a fait le plus grand éloge, disant qu'il avait laissé dans son esprit l'idée du véritable homme de bien ; qu'à la science, il joignait au dernier degré toute la vertu d'une philanthropie effective : tous les blessés étaient de sa famille ; il n'était plus pour lui aucune considération dès qu'il s'agissait de ses hôpitaux. « Dans nos premières campagnes républicaines, tant calomniées, » disait l'Empereur, le département de la chirurgie éprouva la plus heureuse

des révolutions, laquelle s'est répandue depuis dans toutes les armées de l'Europe ; or, c'est en grande partie à Larrey que l'humanité est endettée de ce bienfait. Aujourd'hui, les chirurgiens partagent les périls des soldats ; c'est au milieu du feu même qu'ils venaient prodiguer leurs soins. Larrey a toute mon estime et ma reconnaissance, etc.

N. B. Il paraît que cette impression si favorable éprouvée par Napoléon, s'est évidemment retracée à son esprit dans ses derniers instans ; car il a consacré à M. Larrey un souvenir de sa main avec cette apostille si glorieuse : *L'homme le plus vertueux que j'aie rencontré.* A la lecture de ces lignes, j'ai bien pensé que quelque circonstance toute particulière avait déterminé un aussi magnifique témoignage, et voici ce que j'ai recueilli :

Après les batailles de Lutzen, Wurchem et Bautzen, Napoléon, victorieux, fit appeler le chirurgien Larrey pour connaître, suivant sa coutume, l'état et le nombre des blessés. Or, ils se trouvaient dans cet instant en proportion extraordinairement supérieure à d'autres temps et à d'autres actions. L'Empereur

en fut surpris et cherchait à en expliquer la cause. M. Larrey la trouvait, indépendamment des circonstances locales; dans la masse des soldats qui, voyant le feu pour la première fois, se trouvaient plus gauches dans leurs mouvemens et moins adroits contre le péril. L'Empereur, peu satisfait et fort préoccupé de cette circonstance, questionna ailleurs; et comme il se trouvait en ce moment bien des personnes fort lasses de la guerre, qui eussent désiré la paix à tout prix, et n'eussent été nullement fâchées d'y voir l'Empereur amené par force: soit calcul, soit conviction, il lui fut répondu que l'immensité des blessés ne devait point étonner; que la grande partie l'était à la main, et que la blessure était de leur propre fait et pour n'avoir plus à se battre. Ce fut un coup de foudre pour l'Empereur; il répéta ses informations, et reçut le même résultat; il en était au désespoir. « S'il » en était ainsi, s'écriait-il, malgré nos » succès, notre position serait sans remède; elle livrerait la France pieds » et poings liés aux barbares. » Et cherchant dans son esprit comment arrêter une telle contagion, il fit mettre à l'écart

tous les blessés d'une certaine nature; nomma une commission de chirurgiens présidée par Larrey, pour constater leurs blessures, résolu de sévir d'une manière exemplaire contre ceux qui auraient eu la lâcheté de se mutiler eux-mêmes. M. Larrey, toujours opposé à l'idée de la mutilation volontaire, qui, selon lui, compromettrait l'honneur de l'armée et celui de la nation, se présenta devant l'Empereur pour renouveler ses observations. Napoléon, irrité de son obstination, qu'on avait eu soin de faire ressortir encore, lui dit d'un front sévère: « Monsieur, vous me ferez vos » observations officiellement, allez remplir votre devoir. »

Le baron Larrey se mit aussitôt au travail, mais avec solennité; et poursuivant les plus petits détails, il avançait lentement, tandis que divers motifs rendaient bien des gens impatiens; on savait que l'Empereur l'était beaucoup. On ne manqua pas même d'aller jusqu'à faire observer à M. Larrey que sa position était des plus délicates, périlleuse même: il demeura sourd et imperturbable. Enfin, au bout de quelques jours il se rendit auprès de l'Empereur, in-

sistant pour remettre lui-même son travail en personne. « Eh bien, Monsieur, » lui dit l'Empereur, persistez-vous toujours dans votre opinion? — Je fais plus, Sire, je viens la prouver à Votre Majesté : cette brave jeunesse était indignement calomniée; je viens de passer beaucoup de temps à l'examen le plus rigoureux, et je n'ai pas trouvé un coupable; il n'y a pas un de ces blessés qui n'ait son procès-verbal individuel; des ballots me suivent. Votre Majesté peut en ordonner l'examen. » Cependant, l'Empereur le considérait avec des regards sombres. « C'est bien, » Monsieur, lui dit-il, en saisissant son rapport avec une espèce de contraction; je vais m'en occuper. » Et il se mit à marcher à grands pas dans son appartement, d'un air agité et combattu; puis revenant bientôt à M. Larrey avec un visage tout à fait dégagé, il lui prend affectueusement la main, et lui dit d'une voix émue : « Adieu, M. Larrey, un souverain est bien heureux d'avoir à faire à un homme tel que vous ! On vous portera mes ordres. » Et M. Larrey reçut le soir même, de la part de Napoléon, son portrait enrichi de diamans,

six mille francs en or et une pension sur l'Etat, de trois mille francs, *sans exclusion*, est-il dit au décret, de toute autre récompense méritée par ses grades, son ancienneté et ses services futurs.

Un pareil trait est précieux pour l'histoire, en ce qu'il fait connaître un homme de bien, qui n'hésite pas à défendre la vérité contre un monarque prévenu, irrité; et en ce qu'il fait ressortir toute la grande âme de celui-ci, dans le bonheur, la reconnaissance qu'il témoigne de se voir détrompé.

*Jeudi 24.*

L'Empereur accepte mes quatre mille louis.

L'Empereur n'est pas sorti; il n'a demandé aucun de nous; il n'est pas venu dîner, ce qui nous a fait craindre qu'il fût malade. Après dix heures, comme je n'étais point encore couché, il m'a fait appeler. Il venait de se mettre au lit. Il m'a dit n'avoir pas quitté son canapé de la journée; il avait lu près de dix-huit heures. Il n'avait mangé qu'un peu de soupe; il ne souffrait que de ses dents. Je lui disais que nous avions craint que ce ne fût davantage; qu'au chagrin de

ne pas le voir se mêlait toujours l'inquiétude.

Plus tard il a traité notre situation pécuniaire. Il avait tenu son conseil le matin, disait-il plaisamment; on avait pesé l'argenterie, calculé ce qu'on devait en vendre. Cela devait nous faire aller encore quelque temps. Je lui ai renouvelé l'offre des quatre mille louis que j'ai dans les fonds d'Angleterre. Il a daigné les accepter. « Ma situation est singulière, disait-il; je n'ai nul doute que si la communication était permise, et que chacun des miens, ou même bien des étrangers pussent soupçonner que j'eusse des besoins, je serais bientôt riche ici en toutes choses; mais dois-je être à charge à mes amis, en les exposant aux abus qu'en pourrait faire le ministère anglais? J'ai demandé quelques livres, il me les a fait parvenir avec toute l'incurie et la négligence d'un commissionnaire infidèle. Il me réclame aujourd'hui quinze cents ou deux mille livres sterling, c'est-à-dire, près de cinquante mille francs pour des drogueries que j'eusse pu me procurer moi-même à moins de douze mille, sans doute. N'en serait-il pas de

» même de toute autre chose? En acceptant ce que vous m'offrez, cette ressource ne doit être employée qu'au strict nécessaire; car, après tout, il faut vivre, et réellement nous ne vivons pas avec ce qu'on nous fournit. Cent louis par mois seraient le léger supplément qui pourrait rigoureusement y satisfaire. C'est là la somme et la régularité surtout que vous devez demander et suivre.

*Vendredi 25.*

Tragédie d'Euripide dans son intégrité, commandée pour le théâtre de Saint-Cloud. — Maréchal Jourdan. — Sur la guerre de Russie; vues et intentions de Napoléon. — Instructions officielles. — Notes de Napoléon.

J'ai été trouver l'Empereur à sa toilette. Le temps était supportable; il est sorti. Nous avons gagné le bois. Il se trouvait faible; il y avait dix jours qu'il n'avait mis les pieds dehors; les genoux lui manquaient, disait-il, et bientôt il serait obligé de s'appuyer sur moi.

Alors la calèche nous a atteints; elle était conduite à grands-guides par Archambaud; il n'en pouvait être autre-

ment depuis le départ de son frère. D'abord l'Empereur n'a pas voulu monter; il ne le croyait pas prudent au milieu de tous les tronçons d'arbres: il citait sa fameuse chute de Saint-Cloud; il voulait qu'un des valets anglais montât en postillon; mais Archambaud protestait qu'il serait moins sûr qu'en menant seul: depuis le départ de son frère il n'avait cessé, disait-il, de s'exercer au milieu de ces arbres, pour s'assurer qu'il pouvait répondre de lui. Alors l'Empereur est monté, et nous avons fait deux tours. En revenant il a été visiter la demeure du Grand-Maréchal, qu'il ne connaissait pas encore.

La soirée s'est terminée par la lecture de quelques passages de la Médée de Longepierre, que l'Empereur a interrompue pour la comparer à celle d'Euripide, qu'il s'est fait apporter. Il a dit à ce sujet qu'il avait commandé jadis qu'on lui donnât, sur le théâtre de la Cour, une de ces pièces grecques dans son intégrité, en choisissant la meilleure traduction, et se rapprochant du reste le plus possible de l'original dans les manières, le costume, les formes, la

(Oct. 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 89  
décoration. Il ne se rappelait pas quelle circonstance, quel obstacle en avait arrêté l'exécution.

Rentré dans sa chambre, et ne se trouvant pas disposé à dormir, il s'est jeté, après quelques tours, sur son canapé: il a ouvert un recueil ou espèce d'almanach politique qui se trouvait sous sa main; il est tombé sur la liste de nos maréchaux qu'il a passés en revue, les accompagnant de citations et d'anecdotes connues ou déjà dites. Arrivé au maréchal Jourdan, il s'y est arrêté assez long-temps; il a terminé disant: « En voilà un que j'ai fort maltraité assurément. Rien de plus naturel, sans doute, que de penser qu'il eût dû m'en vouloir beaucoup. Eh bien! j'ai appris, avec un vrai plaisir, qu'après ma chute il est demeuré constamment très-bien. Il a montré là cette élévation d'âme qui honore et classe les gens. Du reste, c'est un vrai patriote: c'est une réponse à bien des choses. »

De là, passant à beaucoup d'autres objets, il s'est arrêté sur la guerre de Russie.

Au surplus, a-t-il dit, à la suite de beaucoup d'antécédens, cette guerre



» eût dû être la plus populaire des temps  
 » modernes : c'était celle du bon sens et  
 » des vrais intérêts ; celle du repos et de  
 » la sécurité de tous : elle était purement  
 » pacifique et conservatrice ; tout à fait  
 » européenne et continentale. Son suc-  
 » cès allait consacrer une balance, des  
 » combinaisons nouvelles, qui eussent  
 » fait disparaître les périls du temps,  
 » pour les remplacer par un avenir tran-  
 » quille ; et l'ambition n'entraît pour rien  
 » dans mes vues. En relevant la Pologne,  
 » cette véritable clé de toute la voûte,  
 » j'accordais que ce fût un Roi de Prusse,  
 » un Archiduc d'Autriche, ou tout autre  
 » qui en occupât le trône ; je ne préten-  
 » dais rien acquérir ; je ne me réservais  
 » que la gloire du bien, les bénédictions  
 » de l'avenir. Croirait-on que ce dût être  
 » là où j'échouerais, et trouverais ma  
 » perte ? Jamais je n'avais mieux fait,  
 » jamais je ne méritai davantage ; mais,  
 » comme si l'opinion avait aussi ses épi-  
 » démies, voilà qu'en un instant il n'y  
 » eut plus qu'un cri, qu'un sentiment  
 » contre moi : on me proclama le tyran  
 » des Rois, moi qui avais retrempe leur  
 » existence ; je ne fus plus que le des-  
 » tructeur des droits des peuples, moi

» qui avais tant fait, et qui allais tant  
 » entreprendre pour eux. Et les peuples  
 » et les Rois, ces ennemis irréconcilia-  
 » bles, se sont alliés, ont conspiré de  
 » concert contre moi ! On n'a plus tenu  
 » aucun compte de tous les actes de ma  
 » vie ! je me disais bien que l'esprit des  
 » peuples me serait revenu avec la vic-  
 » toire ; mais je la manquai, et je me  
 » suis trouvé accablé. Voilà pourtant les  
 » hommes et mon histoire ! Mais les peu-  
 » ples et les Rois, et peut-être tous les  
 » deux, me regretteront ! Ma mémoire  
 » sera suffisamment vengée de l'injus-  
 » tice faite à ma personne, cela est in-  
 » dubitable.

» Du reste, on ne saura jamais bien  
 » l'histoire de la campagne de Russie,  
 » parce que les Russes n'écrivent pas ou  
 » écrivent sans aucun respect pour la  
 » vérité, et que les Français se sont pris  
 » d'une belle passion pour déshonorer et  
 » discréditer eux-mêmes leur gloire. As-  
 » surément la campagne de Russie est la  
 » plus glorieuse, la plus difficile et la plus  
 » honorable pour les Gaulois, dont l'his-  
 » toire ancienne et moderne fasse men-  
 » tion. » Et l'Empereur a distribué un  
 » juste et magnifique tribut d'éloges à nos

généraux et à nos braves, à Murat, Ney, Poniatowski, qu'il faisait les héros de la journée de la Moskowa; aux valeureux cuirassiers, qui forcèrent les redoutes en sabrant les canonniers sur leurs pièces, aux braves artilleurs, qui luttèrent si décidément avec tant d'avantage, et à ces intrépides fantassins qui, au fort de la crise, au lieu d'avoir besoin d'encouragement, crièrent à leur chef: *Sois tranquille, tes soldats ont juré aujourd'hui de vaincre, et ils vaincront, etc., etc.*

Et il a terminé, disant: « Quelques parcelles de tant de gloire parviendront-elles aux siècles à venir! Où le mensonge, la calomnie, le crime parviendront-ils? »

*N. B.* Si certains passages de la conversation de l'Empereur avaient besoin de développemens ou de preuves, on va les trouver dans la lettre suivante; elle est précieuse par sa date et son contenu; ce sont les motifs et les vues de l'expédition de Russie, exposés par Napoléon au moment même de l'entreprendre. Le vulgaire était assurément loin de les

\* Mémoires de Napoléon, tome II, p. 95.

comprendre, ou de leur rendre justice; je dis le vulgaire, car il est bon de remarquer qu'aux yeux des hommes d'Etat, de ceux à vues larges et prévoyantes, cette guerre fut très-populaire: ils étaient fâchés du moment; mais ils en avaient très-bien saisi toutes les grandes intentions.

*Instructions données à M.\*\*\*, pour lui servir de direction dans la mission qu'il aura à remplir en Pologne. (18 avril 1812.)*

« Monsieur, l'Empereur compte assez sur votre dévouement et sur votre habileté, pour vous avancer dans sa confiance jusqu'à vous charger d'une mission du plus grand intérêt politique. Cette mission demande *activité, prudence et discrétion.* »

« Vous vous rendrez à Dresde; l'objet apparent de votre voyage sera de présenter à Sa Majesté le Roi de Saxe une lettre que l'Empereur vous remettra demain après son lever. Sa Majesté Impériale et Royale vous a déjà fait connaître ses intentions; elle vous donnera verbalement ses dernières instructions

» sur les ouvertures que vous aurez à faire  
» au Roi de Saxe.

» L'intention de l'Empereur est que  
» l'on agisse envers ce souverain avec les  
» égards que lui mérite l'estime toute  
» particulière que Sa Majesté professe  
» pour sa personne. Vous vous explique-  
» rez, soit avec le Roi, soit avec les mi-  
» nistres, avec une franchise sans réserve.  
» Vous ajouterez foi aux notions que vous  
» donnera M. le comte de Set-Pilsac.

» De la part de la Saxe, il n'y aura  
» point de sacrifice sans compensation.

» La Saxe tient peu à la souveraineté  
» du duché de Varsovie tel qu'il existe  
» aujourd'hui : c'est une possession pré-  
» caire et onéreuse. La possession de ce  
» fragment de la Pologne la place dans  
» une fausse position à l'égard de la  
» Prusse, de l'Autriche et de la Russie.

» Vous développerez ces idées, et vous  
» traiterez cette question dans le sens  
» de la discussion qui a eu lieu le dix-  
» sept, dans le cabinet de Sa Majesté,  
» en votre présence. Vous trouverez le  
» cabinet de Dresde peu disposé à vous  
» combattre : sa diplomatie nous a pré-  
» senté à plusieurs reprises les mêmes  
» observations. Ce n'est donc point d'un

» démembrement des Etats du Roi de  
» Saxe qu'il s'agit.

» Après un court séjour à Dresde, vous  
» annoncerez votre départ pour *Varso-  
» vie*, où vous devrez attendre de nouveaux  
» ordres de l'Empereur.

» Sa Majesté Impériale prie le Roi de  
» Saxe de vous accréditer auprès de ses  
» ministres polonais.

» Vous concerterez à Varsovie vos dé-  
» marches avec le prince<sup>\*\*\*</sup>, chambellan  
» de l'Empereur, avec le général<sup>\*\*\*</sup>. Ces  
» deux personnages descendent des plus  
» illustres familles de la Pologne ; ils ont  
» promis de faire servir l'influence dont  
» ils jouissent parmi leurs concitoyens,  
» pour les porter à travailler au bonheur  
» et à l'indépendance de leur patrie.  
» Vous devez donner au gouvernement  
» du grand duché une impulsion propre  
» à préparer les grands changemens que  
» l'Empereur se propose d'opérer en fa-  
» veur de la nation polonaise.

» Il faut que les Polonais secondent  
» les desseins de l'Empereur, et qu'ils  
» coopèrent eux-mêmes à leur régénéra-  
» tion. Ils ne doivent considérer les Fran-  
» çais que comme de puissans auxiliaires.

» L'Empereur ne se dissimule point

» les difficultés qu'il aura à éprouver au  
 » rétablissement de la Pologne. Ce grand  
 » œuvre de politique doit contrarier les  
 » intérêts apparens et actuels de ses alliés.

» Le rétablissement de la Pologne  
 » par les armes de l'Empire français, est  
 » une entreprise hasardeuse, périlleuse  
 » même, où la France devra lutter éga-  
 » lement contre ses amis et contre ses  
 » ennemis. Entrons dans quelques dé-  
 » tails.

» L'objet que se propose l'Empereur  
 » est l'organisation de la Pologne, avec  
 » tout ou portion de son ancien territoire,  
 » en évitant la guerre, si cela est possible.  
 » Pour y parvenir, Sa Majesté a donné  
 » des pouvoirs très-étendus à son ambas-  
 » sadeur à Pétersbourg; elle a envoyé à  
 » Vienne un négociateur qui est autorisé  
 » à traiter avec les principales puissances,  
 » à offrir de grands sacrifices en terri-  
 » toire, de la part de l'Empire français,  
 » comme indemnité des cessions à faire  
 » pour le rétablissement du royaume de  
 » Pologne.

» L'Europe se partage en trois grandes  
 » divisions : l'Empire français à l'Ouest,  
 » les Etats de l'Allemagne au centre,  
 » l'Empire russe à l'Est; l'Angleterre ne

» peut avoir sur le continent que l'in-  
 » fluence que les puissances voudront  
 » bien lui conserver.

» Il faut empêcher, par une forte or-  
 » ganisation du centre, que la Russie ou  
 » la France puisse un jour, en voulant  
 » s'étendre davantage, envahir la suze-  
 » raineté de l'Europe. L'Empire français  
 » jouit actuellement de toute l'énergie  
 » de son existence : s'il ne termine en  
 » cet instant la constitution politique de  
 » l'Europe, demain il peut perdre les  
 » avantages de sa position, et succomber  
 » dans ses entreprises.

» L'établissement d'un état militaire  
 » en Prusse, le règne et les conquêtes du  
 » grand Frédéric, les idées du siècle et  
 » celles de la révolution française mises  
 » en circulation, ont anéanti l'ancienne  
 » confédération germanique. La confé-  
 » dération du Rhin ne tient qu'à un sys-  
 » tème provisoire. Les princes qui ont  
 » acquis voudraient peut-être la conso-  
 » lidation de ce système; mais les princes  
 » qui ont perdu, les peuples qui ont souf-  
 » fert des malheurs de la guerre, les Etats  
 » qui redoutent la trop grande puissance  
 » de la France, s'opposent au maintien  
 » de la confédération du Rhin, chaque

» fois que l'occasion s'en présentera. Les  
 » princes même agrandis par le nouveau  
 » système, tendront à s'en éloigner à me-  
 » sure que le temps les consolidera dans  
 » les possessions qu'ils ont obtenues. La  
 » France finirait par voir arracher de ses  
 » mains un protectorat que sûrement elle  
 » aurait acheté par trop de sacrifices.

» L'Empereur pense qu'à une époque  
 » finale, qui ne peut tarder à se repro-  
 » duire, il conviendra de rendre la con-  
 » fédération des puissances de l'Europe  
 » à toute leur indépendance.

» La maison d'Autriche, qui possède  
 » trois vastes royaumes, doit être l'âme  
 » de cette indépendance, à cause de la  
 » situation topographique de ses Etats;  
 » mais elle n'en doit pas être la domina-  
 » trice : en cas de rupture entre les deux  
 » Empires de France et de Russie, si la  
 » confédération des puissances intermé-  
 » diaires était mue par une même impul-  
 » sion, elle entraînerait nécessairement  
 » la ruine de l'une des parties conten-  
 » dantes. L'Empire français serait plus  
 » exposé que l'Empire russe.

» Le centre de l'Europe doit se com-  
 » poser d'Etats inégaux en puissance, qui  
 » auront chacun une politique qui leur

» sera propre; qui, par leur situation et  
 » leurs rapports politiques, chercheront  
 » un appui dans le protectorat des puis-  
 » sances prépondérantes. Ces Etats sont  
 » intéressés au maintien de la paix, parce  
 » qu'ils seront toujours les victimes de  
 » la guerre. Dans ces vues, après avoir  
 » élevé de nouveaux Etats, après en avoir  
 » agrandi d'anciens, afin de fortifier pour  
 » l'avenir notre système d'alliance, il est  
 » un intérêt majeur pour l'Empereur et  
 » en même temps pour l'Europe, c'est  
 » d'établir la Pologne : sans la réédifica-  
 » tion de ce royaume, l'Europe reste sans  
 » frontières de ce côté; l'Autriche et l'Al-  
 » lemagne se trouvent face à face avec le  
 » plus puissant Empire de l'univers.

» L'Empereur prévoit que la Pologne  
 » comme la Prusse, sera, par la suite,  
 » l'alliée de la Russie; mais si la Pologne  
 » lui doit sa restauration, l'époque de  
 » l'union de ces Etats sera assez éloignée  
 » pour laisser l'ordre établi se consolider.  
 » L'Europe étant ainsi organisée, il n'y  
 » a plus de raison pour que la France et  
 » la Russie soient en rivalité; ces deux  
 » Empires auront les mêmes intérêts  
 » commerciaux, ils agiront d'après les  
 » mêmes principes.

» Avant le refroidissement avec la  
 » Prusse, une première pensée de l'Em-  
 » pereur avait été de faire une alliance  
 » solide avec le Roi de Prusse, et de  
 » poser sur sa tête la couronne de Po-  
 » logne. Il y avait moins d'obstacles à  
 » vaincre, puisque déjà la Prusse possé-  
 » dait le tiers de ce royaume. On aurait  
 » laissé à la Russie ce qu'elle aurait voulu  
 » absolument garder; on aurait donné  
 » des indemnités à l'Autriche. La marche  
 » des événemens a fait changer les pro-  
 » jets de l'Empereur.

» Lors des négociations de Tilsitt, il  
 » a fallu créer des Etats précisément dans  
 » les contrées qui redoutaient le plus la  
 » puissance de la France. Le moment  
 » était propice au rétablissement de la  
 » Pologne, quoiqu'il eût été l'ouvrage de  
 » la violence et de la force. Il aurait fallu  
 » prolonger la guerre; l'armée française  
 » souffrait du froid et de la disette; la  
 » Russie avait des armées sur pied. L'Em-  
 » pereur a été touché des sentimens gé-  
 » néreux que lui témoignait l'Empereur  
 » Alexandre. Il éprouvait des obstacles  
 » de la part de l'Autriche. Il a laissé do-  
 » miner sa politique par un égal désir de  
 » signer une paix qu'il espérait rendre

» durable, si, par l'influence de la Russie  
 » et de l'Autriche, l'Angleterre avait voulu  
 » consentir à une pacification générale.

» Après ses revers, la Prusse avait trop  
 » de haine contre nous pour ne pas cher-  
 » cher à modérer sa puissance; c'est dans  
 » cette vue qu'a été organisé le grand  
 » duché de Varsovie. On lui a donné  
 » pour souverain le Roi de Saxe, prince  
 » dont la vie entière a été employée à  
 » faire le bonheur de ses sujets. On a  
 » cherché à satisfaire les Polonais par des  
 » institutions qui leur plaisaient et qui  
 » convenaient à leurs mœurs et à leurs  
 » caractères. On a mal agi en tous sens.

» La Saxe, séparée de ses nouvelles  
 » possessions par la Prusse, ne pouvait,  
 » avec la Pologne, constituer un corps  
 » assez organisé pour devenir fort et puis-  
 » sant. L'ouverture d'une route militaire  
 » sur le territoire prussien, pour com-  
 » munique de la Saxe avec la Pologne,  
 » a grandement humilié la nation prus-  
 » sienne; et les Polonais ont gémi d'être  
 » trompés dans leurs espérances.

» L'Empereur stipulait l'occasion des  
 » forteresses de la Prusse, pour être  
 » certain que cette puissance ne cher-  
 » cherait point à rallumer la guerre. La

» campagne de 1809 a fait voir combien  
 » sa politique avait été prévoyante ; elle  
 » lui avait fait prendre la ferme résolu-  
 » tion de travailler sans relâche à termi-  
 » ner cette organisation de l'Europe, qui  
 » doit mettre fin à des guerres désas-  
 » treuses.

» L'Empereur a pensé qu'il devait se  
 » montrer formidable par le nombre de  
 » troupes qu'il pousse vers la *Vistule*,  
 » par l'occupation des forteresses de la  
 » Prusse, afin de commander la fidélité  
 » de ses alliés, et d'obtenir, par les né-  
 » gociations, ce que peut-être il ne fau-  
 » drait attendre que de la guerre.

» Dans ces circonstances, les dangers  
 » sont imminens. Ce n'est pas sans péril  
 » que l'on porte des armées à cinq cents  
 » lieues de leur territoire ; et la Pologne  
 » doit attendre autant de ses propres  
 » forces, que de l'appui de l'Empereur.  
 » Si la guerre s'engage, les Polonais, je  
 » le répète, ne doivent la considérer  
 » que comme un moyen ajouté à leurs  
 » propres ressources. Ils doivent se rap-  
 » peler les temps où, par leur patrio-  
 » tisme et par leur courage, ils résis-  
 » tèrent aux nombreuses armées qui  
 » attaquaient leur indépendance.

» Les peuples du grand duché veulent  
 » le rétablissement de la Pologne ; c'est  
 » à eux qu'il appartient de préparer les  
 » voies par lesquelles les provinces usur-  
 » pées pourront arriver à prononcer leur  
 » volonté. Le gouvernement du grand  
 » duché doit, aussitôt que les événemens  
 » le permettent, faire confédérer sous  
 » les bannières de l'indépendance les  
 » démembrements de leur malheureuse  
 » patrie. S'il est des Polonais sous la do-  
 » mination de la Russie ou sous celle de  
 » l'Autriche qui se refusent à retourner  
 » à la mère patrie, il faut renoncer à les  
 » y contraindre. La Pologne doit tirer  
 » sa force de son esprit public, de son  
 » patriotisme, autant que des institu-  
 » tions qui constitueront le nouvel état  
 » social.

» L'objet de votre mission est donc  
 » d'éclairer, d'encourager, de diriger  
 » dans leurs opérations les patriotes po-  
 » lonais. Vous rendrez compte de vos  
 » négociations au ministre des relations  
 » extérieures ; il instruira l'Empereur de  
 » vos succès. Vous m'enverrez des ex-  
 » traits de vos rapports.

» Les malheurs et la faiblesse de la  
 » république de Pologne ont été causés

» par une aristocratie qui n'avait ni règle,  
 » ni mesure. A cette époque, comme au-  
 » jourd'hui, la noblesse était puissante,  
 » la bourgeoisie soumise, et le peuple  
 » n'était rien. Mais au milieu de ces dé-  
 » sordres, il y avait dans cette nation un  
 » amour pour la liberté et pour l'indépen-  
 » dance, qui soutint long-temps sa débile  
 » existence. Ces sentimens doivent avoir  
 » été crû par le temps et par l'oppression.  
 » Le patriotisme est un sentiment naturel  
 » aux Polonais; même aux individus des  
 » grandes maisons. L'Empereur tiendra  
 » sans restrictions la promesse qu'il a faite  
 » par l'art. 25 du traité du 9 juillet 1807,  
 » de faire régir le grand-duché par des  
 » constitutions qui assurent sa liberté et  
 » les privilèges des peuples, se conciliant  
 » avec la tranquillité des États voisins. Il  
 » y aura, pour la Pologne, *indépendance*  
 » *et liberté*. Quant au choix du souve-  
 » rain, il résultera du traité que Sa  
 » Majesté signera avec les puissances. Sa  
 » Majesté ne prétend au trône de la Po-  
 » logne ni pour elle, ni pour sa famille.  
 » Dans le grand œuvre de la restauration  
 » de la Pologne, elle n'en a vue que le  
 » bonheur des Polonais et la tranquillité  
 » de l'Europe. Sa Majesté vous autorise

» à faire cette déclaration, à la faire for-  
 » mellement lorsque vous le jugerez  
 » utile aux intérêts de la France et de la  
 » Pologne.

» Sa Majesté m'a ordonné de vous  
 » transmettre cette note et ces instruc-  
 » tions, dont elle a pris connaissance,  
 » afin que vous puissiez en faire la ma-  
 » tière de vos entretiens avec les minis-  
 » tres étrangers qui seront à Varsovie ou  
 » à Dresde.

» L'Empereur fait adresser des notes  
 » au ministre de la guerre et à celui des  
 » affaires étrangères du grand-duché.  
 » S'il était besoin de ressources pécu-  
 » niaires, Sa Majesté viendrait au secours  
 » du trésor de la Pologne, par des assi-  
 » gnations sur les domaines de l'extraor-  
 » dinaire qu'elle possède encore en Polo-  
 » gnè et en Hanovre. »

Rien n'est commun pour le gros du  
 vulgaire comme d'avoir une idée très-  
 fautive et fort incorrecte des grands évé-  
 nemens les plus voisins de lui. Quand ces  
 événemens ont quelque ancienneté, ils  
 nous parviennent du moins dégagés de  
 tout leur faux et tourage par la sagesse  
 et la saine critique des historiens; tandis  
 que pour ceux qui se sont passés de nos



jours, nous demeurons assaillis d'une foule de détails incohérens, créés, propagés par la malveillance et toutes les passions individuelles; alors ces traditions banales, à force d'être répétées et entendues, finissent par devenir la vérité notoire pour la masse: C'est ainsi qu'il est généralement reçu que Napoléon, dans son expédition de Russie, s'est imprudemment lancé à la Charles XII, au milieu d'un peuple ennemi, en dépit des vrais principes; qu'il s'y est laissé attirer par une fuite simulée; qu'oubliant ou violant tous les principes de l'art, il s'est séparé de ses magasins à une distance immense, a négligé de s'appuyer d'armées de réserve, qu'il a résisté aux remontrances de ses généraux qui voulaient l'empêcher d'aller en avant, qu'il a livré ses derrières et s'est vu couper ses communications, et arrêter ses approvisionnemens, ses convois, et s'est trouvé sans ressources, entouré d'une population hostile; qu'il ne s'était pas ménagé de retraite et n'avait pu en effectuer; qu'il s'était endormi à Moscow, n'avait pas su prévoir les rigueurs de la saison; qu'il avait quitté l'armée quand il avait vu tout désespéré, et

avait laissé périr la presque totalité de ses soldats, etc.

J'ai trouvé curieux de reproduire ici le sommaire des notes éparses dictées par Napoléon lui-même, à la lecture d'un ouvrage où s'accumulaient tous ces reproches. Les lecteurs, pour le plus grand nombre, j'en suis sûr, y trouveront des choses neuves, sans doute, et bien éloignées des idées qu'ils avaient entretenues jusque là; le tout est tiré des *Mémoires de Napoléon*, tome 2, pages 57 et 97 à 115.

« Dans la campagne de Russie, les magasins de l'armée n'étaient pas, sur la Vistule, à cinquante jours de marche de Moscow; ceux de première ligne étaient, à Smolensk, à dix jours de marche de Moscow; ceux de seconde ligne, à Minsk et à Wilna, à huit jours de marche de Smolensk; ceux de troisième à Kowno, Grodno et Bialistok; ceux de quatrième ligne à Elbing, à Marienwerder, à Thorn, à Plock, à Modlin, à Varsovie; ceux de cinquième ligne à Dantzick, à Bamberg, à Posen; ceux de sixième ligne à Stettin, à Custrin, à Glogau.

« Sur quatre cent mille hommes qui

» passèrent le Niémen, deux cent qua-  
 » rante mille hommes restèrent en ré-  
 » serve entre ce fleuve et le Borystène.  
 » cent soixante mille passèrent Smolensk  
 » et marchèrent sur Moscow : sur ces  
 » cent soixante mille hommes, quarante  
 » mille restèrent échelonnés entre Smo-  
 » lensk et Mozajsk. La retraite était donc  
 » toute naturelle sur la Pologne.

» Aucun général n'a représenté à Na-  
 » poléon la nécessité de s'arrêter sur la  
 » Bérézina; tous sentaient que maître de  
 » Moscow il terminerait la guerre.

» Jusqu'à Smolensk il manœuvrait  
 » sur un pays aussi bien disposé que la  
 » France même; la population, les auto-  
 » rités étaient pour lui: il pouvait y lever  
 » des hommes, des chevaux, des vivres;  
 » et Smolensk est une place forte.

» Rien de plus différent que les deux  
 » expéditions de Charles XII et de Na-  
 » poléon. Charles XII sacrifia sa ligne  
 » d'opération, et prêta, durant quatre  
 » cents lieues, le flanc à l'ennemi; dans  
 » son expédition tous les principes de la  
 » guerre offensive avaient été violés; ils  
 » furent tous observés dans celle de Na-  
 » poléon.

» Dans sa marche sur Moscow, il n'a

» jamais eu l'ennemi sur ses derrières,  
 » pas un malade, pas un homme isolé,  
 » pas une estafette, pas un convoi n'ont  
 » été enlevés depuis Mayence jusqu'à  
 » Moscow; on n'a pas été un jour sans  
 » recevoir des nouvelles de France; Paris  
 » n'a pas été un jour sans recevoir des  
 » lettres de l'armée, pas une maison de  
 » station retranchée (il y en avait à tous  
 » les postes), n'a été attaquée.

» Les convois d'artillerie et d'équipages  
 » militaires arrivèrent sans accident: on  
 » a tiré à la bataille de Smolensk plus de  
 » soixante mille coups de canon, cent  
 » vingt mille à la bataille de la Moscowa;  
 » la consommation a été considérable  
 » dans les petits combats, et cependant  
 » en partant de Moscow chaque pièce  
 » était approvisionnée à trois cent cin-  
 » quante coups.

» La marche de l'armée, au sortir de  
 » Moscow, ne doit pas s'appeler une re-  
 » traite, puisque cette armée était vic-  
 » torieuse, et qu'elle eût pu marcher  
 » également sur Saint-Petersbourg, sur  
 » Kalouga ou sur Toula, que Kutusow  
 » eût en vain essayé de couvrir. L'armée  
 » ne se retira pas sur Smolensk parce  
 » qu'elle était battue; mais pour hiverner

» en Pologne et marcher au printemps  
 » sur Saint-Pétersbourg. Si l'on eût été  
 » en été, ni l'armée de l'amiral Tchit-  
 » chagow, ni celle de Kutusow n'eussent  
 » osé approcher de l'armée française de  
 » dix journées, sous peine d'être détrui-  
 » tes de suite. La Cour craignait telle-  
 » ment que l'on marchât sur Saint-Pé-  
 » tersbourg, qu'elle avait fait évacuer  
 » sur Londres ses archives et ses trésors  
 » les plus précieux, et qu'elle appela de  
 » Podolie l'armée de l'amiral Tchitcha-  
 » gow, pour couvrir cette capitale. Si  
 » Moscow n'eût pas été incendiée, l'Em-  
 » pereur Alexandre eût été contraint à la  
 » paix. Après l'embrasement de Moscow,  
 » si les grands froids n'avaient pas com-  
 » mencé quinze jours plus tôt qu'à l'or-  
 » dinaire, l'armée fût revenue sans perte  
 » à Smolensk, où elle n'aurait eu rien à  
 » redouter des armées russes, battues à  
 » la Moscowa, à Malsioroslawitz; elles  
 » avaient trop grand besoin de repos.

» On savait bien qu'il faisait froid en  
 » décembre et janvier; mais on avait lieu  
 » de croire, par le relevé de la tempé-  
 » rature des vingt années précédentes,  
 » que le thermomètre ne descendrait pas  
 » au-dessous de six degrés de glace pen-

» dant novembre; il n'a manqué à l'ar-  
 » mée que trois jours pour achever sa  
 » retraite en bon ordre; mais dans ces  
 » trois jours elle perdit trente mille che-  
 » vaux. Par l'événement, on pourrait  
 » donc reprocher à Napoléon d'être resté  
 » quatre jours de trop à Moscow; mais  
 » il y fut déterminé par des raisons po-  
 » litiques: il croyait avoir le temps de  
 » retourner en Pologne; les automnes  
 » sont très-prolongées dans le Nord.

» L'armée, en quittant Moscow, em-  
 » porta pour vingt jours de vivres; c'était  
 » plus qu'il ne lui fallait pour arriver à  
 » Smolensk, où elle eût pu en prendre  
 » en abondance pour gagner Minsk et  
 » Wilna; mais tous les attelages des con-  
 » vois et la majorité des chevaux de l'ar-  
 » tillerie et de la cavalerie périrent; tous  
 » les services de l'armée furent désor-  
 » ganisés; ce ne fut plus une armée; il  
 » devint impossible de prendre position  
 » avant Wilna: les corps du prince de  
 » Schwartzemberg et du général Rey-  
 » nier, qui étaient sur la Vistule, au lieu  
 » d'appuyer sur Minsk, comme ils le  
 » devaient, se retirèrent sur Varsovie,  
 » abandonnant ainsi l'armée. S'ils se fus-  
 » sent portés sur Minsk, ils y eussent été

joints par la division de Dombrowski,  
 qui, seule, ne put défendre Bouris-  
 chow, ce qui permit à l'amiral Tchit-  
 chagow de l'occuper; le projet de l'a-  
 miral n'était pas de prendre possession  
 de la Bérésina; mais de se porter sur la  
 Dwina pour couvrir Saint-Pétersbourg.  
 C'est par cette circonstance fortuite  
 que le duc de Reggio le rencontra, le  
 battit et le rejeta sur la rive droite de  
 la Bérésina. Tchitchagow fut battu de  
 nouveau après le passage de la Béré-  
 sina; les cuirassiers Doumerc lui pri-  
 rent dix-huit cents hommes dans une  
 charge.

A deux journées de Wilna, lorsque  
 l'armée n'avait plus de dangers à cou-  
 rir, Napoléon jugea que l'urgence des  
 circonstances exigeait sa présence à  
 Paris; là seulement il pouvait en im-  
 poser à la Prusse et à l'Autriche. S'il  
 tardait à s'y rendre, le passage lui se-  
 rait peut-être fermé. Il laissa l'armée  
 au Roi de Naples et au prince de Neuf-  
 châtel. La garde était alors entière, et  
 l'armée avait plus de quatre-vingt mille  
 combattans, sans compter le corps du  
 duc de Tarente, qui était sur la Dwina.  
 L'armée russe, tout compris, était ré-

duite à cinquante mille hommes. Les  
 farines, les biscuits, les vins, les vian-  
 des, les légumes secs, les fourrages,  
 étaient en abondance à Wilna. D'après  
 le rapport de la situation des vivres,  
 présenté à Napoléon à son passage en  
 cette ville, il y restait alors quatre mil-  
 lions de rations de farines, trois mil-  
 lions six cent mille rations de viande,  
 neuf millions de rations de vin et eau-  
 de-vie; des magasins considérables  
 d'effets, d'habillemens et de munitions  
 avaient également été formés. Si Na-  
 poléon fût resté à l'armée ou qu'il en  
 eût donné le commandement au prince  
 Eugène, elle n'aurait jamais dépassé  
 Wilna; un corps de réserve était à Var-  
 sovie, un autre à Koenisberg; mais on  
 s'en laissa imposer par quelques cosa-  
 ques; on évacua en désordre Wilna  
 dans la nuit. C'est de cette époque sur-  
 tout que datent les grandes pertes de  
 cette campagne; et c'est un des mal-  
 heurs des circonstances que cette obli-  
 gation où se trouvait Napoléon dans  
 les grandes crises, d'être à la fois à  
 l'armée et à Paris; rien n'était et ne  
 pouvait être moins prévu par lui que la  
 conduite insensée que l'on tint à Wilna.

» Dans cette malheureuse campagne  
 » nos pertes furent considérables sans  
 » doute; mais non pas telles qu'on se  
 » l'imagine. Des quatre cent mille hom-  
 » mes qui passèrent la Vistule, la moitié  
 » était Autrichiens, Prussiens, Saxons,  
 » Polonais, Bavaois, Wurtembergeois,  
 » Bergeois, Badois, Hessois, Westpha-  
 » liens, Meklembourgeois, Espagnols,  
 » Italiens, Napolitains. L'armée impé-  
 » riale, proprement dite, était pour un  
 » tiers composée de Hollandais, Belges,  
 » habitans des bords du Rhin, Piémon-  
 » tais, Suisses, Génois, Toscans, Romains,  
 » habitans de la trente-deuxième divi-  
 » sion militaire, Brème, Hambourg, etc.  
 » elle comptait à peine cent quarante  
 » mille hommes parlant français. L'expé-  
 » dition de Russie coûta moins de cin-  
 » quante mille hommes à la France ac-  
 » tuelle; l'armée russe, dans la retraite  
 » de Wilna à Moscow, dans les différentes  
 » batailles, a perdu quatre fois plus que  
 » l'armée française; l'incendie de Moscow  
 » a coûté la vie à cent mille Russes,  
 » morts de froid et de misère dans les  
 » bois; enfin, dans sa marche de Moscow  
 » à l'Oder, l'armée russe fut aussi atteinte  
 » par l'intempérie de la saison; elle ne

» comptait, à son arrivée à Wilna, que  
 » cinquante mille hommes, et à Kalitsch  
 » moins de dix-huit mille; on peut avan-  
 » cer que la perte de la Russie dans cette  
 » campagne a été six fois plus grande  
 » que celle de la France d'aujourd'hui. »

Certes, voilà bien des détails et des  
 circonstances qui surprendront beau-  
 coup sans doute le plus grand nombre  
 de lecteurs, et j'avoue que j'aurais été  
 du nombre. Ceux qui, passionnés con-  
 tre la vérité, sont déterminés d'avance,  
 et persistent quoi qu'il en arrive, ou  
 bien encore ceux qui, ayant déjà pris  
 une opinion et tenant pour désagréable  
 d'avoir à en changer, trouvent plus com-  
 mode d'y demeurer que d'avoir la peine  
 d'éclaircir, ceux-là nieront tout simple-  
 ment, ou attacheront peu d'importance  
 à ce que je viens de transcrire; mais il  
 n'en sera pas de même de ceux qui,  
 dans le calme et la modération, aiment  
 et cherchent la vérité pour elle-même;  
 ceux-là seront indubitablement frappés,  
 et s'ils persistent dans une opinion ad-  
 verse, ils se croiront obligés du moins  
 de produire à leur tour des autorités  
 également officielles, ou non moins in-  
 contestables; car comment nier que s'il

s'élève toujours quelques préventions contre celui qui se défend, elles doivent être égales contre ceux qui attaquent; comment se dissimuler que les paroles d'un aussi grand homme sur l'événement terrible auquel il se trouve identifié, doivent être après tout de quelque poids, et que sa voix doit valoir celle de ses adversaires. Celui qui s'exprime de la sorte sur cette campagne et sur cette armée n'était-il pas précisément le chef de cette même armée? n'en a-t-il pas dirigé lui-même tous les mouvemens, fait agir tous les ressorts; personne au monde a-t-il pu en connaître mieux les élémens, en analyser les détails, en affirmer les résultats; n'en a-t-il pas reçu, possédé tous les rapports officiels, et pour conclure enfin, pourrait-on méconnaître qu'en s'exprimant avec solennité et d'une manière aussi positive, Napoléon n'ignorait pas, dans l'intérêt de sa gloire, mais savait très-bien au contraire, que ces mêmes documens officiels existaient dans les dépôts publics pour appuyer ou démentir authentiquement ses assertions?

*Samedi 26.*

Fluxion violente. — Anecdotes intérieures et domestiques.

On disait l'Empereur fort souffrant. Il m'a fait demander dans sa chambre. Je l'ai trouvé, la tête empaquetée d'un mouchoir, dans son fauteuil, fort près d'un grand feu qu'il s'était fait allumer. « Quel est le mal le plus vif, la douleur la plus aiguë, demandait-il? » Je répondais que c'était toujours celle du moment. « Eh bien! c'est donc le mal de dents, m'a-t-il dit. » En effet, il avait une violente fluxion; sa joue droite était enflée et fort rouge. J'étais seul, en ce moment, auprès de lui; je me suis mis à lui chauffer alternativement une flanelle et une serviette qu'il appliquait tour à tour sur la partie souffrante, et il disait en ressentir beaucoup de bien. A cela se joignait encore une forte toux nerveuse, des bâillemens et un frisson, présage de la fièvre.

« Ce que c'est que l'homme, pourtant, disait-il, la moindre fibre attaquée suffit pour le déranger entièrement? » D'un autre côté, en dépit de tous les maux, il faut parfois l'assommer,

» si l'on veut qu'il finisse. Quelle singulière machine ! Et j'ai peut-être trente ans encore à être enfermé dans cette triste enveloppe ! »

Il attribuait sa fluxion à sa dernière sortie, au grand air qui l'affectait singulièrement. « La nature est toujours le meilleur conseiller, disait-il; je suis sorti malgré moi, en dépit de mon instinct, et seulement pour obéir à la raison. »

Le docteur est arrivé, et lui a trouvé un commencement de fièvre. L'Empereur a passé de la sorte tout le reste du jour, souffrant par moment des douleurs très-aiguës, allant alors et revenant alternativement de son fauteuil à son canapé, et remplissant les intervalles de souffrance à causer d'objets divers.

Un moment il s'est arrêté sur des vilenies commises autour de lui lors de sa puissance : Un ménage des Tuileries, que dans le temps il avait comblé, disait-il, et qui, par parenthèse, lors de la catastrophe, s'était montré fort mauvais, avait été pris en faute, un jour, par lui en personne. Il se contenta de leur reprocher leurs torts au lieu de les en punir. Qu'était-il arrivé, ajoutait-il, c'est

qu'il n'avait fait que les irriter, sans donner un exemple de justice. « Et voilà ce que c'est, remarquait-il, que de faire les choses à demi, on y perd toujours. Il ne faut pas voir, ou si l'on a voulu voir, il faut savoir prononcer, etc. »

Citant ensuite une femme fort avantageusement placée, ainsi que son mari, et qui lui parlait sans cesse de son dénuement. « Elle m'écrivait souvent, disait-il, pour me demander de l'argent, comme si elle eût eu des droits sur moi; comme aurait pu faire Madame Bertrand, revenue de Sainte-Hélène, ou l'un de vous autres, etc. »

Mentionnant encore quelqu'un qui avait été des plus coupables envers lui en 1814, il disait : « Et vous croyez peut-être qu'il aura fui à mon retour ? Non, j'en ai été obsédé. Il convenait sans embarras d'un engouement passer pour les Bourbons, dont on avait été bien puni, m'assurait-il; ce qui n'avait fait que retremper, du reste, l'affection naturelle que chacun me portait à tant et de si justes titres !!! Je le repoussai. Et il est à croire qu'en cet instant il est à leurs pieds, et leur dit, comme de raison, des horreurs

» de moi. . . . Pauvre humanité! Tou-  
» jours et partout la même! . . . »

Enfin il citait, et toujours de la part de ceux qu'il avait comblés, une intrigue fort vilaine auprès de l'Impératrice Joséphine, qu'on voulait porter, pour s'en faire un mérite ailleurs sans doute, et sous prétexte de lui assurer, disait-on, son séjour et son repos en France, à signer une lettre qui ne pouvait que l'avilir. On lui faisait écrire au Roi qu'elle ne savait ce qu'elle était, ce qu'elle avait été; qu'elle le priait de fixer son existence, etc., etc. L'Impératrice pleura beaucoup, résista, demanda du temps, et consulta l'Empereur Alexandre, qui lui dit qu'une pareille lettre serait son opprobre, qu'elle envoyât promener les intrigans et les entremetteurs; qu'il était sûr qu'on ne lui demandait rien de pareil; que personne ne songeait à la faire sortir de France ni à troubler son repos, et qu'au besoin il se porterait pour son répondant, etc., etc.

Sur le soir la douleur s'est apaisée, et l'Empereur a pu s'endormir; il avait dû beaucoup souffrir; toute sa physiologie montrait une extrême altération.

*Dimanche 27.*

Les souffrances continuent. — Immoralité, vice le plus funeste dans le Souverain.

L'Empereur a passé tout le jour sur son canapé ou son fauteuil, près du feu. Il avait peu dormi, souffrait comme hier, et n'avait pas mangé. Ses douleurs de tête et de dents étaient extrêmement vives; la fluxion n'avait nullement diminué. Il a repris l'usage de la flanelle et des serviettes chaudes de la veille, qu'il m'a dit, en me revoyant, lui avoir fait hier tant de bien. Je me suis mis à les chauffer et à les lui appliquer de nouveau; il s'en montrait touché, laissait parfois son bras sur mon épaule, me répétant souvent: « Mon cher, vous me faites du bien! » La douleur s'étant calmée, il a sommeillé quelques instans; puis rouvrant les yeux: « Ai-je dormi long-temps, m'a-t-il dit, vous êtes-vous bien ennuyé? et il m'appela alors son frère hospitalier, le chevalier de Malte de Sainte-Hélène. La douleur ayant repris plus vivement que jamais, il a fait venir le docteur, qui lui a trouvé de la fièvre; le froid de la veille



lui était revenu ; il s'est vu forcé de se rapprocher du feu.

Toute la soirée a été de même. Sur les sept heures il a parlé de se coucher ; et ne voulant pas manger, il s'est fait lui-même de l'eau panée, dans laquelle il mettait du sucre, de la fleur d'orange et du pain que lui faisait griller son valet de chambre.

À travers bien des sujets perdus, voici quelques mots recueillis sur l'immoralité. « L'immoralité, disait l'Empereur, est, sans contredit, la disposition la plus funeste qui puisse se trouver dans le souverain, en ce qu'il la met aussi-tôt à la mode, qu'on s'en fait honneur pour lui plaire, qu'elle fortifie tous les vices, entame toutes les vertus, infecte toute la société comme une véritable peste ; c'est le fléau d'une nation. La morale publique, au contraire, ajoutait-il, est le complément naturel de toutes les lois ; elle est à elle seule tout un code. » Et il prononçait que la révolution, en dépit de toutes ses horreurs, n'en avait pas moins été la vraie cause de la régénération de nos mœurs. « Comme les plus sales fumiers provoquent la plus noble végétation. » Et il

n'hésitait pas à dire que son administration serait une ère mémorable du retour à la morale. « Nous y courions, » disait-il, les voiles pleines, et nul doute que les catastrophes qui ont suivi feront tout rebrousser ; car au milieu de tant de vicissitudes et de désordres, le moyen qu'on résiste aux tentations de tout genre, aux appâts de l'intrigue, à la cupidité, aux suggestions de la vénalité. Toutefois on pourrabiens arrêter, comprimer le mouvement ascendant d'amélioration ; mais non le détruire ; car la moralité publique est du domaine spécial de la raison et des lumières : elle est le résultat naturel, et l'on ne saurait plus faire rétrograder celles-ci. Pour reproduire les scandales et les turpitudes des temps passés, la consécration des doubles adultères, le libertinage de la régence, les débauches du règne qui a suivi, il faudrait reproduire aussi toutes les circonstances d'alors, ce qui est impossible ; il faudrait ramener l'oisiveté absolue de la première classe, qui ne pouvait avoir d'autre occupation que les rapports licencieux des sexes ; il faudrait détruire dans la classe moyenne, ce fer-

ment industriel qui agite aujourd'hui toutes les imaginations, agrandit toutes les idées, élève toutes les âmes; il faudrait enfin replonger les dernières classes dans cet avilissement et cette dégradation qui les réduisaient à n'être que de véritables bêtes de somme; or, tout cela est désormais impossible. Les mœurs publiques sont donc en hausse, et l'on peut prédire qu'elles s'amélioreront graduellement par tout le globe, etc.

Sur les neuf heures, et déjà au lit, l'Empereur a demandé qu'on fit entrer tout le monde dans sa chambre. Le Grand-Maréchal et sa femme étaient du nombre. Il nous a gardés une demi-heure, causant ses rideaux fermés.

*Lundi 28.*

L'Empereur, toujours souffrant, manque de médicamens. — Guerres d'Italie par Servan. — M<sup>me</sup> de Montesson.

Je souffrais beaucoup à mon réveil; j'ai voulu mettre les pieds dans l'eau; impossible de m'en procurer. Je ne cite ceci que pour que l'on comprenne, si l'on peut, notre véritable situation à Longwood. L'eau en général y est assez

rare; mais depuis quelque temps cette rareté a singulièrement augmenté, et c'est une grande affaire aujourd'hui que de pouvoir procurer un bain à l'Empereur. Nous ne sommes pas mieux sous tous les autres rapports de secours médical: hier le docteur parlait devant l'Empereur, de drogues, d'instrumens, de remèdes nécessaires; mais à chacun d'eux il ajoutait: « Malheureusement il n'y en a point dans l'île. — Mais, lui a dit l'Empereur, en nous envoyant ici, on a donc pris l'engagement que nous nous porterions bien, et toujours? » En effet les plus petites choses et les plus nécessaires manquent. L'Empereur, pour faire bassiner son lit, n'a trouvé d'autre moyen que de faire percer une de ces grandes boules d'argent dont on se sert pour tenir les plats chauds à table, et d'y faire introduire des charbons. Depuis deux nuits il sent inutilement le besoin d'esprit de vin, qui pût lui tenir chaude quelque boisson nécessaire, etc.

L'Empereur a continué de souffrir tout le jour; sa joue demeurait très-enflée; mais la douleur était moins vive. Je l'ai trouvé près du feu lisant les guerres

des Gaulois en Italie, par Servan. Elles lui donnaient l'idée de quelques additions à nos chapitres d'Italie, si précieux pour le métier. Il a fait venir la carte de ce pays. Comme je m'étonnais que l'auteur, descendant jusqu'à nos jours, et donnant même les campagnes de l'Empereur, le décrivit si peu, et semblât même ne pas connaître beaucoup le terrain. « C'est qu'il l'aura parcouru, » disait l'Empereur, sans le connaître, » et n'aura peut-être pas su le deviner, » même en le voyant; tandis que le » génie des grandes entreprises, et les » grands résultats consistent surtout dans » l'art de le deviner, même sans l'avoir » vu, etc., etc. »

L'Empereur s'est vu forcé comme hier, de se mettre au lit de bonne heure. Il devait avoir de la fièvre, car il souffrait du froid. Il n'avait mangé qu'une soupe depuis la veille, et se sentait des dispositions à des étourdissemens. Il trouvait son lit mal fait, les couvertures mal arrangées; rien n'allait, disait-il; et il a essayé de faire raccommoder le tout tant bien que mal, remarquant à ce sujet que tout ce qui l'entourait n'était calculé que sur sa bonne santé, et que

chacun se trouverait sans expérience et sans doute bien gauche, s'il venait jamais à être sérieusement malade, etc.

Il s'est fait faire du thé de feuilles d'oranger, qu'il a dû attendre longtemps, ce qu'il a fait avec une patience dont je n'eusse certainement pas été capable.

Il a causé, étant au lit, de ses premières années de Brienne; du duc d'Orléans, de M<sup>me</sup> de Montesson, qu'il se rappelait y avoir vus; de la famille de Nogent, de celle de Brienne, liées aux détails de ses premières années, etc.

« Une fois à la tête du gouvernement, » disait Napoléon, M<sup>me</sup> de Montesson m'avait fait demander à pouvoir prendre le titre de duchesse d'Orléans, ce qui m'avait paru extrêmement ridicule. » L'Empereur ne la croyait que maîtresse du prince. Je l'assurai qu'elle avait été bien mariée avec le consentement de Louis XV, et que je croyais être certain que depuis la mort de son époux, elle prenait, dans tous les actes, le titre de douairière d'Orléans. L'Empereur disait avoir ignoré cette circonstance. « Mais » encore, dans ce cas, observait-il, » qu'avait à dire et à faire le Premier

« Consul ? Aussi était-ce toujours là ma  
 » réponse aux intéressés, qui en étaient  
 » peu satisfaits. Mais devais-je prendre  
 » tout aussitôt les irrégularités et les ri-  
 » dicules de la vieille école ? etc. »

*Mardi 29.*

L'Empereur continue d'être très-souffrant. —  
 Circonstances caractéristiques.

Mon fils était malade, moi-même je  
 n'étais pas bien ; mes insomnies duraient  
 toujours. Le docteur est venu nous voir.  
 Il m'a appris que l'Empereur était mieux,  
 mais qu'il s'obstinait à tort à ne vouloir  
 faire aucun usage de la médecine.

Je n'ai été appelé qu'à cinq heures  
 chez l'Empereur. Je l'ai trouvé les pieds  
 dans l'eau, souffrant encore violemment  
 de la tête. Cependant, ce demi-bain lui  
 a fait du bien. Il s'est remis sur son ca-  
 napé, et a pris les Mémoires de Noailles ;  
 il en a lu tout haut quelques morceaux  
 sur le duc de Vendôme, au siège de  
 Lille, quelques autres sur le duc de  
 Berwick, qu'il accompagnait de remar-  
 ques à sa manière, toujours neuves,  
 originales, piquantes. Je regrette fort  
 de ne pouvoir les tracer ici ; mais cette  
 dernière partie de mes cahiers n'ayant

point encore été mise au net lorsqu'ils  
 m'ont été arrachés, je n'y retrouve au-  
 jourd'hui que des indices devenus par  
 le temps tout à fait étrangers à ma mé-  
 moire.

L'Empereur, apercevant sur sa com-  
 mode quelques pâtisseries ou espèce de  
 sucreries qui semblaient y avoir été ou-  
 bliées, m'a dit de lui en apporter ; et  
 comme il voyait mon embarras et mon  
 hésitation, cherchant vainement le  
 moyen de pouvoir les lui présenter avec  
 convenance : « Bah ! mon cher, avec la  
 » main, m'a-t-il dit, tout bonnement avec  
 » la main, plus de cérémonies, plus de  
 » façons entre nous ; nous devons désor-  
 » mais demeurer à la gamelle l'un pour  
 » l'autre. » Voilà une fort petite circons-  
 tance sans doute, mais qui pourtant  
 rendra bien mieux, aux yeux de plu-  
 sieurs, la tournure d'esprit, le caractère,  
 les dispositions de l'âme, la véritable  
 pensée, que ne saurait le faire une foule  
 de paroles ; car il est des esprits judi-  
 cieux et observateurs qui savent aper-  
 cevoir et déduire, lorsque beaucoup  
 d'autres n'ont pas même soupçonné ;  
 aussi c'est ce qui va me faire replacer  
 ici ce que j'avais repoussé ailleurs, dans

la crainte que ce ne fût jugé insignifiant, ou du moins inutile.

Je dois avoir dit que, dans la familiarité de son petit intérieur, l'Empereur passait volontiers en revue, vis-à-vis de moi, tous les titres. Ah! bonjour *Monsieur*. Comment se porte Votre Excellence? Que dit aujourd'hui Votre Seigneurie? etc., etc. Or, un soir, me rendant au salon dont l'huissier allait m'ouvrir la porte, celle de l'Empereur, qui en est voisine, s'ouvrit; il s'y rendait précisément aussi. M'étant rangé pour son passage, lui, en distraction sans doute, s'arrêta pour me prendre l'oreille, ajoutant gracieusement: « Que faisait là *Votre Majesté*. » Mais ce mot ne fut pas plutôt lâché que mon oreille le fut aussi. Sa figure devint tout autre, et il se crut obligé de me parler gravement d'autre chose. Ce n'est pas que je n'eusse appris près de lui à ne pas avoir entendu au besoin; mais n'importe, il s'en voulait évidemment d'avoir laissé échapper cette qualification: toutes les autres pouvaient lui paraître des plaisanteries; mais il ne semblait pas en être de même de celle-ci, soit par sa nature spéciale, soit par nos circonstances présentes ou

autrement, que sais-je? Du reste, chacun conjecturera ce qu'il lui plaira; seulement je raconte le fait.

Sur le soir, l'Empereur nous a reçus tous après notre diner. Il était dans son lit, et est revenu à son incrédulité en médecine, qu'il appuyait de si bonnes raisons, disait-il, que Corvisard et les autres célèbres ne le combattaient que faiblement, et seulement pour l'honneur du corps.

*Mercredi 30.*

Cinquième jour de réclusion. — Anecdote pour mémoire non payé. — Sur l'impopularité.

L'Empereur aujourd'hui n'a pas été mieux. Il a eu, à l'heure accoutumée, son léger accès de fièvre. Sur le soir le docteur est arrivé; il portait plusieurs gargarismes innocens, disait-il; mais il n'en a pas moins eu de peine à en trouver l'emploi. L'Empereur avait beaucoup de boutons sur les lèvres, dans la bouche et jusque dans le gosier; il avait beaucoup de peine à avaler, même à parler, disait-il. On n'a pu trouver, pour son usage, de l'huile supportable:

eille est horrible, et il est fort délicat.

L'Empereur, dans la conversation du jour, parlant des dépenses, du gaspillage et des dettes permanentes de Joséphine, en est arrivé à raconter qu'il s'était vu lui-même, lui, l'homme le plus régulier qui existât, l'objet d'une esclandre fort désagréable à Saint-Cloud. « Etant dans ma calèche, disait-il, l'Impératrice Marie-Louise à mes côtés, et au milieu d'un concours immense de peuple, je m'étais vu interpellé tout-à-coup, à la façon de l'Orient, comme eût pu l'être le Sultan se rendant à la mosquée, par un homme qui avait travaillé pour ma personne, et réclamait une somme considérable dont on lui refusait le paiement depuis long-temps. Et il se trouva que c'était juste, remarquait Napoléon; mais j'étais en règle; j'avais payé et depuis long-temps; aussi l'intermédiaire seul était coupable, etc. »

Dans un autre moment, à la suite de l'impopularité dont, disait-il, il avait fini par être l'objet, comme je revenais à lui témoigner mon étonnement de ce qu'il n'avait pas cherché quelque moyen de faire contreminer les libelles, et de rappeler l'opinion qu'on lui enlevait, il a

répondu avec une sorte d'inspiration : « J'avais, ma foi, des vues bien autrement larges que celles d'aller m'occuper de flagner ou de ménager une petite multitude, quelques cotteries ou variations de sectes; non, il fallait me laisser revenir victorieux de Moscou, et l'on eût vu bientôt, non seulement tous ces gens-là, non seulement toute la France, mais encore le monde entier me revenir, m'admirer et me bénir. Il ne m'eût plus fallu que disparaître par hasard au sein du mystère, et le vulgaire eût renouvelé pour moi la fable de Romulus; il eût dit que je m'étais enlevé au Ciel pour aller prendre ma place parmi les Dieux!... »

Sur les sept heures l'Empereur s'est mis au lit, se trouvant le corps et la tête faibles. Après notre dîner il nous a reçus tous ensemble comme hier; ses rideaux étaient fermés. Après une conversation perdue de quelques instans, il lui a pris fantaisie de se faire lire Robinson, chacun faisant la lecture à son tour, excepté moi à cause de l'état de mes yeux. Au bout d'une heure ou deux, il nous a congédiés en retenant seulement le plus

jeune, le général Gourgaud, pour lui continuer encore la lecture et causer.

*Jeudi 31.*

L'Empereur viole, dit-il, les règles de la médecine. — Il a commandé toute sa vie. — C'est lui qui, le premier, nous appelle la grande nation.

Le temps s'était mis au beau; la température aujourd'hui était délicate. Il y avait six jours que l'Empereur gardait la chambre; fatigué de la monotonie de son mal, il a résolu de violer, disait-il, la loi du docteur. Il est sorti; mais il se sentait si faible, qu'il pouvait à peine marcher. Il a fait demander la calèche, et nous avons fait un tour. Il était triste et silencieux. Il souffrait beaucoup, surtout des boutons qui couvraient ses lèvres.

Peu après son retour, il m'a fait demander dans sa chambre. La promenade l'avait encore abattu. Il se sentait très-faible et fort disposé à l'assoupissement. Je l'ai déterminé à manger un peu; il a fini par un verre de vin de liqueur, et il est convenu qu'il en était réveillé, et se trouvait beaucoup mieux. Il s'est mis à causer.

« En mettant le pied en Italie, disait-il, » j'ai changé les mœurs, les sentimens, » le langage de notre révolution. Je n'ai » point fusillé les émigrés, j'ai secouru » les prêtres, j'ai abrogé les institutions, » les fêtes qui nous déshonoraient. Et » en cela je n'étais point guidé par mon » caprice, mais bien par la raison et l'é- » quité, ces deux bases premières de la » haute politique. Par exemple, a-t-il dit » à quelqu'un, si la fête de la mort du » Roi se fût toujours continuée, vous » n'auriez pas eu l'occasion de pouvoir » vous rallier jamais, etc., etc.

L'Empereur disait alors avoir été celui qui le premier avait salué la France du nom de *la grande nation*. « Et certes, » remarquait-il, je l'ai montrée telle au » monde abattu devant elle. »

Et après un léger intervalle, il a repris : « Et elle le sera encore et le demeurera » toujours, si son caractère national re- » devient en harmonie avec tous ses » avantages physiques et ses moyens » moraux, etc., etc.

Dans un autre moment, parlant de quelqu'un qu'il aimait beaucoup, il disait : « C'est le caractère *de la vache*; » doux et tranquille pour toutes choses,

» excepté sur l'article de ses enfans; dès  
 » qu'on touche à ceux-ci, aussitôt les  
 » cornes en avant; on pourrait le rendre  
 » furieux, etc.»

Parlant d'un autre qui avait passé trente ans, et qu'il accusait d'être trop jeune, il disait: « A cet âge, pourtant, j'avais fait toutes mes conquêtes, je gouvernais le monde; j'avais apaisé la tempête, fondu les partis, rallié une nation, créé un gouvernement, un empire, il ne me manquait que le titre d'Empereur. » Et continuant sur ce sujet, il disait: « J'ai été gâté, il faut en convenir; j'ai toujours commandé; dès mon entrée dans la vie, je me suis trouvé nanti de la puissance, et les circonstances et ma force ont été telles, que dès que j'ai eu le commandement, je n'ai plus reconnu ni maîtres ni lois. »

*Vendredi 1<sup>er</sup> Novembre.*

Affaissement de l'Empereur. — Sa santé continue de s'altérer sensiblement. — Inquiétudes du médecin. — Nos prisonniers en Angleterre; les pontons, etc.

Aujourd'hui le temps était très-beau; l'Empereur a voulu en profiter. Il a essayé de sortir sur les deux heures. Après

quelques pas dans le jardin il a eu l'idée d'aller se reposer chez M<sup>me</sup> Bertrand; il y est demeuré plus d'une heure dans un fauteuil, ne parlant point, souffrant et abattu; au bout de ce temps il a regagné languissamment sa chambre, où il s'est jeté sur son canapé, sommeillant comme la veille. Cet affaissement m'affectait douloureusement. Il essayait de temps à autre de combattre cette disposition; mais il ne trouvait rien à dire, et, s'il voulait se mettre à lire, la lecture le dégoûtait tout aussitôt. Je l'ai quitté pour le laisser reposer.

Une frégate anglaise est arrivée du Cap, dans sa route pour l'Europe; c'était une occasion pour nous d'écrire à nos amis; mais je me suis interdit désormais la douceur d'en profiter; les plaintes réitérées du Gouverneur m'en font une loi, par la nature des conséquences dont il me menace; peut-être viendra-t-il un moment moins cruel; j'attendrai!...

Le docteur O'Méara est venu voir mon fils, dont l'état ne laissait pas que d'être inquiétant; il avait été saigné hier de nouveau; il avait eu des évanouissemens trois ou quatre fois dans la journée.

Le docteur a profité de cette occasion



pour me parler spécialement de la santé de l'Empereur, me confiant qu'il n'était pas sans inquiétude sur sa trop grande réclusion; il ne cessait de prêcher, disait-il, pour plus d'exercice, et m'engageait à profiter des fréquentes occasions que j'avais de parler à l'Empereur, pour l'amener à sortir davantage. Il est sûr, convenions-nous, qu'il changeait de manière à effrayer; et lui (le docteur), n'hésitait pas à prononcer qu'un si complet repos, après une si grande agitation, pouvait devenir des plus funestes; que toute maladie sérieuse, que pouvait amener si facilement la qualité du climat, ou tout autre accident de la nature, lui deviendrait infailliblement mortelle. Les paroles du docteur, son anxiété m'ont vivement touché. Dès ce temps, j'aurais dû deviner en lui cet intérêt réel qu'il a si bien prouvé depuis.

Sur les six heures, l'Empereur m'a fait appeler; il était dans son bain, souffrant peut-être encore plus que de coutume; c'était, pensait-il, le résultat de sa sortie d'hier; le bain lui a réussi; il se trouvait un peu mieux. Il s'est mis à lire l'ambassade de lord Macartney en Chine, ce qu'il a prolongé assez long-temps,

(Nov. 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 159  
dissertant, chemin faisant, sur bien des objets qu'il y rencontrait.

Puis, laissant son livre, et se mettant à causer, la situation de nos prisonniers en Angleterre s'est trouvée un des sujets accidentellement amenés par le courant de la conversation.

Je vais réunir ici ce qu'il a dit aujourd'hui et en d'autres momens.

La rupture subite du traité d'Amiens, sous de si mauvais prétextes et avec autant de mauvaise foi de la part du ministère anglais, avait causé une vive irritation chez le Premier Consul, qui se sentait joué. La saisie de plusieurs bâtimens de notre commerce, avant même de nous déclarer la guerre, vint y mettre le comble. « Sur mes vives réclamations, » disait l'Empereur, ils se contentèrent » de répondre froidement que c'était » leur usage, qu'ils l'avaient toujours » fait, et ils disaient vrai; mais les temps » n'étaient plus pour la France de sup- » porter patiemment une telle injustice » ni une telle humiliation. J'étais devenu » l'homme de ses droits et de sa gloire, » et j'étais tout disposé à montrer à nos » ennemis avec qui désormais ils avaient » à faire. Malheureusement ici, par notre

» position réciproque, je ne pouvais  
 » venger une violence que par une vio-  
 » lence plus forte encore. C'est une triste  
 » ressource que les représailles sur des  
 » innocens au fond; mais je n'avais pas  
 » de choix.

» A la lecture de l'ironique et insolente  
 » réponse faite à mes plaintes, j'expé-  
 » diai, au milieu de la nuit même, l'ordre  
 » d'arrêter, par toute la France, et sur  
 » tous les territoires occupés par nos  
 » armes, tous les Anglais quelconques,  
 » et de les retenir prisonniers en repré-  
 » saille de nos vaisseaux si injustement  
 » saisis. La plupart de ces Anglais étaient  
 » des hommes considérables, riches et  
 » titrés, venus pour leurs plaisirs. Plus  
 » l'acte était nouveau, plus l'injustice  
 » était flagrante, plus la chose me conve-  
 » nait. La clameur fut universelle; tous  
 » ces Anglais s'adressèrent à moi; je les  
 » renvoyai à leur gouvernement: leur sort  
 » dépendait de lui seul, répondais-je.  
 » Plusieurs, pour obtenir de s'en aller,  
 » furent jusqu'à proposer de se cotiser  
 » pour acquitter eux-mêmes le montant  
 » des vaisseaux arrêtés. Ce n'était pas de  
 » l'argent que je cherchais, leur faisais-je  
 » dire; mais l'observation de la simple

» morale, le redressement d'un tort  
 » odieux; et, le croira-t-on, l'adminis-  
 » tration anglaise, aussi astucieuse, aussi  
 » tenace dans ses droits maritimes que  
 » la cour de Rome dans ses prétentions  
 » religieuses, a mieux aimé laisser injus-  
 » tement dix ans dans les fers une masse  
 » très-distinguée de ses compatriotes,  
 » que de renoncer authentiquement pour  
 » l'avenir à un misérable usage de rapines  
 » sur les mers.

» Déjà, en arrivant à la tête du gou-  
 » vernement consulaire, j'avais eu une  
 » prise avec le cabinet anglais touchant  
 » les prisonniers, et cette fois je l'avais  
 » emporté. Le Directoire avait eu la sot-  
 » tise de se prêter à un arrangement qui  
 » nous était extrêmement préjudiciable,  
 » et tout à fait à l'avantage des Anglais.

» Les Anglais nourrissaient leurs pri-  
 » sonniers en France, et nous avions la  
 » la charge de nourrir les nôtres en An-  
 » gleterre. Or, nous avions assez peu  
 » d'Anglais chez nous, et ils tenaient  
 » beaucoup de Français chez eux; les  
 » vivres étaient presque pour rien en  
 » France, ils étaient d'un prix exorbi-  
 » tant en Angleterre. Les Anglais avaient  
 » donc fort peu de choses à payer, tandis

» que de notre côté nous devions en-  
 » voyer des sommes énormes en pays  
 » ennemi, et nous étions fort pauvres.  
 » Ajoutez que tous ces détails exigeaient  
 » des agens croisés sur les lieux respec-  
 » tifs, et monsieur le commissaire anglais  
 » n'était autre chose que l'espion de nos  
 » affaires, l'entremetteur, le machina-  
 » teur des complots de l'intérieur, ourdis  
 » avec les émigrés du dehors. A peine  
 » eus-je pris connaissance d'un tel état  
 » de choses, que l'abus fut rayé d'un trait  
 » de plume. Il fut signifié au gouverne-  
 » ment anglais qu'à compter du moment,  
 » chaque nation nourrirait désormais les  
 » prisonniers qu'elle aurait faits, si mieux  
 » on n'aimait les échanger. On jeta les  
 » hauts cris, on menaça de les laisser  
 » mourir de faim. Je soupçonnais bien  
 » assez de dureté et d'égoïsme aux mi-  
 » nistres anglais pour en avoir l'envie ;  
 » mais j'étais sûr que l'humanité de la  
 » nation s'en serait révoltée. On plia ;  
 » les malheureux Français n'en furent ni  
 » mieux ni plus mal ; mais nous gagnâmes  
 » de grands avantages ; et échappâmes à  
 » un arrangement qui était une espèce  
 » de joug et de tribut.

• Durant toute la guerre je n'ai cessé

» d'offrir l'échange des prisonniers ; mais  
 » le gouvernement anglais jugeant qu'il  
 » m'eût été avantageux, s'y est constam-  
 » ment refusé sous un prétexte ou sous  
 » un autre. Je n'ai rien à dire à cela : la  
 » politique à la guerre marche avant le  
 » sentiment ; mais pourquoi se montrer  
 » barbare sans nécessité ? et c'est ce qu'ils  
 » ont fait, quand ils ont vu grossir le  
 » nombre de leurs prisonniers. Alors a  
 » commencé pour nos malheureux com-  
 » patriotes cet affreux supplice des pon-  
 » tons, dont les Anciens eussent enrichi  
 » leur enfer, si leur imagination eût pu  
 » les concevoir. Ce n'est pas que je ne  
 » croye qu'il y avait exagération de la  
 » part de ceux qui accusaient ; mais aussi  
 » il n'y a pas eu de vérité dans ceux qui  
 » se défendaient. Nous savons ce que  
 » c'est qu'un rapport au parlement ; ici  
 » nous en sommes sûrs quand nous lisons  
 » les calomnies et les mensonges que  
 » débitent en plein parlement, avec une  
 » si froide intrépidité, ces méchans, qui  
 » n'ont pas rougi de se faire nos bour-  
 » reaux. Les pontons portent avec eux  
 » leur vérité, il suffit du simple fait ; y  
 » avoir jeté de pauvres soldats qui n'é-  
 » taient pas accoutumés à la mer, les

» avoir entassés les uns sur les autres dans  
 » des lieux infects, trop étroits pour les  
 » contenir; leur avoir fait respirer deux  
 » fois par vingt-quatre heures, à la marée  
 » basse, les exhalaisons pestilentiennes de  
 » la vase, avoir prolongé dix ou douze  
 » ans ce supplice de chaque jour, n'est-  
 » ce pas assez pour que le sang bouil-  
 » lonne au hideux tableau d'une telle  
 » barbarie? Et sur ce point je me repro-  
 » che fort de n'avoir pas usé de repré-  
 » sailles, de n'avoir pas jeté dans des  
 » pontons pareils, non les pauvres ma-  
 » telots et soldats, dont la voix ne compte  
 » pas, mais tous les milords et la masse  
 » de la classe distinguée. Je leur eusse  
 » laissé libre correspondance avec leur  
 » pays, leurs familles, et leurs cris eus-  
 » sent assourdi les ministres et les eus-  
 » sent fait reculer. Il est vrai que les  
 » salons de Paris, toujours les meilleurs  
 » alliés des ennemis, n'eussent pas man-  
 » qué de me dire un tigre, un cannibale;  
 » n'importe, je le devais aux Français  
 » qui m'avaient chargé de les protéger  
 » et de les défendre. J'ai manqué de  
 » caractère: c'était mon devoir. » Et il  
 » m'a demandé si les pontons existaient  
 » de mon temps. Je ne pouvais le lui

dire; cependant je pensais que non,  
 parce que j'étais sûr qu'alors existaient  
 des prisons parquées en pleine campa-  
 gne, que beaucoup d'Anglais les visi-  
 taient faisant du bien aux prisonniers,  
 achetant leurs petits travaux. Toutefois  
 ils devaient être bien mal et souffrir de  
 la faim; car on racontait qu'un agent du  
 gouvernement y étant entré à cheval, et  
 en étant descendu un instant, il n'avait  
 pas eu le dos tourné que le pauvre ani-  
 mal, en un clin-d'œil, avait été enlevé,  
 dépecé et dévoré. Je ne garantissais pas  
 le fait; mais il nous avait été raconté par  
 des Anglais mêmes, et il est vrai que les  
 fanatiques d'entre eux ne le citaient pas  
 comme preuve des besoins des prison-  
 niers français, mais bien pour faire res-  
 sortir toute leur férocité et leur voracité.  
 L'Empereur en riait comme d'un conte  
 bleu, disant que la nature aurait à en  
 frémir si la chose était réelle; car il est  
 bien évident à qui que ce soit, remar-  
 quait-il, qu'il n'y a que la faim poussée  
 jusqu'à la rage qui puisse porter à dé-  
 vorer du cheval. Je lui donnais une autre  
 raison, pour croire que de mon temps  
 il n'y avait point encore de pontons;  
 c'est qu'il avait été grandement ques-

tion de consacrer aux prisonniers quelques petites îles désertes situées entre l'Angleterre et l'Irlande : on les y eût déposés, toute embarcation quelconque eût été soustraite; on les eût tout à fait abandonnés à eux-mêmes dans un complet isolement, et il n'eût plus été besoin de quelques bâtimens légers, en constante croisière, pour les garder. Seulement on objectait qu'en cas de descente de la part de l'ennemi, son grand et facile objet serait d'aborder ces îles, et qu'en y distribuant des armes, il y recruterait une armée toute faite; et peut-être, disais-je, est-ce cette première idée qui aura conduit à celle des pontons; car le nombre des prisonniers croissant toujours, on s'effrayait de les avoir à terre au milieu de soi, par la disposition d'une partie de la population, qu'on soupçonnait d'être fort portée à fraterniser avec les Français. « Eh bien! » disait Napoléon, je conçois ces îles, car la sûreté et la propre conservation avant tout. Mais le supplice des pontons est une tache à l'humanité anglaise, un aiguillon de fureur qui ne peut sortir du cœur des prisonniers français.

» L'article des prisonniers a été un des points sur lesquels s'est exercée la mauvaise foi habituelle des ministres anglais, avec ce machiavélisme ordinaire qui caractérise si bien l'école actuelle. » Absolument résolu à repousser tout échange, et ne voulant pas être accusés de s'y refuser, ils multipliaient et dénaturaient les prétextes. C'était d'abord mon atroce violation des droits civilisés envers les détenus, que je prétendais considérer comme des prisonniers, principe qu'il ne leur était pas permis de reconnaître, disaient-ils, par quelque considération que ce fût. Ensuite vinrent les évasions réciproques. » Quelques-uns des détenus, qui chez nous demeuraient libres sur parole, s'étant évadés, ils furent accueillis chez eux avec acclamation. Des Français en firent autant; et je blâmai leur retour: je fus jusqu'à proposer qu'on se renvoyât réciproquement ceux qui avaient violé leurs engagemens; mais il me fut répondu que des détenus n'étaient pas des prisonniers, qu'ils n'avaient fait qu'user d'un droit légitime, qu'ils avaient échappé à l'oppression, qu'ils avaient bien fait; et on les employa.

» Dès ce moment j'engageai les miens  
 » à s'évader, je les employai, et les mi-  
 »nistres remplirent leurs journaux des  
 » plus effrontées diatribes, me signalè-  
 » rent à l'Europe comme un homme sans  
 » morale, sans foi ni loi, etc.

» Quand enfin, par un motif quelcon-  
 » que, il leur convint de traiter de l'é-  
 » change, ou peut-être aussi quand il  
 » leur vint une idée qu'ils crurent propre  
 » à me jouer sur ce point, ils envoyèrent  
 » un commissaire; les grandes difficultés  
 » disparurent, et les bases se posèrent  
 » pour l'amour de l'humanité, et autres  
 » grands mots. Ils consentirent à comp-  
 » ter les détenus au nombre des prison-  
 » niers, et à y admettre l'armée hano-  
 » vrienne, que j'avais faite prisonnière  
 » et licenciée sur parole : ce point avait  
 » été long-temps un obstacle; car les  
 » Hanovriens n'étaient pas Anglais, in-  
 » sinuait-on. Tout allait bien jusque là,  
 » et semblait marcher à une conclusion  
 » facile; mais je connaissais mes adver-  
 » saires, et je lisais leurs véritables in-  
 » tentions : ils avaient infiniment plus de  
 » Français que je n'avais d'Anglais; une  
 » fois qu'ils eussent tenu les leurs, ils  
 » n'auraient pas manqué d'incidens pour

» en demeurer là; et le restant de mes  
 » pauvres Français fût demeuré dans les  
 » pontons à éternité. Je déclarai donc  
 » que je ne voulais pas d'un échange  
 » partiel, mais bien d'un échange total;  
 » et voici, disais-je, ce qui allait le faci-  
 » liter : je convenais avoir beaucoup  
 » moins d'Anglais qu'ils n'avaient de  
 » Français; mais j'avais aussi des Espa-  
 » gnols, des Portugais et autres alliés  
 » des Anglais, pris sous leurs bannières,  
 » dans la même cause; et, par cette  
 » nouvelle combinaison, je présentais à  
 » mon tour une masse de prisonniers  
 » bien plus considérable que la leur; eh  
 » bien! j'offrais de rendre le tout pour  
 » le tout. Cette proposition déconcerta  
 » d'abord; elle fut discutée et repoussée.  
 » Toutefois, quand on crut avoir décou-  
 » vert l'artifice propre à se procurer le  
 » même résultat, on accéda à ma propo-  
 » sition. Mais j'avais l'œil à tout; il m'é-  
 » tait évident que si on commençait d'a-  
 » bord par échanger tout simplement  
 » Français contre Anglais, une fois qu'ils  
 » se sentiraient nantis, ils ne manque-  
 » raient pas de prétexte pour en demeu-  
 » rer là, et que nous rentrerions dans  
 » leur hypothèse première : les prison-

» niers anglais n'étaient guère que le  
 » tiers des nôtres en Angleterre. J'offris  
 » alors, pour éviter tout malentendu ré-  
 » ciproque, d'échanger par transports de  
 » trois mille seulement à la fois; on me  
 » rendrait trois mille Français contre les-  
 » quels je donnerais mille Anglais et deux  
 » mille Hanovriens, Espagnols, Portu-  
 » gais et autres; de la sorte, s'il survenait  
 » quelque querelle, disais-je, et qu'on  
 » s'arrêtât, nous demeurions toujours  
 » dans les mêmes proportions qu'appa-  
 » ravant et sans nous être trompés les  
 » uns les autres. Que si le tout, au con-  
 » traire, allait sans malencontre jusqu'à  
 » la fin, je promettais de rendre le reste  
 » par dessus le marché. J'avais si bien  
 » deviné, que ces détails, si raisonnables  
 » au fond puisque le principe en avait été  
 » adopté, firent jeter les hauts cris; on  
 » rompit tout, et on se sépara. Néan-  
 » moins, soit que les ministres anglais  
 » tinssent réellement à avoir leurs compa-  
 » patriotes, soit qu'ils fussent frappés de  
 » mon obstination à ne pas me laisser  
 » duper, il paraît qu'ils allaient entendre  
 » enfin à une conclusion finale que je  
 » faisais proposer de nouveau par une  
 » voie détournée, quand nos désastres

» de Russie vinrent leur rendre toutes  
 » leurs espérances et détruire toutes mes  
 » prétentions. »

L'Empereur s'est étendu ensuite sur  
 le bon traitement dont nous avons usé  
 nous-mêmes envers les prisonniers que  
 nous avons eus chez nous. Ce traitement  
 était aussi généreux, disait-il, aussi li-  
 béral que possible; il n'imaginait pas  
 qu'aucune nation eût eu la pensée d'en  
 élever aucun reproche. « Nous aurions  
 » eu, disait-il, en notre faveur le témoi-  
 » gnage et les sentimens des prisonniers  
 » mêmes; car, à l'exception de ceux qui  
 » tenaient ardemment à leurs lois lo-  
 » cales, ou, en d'autres mots, au senti-  
 » ment de la liberté, ce qui se réduisait  
 » aux Anglais et aux Espagnols, tout le  
 » reste, les Autrichiens, les Prussiens,  
 » les Russes nous demeuraient volon-  
 » tiers; ils nous quittaient avec peine et  
 » nous revenaient avec plaisir. Cette dis-  
 » position a influé plus d'une fois sur  
 » l'opiniâtreté de leurs efforts ou de leur  
 » résistance, etc., etc. »

L'Empereur disait encore: « J'ai eu le  
 » projet d'amener en Europe un change-  
 » ment dans le droit et la coutume publi-  
 » que à l'égard des prisonniers. J'aurais

» voulu les enrégimenter et les faire tra-  
 » vailler militairement à des monumens  
 » ou à de grandes entreprises ; ils eussent  
 » reçu leur solde qu'ils eussent gagnée ;  
 » on eût sauvé la fénéantise et tous les  
 » désordres qu'amène d'ordinaire parmi  
 » eux leur complète oisiveté ; ils eussent  
 » été bien nourris, bien vêtus, et n'eus-  
 » sent manqué de rien, sans coûter  
 » néanmoins à l'Etat, qui eût reçu leur  
 » travail en équivalent ; tout le monde y  
 » eût gagné. Mais mon idée ne prospéra  
 » point au Conseil d'Etat ; on m'y laissa  
 » apercevoir cette fausse philanthropie  
 » qui égare tant de monde. On eut l'air  
 » de regarder comme dur et barbare de  
 » vouloir les contraindre au travail. On  
 » laissa voir qu'on craignait les repré-  
 » sailles. Un prisonnier est déjà assez  
 » malheureux d'avoir perdu sa liberté,  
 » disait-on ; on ne croyait pas qu'on pût  
 » avoir des droits sur l'emploi de son  
 » temps ni sur une partie de ses actions.  
 » — Mais c'est là l'abus dont je me  
 » plains, disais-je, et que je voudrais  
 » corriger. Un prisonnier peut et doit  
 » s'attendre à des gênes légitimes ; et  
 » celles que je lui inflige sont pour son  
 » bien autant que pour celui d'autrui.

» Je n'exige pas de lui plus de peine,  
 » plus de fatigue ; mais moins de danger  
 » que dans son état habituel et journa-  
 » lier. Vous craignez les représailles,  
 » que l'ennemi ne traite de la sorte nos  
 » Français ? Mais plût au Ciel. Ce serait  
 » ce que j'estimerais le plus heureux du  
 » monde ! Je verrais mes matelots, mes  
 » soldats occupés aux champs ou sur des  
 » places publiques, au lieu de les savoir  
 » ensevelis vivans au fond de leurs af-  
 » freux pontons. On me les renverrait  
 » sains, laborieux, endurcis au travail,  
 » et chacun, dans chaque pays, laisserait  
 » après soi, des travaux qui dédomma-  
 » geraient en quelque chose des funestes  
 » ravages de la guerre, etc. Par accom-  
 » modement on arrêta l'organisation de  
 » quelques corps de prisonniers, comme  
 » travailleurs volontaires, ou quelque  
 » chose de la sorte ; mais ce n'était nul-  
 » lement là toute mon idée. »



Samedi 2.

Anvers; grandes intentions de Napoléon à son égard; est une des causes de sa chute. — Généreux sentimens qui font refuser le traité de Châtillon. — Travaux maritimes; Cherbourg, etc. — Rapport officiel sur l'Empire, en 1815. — Total des dépenses en travaux, sous Napoléon.

L'Empereur n'est pas sorti de sa chambre. Quand je me suis rendu auprès de lui, je l'ai trouvé très-souffrant, c'était d'une espèce de courbature ou de transpiration arrêtée; de plus, il avait une fluxion décidée. Il m'a retenu la plus grande partie du jour, cherchant parfois à causer, parfois encore cherchant à s'endormir. Il changeait à chaque instant de place et de situation, essayait de marcher, et revenait souvent près du feu: il avait évidemment de la fièvre.

Dans un de ses nombreux sujets de conversations rompues, il s'est arrêté avec suite sur Anvers, son arsenal, ses fortifications, son importance, les grandes vues politiques et militaires qu'il avait eues sur ce point si heureusement situé, etc., etc., etc.

Il a dit qu'il avait beaucoup fait pour Anvers, mais que c'était encore peu auprès de ce qu'il comptait faire. Par

mer, il voulait en faire un point d'attaque mortel à l'ennemi; par terre, il voulait le rendre une ressource certaine en cas de grands désastres, un vrai point de salut national; il voulait le rendre capable de recueillir une armée entière dans sa défaite, et de résister à un an de tranchée ouverte, intervalle pendant lequel une nation avait le temps, disait-il, de venir en masse la délivrer et reprendre l'offensive. Cinq à six places de la sorte, ajoutait-il, étaient d'ailleurs le système de défense nouveau qu'il avait le projet d'introduire à l'avenir. On admirait déjà beaucoup les travaux exécutés en si peu de temps à Anvers, ses nombreux chantiers, ses magasins, ses grands bassins; mais tout cela n'était encore rien, disait l'Empereur, ce n'était encore là que la ville commerçante; la ville militaire devait être sur la rive opposée; on avait déjà acheté le terrain; on l'avait payé à vil prix, et, par une spéculation adroite, on en eût revendu à un très-haut bénéfice, à mesure que la ville se serait élevée, ce qui eût contribué à diminuer d'autant la dépense totale. Les vaisseaux à trois ponts furent entrés tout armés dans les bassins

d'hiver. On eût construit des formes couvertes pour retirer à sec les vaisseaux pendant la paix, etc.

L'Empereur disait qu'il avait arrêté que le tout fût gigantesque et colossal. Anvers eût été à lui seul tout une province. En revenant à ce superbe établissement, il remarquait que cette place était une des grandes causes qu'il était ici, à Sainte-Hélène; que la cession d'Anvers était un des motifs qui l'avait déterminé à ne pas signer la paix de Châtillon. Si on eût voulu lui laisser cette place, peut-être eût-il conclu; et il se demandait s'il n'avait pas eu tort de se refuser à signer l'ultimatum. « Il y avait encore alors, disait-il, bien des ressources et bien des chances, sans doute; mais aussi que de choses à dire contre. » Et il concluait: « J'ai dû m'y refuser, et je l'ai fait en toute connaissance de cause; aussi même sur mon roc, ici, en cet instant, au sein de toutes mes misères, je ne m'en repens pas. Peu me comprendront, je le sais; mais pour le vulgaire même, et malgré la tournure fatale des événemens, ne doit-il pas aujourd'hui demeurer visible que le devoir et l'honneur ne me laiss-

saient pas d'autre parti. Les alliés, une fois qu'ils m'eussent entamé, en seraient-ils demeurés là? Leur paix eût-elle été de bonne foi, leur réconciliation sincère? C'eût été bien peu les connaître, c'eût été vraie folie que de le croire et de s'y abandonner. N'eussent-ils pas profité de l'avantage immense que le traité leur eût consacré, pour achever, par l'intrigue, ce qu'ils avaient commencé par les armes? Et que devenaient la sûreté, l'indépendance, l'avenir de la France? Que devenaient mes obligations, mes sermens, mon honneur? Les alliés ne m'eussent-ils pas perdu au moral dans les esprits, comme ils venaient de le faire sur le champ de bataille? Ils n'eussent-ils pas trouvé l'opinion que trop bien préparée! Que de reproches la France ne m'eût-elle pas faits d'avoir laissé morceler le territoire confié à ma garde! Que de fautes l'injustice et le malheur n'eussent pas accumulées sur ma tête? Avec quelle impatience les Français, pleins du souvenir de leur puissance et de leur gloire, eussent supporté, dans ces jours de deuil, les charges inévitables dont il eût fallu les acca-

»bler! Et de là des commotions nou-  
 »velles, l'anarchie, la dissolution, la  
 »mort. Je préférerais de courir jusqu'à  
 »extinction les chances des combats, et  
 »d'abdiquer au besoin, etc. \* »

\* Voici qui consacrait en Europe les paroles de Napoléon dites à Sainte-Hélène.

*Lettre de M. de Caulaincourt au Rédacteur du Constitutionnel* (numéro du 21 Janv. 1820).

« Monsieur, dans un ouvrage de M. Koch, intitulé : Campagne de 1814, où se trouvent rapportés plusieurs fragmens de lettres écrites par moi à l'Empereur et à M. le prince de Neuchâtel, pendant la durée du congrès à Châtillon.

« Je crois devoir déclarer que je suis absolument étranger à la communication de mes correspondances, et à leur publication. Les hautes sources auxquelles l'auteur annonce avoir puisé donnent à son ouvrage une importance historique qui ne permet point, en ce qui me concerne, de consacrer par mon silence les erreurs qu'il renferme. La plupart des détails relatifs aux événemens et aux négociations qui ont eu lieu depuis le trente et un mars jusqu'au douze avril, sont inexacts.

« Quant au congrès de Châtillon, si les événemens ont justifié le désir que j'avais de voir la paix rendue à ma patrie, il serait injuste de laisser ignorer à la France, à l'histoire, les motifs d'intérêt national et d'honneur qui empêchèrent l'Empereur de souscrire aux condi-

Je convenais que l'Empereur avait toute raison. Il avait perdu le trône, il est vrai; mais volontairement, et en lui préférant notre salut et son honneur. L'histoire apprécierait dignement ce

tions que les étrangers voulaient nous imposer.

« Je remplis donc le premier des devoirs, celui d'être équitable et vrai, en faisant connaître ces motifs par l'extrait suivant des ordres de l'Empereur. »

« Paris, 19 Janvier 1814.

« ..... La chose sur laquelle l'Empereur insiste le plus, c'est la nécessité que la France conserve ses limites naturelles; c'est là ma condition, *sine qua non*. Toutes les puissances, l'Angleterre même, ont reconnu ces limites à Francfort. La France, réduite à ses limites anciennes, n'aurait pas aujourd'hui les deux tiers de la puissance relative qu'elle avait il y a vingt ans. Ce qu'elle a acquis du côté du Rhin ne compense point ce que la Russie, l'Autriche et la Prusse ont acquis par le démembrement de la Pologne. Tous ces États se sont agrandis; vouloir ramener la France à son état ancien, ce serait la faire déchoir et l'avilir. La France, sans les départemens du Rhin, sans la Belgique, sans Ostende, sans Anvers, ne serait rien. Le système de ramener la France à ses anciennes frontières est inséparable du rétablissement des Bourbons, parce qu'eux seuls pourraient offrir

sublime sacrifice. La puissance et la vie sont passagères; la gloire seule demeure, elle est immortelle.

Mais, demandait alors l'Empereur, l'histoire serait-elle bien juste, pourrait-elle l'être? On était inondé, disait-il, de tant de pamphlets et de mensonges, ses

» une garantie du maintien de ce système.  
 » L'Angleterre le sent bien; avec tout autre  
 » système, la paix, sur une telle base, serait  
 » impossible, et ne pourrait durer. Ni l'Empe-  
 » reur, ni la République, si des bouleverse-  
 » mens la faisaient renaître, ne souscriraient  
 » jamais à une telle condition. Pour ce qui est  
 » de Sa Majesté, sa résolution est bien prise,  
 » elle est immuable; elle ne laissera pas la  
 » France moins grande qu'elle ne l'a reçue. Si  
 » donc les alliés voulaient changer les bases  
 » proposées et acceptées, les limites naturelles,  
 » l'Empereur ne voit que trois partis: ou com-  
 » battre et vaincre, ou combattre et mourir  
 » glorieusement; ou enfin, si la nation ne le  
 » soutenait, pas d'abdiquer. Il ne tient pas aux  
 » grandeurs, il n'en achètera jamais la conser-  
 » vation par l'avilissement. »

» J'attends, Monsieur, de votre impartialité,  
 que vous voudrez bien donner place à cette  
 lettre dans votre Journal, et je saisis cette oc-  
 casion pour vous offrir l'assurance de ma con-  
 sideration distinguée.

» Signé, CAULAINCOURT, duc de Vicence. »

actions étaient tellement défigurées, son caractère si obscurci, si méconnu! etc. On répondait que le temps de sa vie serait précisément le plus incertain; que ses contemporains seuls pourraient tout au plus être injustes; que les nuages disparaîtraient, ainsi qu'il l'avait déjà dit lui-même, à mesure qu'il s'avancerait dans la postérité; qu'il gagnait déjà chaque jour; que l'homme de génie s'en saisirait comme du plus beau sujet de l'histoire, que la première catastrophe seule eût été peut-être fatale à sa mémoire, beaucoup de voix étant alors contre lui; mais que les prodiges de son retour, les actes de sa courte administration, son exil à Sainte-Hélène, le laissent aujourd'hui rayonnant de gloire aux yeux des peuples et au pinceau de l'avenir. « Il est vrai, a-t-il repris avec une espèce de satisfaction, que ma destinée se montre au rebours des autres, la chute les abaisse d'ordinaire, la mienne me relève infiniment. Chaque jour me dépouille de ma peau de tyran, de meurtrier, de féroce.... »

Et après quelques secondes de silence, il est revenu sur Anvers et l'expédition anglaise. « Le gouvernement an-

« glais et son général ont lutté d'impe-  
 « ritie, a-t-il dit. Si lord Chatam, que nos  
 « soldats n'appelèrent que *milord j'at-*  
 « *tends*, se fût précipité vigoureusement,  
 « sans doute il pouvait peut-être détruire  
 « notre bel et précieux établissement par  
 « un coup de main; mais le premier mo-  
 « ment perdu, et notre flotte rentrée,  
 « la place se trouvait à l'abri. On a fait  
 « beaucoup trop d'étalage des efforts et  
 « des mesures prises pour son salut. On  
 « n'avait excité le zèle des citoyens que  
 « dans les intentions mystérieuses et cou-  
 « pables. » Et comme je lui fournissais  
 « quelques détails dont j'avais été le té-  
 « moin, et qu'il m'est arrivé de dire que  
 « d'ordinaire les maréchaux passent les  
 « armées en revue; mais qu'ici, c'était l'ar-  
 « mée qui semblait passer les maréchaux  
 « en revue, en ayant eu trois successive-  
 « ment en très-peu de temps. « C'est que  
 « les circonstances politiques le com-  
 « mandaient ainsi, a dit Napoléon. J'y  
 « envoyai Bessières, parce que la crise  
 « demandait un homme de confiance et  
 « tout à fait sûr; dès qu'elle fut passée,  
 « je ne tardai pas à le remplacer, pour  
 « le ravoir auprès de moi. »

Les travaux maritimes d'Anvers, quel-

que immenses qu'ils aient été, ne sont  
 qu'une petite portion de ceux que l'on  
 doit à Napoléon. Attaché, comme mem-  
 bre du Conseil d'Etat, à la section de la  
 marine, je possède *ex officio* la notice de  
 ces travaux arrêtés, entrepris ou achevés;  
 on me saura gré sans doute d'en consi-  
 gner ici la nomenclature, que j'établis  
 dans son ordre géographique en allant  
 du Midi au Nord.

1° *Le fort Boyard*, qui devait agrandir  
 et défendre le mouillage de l'île d'Aix,  
 duquel mouillage, à force de persévé-  
 rance et d'audace, on était venu à bout  
 de découvrir, pour les vaisseaux de ligne  
 même, un passage hors de la vue de  
 l'ennemi, entre Oléron et la terre, pour  
 atteindre les mouillages de la Gironde  
 et ses débouquemens.

2° *Les grands et beaux travaux de*  
*Cherbourg*. — La digue commencée sous  
 Louis XVI ayant éprouvé beaucoup d'al-  
 tération sous l'époque révolutionnaire,  
 elle a été réparée, et on a élevé la partie  
 centrale de neuf pieds au-dessus du  
 niveau des plus hautes mers, sur cent  
 toises d'étendue, pour y établir une bat-  
 terie de vingt pièces du plus gros calibre;  
 ce qui a été exécuté en moins de deux

ans, de 1802 à 1804, et avec un tel succès, que, bien que dépourvu d'entretien depuis 1815, cet ouvrage s'est maintenu, sans nulle dégradation, dans la plus parfaite solidité.

On a élevé une grosse tour où pâtre elliptique en pierres de taille de granit, au centre et au-dedans de la digue, qu'elle soutient, et dont à son tour elle est recouverte. La masse volumineuse des fondations de ce pâtre, dont la construction en pleine mer offrait des grandes difficultés, a été terminée à la fin de 1812, et élevée à la hauteur de six pieds au-dessus du niveau des plus hautes marées. La stabilité qu'elle a conservée depuis cette époque, bien qu'abandonnée sans nul entretien à la plus violente action des flots, est un garant incontestable de la solidité de la défense projetée, sur ce rocher artificiel, lorsque le moment sera venu de terminer l'ensemble du projet, qui consistait à élever au premier étage une caserne propre à la garnison, le magasin à poudre, citerne, etc.; le tout surmonté d'une plate-forme voûtée, à l'abri de la bombe, de manière à recevoir une batterie casematée de dix-neuf pièces de trente-six, et par dessus celle-ci

encore une seconde plate-forme propre à recevoir au besoin une batterie sur affût de côte, le tout servant de couronnement à la batterie centrale déjà existante sur la digue même; ce qui devait présenter à l'ennemi quatre rangs de batteries les unes au-dessus des autres.

On a creusé dans le roc vif, et en moins de huit ans, un port militaire propre à contenir quinze vaisseaux de guerre, le nombre proportionné de frégates, trois formes de construction, etc. Cet asile, si nécessaire aux vaisseaux de ligne, par l'état naturel de la rade de Cherbourg, trop ouverte à la violence des flots, a été creusé de trente pieds au-dessous des plus basses marées, afin de procurer aux vaisseaux de premier rang une station toujours sûre et exempte de tout danger. Quand ce port fut ouvert, en 1815, ses môles et ses digues étaient portés au dernier terme d'achèvement sur toute son étendue. A cette époque, il présenta à l'Impératrice Marie-Louise et à toute sa Cour le spectacle magnifique et sublime de l'irruption soudaine de l'Océan, qui en prit possession par la simple rupture spontanée de l'immense batardeau qui en avait jusque là contenu les efforts.

Les vaisseaux du plus haut rang furent immédiatement admis dans son enceinte, et ils y ont toujours depuis constamment joui d'une station commode, ainsi que de tous les moyens de radoub, de construction ou d'armement, en un mot, de toutes les facilités que pouvait prétendre une aussi importante création que l'art et la marine doivent à Napoléon, et qui est considérée à juste titre comme l'un des grands monumens de son règne\*.

Cet ouvrage, dans l'idée de l'Empereur, n'était encore qu'un avant ou pre-

\* Un critique s'est minutieusement élevé dans les journaux contre des erreurs graves, a-t-il prétendu, commises ici dans l'énumération des travaux maritimes exécutés durant la période impériale, son principal but, a-t-il dit, étant d'empêcher que l'exagération ne déshéritât le présent et l'avenir en faveur du passé; mais une telle injustice n'est à craindre que dans les sentimens et l'opinion; elle échoue inévitablement contre les faits; or, ici, ce ne sont que des faits dont il s'agit. Le critique s'arrête particulièrement sur le port de Cherbourg, et nous ne croyons pas pouvoir mieux faire, d'après notre impartialité naturelle et notre désir sincère de la vérité, pour nous et pour nos lecteurs, que de retranscrire ici sur ce point l'attaque du critique, et la défense d'un des gens de l'art même, incontestablement au

mier port; il avait fait ménager latéralement à celui-ci un espace propre à composer un second ou arrière port qui devait être travaillé immédiatement et sans embarras, par les précautions prises d'avance; il devait être propre à recevoir vingt-cinq autres vaisseaux de ligne; et en arrière encore de ces deux ports, sur leur longueur réunie, et dans une forme semi-circulaire, l'Empereur avait arrêté en outre la construction de trente formes recouvertes, calculées pour admettre autant de vaisseaux de ligne cons-

fait du véritable état des choses; chacun dès lors se trouvera en état de prononcer.

« Quant à Cherbourg, est-il dit par le critique, la vérité est qu'un premier bassin ou avant-port y a été creusé à la profondeur indiquée par le Mémoire; qu'une forme de construction, et non pas trois, se trouve sur les bords de ce bassin, dans lequel on n'oserait pas laisser un vaisseau pendant l'hiver, par la crainte qu'un coup de vent ne le précipitât contre ses bords. Pour peu que la mer soit houleuse en rade, il y a dans cet avant-port une levée de plusieurs pieds qui rendrait imprudent d'y abattre en carène même une frégate; en un mot il n'y aura de port à Cherbourg que lorsque le second bassin, qui doit en servir, et qui était à peine commencé en 1814, sera creusé à la même profondeur

tamment en état de prendre la mer.  
Telle est l'immensité des travaux exé-

» que le premier; alors seulement quinze vais-  
» seaux et autant de frégates trouveront un  
» asile sûr dans cette partie de la Manche.

» Il m'a paru essentiel de signaler ce que de  
» telles assertions ont de décevant.

» Dans ces dernières années, les travaux du  
» bassin de Cherbourg ont été repris et avancés,  
» des hangars magnifiques ont recouvert les  
» quatre cales de construction de l'avant-port;  
» un vaste dépôt s'y est élevé pour la conserva-  
» tion des bois. Devons-nous souffrir que quand  
» nos rois auront achevé ce port, l'histoire  
» puisse un jour leur en contester le mérite.

» Il est répondu en défense aux allégations  
» précédentes :

» L'auteur de la note insérée dans le Moni-  
» teur du 13 novembre 1823, et le journal des  
» Débats du 12, a observé avec raison que sur  
» l'un des bords du premier bassin, ou avant-  
» port de Cherbourg, il a été établi *une seule*  
» forme de radoub; mais il garde le silence sur  
» quatre cales de construction qui sont accolées  
» à cette forme.

» Assez souvent l'on confond les cales spé-  
» cialement destinées à la construction, à la  
» refonte et au radoub des vaisseaux; telle est  
» probablement la cause de l'erreur apparente  
» qui s'est glissée à cet égard dans le Mémoire  
» de Sainte-Hélène.

» C'est à tort que l'auteur de la note a pré-  
» tendu qu'on n'oserait pas laisser un vaisseau

cutés ou projetés sur le seul point de  
Cherbourg.

» pendant l'hiver dans l'avant-port de Cher-  
» bourg, par la crainte qu'un coup de vent  
» ne le précipitât sur ses bords.

» Cette assertion est démentie par des faits  
» positifs.

» On a construit et mis à l'eau dans ce port,  
» savoir : le *Duquesne*, le 12 octobre 1813;  
» le *Dugué-Trouin*, le 10 novembre suivant;  
» le *Centaure*, le 10 janvier 1818. Ces trois  
» vaisseaux de ligne ont été lancés dans la saison  
» la plus défavorable et par des marées ordi-  
» naires; ils sont restés stationnés dans l'avant-  
» port de Cherbourg pendant toute la saison  
» des tempêtes qui a suivi leur mise à l'eau;  
» ils ont été armés et en ont été expédiés sans  
» y avoir éprouvé le plus léger accident.

» A une autre époque, le vaisseau le *Cou-  
» rageux*, de soixante-quatorze, après avoir  
» été refondu dans la forme, a hiverné dans  
» l'avant-port de Cherbourg, et l'on ne s'est  
» jamais aperçu qu'il y ait couru le moindre  
» danger.

» L'auteur de la note n'a pas été plus exact  
» lorsqu'il a avancé que le bassin à flot de ce  
» nouveau port était à peine commencé en 1814.

» Pour être vrai, il aurait dû dire que tous  
» les ouvrages d'art qui entourent ce bassin  
» étaient, en 1814, au même degré d'avance-  
» ment où on les voit aujourd'hui. Depuis cette  
» époque, les travaux de creusement de ce  
» bassin sont les seuls dont on s'est occupé,



3°. *Les nombreux travaux nécessités par la flotille destinée à l'invasion de l'Angleterre.*—Il fallait lui préparer des mouillages, combiner ses appareillages et lui ménager toutes les opérations offensives et défensives, ce qui nécessita sur plusieurs points des constructions de forts en maçonnerie et en bois, des quais, des creusemens, des jetées, des barrages, des écluses, etc., etc.

Boulogne fut choisie pour le centre du rassemblement; Vimereuse, Ambleteuse et Etaples, pour ses ailes ou succursales. Boulogne fut mis à même de recueillir à lui seul plus de deux mille bâtimens de diverses espèces. Outre son port naturel, on y obtint un bassin artificiel à l'aide d'un barrage fermé au milieu par une écluse de vingt-quatre pieds de largeur. Ce bassin reçut huit ou neuf cents bâtimens toujours à flot et en constant état d'appareillage; et l'écluse, par la retenue qui la précède, eut l'avantage de procurer encore des

» et leur progrès a été d'autant moins sensible,  
 » qu'on n'a destiné nouvellement à leur exé-  
 » cution que le vingtième ou environ des fonds  
 » nécessaires à leur achèvement. »

chasses qui entretenaient le vrai port à une bonne profondeur, et débarrassaient son entrée des bancs de sable trop sujets à l'obstruer. Vimereux, Etaples, Ambleteuse, de leur côté, furent mis à même simultanément de recevoir un nombre analogue de bâtimens: environ mille à eux trois, et le tout s'exécuta dans l'espace de deux ans.

4°. *Des réparations et améliorations locales importantes à tous les ports de la côte.*— Le Hâvre, où on a détruit, à l'aide d'une forte écluse de chasse, le banc de galets qui en obstruait l'entrée; St.-Valery, Dieppe, Calais, Gravelines, Dunkerque, dont on a désencombré le port et fait disparaître le marais qui couvrait la ville; Ostende, qu'on avait destiné à recevoir une seconde flottille, et dont on assura la libre entrée par le dévasement de son chenal, etc., etc.

5°. *Les travaux de Flessingue.*— Cette ville étant tombée momentanément au pouvoir des Anglais qui, en l'évacuant, détruisirent tous les établissemens militaires, l'Empereur profita de cet accident pour ordonner la reconstruction de tous les travaux sur un pied beaucoup plus large. Appréciant toute l'import-

tance de sa position géographique, il voulut qu'on recreusât et agrandît le bassin ainsi que son entrée; qu'on approfondît le chenal de manière à ce que ce bassin pût admettre, à l'avenir, même les vaisseaux de quatre-vingts, et y laisser hiverner une escadre de vingt vaisseaux toujours prête à mettre à la voile en une ou deux marées, ce qu'on devait obtenir à l'aide d'une idée fort ingénieuse fournie par le commandant maritime de la place: la simple retenue des eaux de la marée haute dans les fossés de la ville. L'acquisition de ce bassin devenait des plus précieuses, en ce qu'en appareillant en dehors de tous les embarras de l'Escaut, on se trouvait immédiatement rendu sur les côtes d'Angleterre, ce qui devait, de nécessité, tenir les Anglais constamment en alarmes et toujours en croisière; tandis que jusque là, dès qu'ils savaient nos vaisseaux désarmés dans Flessingue, ou remontés à Anvers, par l'approche de l'hiver, ils rentraient tranquillement chez eux, n'ayant plus rien à surveiller jusqu'au retour de la belle saison. Mais les fortifications de Flessingue devaient répondre à un dépôt aussi précieux que

toute une escadre; aussi on les multiplia sur plusieurs points; et en reconstruisant certains magasins et établissemens, il fut prescrit de les voûter à l'abri de la bombe, et d'armer leurs sommités de batteries. Flessingue eût été hérissé de canons, il fût devenu inattaquable.

6°. *Les travaux commencés à Terneuse.* — L'embouchure occidentale de l'Escaut était tellement importante pour les manœuvres d'entrée et de sortie de notre flotte, et les inconvéniens de l'hiver, qui, chaque année, obligeaient de les faire remonter jusqu'à Anvers, créaient de telles difficultés, que l'Empereur avait décidé un moment de fonder un arsenal plus important encore que Flessingue, à l'embouchure même du fleuve. Le point de Terneuse, sur la rive gauche de l'Escaut, à trois lieues de son embouchure, fut choisi, et les travaux immédiatement commencés. Toutefois ils furent restreints ensuite, et l'ensemble ajourné à cause de la longueur du temps qu'ils eussent exigé, aussi bien que par l'énormité de leurs dépenses.

7°. *Les grands et immenses travaux d'Anvers.* — Cette ville, à près de vingt

lieues de la mer, dont elle est séparée par une route sinueuse et très-difficile, semblait se refuser aux avantages désirables dans un arsenal maritime; il ne s'y trouvait que de faibles établissemens de commerce. Une flotte qui y serait construite aurait beaucoup de peine à descendre; elle aurait peu d'abris contre les coups de vent et les entreprises de l'ennemi; elle serait inutile pendant près d'un tiers de l'année, l'approche de l'hiver et des glaces la forçant de remonter et de chercher ensuite un abri hors du courant et des glaces du fleuve, car il n'y existait pas de bassins flottables. Mais toutes ces difficultés ne furent rien aux yeux de Napoléon. Dans son impatience de faire sentir aux Anglais le danger de l'Escaut, qu'ils avaient si souvent eux-mêmes désigné comme devant leur être si redoutable, il ordonna, il voulut; et en moins de huit années, Anvers se montra un arsenal maritime de première importance, et l'Escaut portait déjà une flotte considérable. Tout y fut pris à la fondation et fait à neuf. Les magasins de toute espèce, les quais, les chantiers, etc. Un asile provisoire fut trouvé pour les vaisseaux contre les glaces du

fleuve, au Rupel, tandis qu'on achevait de creuser dans la ville même deux grands bassins à flot, convenables pour les vaisseaux de tous rangs, complètement armés. Vingt cales de construction, sur un même alignement, furent élevées comme par enchantement, et vingt bâtimens posés à la fois sur ces chantiers, offraient au voyageur qui arrivait par la Tête-de-Flandres, le spectacle imposant et singulier de vingt vaisseaux de ligne se présentant rangés en forme d'escadron. La plupart de tant de choses n'étaient pourtant encore dans la pensée de Napoléon qu'un provisoire momentanément emprunté au commerce. Il avait l'intention d'établir un arsenal complet et bien plus grand en face d'Anvers, à la Tête-de-Flandres, sur la rive opposée. Il avait d'abord eu le projet hardi de jeter un pont au travers de ce fleuve difficile; mais il finit par se décider pour des ponts volans très-ingénieux. L'Empereur, ainsi que je l'ai déjà mentionné plus haut, avait sur Anvers les idées les plus gigantesques; il en eût prolongé l'ensemble, les détails et les moyens jusqu'à la mer. Aussi avait-il dit qu'il voulait qu'Anvers à lui

seul finit par devenir toute une province, un petit royaume. Il s'y était attaché comme à une de ses plus importantes créations. Il y fit plusieurs voyages, inspectant et discutant lui-même les petits détails.

C'est une de ces occasions qui le mit un jour aux prises sur le métier avec un capitaine ou lieutenant-colonel du génie qui concourait modestement et obscurément aux fortifications de la place. A quelque temps de là, cet officier reçut inopinément une lettre d'avancement, sa nomination d'aide-de-camp de l'Empereur, et l'ordre de se rendre en service aux Tuileries. Le pauvre officier crut rêver, ou ne douta pas qu'on ne se fût trompé. Ses mœurs étaient si innocentes, et ses liaisons si restreintes, que se rappelant m'avoir vu jadis une fois à Anvers, il me prit pour une de ses ressources, et, arrivant à Paris, vint me confier toute son ignorance de la Cour et son extrême embarras d'y paraître. Mais il était facile à rassurer; il y entra par la belle porte, et s'y présentait avec un bon fonds. Cet officier est le général *Bernard*, dont cette circonstance mit les talens au grand jour, et qui, lors de nos

catastrophes, a été recueilli par les Etats-Unis, qui l'ont placé à la tête de leurs travaux militaires.

Napoléon accoutumait du reste à de pareilles surprises. Partout où il devinait le talent, il s'en saisissait et le mettait à sa place, sans qu'aucunes considérations secondaires l'arrêtassent. C'était là une de ses grandes nuances caractéristiques.

8° *Les travaux en Hollande.* — A peine la Hollande fut-elle sous la main de Napoléon, que son ardeur créatrice se porta sur toutes les branches de son économie politique. Il répara et accrut aussitôt les arsenaux de la Meuse, ceux de Rotterdam et d'Helvoetsluys. Les vaisseaux de guerre n'atteignaient Amsterdam et n'en sortaient qu'à force d'argent, de temps et d'efforts; il fallait les traîner vides et désarmés sur des chameaux à l'ouverture du Zuiderzée. C'étaient des opérations qui ne convenaient plus à la célérité et aux grands moyens du temps. L'Empereur résolut de transporter l'arsenal du Nord (celui d'Amsterdam) en dehors de tous ces grands embarras, et ordonna la création ou l'amélioration du Nievendip, où, en peu de temps, vingt-

cinq vaisseaux pouvaient déjà hiverner en sûreté, et s'amarrer à des quais magnifiques. Ce point précieux fut placé sous la défense du système militaire du Helder, clef de la Hollande, dont l'étendue avait été calculée, dans la pensée de l'Empereur, de manière à faire du Nievendip l'Anvers du Zuiderzée.

9<sup>e</sup> *Travaux du Weser, de l'Ems, de l'Elbe.* — Dès que Napoléon eut réuni les pays de Brême, Hambourg et Lubeck à l'Empire, ses travaux et ses créations s'y répandirent avec sa domination. Il ordonna des ouvrages pour rendre l'Elbe accessible à des vaisseaux de ligne, et projeta de construire un arsenal maritime à Delfzyl, à l'embouchure de l'Ems; mais ce qui l'occupa surtout ce fut un système de canalisation à l'aide de l'Ems, du Weser et de l'Elbe, qui pût joindre la Hollande à la Baltique; ce qui nous eût permis désormais de communiquer en toute sûreté, et par une simple navigation intérieure, de Bordeaux et de la Méditerranée avec les puissances du Nord. Nous en eussions reçu à notre aise toutes les productions navales pour chacun de nos ports, et eussions pu faire déboucher contre elles, au besoin,

nos flotilles de la Manche et de la Hollande, etc., etc.

Tant et de si grands travaux furent conçus, et la plupart exécutés en un clin-d'œil. La volonté créatrice de Napoléon les ordonna; le ministre Decrès les poursuivit avec obstination. Les Prosny, les Sganzin, les Cachin et autres en fournirent les plans et les exécutèrent. Heureux les noms qui se rattachent à de tels monumens; ils ne périssent jamais!

Si à ce que nous venons d'énumérer, on joint d'autres prodiges simultanés dans toutes les autres branches et sur toutes les autres parties du territoire, et si l'on considère qu'ils s'exécutaient au milieu d'une guerre perpétuelle, et sans plus, peut-être même avec moins de charges qu'il n'en pèse aujourd'hui, après une longue paix, sur chacun des pays qui composaient ce vaste Empire, on aura le droit sans doute de s'extasier de surprise et d'admiration, tant est grande pourtant l'influence d'une volonté ferme, et celle des lumières armées du pouvoir, et du secours de finances sagement et rigoureusement conduites! Certes, si à ce que nous venons de mentionner, on veut unir par la pensée la masse des fortifications, la multitude

des routes, la foule des ponts, celle des canaux, la grande quantité d'édifices, on n'hésitera pas à prononcer que jamais homme sur la terre ne fit autant de choses en aussi peu de temps et en surchargeant moins les peuples.

L'Italie, dont il était le Roi, eut aussi sa part de ces magnifiques créations. Il brisa les Alpes en plusieurs points, sillonna les Apennins des plus belles routes, construisit un arsenal maritime à Gènes, fortifia Corfou de manière à en faire la clef de la Grèce; répara et agrandit le port de Venise, dont il voulait faire creuser les passes, et qu'en attendant on rendit propres à nos gros vaisseaux français, à l'aide du système des chameaux de la Hollande; et, comme dès en sortant ils couraient risque d'être attaqués dans cette attitude dangereuse sur leurs chameaux, il fut ordonné de voir si ceux-ci ne pouvaient pas être armés eux-mêmes de leurs propres batteries, ce qui, je crois, a été exécuté ou allait l'être. Napoléon, en outre, méditait encore un arsenal maritime à Raguse, un autre à Pola en Istrie, un autre à Ancone; il arrêtait l'heureuse et hardie mesure d'unir le golfe de Venise à celui de Gènes, à l'aide du Pô et d'un canal

qui, partant d'Alexandrie, eût gagné Savonne au travers de l'Apennin; résultat immense, qui, indépendamment de tous les grands profits du commerce, eût eu, sous le rapport militaire, l'appréciable avantage de mettre en communication directe et à l'abri de l'ennemi, Venise et toutes les productions navales de l'Adriatique avec Toulon et tous ses besoins maritimes. Enfin Napoléon désencombrait Rome, restaurait un grand nombre d'anciens vestiges des Romains, projetait le dessèchement des marais Pontins, etc., etc.

Du reste, voici le préambule de l'exposé de la situation de l'Empire, présenté au Corps Législatif, dans la séance du 25 février 1815, par le comte de Montalivet, ministre de l'intérieur. C'est dans ce magnifique exposé, fondé dans tous ses points sur des documens authentiques à l'appui, qu'on pourrait prendre une idée juste de l'ensemble des merveilles de l'administration de l'Empereur Napoléon. Nous avons cru nous rendre agréable en terminant par le détail officiel des dépenses en travaux publics sous cette époque à jamais mémorable.

• Messieurs, dit le ministre, Sa Ma-

» jecté m'a ordonné de vous faire connaître la situation de l'intérieur de l'Empire dans les années 1811 et 1812.

» Vous verrez avec satisfaction que, malgré les grandes armées que l'état de la guerre maritime et continentale oblige de tenir sur pied, la population a continué de s'accroître, que notre industrie a fait de nouveaux progrès, que jamais les terres n'ont été mieux cultivées, les manufactures plus florissantes; qu'à aucune époque de notre histoire la richesse n'a été plus répandue dans les diverses classes de la société.

» Le simple cultivateur aujourd'hui connaît les jouissances qui lui furent jusqu'à présent étrangères; il achète au plus haut prix les terres qui sont à sa convenance; ses vêtemens sont meilleurs, sa nourriture est plus abondante et plus substantielle; il reconstruit ses maisons plus commodes et plus solides.

» Les nouveaux procédés dans l'agriculture, dans l'industrie, dans les arts utiles, ne sont plus repoussés, par cela même qu'ils sont nouveaux. Partout on tente des essais, et ce que l'expérience démontre préférable est utilement substitué aux anciennes routines. Les pra-

» ries artificielles se sont multipliées; le système des jachères s'abandonne; des assolemens mieux entendus, de nouvelles cultures augmentent le produit de nos terres. Les bestiaux se multiplient, les races s'améliorent; de simples laboureurs ont acquis les moyens de se procurer, à de hauts prix, les bœufs de race espagnole, les étalons de nos meilleures espèces de chevaux; éclairés sur leurs vrais intérêts, ils n'hésitent pas à faire ces utiles achats. Ainsi les besoins de nos manufactures, de notre agriculture et de nos armées sont chaque jour mieux assurés.

» Ce degré de prospérité est dû aux lois libérales qui régissent ce grand Empire, à la suppression de la féodalité, des dîmes, des main-mortes, des ordres monastiques; suppression qui a constitué ou affranchi ce grand nombre de propriétés particulières, aujourd'hui le patrimoine libre d'une multitude de familles jadis prolétaires; il est dû à l'égalité des partages, à la clarté et à la simplification des lois sur la propriété et sur les hypothèques, à la promptitude avec laquelle sont jugés les procès dont le nombre décroît chaque jour.

» C'est à ces mêmes causes, et à l'in-  
 » fluence de la vaccine, que l'on doit  
 » attribuer l'accroissement de la popu-  
 » lation. Et pourquoi ne dirions-nous  
 » pas que la conscription elle-même,  
 » qui, chaque année fait passer sous nos  
 » drapeaux l'élite de notre jeunesse, a  
 » contribué à cet accroissement en mul-  
 » tipliant le nombre des mariages, en les  
 » favorisant, parce qu'ils fixent pour tou-  
 » jours le sort du jeune Français qui, pour  
 » une première fois, a obéi à la loi. »

*Détails officiels des dépenses en travaux  
 publics depuis l'avènement de Napoléon  
 au trône impérial, présenté au Corps  
 Législatif par M. le Ministre de l'in-  
 térieur, avec les pièces à l'appui.*

Palais impériaux et bâtimens de la couronne. . . . .	62,000,000
Fortifications. . . . .	144,000,000
Ports maritimes. . . . .	117,000,000
Grandes routes, chaussées, etc.	277,000,000
Ponts à Paris et départemens.	51,000,000
Canaux, navigation et dessè- chement. . . . .	125,000,000
Travaux de Paris. . . . .	102,000,000
Edifices publics des départe- mens et grandes villes. . . .	149,000,000
TOTAL. . . . .	1,005,000,000

*Dimanche 3.*

L'Empereur très-souffrant; mélancolie. — Anec-  
 dotes de gaité. — Deux aides-de-camp. —  
 Echauffourée du général Mallet.

L'Empereur a continué de se ren-  
 fermer hermétiquement. Sur la fin du  
 jour il m'a fait appeler : il souffrait  
 moins, me disait-il, de sa fluxion; mais  
 il ne se trouvait guère mieux de tout le  
 reste; en somme il éprouvait beaucoup  
 d'affaiblissement, et se sentait, me di-  
 sait-il, de la tristesse et de la mélan-  
 colie; aussi avait-il voulu, ajoutait-il,  
 passer tout le jour en *idées noires*. Il  
 était dans son bain. Après quelques  
 momens de silence, comme en se ré-  
 veillant, et avec un effort pour se dis-  
 traire : « Allons, *ma sœur Dinarzade*,  
 » a-t-il dit, si vous ne dormez pas, ra-  
 » contez-moi une de ses histoires que  
 » vous savez si bien. Il y a long-temps,  
 » mon cher, que vous ne m'avez parlé  
 » de vos amis du faubourg Saint-Ger-  
 » main; allons.—Mais, Sire, il y a long-  
 » temps que je raconte, et je dois être  
 » au bout. J'ai épuisé toutes les jolies  
 » histoires vraies ou fausses qui s'y dé-  
 » bitent; il ne resterait plus que le scan-



dale, et Votre Majesté sait ou doit  
 savoir qu'il ne s'y en passe jamais ;  
 toutefois voici encore quelque chose  
 qui me revient en cet instant : Un jour  
 M. de T....., partant pour son mi-  
 nistère, dit à M<sup>me</sup> de T..... qu'il lui  
 ramènerait à dîner M. Denon, et qu'elle  
 voulût bien s'efforcer de lui être agréa-  
 ble ; que le meilleur moyen d'y réussir  
 serait de parcourir son ouvrage, et de  
 lui en parler ; qu'elle le trouverait dans  
 sa bibliothèque, à tel endroit, tel  
 rayon. M<sup>me</sup> de T..... va prendre  
 l'ouvrage qui fait ses délices, et se fait  
 une joie d'en entretenir bientôt le  
 héros. Aussi, à peine à table, elle dit  
 à M. Denon, qu'elle avait soigneuse-  
 ment placé à côté d'elle, qu'elle venait  
 de lire son livre, qui l'avait rendue tout  
 à fait heureuse, et M. Denon de s'in-  
 cliner ; qu'il avait parcouru de bien  
 mauvais pays, et avait dû bien souffrir,  
 et M. Denon de s'incliner encore ;  
 qu'elle avait bien sincèrement partagé  
 ses peines. Jusque là tout allait à mer-  
 veille ; mais mon ravissement, s'écria-  
 t-elle, a été au comble, quand, dans  
 votre solitude, j'ai vu vous arriver le  
 fidèle *Vendredi* ; l'avez-vous toujours ?

À ces mots M. Denon effaré, se pen-  
 chant vers son voisin. — Est-ce qu'elle  
 me prendrait pour Robinson ? Et en effet,  
 l'innocence de M<sup>me</sup> de T....., ou  
 la malice de la société de Paris, voulait  
 qu'au lieu du Voyage d'Égypte, elle  
 eût pris les Aventures de Robinson.  
 L'Empereur en riait à pleurer, et l'a  
 raconté depuis, lui-même, à son tour,  
 plus d'une fois.

Cela a conduit à s'étendre sur la mé-  
 chanceté inventive des sociétés de Paris,  
 qui avaient brodé, par exemple, le plus  
 joli conte sur la gaucherie de cet ébé-  
 niste, découvrant à \*\*\* , sans le vouloir,  
 le secret d'un bureau renfermant aussi  
 ceux de son ménage ; la violente colère  
 de \*\*\* contre *Ventre-de-Biche* ; son api-  
 toisement auprès de M<sup>me</sup> V..... ; la sin-  
 gulière consolation qu'il en recevait, etc.  
 L'Empereur, qui s'en amusait beaucoup,  
 ignorait, disait-il, la plus grande partie  
 de ces détails, qu'il trouvait des plus  
 plaisans ; ajoutant néanmoins qu'il était  
 porté à croire que le tout n'était pas  
 inventé. Toutefois il renouvelait sa sor-  
 tie contre nos salons, qu'il qualifiait de  
 véritablement infernaux, disant qu'ils  
 étaient en médisance et en calomnie

permanentes, et qu'ils eussent mérité, à ce titre, d'occuper, en permanence aussi, tous les tribunaux de police correctionnelle de la capitale, etc., etc.

De-là l'Empereur, s'étant ranimé, s'est mis à causer à son tour beaucoup et long-temps. Mentionnant un officier qu'il ne traitait rien moins que bien, et m'étant permis de dire que j'avais cru, pourtant, qu'il avait été l'aide-de-camp d'un général distingué. « Qu'importe, » a-t-il repris? Et puis il a ajouté, en souriant: Je vois bien, mon cher, que vous ne savez pas qu'on a parfois deux aides-de-camp: celui du feu et celui de la cuisine ou de la chambre à coucher, etc. »

Plus tard il s'étendait sur notre peu d'aptitude nationale à clore une révolution, à s'adonner à la fixité, et il a fini par citer en preuve la célèbre affaire de Mallet, qu'il disait plaisamment être, en petit, son retour de l'île d'Elbe, sa caricature. « Cette extravagance, ajoutait-il, » ne fut au fond qu'une véritable mystification: c'est un prisonnier d'État, d'homme obscur, qui s'échappe pour emprisonner à son tour le préfet, le ministre même de la police, ces gar-

» diens de cachots, ces flaireurs de conspirations, lesquels se laissent moutonnement garrotter. C'est un préfet de Paris, le répondant né de son département, très-dévoué d'ailleurs, mais qui se prête sans la moindre opposition aux arrangemens de réunion d'un nouveau gouvernement qui n'existe pas. Ce sont des ministres, nommés par les conspirateurs, occupés de bonne foi à ordonner leur costume et faisant leur tournée de visites, quand ceux qui les avaient nommés étaient déjà rentrés dans les cachots. C'est enfin toute une capitale apprenant au réveil l'espèce de débauche politique de la nuit, sans en avoir éprouvé le moindre inconvénient. Une telle extravagance, répétait l'Empereur, ne pouvait avoir absolument aucun résultat. La chose eût-elle en tout réussi, elle serait tombée d'elle-même quelques heures après; et les conspirateurs victorieux n'eussent eu d'autre embarras que de trouver à se cacher au sein du succès. Aussi je me sentis bien moins choqué de l'entreprise du coupable, que de la facilité avec laquelle ceux même qui m'étaient le plus attachés se seraient rendus ses

» complices. A mon arrivée, chacun me  
 » racontait avec tant de bonne foi tous  
 » les détails qui les concernaient et qui  
 » les accusaient tous! Ils avouaient naï-  
 » vement qu'ils y avaient été attrapés ;  
 » qu'ils avaient cru un moment m'avoir  
 » perdu. Ils ne dissimulaient pas, dans  
 » la stupeur qui les avait frappés, avoir  
 » agi dans le sens des conspirateurs, et  
 » se réjouissaient avec moi du bonheur  
 » avec lequel ils y avaient échappé. Pas  
 » un seul n'avait à mentionner la moindre  
 » résistance, le plus petit effort pour dé-  
 » fendre et perpétuer la chose établie.  
 » On ne semblait pas y avoir songé, tant  
 » on était habitué aux changemens, aux  
 » révolutions; c'est-à-dire que chacun  
 » s'était montré prêt et résigné à en voir  
 » surgir une nouvelle. Aussi tous les  
 » visages changèrent, et l'embarras de  
 » plusieurs devint extrême quand, d'un  
 » accent sévère, je leur dis : Eh bien !  
 » Messieurs, vous prétendez et vous dites  
 » avoir fini votre révolution! Vous me  
 » croyiez mort, dites-vous; je n'ai rien  
 » à dire à cela... Mais le roi de Rome! vos  
 » sermens, vos principes, vos doctrines!...  
 » Vous me faites frémir pour l'avenir...  
 » Et alors je voulus un exemple pour

» éclairer du moins et tenir en garde les  
 » esprits. Il tomba sur le pauvre Frochot,  
 » le préfet de Paris, qui assurément m'é-  
 » tait fort attaché. Mais à la simple re-  
 » quête de l'un de ces saltimbanques,  
 » au lieu d'efforts qui étaient l'obligation  
 » de sa place, d'une résistance désespérée  
 » qui eût dû le faire mourir à son poste,  
 » il convenait avoir ordonné tout bonne-  
 » ment de préparer le lieu des séances  
 » du nouveau gouvernement!... C'est,  
 » remarquait l'Empereur, que nous som-  
 » mes le peuple de l'Europe le plus propre  
 » à prolonger nos mutations; un tel état  
 » ne pourrait même être supporté que  
 » par nous seuls. Aussi voyez comme cha-  
 » cun, de quelque parti qu'il soit, semble  
 » intimement convaincu que rien n'est  
 » encore fini; et l'Europe partage cette  
 » opinion, parce qu'elle la fonde au moins  
 » autant sur notre inconstance, notre  
 » mobilité naturelles, que sur la masse  
 » des événemens arrivés depuis trente  
 » ans, etc., etc.»

Lundi 4.

Continuation de souffrances et de réclusion.

— Eût dû mourir à Moscow ou à Waterloo.

— Eloge de sa famille.

Aujourd'hui l'Empereur n'a encore voulu recevoir personne de tout le matin; il m'a fait appeler à l'heure de son bain, durant et après lequel encore nous avons causé fort long-temps sur la chaîne de nos connaissances anciennes, les historiens qui nous les ont transmises, les fils qu'ils avaient attachés, etc. La conclusion forcée revenait toujours à l'extrême jeunesse de notre univers, ou bien plus sûrement encore à celle de la race humaine. De-là nous sommes passés à la charpente du globe, aux irrégularités de sa surface, à l'inégalité du partage des terres et des mers, au total de sa population, à l'échelle suivant laquelle elle est répandue, aux diverses associations politiques qu'elle forme, etc. Je trouvais à l'Europe cent soixante-dix millions d'habitans : il remarquait qu'il en avait gouverné quatre-vingt millions; j'ajoutais qu'après l'alliance de la Prusse et de l'Autriche, il marchait à la tête de plus de cent. Il a changé assez brusquement

de conversation. Mon Atlas a été demandé; il s'est mis à parcourir l'Asie, faisant concorder les marges et le tableau, et il s'interrompait parfois pour dire que c'était vraiment un ouvrage sans prix pour la jeunesse et les salons.

Plus tard, l'Empereur, parlant des merveilles de sa vie et des vicissitudes de sa fortune, disait qu'il eût dû mourir à Moscow; que sa gloire militaire eût été sans revers, et sa carrière politique sans exemple dans l'histoire du monde; et il fit alors un de ces tableaux rapides et animés qui lui sont si familiers, et qu'il porte la plupart du temps au sublime. Et comme il n'apercevait pas une figure précisément approbative; « Ce n'est pas votre opinion, a-t-il dit, vous ne pensez pas que j'aurais dû finir à Moscow? — Non, Sire, lui a-t-il été répondu; et pour cette même histoire, elle serait privée du retour de l'île d'Elbe, de l'acte le plus généreux, le plus héroïque qu'aucun homme ait jamais accompli; du mouvement le plus grand, le plus magnifique, le plus sublime qu'on ait pu contempler. — Eh bien! je conçois, a dit l'Empereur, il y a là quelque chose; mais disons Waterloo, c'est là

« que j'aurais dû mourir? — Sire, a re-  
 « parti l'interlocuteur, si j'ai obtenu grâce  
 « pour Moscow, je ne vois pas pourquoi  
 « je ne la demanderais pas pour Water-  
 « loo. L'avenir est hors de la volonté, du  
 « pouvoir des hommes, il est dans le sein  
 « de Dieu seul... »

Dans un autre moment l'Empereur est revenu encore sur tous les siens; le peu de secours qu'il en avait reçus, les embarras, le mal qu'ils lui avaient causés. Il s'arrêtait surtout sur cette fausse idée de leur part, qu'une fois à la tête d'un peuple, ils avaient dû s'identifier avec lui de manière à préférer ses intérêts à celui de la patrie commune, sentiment dont la source pouvait avoir quelque chose d'honorable, convenait-il, mais dont ils avaient fait une application fautive, nuisible, en ce que, dans leur travers d'indépendance absolue, ils se considéraient isolément, lorsqu'ils eussent dû se pénétrer qu'ils n'étaient que parties d'un tout au mouvement duquel ils devaient aider, au lieu de le contrarier. Mais après tout, concluait-il, ils étaient bien neufs, bien jeunes, entourés de pièges et de flatteurs, d'intrigans de toute espèce, de vues secrètes et mal

(Nov. 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 195  
 intentionnées. Et passant subitement des torts aux qualités, il a ajouté. « Du reste,  
 « il faut toujours juger en dernier ressort  
 « par les analogues : quelle famille, dans  
 « les mêmes circonstances, eût mieux  
 « fait? Il n'est pas donné à chacun d'être  
 « homme d'Etat : cette charge requiert  
 « une contexture toute particulière, et  
 « ne se rencontre pas à profusion. Tous  
 « mes frères se sont trouvés, à cet égard,  
 « dans une situation singulière; il leur  
 « est arrivé à tous d'avoir trop ou trop  
 « peu : ils se sont trouvés trop forts pour  
 « s'abandonner aveuglément à un con-  
 « seiller moteur, et pas assez pour pou-  
 « voir s'en passer tout à fait. Après tout,  
 « une famille si nombreuse présente un  
 « ensemble dont je peux assurément  
 « m'honorer. »

« *Joseph*, par tout pays, serait l'orne-  
 « ment de la société; *Lucien* celui de toute  
 « assemblée politique. *Jérôme*, en mûris-  
 « sant, eût été propre à gouverner; je  
 « découvrais en lui de véritables espé-  
 « rances. *Louis* eût plu et se fût fait re-  
 « marquer partout. Ma sœur *Elisa* était  
 « une tête mâle, une âme forte : elle aura  
 « montré beaucoup de philosophie dans  
 « l'adversité. *Caroline* est fort habile et

» très-capable. *Pauline*, la plus belle  
 » femme de son temps peut-être, a été et  
 » demeurera jusqu'à la fin la meilleure  
 » créature vivante. Quant à ma mère, elle  
 » est digne de tous les genres de vénéra-  
 » tions. Quelle famille aussi nombreuse  
 » pourrait présenter un plus bel ensem-  
 » ble! Soutenez qu'en dehors de la tour-  
 » mente politique, nous nous aimions.  
 » Pour moi je n'ai jamais cessé un instant  
 » de me sentir le cœur d'un frère. Je les ai  
 » tous aimés, et je crois bien qu'au fond  
 » ils me l'ont tous rendu, et qu'au besoin  
 » ils m'en donneraient des preuves, etc.»

Après dîner il nous a reçus tous près  
 d'une demi-heure. Il était dans son lit;  
 mais parlait beaucoup plus facilement,  
 et se trouvait évidemment mieux. Nous  
 l'avons quitté avec l'espoir de le revoir  
 bientôt rétabli. Nous lui avons fait ob-  
 server qu'il y avait douze jours qu'il  
 n'avait pas diné avec nous, que sans lui,  
 nos journées, notre vie, nos momens  
 se trouvaient tout désorientés et sans  
 couleur.

Mardi 5.

La géographie, passion du moment. — Mon  
 Atlas. — Lit de parade arrivé de Londres,  
 vrai piège à rats. — Anecdotes apprises des  
 Anglais; lettre de Sainte-Hélène.

L'Empereur continuait de demeurer  
 enfermé chez lui. A l'heure de son bain  
 il m'a fait appeler comme les jours pré-  
 cédens. La guérison de sa bouche avan-  
 çait; mais ses dents demeureraient encore  
 fort sensibles. Il a repris la conversation  
 de la veille sur la contexture des parties  
 du globe; c'était en ce moment, de la  
 part de l'Empereur, une véritable veine  
 de passion géographique. Il a pris ma  
 Mappemonde et parcourait la distribu-  
 tion irrégulière des terres et des mers;  
 il s'arrêtait sur le grand plateau de l'Asie,  
 passait à l'étendue de la mer Pacifique,  
 au resserrement de l'Atlantique; il se  
 posait des questions sur les vents varia-  
 bles et les vents alisés, les moussons de  
 l'Inde, le calme de la mer Pacifique,  
 les ouragans des Antilles, etc....., et  
 trouvait sur la carte, aux lieux mêmes,  
 les solutions physiques et spéculatives  
 que la science donne en ce moment sur  
 ces objets. Cet à propos le ravissait; il

comparait, méditait, objectait, prononçait et disait : « Ce n'est vraiment qu'avec des tableaux que l'on peut faire des rapprochemens : ils éveillent les idées et les provoquent. Que vous avez bien fait de mettre en tableaux l'histoire, la géographie, leurs circonstances remarquables, leurs difficultés, leurs phénomènes, etc., etc. Votre livre m'attache chaque jour davantage \* »

L'Empereur a terminé par faire demander les plus anciens voyageurs. On lui a apporté le moine Rubraquis, l'Italien Marco-Polo : il les a parcourus, se plaignant qu'on y trouvât à peine quel-

\* En effet, je n'en avais qu'un exemplaire à Sainte-Hélène, et il était constamment dans sa chambre ; s'il m'arrivait de l'emporter pour m'en servir ou y introduire quelques corrections, il était presque aussitôt redemandé. Au moment de mon départ, le comte Bertrand m'ayant prié de le lui laisser pour l'instruction de ses enfans, il m'a dit depuis n'avoir pu en faire aucun usage. L'Empereur s'en était tout à fait emparé ; et lorsqu'il a désigné, dans ses derniers momens, pour son fils, un choix des livres de sa bibliothèque particulière, l'Atlas s'y est trouvé compris. Qu'on me pardonne de ne pouvoir résister à mentionner un tel suffrage.

(Nov. 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 199  
que chose : ils n'avaient plus d'autre prix, disait-il, que leur vieillesse.

Au sortir du bain il est venu dans sa chambre à coucher voir le grand lit envoyé de Londres pour lui, et qu'on venait d'y dresser. C'était une espèce de baldaquin supporté par quatre grosses colonnes, si hautes qu'il avait fallu rogner les pieds du lit, pour qu'il trouvât sa hauteur dans la petite chambre à coucher de l'Empereur, qui en était remplie presque tout à fait : de plus il sentait fort mauvais. Le tout était si massif et pourtant si peu solide, qu'il donnait l'idée d'un château branlant. L'Empereur l'a appelé un véritable piège à rats, assurant qu'il ne s'exposerait pas à s'y faire prendre ; aussi a-t-il ordonné qu'on le débarrassât de suite de pareille ordure. On l'a donc démonté pour replacer le lit de campagne accoutumé. Ce dérangement et ces inconvéniens l'ont fort contrarié.

Dans le jour j'ai eu l'occasion de causer long-temps avec un marin anglais fort enthousiaste de l'Empereur, qui m'a repayé de tout le bien que je lui en disais, par des traits qui m'ont d'autant plus surpris qu'ils m'étaient tout à fait

inconnus; ils n'en étaient pas moins vrais: le narrateur en tenait quelques-uns de sources incontestables, et avait été lui-même témoin ou acteur de quelques autres. Plus tard, ces traits ayant été mentionnés devant l'Empereur, il les a reconnus et avoués. Toutefois, mon marin convenait qu'à son grand étonnement, ces anecdotes avaient peu circulé en Angleterre, et que, de même que chez nous, ce qui eût pu honorer davantage Napoléon, et peindre le mieux son caractère, y demeurerait perdu, par cette fatalité que j'ai souvent mentionnée; de même, chez eux, la calomnie et le mensonge y avaient constamment étouffé toute espèce de bien sous la masse du mal qu'ils forgeaient. Voici quelques-unes de ces anecdotes.

« On nous traitait parfaitement à Verdun, dépôt des prisonniers de guerre de notre nation, me disait mon narrateur; nous y jouissions des mêmes avantages que les habitans. C'est une ville très-agréable; les provisions et le vin y sont à bas prix. Il nous était permis de nous promener à quelques milles hors de la ville sans être astreints à le demander; nous pouvions même obte-

» nir de nous absenter pour plusieurs jours; nous y étions si protégés contre toutes vexations, que le général sous l'autorité duquel nous vivions ayant des reproches à se faire à notre égard, fut mandé à Paris par l'ordre spécial de Napoléon; et, dans la crainte du châtement, il se suicida. Or il arriva qu'une fois on nous consigna dans nos logemens, ce qui devait durer, disaient-on, deux ou trois jours: c'est que l'Empereur devait passer, et que l'on n'avait pas cru qu'il fût bien de le laisser entouré d'un si grand nombre de prisonniers ennemis. Outre que nous avions grande curiosité de le voir, cet ordre nous blessa extrêmement. Se défilait-on, disions-nous, de braves et loyaux marins? Aurait-on la pensée de les confondre avec des assassins? Nous en étions là, quand, le jour même de l'arrivée de Napoléon, on vint nous annoncer, à notre grande surprise, que nous redevenions libres, et qu'il avait fort désapprouvé la mesure prise à notre égard. Nous nous précipitâmes donc sur son passage, et il nous traversa sans escorte dans une sécurité parfaite, et même avec une sorte de



» bienveillance marquée, ce qui nous  
 » gagna tous; et nos acclamations furent  
 » aussi sincères que celles des Français  
 » eux-mêmes.

» Napoléon et Marie-Louise revenant  
 » de leur voyage de Hollande, arrivèrent  
 » à Givet sur la Meuse, où se trouvaient  
 » plusieurs centaines de prisonniers an-  
 » glais. Le temps devint subitement hor-  
 » rible; il plut en abondance, la rivière  
 » déborda, le pont de bateaux se rom-  
 » pit, et le passage devint impraticable.  
 » Cependant l'Empereur, très-impatient  
 » de continuer sa route, et qui avait pris  
 » l'habitude de ne trouver rien d'impos-  
 » sible, résolut de traverser la rivière à  
 » tout prix. On rassembla à cet effet les  
 » mariners des environs; mais tous pro-  
 » noncèrent qu'ils n'oseraient jamais le  
 » tenter. Pourtant, répliqua Napoléon,  
 » je veux être de l'autre côté avant le  
 » milieu du jour; et se rendant lui-même  
 » sur les lieux, il commanda qu'on lui  
 » amenât quelques-uns des principaux  
 » prisonniers anglais. Y a-t-il beaucoup  
 » de marins parmi vous? leur dit-il; êtes-  
 » vous nombreux? — Nous sommes cinq  
 » cents, et tous marins. — Eh bien, faites-  
 » m'en venir un certain nombre; je veux

» savoir s'ils croient le passage de la rivière  
 » possible, et s'ils veulent se charger de  
 » me transporter à l'autre rive. La chose  
 » était vraiment dangereuse, pourtant  
 » quelques-uns de nos vieux marins s'en-  
 » gagèrent à en venir à bout. Napoléon  
 » se livra à nous avec une confiance qui  
 » nous émerveilla tous, et rendu de l'autre  
 » côté, il nous remercia, donna l'ordre  
 » de faire habiller à neuf tous ceux  
 » qui lui avaient rendu ce service, y  
 » ajouta un présent pécuniaire, et les  
 » rendit à la liberté.

» Un jeune matelot anglais, travaillé  
 » de la maladie du pays, s'échappa d'un  
 » dépôt, et parvint à gagner les bords de  
 » la mer, dans les environs de Boulogne,  
 » où il vivait caché dans les bois. Dans  
 » sa passion de revoir son pays à tout  
 » prix, il essaya de construire un petit  
 » canot qui pût lui servir à gagner les  
 » croiseurs anglais, qu'il était occupé  
 » une grande partie du jour à guetter de  
 » la cime de quelques arbres. Il fut saisi  
 » au moment où, chargé de son esquif,  
 » il allait le jeter à l'eau et s'y aventurer.  
 » On l'emprisonna comme espion ou vo-  
 » leur. La chose étant parvenue jusqu'à  
 » Napoléon, qui se trouvait à Boulogne,

» il eut la curiosité de voir cette embar-  
 » cation, dont on parlait beaucoup; il  
 » ne put croire, à sa vue, qu'il fût un  
 » être assez insensé pour avoir osé en  
 » faire usage; et il se fit amener le ma-  
 » telot, qui lui confirma que telle avait  
 » été sa résolution, lui demandant pour  
 » toute faveur la grâce de lui permettre  
 » de l'exécuter. — Mais tu as donc une  
 » bien grande envie de revoir ton pays,  
 » lui dit l'Empereur; y aurais-tu laissé  
 » quelque maîtresse? — Non, répondit  
 » le matelot, ce n'est que ma mère qui  
 » est vieille et infirme, et que je voudrais  
 » revoir. — Eh bien! tu la reverras, s'é-  
 » cria Napoléon; et il commanda aussi-  
 » tôt qu'on prît soin de ce jeune homme,  
 » qu'on l'habillât et qu'on le transportât  
 » à bord du premier croiseur de sa na-  
 » tion, voulant en même temps qu'on lui  
 » donnât une petite somme pour sa mère,  
 » faisant la remarque qu'elle devait être  
 » une bonne mère, puisqu'elle avait un  
 » si bon fils\*.

\* Depuis mon retour en Europe, il a été  
 publié des lettres de Sainte-Hélène, dans les-  
 quelles j'ai retrouvé ces anecdotes presque mot  
 à mot. Cette circonstance et d'autres m'ont fait

En fait de bienveillance, de la part  
 de l'Empereur, exercée envers des An-  
 glais détenus en France, j'ai connu pour  
 mon compte celle dont fut l'objet un  
 M. Manning, fort de ma connaissance  
 à Paris, lequel, s'étant consacré aux  
 voyages dans l'intérêt de la science,  
 n'imagina d'autre moyen pour recouvrer  
 sa liberté, que de s'adresser directement  
 à Napoléon par la voie d'une simple pé-  
 tition, lui demandant qu'il lui permit  
 d'aller visiter le plateau central de l'Asie.  
 Nous lui rîmes au nez dans nos salons,  
 sur sa simplicité; mais il nous le rendit  
 à son tour, quand, au bout de quelques  
 semaines, il vint triomphant nous ap-  
 prendre son succès et sa liberté. Je lis  
 dans l'ouvrage du docteur O'Méara, et  
 ce n'est pas une des moindres singula-  
 rités du hasard, que ce même M. Man-  
 ning, après plusieurs années de longues  
 pérégrinations, se trouvant, dans son  
 retour en Europe, passer à Sainte-Hé-

prendre des renseignemens sur cette publica-  
 tion, et ils m'ont mis à même de pouvoir  
 affirmer que, bien qu'elle soit anonyme, elle  
 est de la plus grande authenticité, et mérite  
 toute confiance.

lène, y sollicite de tous ses moyens la faveur d'aborder Napoléon pour lui exprimer sa reconnaissance, déposer quelques présens à ses pieds, et répondre aux questions de l'Empereur sur l'existence et les particularités du grand Lama, qu'il avait été visiter par sa faveur particulière.

*Mercredi 6.*

Situation physique de la Russie; sa puissance politique; paroles remarquables. — Notice sur l'Inde anglaise. — Pitt et Fox. — Idées de l'économie politique; compagnies ou commerce libre. — Les crénaux contre les métiers, etc. — M. de Suffren. — Sentimens de l'Empereur pour la marine.

L'Empereur a été de mieux en mieux. Il a reçu quelques personnes vers midi. Je m'y suis trouvé avec M<sup>me</sup> de Montholon. L'Empereur est devenu très-causant sur les sociétés de Paris, et diverses anecdotes des Tuileries.

Le soir, même amour encore de géographie. L'Empereur s'est arrêté spécialement sur l'Asie; la situation politique de la Russie; la facilité avec laquelle elle pourrait faire une entreprise sur l'Inde et même sur la Chine; les inquiétudes qu'en devraient concevoir les

Anglais; le nombre de troupes que la Russie devrait employer, leur point de départ, la route qu'elles auraient à suivre, les richesses métalliques qu'elles en rapporteraient, etc., etc.; et il a donné, sur la plupart de ces points des détails bien précieux. J'ai le regret de n'en trouver ici que l'indication, et je n'oserais me fier à mes souvenirs pour les reproduire.

L'Empereur a passé de là à ce qu'il appelait la situation admirable de la Russie contre le reste de l'Europe, à l'immensité de sa masse d'invasion. Il peignait cette puissance assise sous le pôle, adossée à des glaces éternelles qui au besoin la rendaient inabordable; elle n'était attaquable, disait-il, que trois ou quatre mois ou un quart de l'année, tandis qu'elle avait toute l'année entière, ou les douze mois contre nous; elle n'offrait aux assaillans que les rigueurs, les souffrances, les privations d'un sol désert, d'une nature morte ou engourdie, tandis que ses peuples ne se lançaient qu'avec attrait vers les délices de notre midi.

Outre ces circonstances physiques, ajoutait l'Empereur, à sa nombreuse

population sédentaire, brave, endurcie, dévouée, passive, se joignaient d'immenses peuplades, dont le dénuement et le vagabondage sont l'état naturel. On ne peut s'empêcher de frémir, disait-il, à l'idée d'une telle masse, qu'on ne saurait attaquer ni par les côtés, ni sur les derrières; qui débordent impunément sur vous, inondant tout si elle triomphe, ou se retirant au milieu des glaces, au sein de la désolation, de la mort, devenues ses réserves si elle est défaite; le tout avec la facilité de reparaître aussitôt si le cas le requiert. N'est-ce pas là la tête de l'hydre, l'Antée de la fable, dont on ne saurait venir à bout qu'en le saisissant au corps et l'étouffant dans ses bras; mais où trouver l'Hercule? Il n'appartenait qu'à nous d'oser y prétendre, et nous l'avons tenté gauchement, il faut en convenir.

L'Empereur disait que dans la nouvelle combinaison politique de l'Europe, le sort de cette partie du monde ne tenait plus qu'à la capacité, aux dispositions d'un seul homme. « Qu'il se trouve, » disait-il, un Empereur de Russie vaillant, impétueux, capable, en un mot

« un Czar qui ait de la barbe au menton » (ce qu'il exprimait, du reste, beaucoup plus énergiquement), et l'Europe est à lui. Il peut commencer ses opérations sur le sol allemand même, à cent lieues des deux capitales, Berlin et Vienne, dont les souverains sont les seuls obstacles. Il enlève l'alliance de l'un par la force, et avec son concours, abat l'autre d'un revers; et dès cet instant il est au cœur de l'Allemagne, au milieu des princes du second ordre, dont la plupart sont ses parens ou attendent tout de lui. Au besoin, si le cas le requiert, il jette en passant, par-dessus les Alpes, quelques tisons enflammés sur le sol italien, tout prêt pour l'explosion, et marche triomphant vers la France, dont il se proclame de nouveau le libérateur. Assurément, moi, dans une telle situation, j'arriverais à Calais à temps fixe et par journées d'étape, et je m'y trouverais le maître et l'arbitre de l'Europe.... Et après quelques instans de silence, il a ajouté : « Peut-être, mon cher, êtes-vous tenté de me dire, comme le ministre de Pyrrhus à son maître : Et après tout, à quoi bon? Je réponds : A

» fonder une nouvelle société, et à sauver  
 » de grands malheurs. L'Europe attend,  
 » sollicite ce bienfait; le vieux système  
 » est à bout, et le nouveau n'est point  
 » assis, et ne le sera pas sans de longues  
 » et furieuses convulsions encore. »

L'Empereur a gardé de nouveau le silence; mesurant avec un compas des distances sur la carte, et disait Constantinople placée pour être le centre et le siège de la domination universelle, etc.

Il est revenu ensuite sur l'Inde anglaise, et m'a demandé si j'étais bien au fait de son histoire. Je lui ai dit le peu que j'en savais.

Elisabeth créa une compagnie des Indes, en vertu de sa prérogative royale, Cent ans plus tard, le parlement en créa une autre. Bientôt après, ces deux compagnies, qui se nuisaient par leur concurrence, furent réunies dans une même charte nationale.

En 1716, la compagnie obtint des souverains de l'Inde, le fameux firman ou charte indienne, pour exporter et importer sans payer aucun droit.

En 1741, la compagnie, pour la première fois, interféra militairement dans la politique de l'Inde, en opposition à

la compagnie française, qui prit le parti adverse. Depuis ce temps les deux nations se battirent sur ce terrain éloigné toutes les fois qu'elles eurent la guerre en Europe. La France eut un moment très-brillant dans la guerre de 1740; elle fut écrasée dans celle de 1755, soutint l'égalité dans celle de 1779, et disparut tout à fait dans celle de la révolution.

Aujourd'hui la compagnie des Indes anglaises domine toute la péninsule, qui compte une population de plus de soixante millions, dont vingt sont ses sujets, vingt autres ses tributaires ou ses alliés; le reste se trouve enchaîné dans son système, et forcé de marcher avec elle\*.

Telle est cette fameuse compagnie des Indes qui se trouve tout à la fois marchande et souveraine, dont les richesses se composent des profits de son commerce et des revenus de son territoire; d'où il résulte que le marchand est souvent poussé par l'ambition du

\* Ceci a été écrit en 1816, avant les derniers événemens de l'Inde, qui semblent avoir accompli la sujétion de toute la péninsule.

souverain, et que le souverain combine, ordonne, exécute avec la cupidité du marchand; c'est dans cette circonstance toute particulière, dans ce double caractère ainsi que dans la nature et le nombre des employés, la distance du théâtre sur lequel on opère, qu'il faut chercher la clef des progrès, des mesures, des tiraillemens, des contradictions, des désordres et des clameurs qui composent l'histoire de cette célèbre compagnie.

La compagnie des Indes anglaises a été long-temps tout à fait maîtresse et indépendante; elle était et continue d'être représentée par une cour de directeurs choisis par la masse des propriétaires; ces directeurs délèguent et dirigent dans l'Inde, par leurs dépêches, une régence ou conseil composé d'un gouverneur et de quelques assesseurs qui y représentent et y exercent l'autorité souveraine.

En 1767, pour la première fois, la couronne mit en avant des droits sur son territoire et ses revenus; mais la compagnie acheta le désistement pour un subside de dix ou douze millions de francs.

Vers 1775, la compagnie des Indes, se trouvant extrêmement dérangée dans ses affaires, eut recours au Parlement, qui profita de ses embarras pour consacrer sa dépendance. Il traça des réglemens politiques, judiciaires et financiers auxquels il soumit toutes les possessions de cette compagnie; mais ces réglemens ne furent point heureux: ils portèrent le désordre au comble dans la péninsule de l'Inde, en y introduisant surtout une cour suprême de justice qui se montra la rivale du conseil souverain, et qui, chargée d'introduire les lois anglaises dans le pays, porta le bouleversement et l'effroi parmi les naturels. La fureur des partis, leurs dénonciations réciproques, leurs plaintes, leurs déclamations, nous ont transmis des actes odieux, une rapacité sans frein, une tyrannie atroce. Cette époque est la plus orageuse et la moins honorable de l'histoire de la compagnie.

En 1785, pour y porter un remède radical, M. Fox, alors ministre, proposa son fameux bill dont le non-succès le fit sortir du ministère. L'année suivante, M. Pitt, qui avait été son antagoniste, en présenta un autre qui com-

mença sa grande réputation, et qui gouverne encore aujourd'hui la compagnie. Le bill de M. Fox était une véritable saisie judiciaire; il retirait à la compagnie toutes ses propriétés, et les plaçait en régie entre les mains d'un comité chargé de gérer pour elle, de liquider ses dettes, et de disposer de tous les emplois. Les membres du comité, nommés par le Roi ou le parlement, devaient être inamovibles, et siéger jusqu'à ce qu'ils eussent mis les affaires sur un meilleur pied. On cria de toute part sur un ordre de chose qui, disait-on, allait mettre entre les mains de quelques-uns de si grands intérêts, un si grand patronage, une si énorme influence. C'était, disait-on, introduire un quatrième pouvoir dans l'Etat, créer un rival à la couronne même. On fut jusqu'à accuser M. Fox de vouloir se perpétuer dans le ministère, et se ménager une espèce de souveraineté occulte supérieure à celle du Roi; car comme il était ministre, et gouvernait en ce moment le parlement, il eût nommé et gouverné ce comité. A l'aide de l'influence de ce comité, il eût composé et gouverné le parlement, et à l'aide du

parlement, il eût consacré et perpétué le comité: il n'y avait plus de fin. La clameur fut extrême, et le Roi en fit une affaire personnelle. Il en appela à ses propres amis, à ceux qui, dans la chambre des pairs, lui étaient attachés de cœur, comme d'un objet attaquant son existence même. M. Fox échoua, et fut contraint de quitter le ministère.

M. Pitt montra plus de modération en apparence et fut plus adroit: il se contenta, par son bill, de mettre la compagnie en tutelle: il soumit toutes ses opérations à un comité chargé de les reviser et de les contre-signer: il laissa à la compagnie la nomination de tous les employés; mais réserva à la couronne la nomination du gouverneur-général et le veto sur toutes les autres nominations. Ce comité, nommé par le Roi, formait une branche nouvelle dans le ministère. On se récria vivement encore sur l'immense influence que cette mesure allait ajouter à l'autorité royale, et qui devait infailliblement briser, disait-on, l'équilibre constitutionnel. On avait reproché à M. Fox d'avoir voulu tenir cette influence tout à fait étrangère au Roi; on accusa M. Pitt de l'avoir mise toute

entre ses mains. Tout ce que l'un avait voulu faire pour le peuple, disait-on, l'autre le faisait pour le monarque. Et en effet, ces deux caractères distincts, ces deux inconvéniens opposés, étaient toute la différence des deux bills; c'était, au vrai, une bataille décisive entre les Torys et les Wighs. M. Pitt l'emporta, et les Torys triomphèrent.

Les vices du bill de M. Fox sont demeurés hypothétiques, puisqu'ils n'ont pas été mis en essai; mais les inconvéniens prévus de celui de M. Pitt se sont formellement accomplis: l'équilibre des pouvoirs a été rompu, la vraie constitution d'Angleterre a cessé d'exister, l'autorité royale, journallement accrue, a tout envahi, et marche aujourd'hui sans obstacle dans la grande route de l'arbitraire et de l'absolu.

Les ministres disposent du parlement par une majorité qu'ils ont créée, majorité qui perpétue leurs pouvoirs, et légalise leurs violences. Ainsi la liberté anglaise est enchaînée chaque jour davantage au nom et par les formes mêmes qui devraient la défendre, et l'avenir paraît sans remède, ou menace des plus grands malheurs! Quels plus funestes

résultats eût donc pu produire le plan de M. Fox? car les grandes altérations de la constitution anglaise sont en effet venues de l'Inde. Le poids que M. Fox voulait mettre du côté populaire eût-il donc pu être aussi désastreux pour la liberté que celui dont M. Pitt a surchargé la prérogative royale.

Aussi, bien des gens prononcent hardiment aujourd'hui que M. Fox avait raison, qu'il était bien plus sage, et ne pouvait être aussi nuisible que son rival.

Aux noms de Pitt et de Fox, l'Empereur s'est arrêté long-temps sur leur caractère, leur système et leurs actes; et il a terminé en répétant ce qu'il a déjà dit plus d'une fois: « M. Pitt a été  
 » le maître de toute la politique euro-  
 » péenne; il a tenu dans ses mains le sort  
 » moral des peuples; il en a mal usé; il  
 » a incendié l'univers, et s'inscrira dans  
 » l'histoire à la manière d'Érostrate,  
 » parmi des flammes, des regrets et des  
 » larmes!..... D'abord, les premières  
 » étincelles de notre révolution, puis  
 » toutes les résistances au vœu national;  
 » enfin tous les crimes horribles qui en  
 » furent la conséquence, sont son ou-



» vrage. Cette conflagration universelle  
 » de vingt-cinq ans; ces nombreuses  
 » coalitions qui l'ont entretenue; le bou-  
 » leversement, la dévastation de l'Eu-  
 » rope; les flots du sang des peuples qui  
 » en ont été la suite; la dette effroyable  
 » de l'Angleterre, qui a payé toutes ces  
 » choses; le système pestilentiel des em-  
 » prunts, sous lequel les peuples de-  
 » meurent courbés; le malaise universel  
 » d'aujourd'hui, tout cela est de sa façon.  
 » La postérité le reconnaîtra; elle le si-  
 » gnalera comme un vrai fléau: cet  
 » homme, tant vanté de son temps, ne  
 » sera plus un jour que le génie du mal;  
 » non que je le tienne pour atroce, ni  
 » même que je doute qu'il ne fût con-  
 » vaincu qu'il faisait le bien: la Saint-  
 » Barthélemi a bien eu ses persuadés; le  
 » Pape et les cardinaux en ont chanté  
 » un *Te Deum*, et parmi tous ces bonnes  
 » gens il s'en trouvait bien, sans doute,  
 » quelques-uns de bonne foi. Voilà les  
 » hommes, leur raison, leurs jugemens!  
 » Mais ce que la postérité reprochera  
 » surtout à M. Pitt, ce sera la hideuse  
 » école qu'il a laissée après lui; le ma-  
 » chiavélisme insolent de celle-ci, son

» immoralité profonde, son froid égoïsme,  
 » son mépris pour le sort des hommes ou  
 » la justice des choses.

» Quoi qu'il en soit, par admiration  
 » réelle ou pure reconnaissance, ou  
 » même encore simple instinct et seule  
 » sympathie, M. Pitt a été et demeure  
 » l'homme de l'aristocratie européenne;  
 » c'est qu'en effet il y a eu en lui du Sylla.  
 » C'est son système qui a ménagé l'as-  
 » servissement de la cause populaire et  
 » le triomphe des patriciens. Quant à  
 » M. Fox, ce n'est pas chez les Anciens  
 » qu'il faut lui chercher un modèle, c'est  
 » à lui d'en servir, et son école tôt ou tard  
 » doit régir le monde. »

L'Empereur s'est fort étendu alors sur  
 M. Fox; il répétait l'avoir fort goûté,  
 beaucoup aimé. Il avait placé son buste  
 à la Malmaison avant de le connaître  
 personnellement. Il a conclu en disant  
 ce qu'il a déjà exprimé souvent et sous  
 bien des formes: « Assurément l'instant  
 » de la mort de M. Fox est une des fata-  
 » lités de ma carrière, a-t-il dit; s'il eût  
 » continué de vivre, les affaires eussent  
 » pris une tout autre tournure, la cause  
 » des peuples l'eût emporté, et nous

« eussions fixé un nouvel ordre de choses  
« en Europe. »

L'Empereur, revenant ensuite à la  
compagnie des Indes, a dit que c'était  
une grande question que le monopole  
d'une compagnie, ou la liberté du com-  
merce pour tous. « Une compagnie, ob-  
servait-il, plaçait de très-grands avan-  
tages entre les mains de quelques-uns  
qui peuvent faire très-bien leurs affai-  
res, tout en négligeant celles de la  
masse; aussi toute compagnie dégéné-  
rait-elle bientôt en oligarchie, toujours  
amie du pouvoir, et prête à lui donner  
secours; et, sous ce rapport, les com-  
pagnies tenaient tout à fait du vieux  
temps et des anciens systèmes. Le com-  
merce libre, au contraire, tenait à  
toutes les classes, agitait toutes les  
imaginations, remuait tout un peuple;  
il était tout à fait identique avec l'é-  
galité, portait naturellement à l'indé-  
pendance; et, sous ce rapport, tenait  
beaucoup plus à notre système mo-  
derne.

« Après le traité d'Amiens, qui ren-  
dait à la France ses possessions dans  
l'Inde, j'ai fait discuter devant moi,

« long-temps et à fond, cette grande  
« question; j'ai écouté des hommes du  
« commerce, entendu des hommes d'É-  
« tat, et j'ai prononcé pour le commerce  
« libre, et rejeté les compagnies. »

De là l'Empereur est passé à plusieurs  
points d'économie politique consacrés  
par Smith dans sa Richesse des Nations.  
Il les avouait vrais en principe; mais les  
démontrait faux dans leur application.  
Malheureusement ici encore je ne re-  
trouve que de stériles indications.

Il a terminé en disant: « Jadis on ne  
« connaissait qu'une espèce de propriété,  
« celle du terrain; il en est survenu une  
« nouvelle, celle de l'industrie, aux pri-  
« ses en ce moment avec la première;  
« puis une troisième, celle dérivant des  
« énormes charges perçues sur les admi-  
« nistrés, et qui, distribuées par les mains  
« neutres et impartiales du gouverne-  
« ment, peuvent garantir du monopole  
« des deux autres, leur servir d'intermé-  
« diaire, et les empêcher d'en venir aux  
« mains. » Il appelait cette grande lutte  
de nos jours, la guerre des *champs* con-  
tre les *comptoirs*, celle des *créniaux* contre  
les *métiers*.

« C'est pourtant, disait-il, pour n'a-

» voir pas voulu reconnaître cette grande  
 » révolution dans la propriété, pour s'ob-  
 » tiner à fermer les yeux sur de telles  
 » vérités, qu'on fait tant de sottises au-  
 » jour d'hui, et que l'on s'expose à tant de  
 » bouleversemens. Le monde a éprouvé  
 » un grand déplacement, et il cherche à  
 » se rasseoir; voilà en deux mots, ter-  
 » minait-il, toute la clé de l'agitation  
 » universelle qui nous tourmente. On a  
 » désarrimé le vaisseau, transporté du  
 » lest de l'avant à l'arrière, et de là ces  
 » furieuses oscillations qui peuvent amener  
 » le naufrage à la première tempête,  
 » si l'on s'obstine à vouloir le manœuvrer  
 » comme de coutume, sans avoir obtenu  
 » un équilibre nouveau. »

Ce jour a été riche pour mon Journal. Outre les sujets déjà traités, il a été question de plusieurs autres encore. En parlant des Indes et de la compagnie anglaise, le nom de M. de Suffren a été mentionné.

L'Empereur n'en avait pas une exacte connaissance; il savait confusément que cet officier avait rendu de grands services, et lui, Napoléon, avait, par ce seul sentiment, disait-il, accordé beaucoup à sa famille. Il m'a questionné à son

sujet. Je ne l'avais pas connu, je ne pouvais que lui rendre les traditions du corps. Or, il était admis, lui disais-je, parmi nous dans la marine, que M. de Suffren était, depuis Louis XIV, le seul qui rappelât les grands marins de notre belle époque navale.

M. de Suffren avait du génie, de la création, beaucoup d'ardeur, une forte ambition, un caractère de fer; c'était un de ces hommes que la nature a rendus propres à tout. J'ai entendu des gens très-sensés et très-forts dire que sa mort, en 89, pouvait avoir été une calamité nationale; qu'admis au conseil du Roi, dans la crise du moment, il eût été de taille à donner une autre issue aux affaires. M. de Suffren, très-dur, très-bizarre, extrêmement égoïste, mauvais coucheur, mauvais camarade, n'était aimé de personne, mais était apprécié, admiré de tous.

C'était un homme avec qui l'on ne pouvait pas vivre, et il était surtout fort difficile à commander, obéissait peu, critiquait tout, déclamant sans cesse sur l'inutilité de la tactique, par exemple, et se montrant au besoin le meilleur tacticien. Il en était de même de tout

le reste, c'était l'inquiétude et la mauvaise humeur du génie et de l'ambition qui n'a pas ses coudées franches.

Parvenu au commandement de l'escadre de l'Inde, et conduit au Roi pour prendre congé, un huissier faisait avec peine ouvrir la foule, pour qu'il pût parvenir. « Je vous remercie aujourd'hui, » disait-il à l'huissier en grognant et nazillant d'après sa nature; mais au retour, « Monsieur, vous verrez que je saurai bien me faire faire place moi-même. » Et il tint parole.

Arrivé dans l'Inde, il ouvrit une scène nouvelle à nos armées, il y fit des prodiges qu'on n'a peut-être pas assez appréciés en Europe; ce furent immédiatement des actes et des mœurs de commandement inconnus jusque-là; prenant tout sur lui, osant tout, imaginant tout, prévoyant à tout, démontant ses capitaines au besoin, nommant ses officiers, équipant et faisant combattre des vaisseaux condamnés depuis long-temps; trouvant un hivernage sur les lieux mêmes, dans l'Inde, quand la routine voulait qu'on fût les chercher à douze ou quinze cents lieues de là, à l'île de France; enfin on le vit, devant la

manière de nos jours, s'approcher de la côte, embarquer des soldats qui avaient combattu la veille l'ennemi; aller battre avec eux l'escadre anglaise, et les reporter le lendemain à leur camp pour qu'ils pussent combattre de nouveau. Aussi notre pavillon prit-il tout à coup une supériorité qui dérouta l'ennemi. « Oh! pourquoi cet homme, s'est écrié l'Empereur, n'a-t-il pas vécu jusqu'à moi, ou pourquoi n'en ai-je pas trouvé un de sa trempe, j'en eusse fait notre Nelson, et les affaires eussent pris une autre tournure! Mais j'ai passé tout mon temps à chercher l'homme de la marine, sans avoir jamais rien pu rencontrer. Il y a dans ce métier une spécialité, une technicité qui arrêtaient toutes mes conceptions. Proposais-je une idée nouvelle, aussitôt j'avais Gan-teaume sur les épaules et la section de marine. — Sire, cela ne se peut pas. — Et pourquoi? — Sire, les vents ne le permettent pas, et puis les calmes, les courans; et j'étais arrêté tout court. Comment continuer la discussion avec ceux dont on ne parle pas le langage. Combien de fois, au Conseil d'Etat, leur ai-je reproché d'abuser de cette

» circonstance. A les entendre, il eût  
 » fallu naître dans la marine pour y con-  
 » naître quelque chose. Et je leur ai dit  
 » souvent qu'ils abusaient encore, que  
 » je n'eusse demandé que de faire la tra-  
 » versée de l'Inde avec eux, et qu'au  
 » retour je me serais fait fort d'être aussi  
 » familier avec leur métier qu'avec mes  
 » champs de bataille. Ils n'en croyaient  
 » rien, et revenaient toujours à ce qu'on  
 » ne pouvait être bon marin si on ne s'y  
 » prenait dès le berceau : et ils me firent  
 » faire quelque chose à cet égard qui  
 » m'a long-temps pesé, ce fut l'enrôle-  
 » ment de plusieurs milliers d'enfans de  
 » six à huit ans.

» J'eus beau me débattre, il me fallut  
 » céder à leur unanimité, en les préve-  
 » nant toutefois que j'en chargeais leur  
 » conscience. Qu'en résulta-t-il ? que le  
 » public murmura, déclama beaucoup  
 » et nous couvrit de ridicule, qualifiant  
 » l'opération de massacre des innocens.  
 » Voilà que plus tard, de Winter, Ver-  
 » huel, tous les marins du Nord et d'au-  
 » tres encore sont venus me dire et ont  
 » soutenu que dix-huit, vingt ans, l'âge  
 » de la conscription n'était pas trop tard  
 » pour commencer à être matelot ; les

» Danois, les Suédois y emploient leurs  
 » soldats ; chez les Russes, la flotte n'est  
 » qu'une portion de l'armée principale,  
 » ce qui donne l'avantage inappréciable  
 » de l'avoir en permanence et à deux fins.

» J'avais imaginé moi-même, a-t-il  
 » ajouté, quelque chose de la sorte en  
 » créant mes équipages de haut-bord ;  
 » mais que d'obstacles ne rencontrais-je  
 » pas, que de préjugés j'eus à vaincre,  
 » quelle force de volonté je dus employer  
 » pour parvenir à donner un uniforme à  
 » ces pauvres matelots, à les enrégimen-  
 » ter, à leur faire faire l'exercice ; je  
 » gâtais tout, disait-on, et pourtant de  
 » quelle utilité n'ont-ils pas été ! Quelle  
 » plus heureuse idée que d'avoir deux  
 » services pour une seule paye. Ils n'ont  
 » pas été moins bons matelots, et se sont  
 » montrés les meilleurs des soldats. On  
 » les a trouvés, au besoin, matelots, sol-  
 » dats, artilleurs, pontonniers, tout. Si,  
 » dans la marine, au lieu d'avoir des  
 » obstacles à combattre, j'avais rencon-  
 » tré quelqu'un qui eût abondé dans mon  
 » sens et devancé mes idées, quel résul-  
 » tat n'eussions-nous pas obtenu ; mais  
 » sous mon règne, il n'a jamais pu s'é-  
 » lever dans la marine quelqu'un qui

» s'écartât de la routine, et sût créer.  
 » J'aimais particulièrement les marins,  
 » j'estimais leur courage, j'estimais leur  
 » patriotisme; mais je n'ai jamais pu  
 » trouver entre eux et moi d'intermé-  
 » diaire qui sût les faire agir et les faire  
 » mériter, etc., etc.»

*Jeudi. 7.*

Organisation impériale; préfets, auditeurs au  
 Conseil d'Etat; motifs des gros appointe-  
 mens; intentions futures, etc., etc.

Napoléon, parlant de son organisa-  
 tion impériale, disait qu'il en avait fait  
 le gouvernement le plus compact, de  
 la circulation la plus rapide et des efforts  
 les plus nerveux qui eût jamais existé:  
 » Et il ne fallait rien moins que tout  
 » cela, remarquait-il, pour pouvoir  
 » triompher des immenses difficultés dont  
 » nous étions entourés, et produire toutes  
 » les merveilles que nous avons accom-  
 » plies; l'organisation des préfetures,  
 » leur action, les résultats étaient admi-  
 » rables et prodigieux. La même im-  
 » pulsion se trouvait donnée au même  
 » instant à plus de quarante millions  
 » d'hommes; et, à l'aide de ces centres  
 » d'activité locale, le mouvement était

» aussi rapide à toutes les extrémités  
 » qu'au cœur même.

» Les étrangers qui nous visitaient, et  
 » qui savaient voir et juger, en étaient  
 » émerveillés. Et c'est à cette uniformité  
 » d'action, sur un aussi grand terrain,  
 » qu'ils attribuaient surtout ces prodigieux  
 » efforts, ces immenses résultats,  
 » qu'ils avouaient n'avoir pas pu com-  
 » prendre jusque là.

» Les préfets, avec toute l'autorité et  
 » les ressources locales dont ils se trou-  
 » vaient investis, ajoutait l'Empereur,  
 » étaient eux-mêmes *des Empereurs au*  
 » *petit pied*; et comme ils n'avaient de  
 » force que par l'impulsion première,  
 » dont ils n'étaient que les organes, que  
 » toute leur influence ne dérivait que de  
 » leur emploi du moment, qu'ils n'en  
 » avaient point de personnelle, qu'ils ne  
 » tenaient nullement au sol qu'ils régis-  
 » saient, ils avaient tous les avantages  
 » des anciens grands agens absolus, sans  
 » aucun de leurs inconvéniens. Il avait  
 » bien fallu leur créer toute cette puis-  
 » sance, disait l'Empereur; je me trou-  
 » vais dictateur, la force des circonstances  
 » le voulait ainsi, il fallait donc que tous  
 » les filamens issus de moi se trouvassent

» en harmonie avec la cause première,  
 » sous peine de manquer le résultat. Le  
 » réseau gouvernant dont je couvris le  
 » sol requérait une furieuse tension, une  
 » prodigieuse force d'élasticité, si l'on  
 » voulait pouvoir faire rebondir au loin  
 » les terribles coups dont on nous ajus-  
 » tait sans cesse. Aussi la plupart de ces  
 » ressorts n'étaient-ils, dans ma pensée,  
 » que des institutions de dictature, des  
 » armes de guerre. Quand le temps fût  
 » venu pour moi de relâcher les rênes,  
 » tous mes flamens aussi se seraient  
 » sympathiquement détendus, et nous  
 » aurions alors procédé à notre établis-  
 » sement de paix, à nos institutions  
 » locales. Si nous n'en avions encore  
 » aucune, c'est que la crise ne les admet-  
 » tait pas. Nous eussions infailliblement  
 » succombé tout d'abord si nous en eus-  
 » sions été pourvus dès le principe. Et  
 » puis, il faut le dire, nous n'étions pas  
 » mûrs pour en faire un bon usage. Il ne  
 » faut pas croire que la nation fût déjà  
 » prête pour manier dignement sa li-  
 » berté. La masse avait encore dans l'é-  
 » ducation et le caractère, trop des pré-  
 » jugés du temps passé. Cela serait venu,  
 » nous nous formions chaque jour; mais

» nous avions encore beaucoup à gagner.  
 » Lors de l'explosion de la révolution,  
 » les patriotes en général se trouvèrent  
 » tels par nature, par instinct; ce sen-  
 » timent se trouva dans leur sang, ce  
 » fut chez eux une passion, une frénésie;  
 » et de là l'effervescence, les excès,  
 » l'exagération de l'époque. Mais ce n'est  
 » pas à coups de massue, et par soubre-  
 » sauts, qu'on peut naturaliser le sys-  
 » tème moderne, en jouir; il faut l'im-  
 » planter dans l'éducation, et que ses  
 » racines s'embranchent avec la raison,  
 » la conviction même, ce qui doit infail-  
 » liblement avoir lieu avec le temps,  
 » parce qu'il repose sur des vérités na-  
 » turelles. Mais ceux qui composaient  
 » les générations de nos jours, ajoutait-  
 » il, demeureraient si naturellement do-  
 » minateurs, si avides du pouvoir, l'exer-  
 » çaient avec tant d'importance, pour ne  
 » pas dire plus, et pourtant en même-  
 » temps étaient si prêts, d'un autre côté,  
 » à courir au-devant de la servitude!.....  
 » Nous étions toujours entre ces deux  
 » vices. Dans tous mes voyages, disait-il,  
 » j'étais constamment obligé de dire à  
 » mes premiers officiers, placés à mes  
 » côtés : Mais laissez donc parler M. le

» préfet. Allais-je à quelque subdivision  
 » du département, c'était alors au préfet  
 » que j'étais obligé de dire : mais laissez  
 » donc répondre M. le sous-préfet, ou  
 » M. le maire, tant chacun s'empressait  
 » d'éclipser le voisin, et comprenait peu  
 » le bien qui pouvait dériver d'une com-  
 » munication directe avec moi ! Envoyais-  
 » je mes grands-officiers, mes ministres,  
 » présider les collèges électoraux, et leur  
 » recommandais-je de ne pas se faire  
 » nommer candidats au Sénat, que cette  
 » place leur était assurée par une autre  
 » route, et qu'il fallait laisser cette satis-  
 » faction aux notables des provinces, ils  
 » n'en revenaient pas moins toujours dé-  
 » signés. » Et ceci me rappelle que dans  
 le temps un des ministres (Decrès) me  
 racontait avoir eu une prise avec l'Empe-  
 reur précisément à ce sujet. Il le gron-  
 dait de sa nomination. « Mais, Sire, lui  
 » répondit-il plaisamment, votre in-  
 » fluence est plus forte que votre volonté;  
 » j'ai beau dire que je ne veux pas, que  
 » cela vous déplaît, que vous voulez qu'ils  
 » se réservent ces nominations entre eux,  
 » ils ne connaissent que votre choix, et  
 » je serai renommé tant que vous m'y  
 » enverrez. »

« J'avais, disait encore l'Empereur,  
 » donné des traitemens énormes aux  
 » préfets et autres; mais en fait de pro-  
 » digalité de ma part, faudrait-il encore  
 » savoir distinguer ce qui est de système  
 » ou de circonstances. Celles-ci me for-  
 » çaient à donner de gros appointemens,  
 » l'autre m'eût conduit à obtenir gratui-  
 » tement. A l'origine, lorsqu'il s'agissait  
 » d'attacher des individus, de recom-  
 » poser une société et des mœurs à  
 » l'avenant, de gros traitemens, une vé-  
 » ritable fortune étaient indispensables;  
 » mais le résultat obtenu, et avec le  
 » temps rentré dans l'ordre naturel, mon  
 » intention, au contraire, eût été de  
 » rendre la plupart des hautes fonctions  
 » à peu près gratuites. J'eusse élagué les  
 » nécessaires, qui jamais ne s'appar-  
 » tiennent à eux-mêmes, dont les be-  
 » soins pressans créent l'immoralité  
 » politique; j'eusse amené l'opinion à  
 » solliciter ces emplois pour la pure  
 » considération; ils fussent devenus d'ho-  
 » noraux magistratures, d'immenses  
 » justices de paix remplies par les plus  
 » grandes fortunes chez qui la vocation,  
 » la philanthropie, une honnête ambi-  
 » tion eussent été les premiers guides et



» le gage assuré d'une noble indépen-  
 » dance. Et c'est là ce qui compose vrai-  
 » ment la dignité, la majesté d'une na-  
 » tion, ce qui en élève la renommée et  
 » ramène la morale publique. Or, notre  
 » changement de mœurs à cet égard était  
 » devenu indispensable, et c'est le dé-  
 » goût des places qui eût signalé notre  
 » véritable retour à la haute morale. On  
 » m'a dit ici que cette avidité de places  
 » a passé la mer pour aller infecter nos  
 » voisins. Autrefois les vieux Anglais les  
 » dédaignaient. Voyez si aux Etats-Unis  
 » on en est avide. Cet amour dans un  
 » peuple est le plus grand échec que  
 » puisse éprouver sa moralité. Quand on  
 » veut absolument des places, on se  
 » trouve déjà vendu d'avance. Aujourd'-  
 » d'hui les plus grands personnages en  
 » Angleterre courent après; les grandes  
 » familles, toute la pairie, les recher-  
 » chent. Ils se rejettent sur ce que l'é-  
 » normité des taxes ne leur permet plus  
 » de vivre sans salaire. Pitoyable excuse!  
 » C'est que leurs mœurs publiques sont  
 » encore plus altérées que leurs fortunes.  
 » Quand on en est arrivé, dans une cer-  
 » taine classe, à solliciter les emplois  
 » pour de l'argent, il n'est plus, pour

» une nation, de véritable indépendance  
 » de noblesse, de dignité dans le carac-  
 » tère. Notre excuse à nous pouvait être  
 » dans les bouleversemens et les com-  
 » motions de notre révolution; chacun  
 » avait été déplacé, chacun se sentait  
 » dans la nécessité de se rasseoir, et c'est  
 » pour aider à cette nécessité générale,  
 » et pour que les sentimens délicats se  
 » détruisissent le moins possible, que  
 » j'ai cru devoir doter toutes les places  
 » de tant d'argent, de lustre et de con-  
 » sidération; mais avec le temps j'eusse  
 » changé tout cela par la seule force de  
 » l'opinion. Et qu'on ne croye pas la  
 » chose impossible. Tout devient facile  
 » à l'influence du pouvoir, quand il veut  
 » diriger dans le juste, l'honnête et le  
 » beau, etc., etc.

» Je ménageais à mon fils une situa-  
 » tion des plus heureuses. J'élevais pré-  
 » cisément pour lui à l'école nouvelle la  
 » nombreuse classe des auditeurs au Con-  
 » seil d'Etat. Leur éducation finie et leur  
 » âge venu, ils eussent, un beau jour, ®  
 » relevé tous les postes de l'empire; forts  
 » de nos principes et des exemples de  
 » leurs devanciers, ils se fussent trouvés  
 » tous douze à quinze ans de plus que

» mon fils, ce qui l'eût placé précisément  
 » entre deux générations et tous leurs  
 » avantages : la maturité, l'expérience et  
 » la sagesse, au-dessus; la jeunesse, la  
 » célérité, la prestesse, au-dessous. » Et  
 » comme je m'étonnais qu'il n'eût rien  
 » laissé percer de toutes ces grandes et  
 » belles institutions : « A quoi bon bavarder  
 » là-dessus, me dit-il, on m'eût pris  
 » pour un charlatan, on m'eût suspecté  
 » d'insinuation, de souplesse; l'on se  
 » fût familiarisé à me combattre, et je  
 » serais tombé dans le discrédit. Situé  
 » ainsi que je l'étais, sans l'autorité hé-  
 » réditaire de l'antique tradition, privé  
 » du prestige de ce qu'ils appellent la  
 » légitimité, je ne devais pas permettre  
 » l'occasion d'entrer en lice vis-à-vis de  
 » moi, je devais être tranchant, impé-  
 » rieux, décisif. Vous me dites qu'on a  
 » dit de moi, dans votre faubourg : *Que*  
 » *n'était-il légitime!* Si je l'eusse été, je  
 » n'aurais pas fait davantage, sans doute;  
 » mais il m'eût été permis alors d'avoir  
 » plus de bonhomie, etc. »

*Vendredi 8.*

La Vendée; Charette. — Lamarque. — Tragédies d'Eschyle et de Sophocle, etc. — Véritables tragédies chez les Romains. — La Médée de Sénèque; singularité.

L'Empereur a travaillé avec l'un de nous, ce qui nous a fort réjouis, en nous prouvant qu'il se trouvait mieux.

Il m'a fait demander avant dîner. Le travail semblait l'avoir ranimé, il était fort causant et nous marchions dans son appartement. La Vendée, ses troubles, les chefs qu'elle a montrés, ont été un des sujets remarquables de la conversation.

*Charette* était le seul dont il fit un cas tout particulier. « J'ai lu une histoire de la Vendée : si les détails, les portraits sont exacts, disait-il, *Charette* est le seul grand caractère, le véritable héros de cet épisode marquant de notre révolution; lequel, s'il présente de grands malheurs, n'immole pas du moins notre gloire. On s'y égorge; mais on ne s'y dégrade point : on y reçoit des secours de l'étranger; mais on n'a pas la honte d'être sous sa bannière, et d'en recevoir un salaire jour-

» nalier pour n'être que l'exécuteur de  
 » ses volontés. Oui, a-t-il continué,  
 » Charette me laisse l'impression d'un  
 » grand caractère, je lui vois faire des  
 » choses d'une énergie, d'une audace peu  
 » communes; il laisse percer du génie. »  
 Je lui disais avoir beaucoup connu Cha-  
 rette dans mon enfance, nous avons été  
 gardes de la marine ensemble à Brest,  
 nous y avons partagé long-temps la  
 même chambre, mangé à la même table,  
 et il avait fort surpris par ses exploits et  
 sa brillante carrière, tous ceux de nous  
 qui avaient été liés avec lui. Nous avons  
 jugé Charette assez commun, de peu  
 d'instruction, volontiers atrabilaire et  
 surtout extrêmement indolent. Pas un de  
 nous qui ne l'eût condamné à demeurer  
 dans la foule des insignifiants. Il est bien  
 vrai qu'à mesure qu'il prenait de l'éclat  
 nous nous rappelions et nous aimions  
 à faire ressortir qu'à une de ses pre-  
 mières campagnes dans la guerre d'A-  
 mérique, et devant n'être encore qu'un  
 enfant, sortant de Brest, durant l'hiver,  
 sur un cutter, son bâtiment perdit son  
 mât, ce qui, pour ce genre d'embarca-  
 tion, équivalait à une perte presque cer-  
 taine; le temps était si épouvantable et

la mort si infailible, que les matelots, à  
 genoux et l'esprit perdu, se refusèrent  
 à tout travail qui eût pu les sauver. Le  
 garde de la marine Charette, malgré son  
 extrême jeunesse, en tua un pour con-  
 traindre les autres à travailler; il par-  
 vint en effet, par ce terrible exemple,  
 à décider tout le reste, et l'on sauva le  
 bâtiment. » Eh bien! voyez, disait l'Em-  
 pereur, le vrai caractère perçé tou-  
 jours dans les grandes circonstances;  
 voilà l'étincelle qui signala le héros de  
 la Vendée. Il ne faut pas toujours s'y  
 méprendre, il est des dormeurs dont  
 le réveil est terrible. Kléber aussi était  
 d'habitude un endormi; mais dans l'oc-  
 casion, et toujours au besoin, il avait  
 le réveil du lion. » J'ajoutais avoir  
 maintes fois entendu raconter à Cha-  
 rette que dans un certain moment, et  
 d'un élan spontané, les matelots du cut-  
 ter s'étaient écriés d'une commune voix,  
 qu'ils faisaient vœu d'aller en chemise  
 et pieds nus, porter un cierge à Notre-  
 Dame-de-Recouvrance (portion de  
 Brest), si elle obtenait leur salut: » Et  
 vous en croirez ce que vous voudrez,  
 nous ajoutait naïvement Charette; mais  
 il est de fait qu'à peine ils eurent fini

de prononcer leur prière, que le vent tomba subitement, et que dès cet instant commençaient nos espérances de salut. Et les matelots au retour, leurs officiers en tête, accomplirent dévotement leur vœu. Du reste, disais-je, ce ne fut pas la seule circonstance miraculeuse du petit cutter. On était au mois de décembre, la nuit fort longue et des plus obscures; on se savait au milieu des récifs; mais, privé du mât et de tout secours nautique, on flottait à l'aventure, n'attendant de salut que du Ciel, quand on entendit le son d'une cloche. On sonda, et trouvant très-peu de fonds, on jeta l'ancre. Qu'elle ne fut pas, au point du jour, la surprise et la joie de se voir à l'entrée de la rivière de Landernau! La cloche qu'on avait entendue était celle de la paroisse voisine. Or le bâtiment avait merveilleusement traversé les innombrables écueils dont est semée l'entrée de Brest; il avait enfilé le goulet, passé à travers de trois ou quatre cents voiles qui couvraient la rade, et était venu trouver un abri précisément à l'entrée d'une rivière, sur un point calme et tout à fait à l'écart. Voyez, disait l'Empereur, toute la différence

du tâtonnement des hommes, à la marche assurée, franche de la nature; ce qui vous étonne si fort, devait arriver. Très-probablement qu'avec toutes nos connaissances humaines, le trouble, les erreurs de nos sens, eussent amené le naufrage du bâtiment. Au travers de tant de chances malheureuses, la nature l'a sauvé sans hésitation, la marée s'en est saisie, et la force du courant l'a conduit, sans péril, précisément au milieu de chaque chenal: de la sorte il ne devait, il ne pouvait pas périr, etc.

Et revenant sur la guerre de la Vendée, il a rappelé qu'il avait été tiré de l'armée des Alpes pour passer à celle de la Vendée, et qu'il avait préféré donner sa démission, à poursuivre un service dans lequel, d'après les impulsions du temps, il n'eût pu concourir qu'à du mal, sans pouvoir personnellement prétendre à aucun bien. Il a dit qu'un des premiers soins de son consulat avait été de pacifier tout à fait ce malheureux pays, et de lui faire oublier ses désastres. Il avait beaucoup fait pour lui; la population en avait été reconnaissante; et quand il l'avait traversé, les prêtres

mêmes avaient semblé lui être sincèrement des plus favorables. « Aussi, ajoutait-il, les dernières insurrections n'avaient-elles plus le même caractère que la première : ce n'était plus du pur fanatisme ; mais seulement de l'obéissance passive à une aristocratie dominatrice. Quoi qu'il en soit, Lamarque, que j'y avais envoyé au fort de la erise, y fit des merveilles et surpassa mes espérances. » Et de quel poids n'eussent pas pu devenir ses actes dans la grande lutte ; car les chefs vendéens les plus distingués, ceux sans doute qui recueillent en ce moment les bienfaits de la Cour, ont reconnu, entre les mains de ce général, Napoléon pour Empereur, même après Waterloo, même après son abdication. Fut-ce de la part de Lamarque ignorance du véritable état des choses, ou seulement pure fantaisie de vainqueur ? Toutefois le voilà dans l'exil : il est du nombre des trente-huit. « C'est qu'il est plus facile de proscrire que de vaincre, etc., etc. »

Il a pris en vie à l'Empereur de venir dîner avec nous. C'était la première fois depuis son incommodité, c'est-à-dire depuis seize jours. Cela nous semblait

une petite fête, toutefois nous ne pouvions nous empêcher de remarquer avec douleur une grande altération dans tous ses traits et des traces visibles d'une aussi longue réclusion.

Après dîner, on a repris les lectures depuis si long-temps interrompues. L'Empereur nous a lu l'Agamemnon d'Eschyle, dont il a fort admiré l'extrême force, jointe à la grande simplicité. Nous étions frappés surtout de la gradation de terreur qui caractérise les productions de ce père de la tragédie. Et c'est pourtant là, faisait-on observer, l'étincelle première à laquelle se rattache notre belle lumière moderne.

Après l'Agamemnon d'Eschyle, l'Empereur a fait venir l'Œdipe de Sophocle, qui nous a également fait le plus grand plaisir, et l'Empereur a répété qu'il regrettait fort de ne l'avoir point fait jouer de la sorte à Saint-Cloud.

Talma avait toujours combattu cette idée ; mais l'Empereur disait être fâché de n'avoir point insisté. « Non que j'eusse voulu essayer, ajoutait-il, d'en ramener la mode ou de corriger notre théâtre, Dieu m'en garde ; mais seulement parce que j'eusse aimé à juger des impres-

» sions de la facture antique sur nos dis-  
» positions modernes. Il était persuadé  
qu'un tel spectacle eût fait grand plaisir,  
et il se demandait quel effet eussent pu  
produire, avec notre goût moderne, le  
coryphée et les chœurs grecs, etc., etc.

Il est passé de là à l'OEdipe de Vol-  
taire, qu'il a beaucoup vanté. Cette pièce  
lui présentait, disait-il, la plus belle  
scène de notre théâtre. Quant à ses  
vices, les amours si ridicules de Phi-  
loctète, par exemple, il ne fallait point  
en accuser le poète, mais bien les mœurs  
du temps et les grandes actrices du jour,  
qui imposaient la loi. Cet éloge de Vol-  
taire nous a frappé : il était nouveau  
pour nous, tant il était rare dans la  
bouche de l'Empereur.

A onze heures, et déjà couché, l'Em-  
pereur m'a fait appeler et a continué à  
causer sur notre théâtre et sur celui des  
Grecs et des Romains, au sujet desquels  
il a dit beaucoup de choses fort curieuses.

D'abord il s'étonnait que les Romains  
n'eussent point de tragédies; puis il con-  
venait qu'elles eussent été peu propres  
à les émouvoir sur le théâtre; qu'elles  
se donnaient en réalité dans leurs cir-  
ques. Les combats des gladiateurs, di-

» sait-il, celui des hommes livrés aux  
» bêtes féroces, étaient bien autrement  
» terribles que toutes nos scènes drama-  
» tiques ensemble; et c'étaient là, du  
» reste, les seules tragédies, remarquait-  
» il, propres à la trempe robuste, aux  
» nerfs d'acier des Romains. »

Toutefois les Romains ont eu, disions-  
nous, quelques essais de tragédie pro-  
duits par Sénèque; et sa Médée, par  
parenthèse, présente une circonstance  
bien bizarre : c'est que le chœur y pré-  
dit distinctement la découverte de l'A-  
mérique, opérée quatorze cents ans  
plus tard. « Un nouveau Typhon, y est-  
» il dit, enfant de la terre, ira, dans les  
» siècles à venir, découvrir vers l'Occi-  
» dent des régions éloignées, et Thule  
» ne sera plus l'extrémité de l'univers\* »

..... venient annis  
Sæcula series quibus oceanus  
Vincula rerum laxet, et ingens  
Pateat tellus, Typhaque novos  
Detegat orbes, nec sit terris ultima Thule.

Fin du chœur du 2<sup>e</sup> acte de la Médée de  
Sénèque.

Samedi 9.

L'Empereur beaucoup mieux. — Lui sauter!  
— M<sup>me</sup> R..... de Saint-J... d'A..... — Les  
deux Impératrices. — Dépenses de José-  
phine; mécontentement de l'Empereur;  
anecdotes caractéristiques de l'Empereur.

L'Empereur était infiniment mieux; entouré de nous, il parlait des prodiges du début de sa carrière, et disait qu'ils avaient dû créer une grande impression dans le monde. Une telle impression, a repris quelqu'un, qu'on avait été tenté d'y apercevoir du surnaturel; et, à ce sujet, il a cité une anecdote qui, dans le temps, avait couru les salons de Paris. Dans un quartier de la capitale, un nouvellement entre, tout effaré, dans un cercle, annonçant que Bonaparte vient de périr à l'instant: il raconte l'explosion de la machine infernale, et termine en disant: « Le voilà sauté en l'air. — *Lui sauter!* s'écria un vieil Autrichien, qui avait écouté de toutes ses oreilles, et qui avait encore présentes toutes les crises désespérées dont il avait vu sortir miraculeusement le jeune général de l'armée d'Italie; *lui sauter!* Ah! vous connaissez bien votre homme, et moi

je vous gage qu'à l'heure qu'il est il se porte mieux que nous tous. Je le connais de longue main avec toutes ses drôleries! »

Dans un autre moment, M<sup>me</sup> R..... de Saint-J... d'A..... ayant été mentionnée, et quelqu'un ayant dit à l'Empereur combien elle avait montré d'attachement pour lui durant son séjour à l'île d'Elbe. « Qui? elle? s'est écrié l'Empereur avec surprise et satisfaction. — « Oui, Sire. — Ah! pauvre femme, a-t-il ajouté avec le geste et l'accent du regret, et moi qui l'avais pourtant si maltraitée! Eh bien! voilà qui paye du moins pour les renégats que j'avais tant comblés...! » Et après quelques secondes de silence, il a dit significativement: « Il est bien sûr qu'ici bas on ne connaît véritablement les âmes et les sentimens qu'après de grandes épreuves! »

L'Empereur, à dîner, était fort bien, très-content et même gai; il se félicitait d'avoir passé sa dernière crise sans s'être soumis à la médecine, sans avoir payé tribut au docteur; et c'est ce qui faisait celui-ci, disions-nous; il se serait contenté de si peu, le plus léger acte eût suffi! Il n'eût demandé que le billet de

confession du clergé, disait l'Empereur, tout en riant beaucoup de la chose, et ajoutant que, par pure complaisance, il avait été jusqu'à essayer un gargarisme, qu'il avait trouvé d'une acidité violente et qui lui avait fait mal, faisant observer en cela qu'il ne lui fallait que des remèdes extrêmement doux, tous les autres le crispant infailliblement. « Au physique comme au moral, disait-il, il faut me prendre par la douceur, autrement je me cabre. »

Le cours de la conversation a conduit l'Empereur encore une fois sur le compte des Impératrices Joséphine et Marie-Louise. Il a multiplié sur elles les détails les plus aimables et les plus circonstanciés, et a terminé par son adage ordinaire, que l'une était les grâces et tous leurs charmes; l'autre, l'innocence et tous ses attraits.

L'Empereur détaillait ce qu'avait coûté la Malmaison : environ trois ou quatre cent mille francs; c'est-à-dire tout ce qu'il possédait alors, disait-il, et il énumérait ensuite tout ce que pouvait avoir reçu de lui l'Impératrice Joséphine; concluant qu'avec un peu d'ordre et de régularité seulement, elle eût bien dû

laisser peut-être cinquante ou soixante millions. « Son gaspillage, disait l'Empereur, faisait mon supplice. Calculeur comme je le suis, il devait être dans ma nature d'aimer mieux donner un million que de voir gaspiller cent mille francs. » Il nous racontait comment étant tombé un jour sans être attendu dans le petit cercle du matin de Joséphine, il avait trouvé une dame professant, à la lettre, modes et chiffons. « Mon apparition subite causa, » disait-il, un grand désordre dans la séance académique. C'était une célèbre marchande de modes, une de ces fameuses du jour, à laquelle j'avais fait défendre positivement d'approcher de l'Impératrice, qu'elle ruinait. Je donnai quelques ordres inaperçus, et à sa sortie on s'en empara; elle fut conduite à Bicêtre. Ce fut un grand bruit dans tout Paris, le plus grand des scandales, disait-on. Le bon ton fut de lui rendre visite, et il y eut à sa porte une file de voitures. La police vint m'en faire part. « Tant mieux, dis-je; vous ne lui avez point fait de mal? elle n'est point au cachot? — Non, Sire, elle a plusieurs pièces, elle tient salon. — Eh bien!



» laissez crier; tant mieux si l'on prend  
 » ceci pour un acte de tyrannie, ce sera  
 » un coup de diapason pour un grand  
 » nombre; très-peu leur montrera que  
 » je pourrais faire beaucoup, etc. » Il  
 nous a cité aussi un autre célèbre mo-  
 diste, qu'il disait être le plus insolent  
 personnage qu'il eût jamais rencontré  
 dans toute sa carrière. « Lui ayant adressé  
 la parole, disait Napoléon, un jour que  
 j'examinais un trousseau de famille  
 fourni par lui, il avait osé m'entre-  
 prendre, moi, à qui certes on ne man-  
 geait pas dans la main; il fit ce que  
 personne en France n'eût osé tenter,  
 il se mit à me démontrer fort abon-  
 damment que je ne donnais pas assez  
 à l'Impératrice Joséphine, qu'il deve-  
 nait impossible de l'habiller à ce prix.  
 Je l'arrêtai au milieu de son imperti-  
 nente éloquence, d'un seul regard: il  
 en demeura comme terrassé. »

Après dîner, l'Empereur était à peine  
 rentré dans sa chambre, qu'il m'a fait  
 demander, bien qu'il fût déjà dans son  
 lit; et il m'a retenu fort tard, continuant  
 très-gaîment la conversation du dîner,  
 et passant de là à beaucoup d'autres  
 objets. Il se trouvait infiniment mieux,

et avait babillé, disait-il, avec plaisir.  
 Pour nous, il nous avait, au fait, donné  
 une soirée charmante. Néanmoins il  
 toussait beaucoup, c'était même ce qui  
 avait interrompu notre veillée, en le for-  
 cant de se lever de table. « J'aurai pris  
 trop de tabac sans y songer, m'a-t-il  
 dit: je suis une bête d'habitude, la  
 conversation m'aura distrait; vous de-  
 vriez, mon cher, dans pareil cas, m'ô-  
 ter ma tabatière: c'est ainsi qu'on sert  
 ceux qu'on aime, etc., etc. »

*Dimanche 10.*

Guerre sur les grandes routes. — Dumouriez  
 plus audacieux que Napoléon. — Détails sur  
 la princesse Charlotte de Galles, le prince  
 Léopold de Saxe-Cobourg, etc.

Depuis quelques jours, l'Empereur  
 dans ses lectures, s'occupe de guerre,  
 de fortifications, d'artillerie, etc. Il a  
 parcouru Vauban, le Dictionnaire de  
 Gassendi, quelques campagnes de la  
 révolution, et la Tactique de Guibert,  
 qui l'attache fort. En revenant, à ce  
 sujet, sur des généraux déjà cités plu-  
 sieurs fois ailleurs: « Ils ne savaient,  
 disait-il, faire la guerre que sur les  
 grandes routes et à la portée du canon,

» lorsque leur champ de bataille eût dû  
» embrasser la totalité du pays. »

A dîner il a parlé de la campagne de Dumouriez en Champagne, qu'il venait de lire. Il faisait peu de cas du duc de Brunswick, qui, avec un projet offensif, n'avait fait, disait-il, que dix-huit lieues en quarante jours. Mais d'un autre côté, il blâmait fort Dumouriez, dont il avait trouvé la position trop audacieuse. « Et de ma part on doit prendre cela pour beaucoup, a-t-il ajouté, car je me regarde comme l'homme le plus audacieux, en guerre, qui peut-être ait jamais existé, et bien certainement je ne serais pas resté dans la position de Dumouriez, tant elle m'eût présenté de dangers. Je n'explique sa manœuvre qu'en me disant qu'il n'aura pas osé se retirer. Il aura jugé encore plus de périls dans la retraite qu'à demeurer. Wellington s'était mis dans ce cas avec moi le jour de Waterloo. »

» Les Français sont les plus braves qu'on connaisse; dans quelque position qu'on les essaye ils se battent; mais ils ne savent pas se retirer devant un ennemi victorieux. S'ils ont le moindre échec, ils n'ont plus ni tenue ni

» discipline; ils vous glissent dans la main. Voilà, je suppose, quel aura été le calcul de Dumouriez, etc.; ou bien encore, peut-être, quelque négociation secrète que nous ignorons. »

Dans le jour, des papiers publics qu'on nous a procurés parlaient du mariage du prince Léopold de Saxe-Cobourg avec la princesse Charlotte de Galles.

L'Empereur a dit : « Ce prince Léopold a pu être mon aide-de-camp : il l'a sollicité de moi, et je ne sais ce qui aura arrêté sa nomination. Il est fort heureux pour lui de n'avoir pas réussi : ce titre lui aurait coûté sans doute le mariage qu'il fait en cet instant; et puis, observait l'Empereur, qu'on vienne nous dire ce qui est heur ou malheur ici bas dans la vie des hommes!..... »

La conversation s'est engagée alors sur la princesse Charlotte d'Angleterre. Quelqu'un disait qu'elle était extrêmement populaire à Londres, et donnait des signes non équivoques de beaucoup de caractère. C'était un adage parmi beaucoup d'Anglais, qu'elle recommencerait Elisabeth. Elle-même, prétendait-on, n'était pas sans quelques pensées à cet égard. Le narrateur disait s'être

trouvé à Londres en 1814, précisément quand cette jeune princesse, à la suite des outrages faits à sa mère en présence des souverains alliés, s'était évadée de chez le Prince Régent, son père, avait sauté dans le premier fiacre offert à sa vue, et volé à la demeure de sa mère, qu'elle adorait. La gravité anglaise se montra indulgente en cette occasion; on se plut généralement à trouver l'excuse d'une inconséquence aussi grave dans la moralité même du sentiment qui l'avait causée. La jeune princesse ne voulait plus sortir de chez sa mère; il fallut que le duc d'York, ou un autre de ses oncles, et peut-être encore le grand-chancelier d'Angleterre, vissent la décider à retourner auprès de son père, lui démontrant que son obstination pouvait exposer sa mère au point de mettre sa vie en péril.

La princesse Charlotte avait déjà fait preuve d'un caractère très-décidé en refusant d'épouser le prince d'Orange, qu'elle repoussait surtout parce qu'elle se serait trouvée dans l'obligation, disait-elle, de vivre parfois hors d'Angleterre; sentiment national qui la rendit encore d'autant plus chère aux Anglais.

Elle ne s'est fixée sur le prince Léopold de Saxe-Cobourg, nous disent les Anglais qui se trouvent ici, que par le seul effet de son propre choix; et elle a annoncé hautement, ajoutent-ils, qu'elle comptait sur d'heureux jours, parce qu'elle n'avait eu d'autre guide que le sentiment. Ce prince lui a beaucoup plu. « Je le crois sans peine, a observé l'Empereur; si je m'en souviens bien, c'est le plus beau jeune homme que j'aye vu aux Tuileries. » On a raconté que les Anglais d'ici avaient cité, il y avait peu de jours, ce qu'ils appelaient une preuve du caractère et de la dignité de leur jeune future souveraine. Un des ministres s'étant rendu chez elle, lors des arrangemens du mariage, pour des détails domestiques à régler, lui fit entendre des propositions qu'elle regarda comme peu faites pour elle. « Milord, lui dit-elle avec fierté, je suis l'héritière de la Grande-Bretagne, je dois un jour en porter la couronne, je le sais, et mon âme s'est mise en rapport avec cette haute destinée; ainsi ne croyez pas pouvoir me traiter autrement. N'allez pas penser que, pour épouser le prince Léopold, je puisse,

» je veuille jamais être *mistriss Cobourg* :  
 » ôtez-vous cela de la tête, etc.»

Cette jeune princesse est l'idole des Anglais, qui se complaisent à voir en elle l'espoir d'un meilleur avenir.

L'Empereur, revenant sur le prince Léopold, qui avait dû être son aide-de-camp, a dit : « Une foule d'autres princes allemands briguaient la même faveur. Lorsque j'eus créé la confédération du Rhin, les souverains qui en faisaient partie ne doutèrent pas que je ne fusse prêt à renouveler, dans ma personne, l'étiquette et les formes du saint empire romain; et tous parmi eux, jusqu'aux rois mêmes, se montraient empressés de former mon cortège, et de devenir, l'un mon grand échanson, l'autre mon grand-panetier, etc. Vers ce temps, les princes allemands avaient, à la lettre, envahi les Tuileries; ils en remplissaient les salons, modestement confondus, perdus au milieu de vous autres. Il est vrai qu'il en était de même des Italiens, des Espagnols, des Portugais, et que la plus grande partie de l'Europe se trouvait rassemblée aux Tuileries!... Le fait est, a conclu l'Empereur, que sous mon règne, Paris a

» été la reine des nations, et les Français le premier peuple de l'univers!...»

Lundi 11.

Divers objets bien importans. — Négociation d'Amiens; début du Premier Consul en diplomatie. — De l'agglomération des peuples de l'Europe. — De la conquête de l'Espagne. — Danger de la Russie. — Bernadotte.

L'Empereur n'est pas sorti de sa chambre. J'ai passé presque toute la journée avec lui, je ne l'ai quitté que pour aller dîner.

Les conversations du jour ont été longues, pleines, et des plus intéressantes; l'Empereur se trouvait fort causant, et ses paroles étaient riches, rapides. Il a parcouru une foule d'objets souvent fort étrangers, bien qu'ils fussent amenés naturellement les uns par les autres. Ils étincelaient d'idées et de faits nouveaux pour moi; malheureusement leur nombre et leur importance même m'en ont fait perdre une partie, et je voudrais pouvoir affirmer que je suis littéral dans ce qui reste; car ma grande occupation à retenir ce qui était passé, m'a souvent rendu distrait pour ce qui arrivait.

Parlant des élémens de la société, il disait : « La *démocratie* peut être *furieuse*; mais elle a des entrailles, on l'émeut; pour l'*aristocratie*, elle demeure toujours froide, elle ne pardonne jamais, etc., etc.

Dans un autre moment, et à la suite d'antécédens, il a dit : « Toutes les institutions ici bas ont deux faces : celle de leurs avantages et celle de leurs inconvéniens; on peut donc, par exemple, soutenir et combattre la *république* et la *monarchie*. Nul doute qu'on ne prouve facilement en théorie, que toutes deux également sont bonnes et fort bonnes; mais, en application, ce n'est plus aussi aisé. » Et il arrivait à dire que l'extrême frontière du gouvernement de plusieurs était l'*anarchie*; l'extrême frontière du gouvernement d'un seul, le *despotisme*; que le mieux serait indubitablement un juste milieu, s'il était donné à la sagesse humaine de savoir s'y tenir. Et il remarquait que ces vérités étaient devenues banales, sans amener aucun bénéfice; qu'on avait écrit, à cet égard, des volumes jusqu'à satiété, et qu'on en écri-

(Nov. 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 259  
rait grand nombre encore, sans s'en trouver beaucoup mieux, etc., etc.

Plus tard, il lui est arrivé de dire encore : « Il n'y a point de despotisme absolu, il n'en est que de relatif; un homme ne saurait impunément en absorber un autre. Si un Sultan fait couper des têtes à son caprice, il perd facilement aussi la sienne, et de la même façon. Il faut que l'excès se déverse toujours de côté ou d'autre; ce que l'Océan envahit dans une partie, il le perd ailleurs; et puis il est des mœurs, certains usages contre lesquels viennent se briser toute puissance. Moi, en Egypte, conquérant, dominateur, maître absolu, exerçant les lois sur la population par de simples ordres du jour, je n'aurais pas osé faire fouiller les maisons, et il eût été hors de mon pouvoir d'empêcher les habitans de parler librement dans les cafés. Ils étaient plus libres, plus parleurs, plus indépendans qu'à Paris : s'ils se soumettaient à être esclaves ailleurs, ils prétendaient et voulaient être libres là. Les cafés étaient la citadelle de leurs franchises, le bazar de leurs opinions. Ils y déclamaient et jugeaient en toute

» hardiesse : on n'eût pu venir à bout de  
 » leur fermer la bouche. S'il m'est arrivé  
 » d'y entrer, on s'y inclinait devant moi,  
 » il est vrai ; mais c'était affaire d'estime  
 » personnelle ; j'étais le seul, on ne l'eût  
 » pas fait pour mes lieutenans, etc.  
 » Quoi qu'il en soit, disait-il à la suite  
 » d'autres objets, voici le pouvoir de  
 » l'unité et de la concentration, ce sont  
 » des faits propres à frapper même le  
 » dernier vulgaire. La France, livrée aux  
 » tirailemens de plusieurs, allait périr  
 » sous les coups de l'Europe réunie ; elle  
 » met le gouvernail aux mains d'un seul,  
 » et aussitôt, moi, Premier Consul, je  
 » donne la loi à toute cette même Eu-  
 » rope.

» Ce fut un singulier spectacle que de  
 » voir les vieux cabinets de l'Europe ne  
 » pas juger l'importance d'un tel chan-  
 » gement, et continuer à se conduire  
 » avec l'unité et la concentration, comme  
 » ils l'avaient fait avec la multitude et  
 » l'éparpillage. Ce qui n'est pas moins  
 » remarquable, c'est que Paul, qui a  
 » passé pour un fou, fut le premier qui,  
 » du fond de sa Russie, apprécia cette  
 » différence ; tandis que le ministère  
 » anglais, réputé si habile et de tant

» d'expérience, fut le dernier. *Je laisse de*  
 » *côté les abstractions de votre révolution,*  
 » m'écrivait Paul, *je me tiens à un fait,*  
 » *il me suffit : à mes yeux vous êtes un*  
 » *gouvernement, et je vous parle, parce*  
 » *que nous pouvons nous entendre, et que*  
 » *je puis traiter.*

» Quant au ministère anglais, il me  
 » fallut vaincre et forcer partout à la paix,  
 » l'isoler absolument du reste de l'Europe  
 » pour parvenir à m'en faire écouter ; et  
 » encore n'entra-t-il en pourparler avec  
 » moi qu'en se traînant dans les ornières  
 » de la vieille routine. Il essayait de m'a-  
 » muser par des longueurs, des proto-  
 » coles, des formes, des étiquettes, des  
 » antécédens, des incidens, que sais-je ?  
 » Je ne fis qu'en rire, je me sentais si  
 » puissant !!!

» Un terrain tout nouveau demandait  
 » des procédés tout nouveaux ; mais les  
 » négociateurs anglais ne semblaient se  
 » douter ni du temps, ni des choses,  
 » ni des hommes. Ma manière les dé-  
 » concerta tout à fait. Je débutai avec  
 » eux en diplomatie comme j'avais fait  
 » ailleurs dans les armes. Voici mes  
 » propositions, leur dis-je tout d'abord ;  
 » nous sommes maîtres de la Hollande,

» de la Suisse, je les abandonne contre  
 » les restitutions que vous aurez à faire  
 » à nous ou à nos alliés; nous sommes  
 » maîtres aussi de l'Italie: j'en aban-  
 » donne une partie, et conserve l'autre,  
 » afin de pouvoir diriger et garantir l'exis-  
 » tence et la durée de tout: voilà mes  
 » bases; à présent édifiez autour ce qu'il  
 » vous plaira, peu m'importe; mais le  
 » but et le résultat doivent demeurer  
 » tels; je n'y changerai rien. Je ne pré-  
 » tends point acheter de vous des con-  
 » cessions; mais faire des arrangemens  
 » raisonnables, honorables et durables;  
 » voilà mon cercle. Vous ne vous doutez,  
 » à ce que je vois, ni de nos situations  
 » ni de nos moyens respectifs; je ne crains  
 » ni vos refus, ni vos efforts, ni tous les  
 » embarras que vous pourriez me créer;  
 » j'ai les bras forts, je ne demande qu'à  
 » porter.

» Ce langage inusité, continuait l'Em-  
 » pereur, eut son effet; on n'avait pré-  
 » tendu que nous amuser à Amiens, et  
 » l'on y traita sérieusement. Ne sachant  
 » par où me toucher, ils m'offrirent de  
 » me faire roi de France. J'en levai les  
 » épaules de pitié. Ils s'adressaient bien...  
 » Roi par la grâce de l'étranger!... Moi

» qui me trouvais déjà souverain par la  
 » volonté du peuple!...

» L'ascendant que je m'étais donné  
 » était tel, que durant les négociations  
 » même, je me fis adjuger par les Ita-  
 » liens la présidence de leur république,  
 » et que cet acte qui dans la diplomatie  
 » ordinaire de l'Europe eût enfanté tant  
 » d'incidens, n'interrompit, n'arrêta rien:  
 » on n'en conclut pas moins, tant ma  
 » brusque franchise m'avait plus servi  
 » que n'eussent pu faire toutes les finas-  
 » series d'usage. Bien des pamphlets et  
 » bien des manifestes qui ne valent guère  
 » mieux, m'ont accusé de perfidie, de  
 » manquer de foi et de parole dans mes  
 » négociations: je ne le méritai jamais;  
 » les autres cabinets, toujours.

» A Amiens, du reste, a-t-il dit, je  
 » croyais de très-bonne foi le sort de la  
 » France, celui de l'Europe, le mien,  
 » fixés; la guerre finie. C'est le cabinet  
 » anglais qui a tout rallumé, c'est à lui  
 » seul que l'Europe doit tous les fléaux  
 » qui ont suivi, lui seul en est responsable.  
 » Pour moi, j'allais me donner unique-  
 » ment à l'administration de la France,  
 » et je crois que j'eusse enfanté des pro-  
 » diges. Je n'eusse rien perdu du côté

» de la gloire, mais beaucoup gagné du  
 » côté des jouissances; j'eusse fait la con-  
 » quête morale de l'Europe, comme j'ai  
 » été sur le point de l'accomplir par les  
 » armes. De quel lustre on m'a privé!

» On ne cesse de parler de mon amour  
 » pour la guerre; mais n'ai-je pas été  
 » constamment occupé à me défendre?  
 » Ai-je remporté une seule grande vic-  
 » toire, que je n'aie immédiatement pro-  
 » posé la paix?

» Le vrai est que je n'ai jamais été maî-  
 » tre de mes mouvemens; je n'ai jamais  
 » été réellement tout à fait moi.

» Je puis avoir eu bien des plans;  
 » mais je ne fus jamais en liberté d'en  
 » exécuter aucun. J'avais beau tenir le  
 » gouvernail, quelque forte que fût la  
 » main, les lames subites et nombreuses  
 » l'étaient bien plus encore, et j'avais la  
 » sagesse d'y céder plutôt que de som-  
 » brer en voulant y résister obstinément.  
 » Je n'ai donc jamais été véritablement  
 » mon maître; mais j'ai toujours été gou-  
 » verné par les circonstances; si bien  
 » qu'au commencement de mon éléva-  
 » tion, sous le consulat, de vrais amis,  
 » mes chauds partisans, me demandaient  
 » parfois, dans les meilleures intentions

» et pour leur gouverne, où je prétendais  
 » arriver; et je répondais toujours que  
 » je n'en savais rien. Ils en demeuraient  
 » frappés, peut-être mécontents, et pour-  
 » tant je leur disais vrai. Plus tard, sous  
 » l'empire, où il y avait moins de fami-  
 » liarité, bien des figures semblaient me  
 » faire encore la même demande, et  
 » j'eusse pu leur faire la même réponse.  
 » C'est que je n'étais point le maître de  
 » mes actes, parce que je n'avais pas la  
 » folie de vouloir tordre les événemens  
 » à mon système; mais au contraire je  
 » pliais mon système sur la contexture  
 » imprévue des événemens; et c'est ce  
 » qui m'a donné souvent les apparences  
 » de mobilité, d'inconséquence, et m'en  
 » a fait accuser parfois; mais était-ce  
 » juste?

Et après avoir traité beaucoup d'au-  
 » tres sujets encore, l'Empereur, plus loin,  
 » disait: « Une de mes plus grandes pen-  
 » sées avait été l'agglomération, la con-  
 » centration des mêmes peuples géogra-  
 » phiques qu'ont dissous, morcelés les  
 » révolutions et la politique. Ainsi l'on  
 » compte en Europe, bien qu'épars,  
 » plus de trente millions de Français,  
 » quinze millions d'Espagnols, quinze



» millions d'Italiens, trente millions d'Allemands : j'eusse voulu faire de chacun de ces peuples un seul et même corps de nation. C'est avec un tel cortège qu'il eût été beau de s'avancer dans la postérité et la bénédiction des siècles. Je me sentais digne de cette gloire!

» Après cette simplification sommaire, observait-il, il eût été plus possible de se livrer à la chimère du beau idéal de la civilisation : c'est dans cet état de choses qu'on eût trouvé plus de chances d'amener partout l'unité des codes, celle des principes, des opinions, des sentimens, des vues et des intérêts. Alors peut-être, à la faveur des lumières universellement répandues, devenait-il permis de rêver, pour la grande famille européenne, l'application du congrès américain, ou celle des Amphictions de la Grèce; et quelle perspective alors de force, de grandeur, de jouissances, de prospérité!

» Quel grand et magnifique spectacle!...  
 » L'agglomération des trente ou quarante millions de Français était faite et parfaite; celle des quinze millions d'Espagnols l'était à-peu-près aussi; car rien n'est plus commun que de

» convertir l'accident en principe: comme je n'ai point soumis les Espagnols, on raisonnera désormais comme s'ils eussent été insoumettables. Mais le fait est qu'ils ont été soumis, et qu'au moment même où ils m'ont échappé, les cortès de Cadix traitaient secrètement avec nous. Aussi, ce n'est pas leur résistance, ni les efforts des Anglais qui les ont délivrés; mais bien mes fautes et mes revers lointains; celle surtout de m'être transporté avec toutes mes forces à mille lieues d'eux, et d'y avoir péri; car personne ne saurait nier que si, dès mon entrée dans ce pays, l'Autriche en ne me déclarant pas la guerre, m'eût laissé quatre mois de séjour de plus en Espagne \*, tout y eût été terminé; le

\* C'est à ce sujet précisément que Napoléon s'exprima ainsi : « La présence du général est indispensable : c'est la tête, c'est le tout d'une armée; ce n'est pas l'armée romaine qui a soumis la Gaule, mais César; ce n'est pas l'armée carthaginoise qui fit du trembler la république aux portes de Rome, mais Annibal; ce n'est pas l'armée macédonienne qui a été sur l'Indus, mais Alexandre; ce n'est pas l'armée française qui a porté la guerre sur le Vésèr et sur l'Inn, mais Turenne; ce n'est pas l'armée prussienne qui a défendu sept ans

» gouvernement espagnol allait se conso-  
 » lider, les esprits se fussent calmés, les  
 » divers partis se seraient ralliés; trois  
 » ou quatre ans eussent présenté chez  
 » eux une paix profonde, une prospérité  
 » brillante, une nation compacte, et j'au-  
 » rais mérité d'eux; je leur eusse épar-  
 » gné l'affreuse tyrannie qui les foule, les  
 » terribles agitations qui les attendent.

» Quant aux quinze millions d'Italiens,  
 » l'agglomération était déjà fort avancée:  
 » il ne fallait plus que vieillir, et chaque  
 » jour mûrissait chez eux l'unité de prin-  
 » cipes et de législation, celle de penser  
 » et de sentir, ce ciment assuré, infailli-  
 » ble des agglomérations humaines. La  
 » réunion du Piémont à la France, celle  
 » de Parme, de la Toscane, de Rome,  
 » n'avaient été que temporaires dans ma  
 » pensée, et n'avaient d'autre but que  
 » de surveiller, garantir et avancer l'é-  
 » ducation nationale des Italiens \*. Et

» la Prusse contre les trois plus grandes puis-  
 » sances de l'Europe, mais Frédéric le Grand.  
 » (*Mémoires de Napoléon, tome 2, page 90.*)

\* Une aussi grande détermination que celle  
 de l'abandon futur de l'Italie, entendue pour  
 la première fois, exprimée de la sorte, en

» voyez si je jugeais bien, et quel est  
 » l'empire des lois communes! Les par-

passant, avec aussi peu d'importance, sans le  
 développement d'aucun motif, l'appui d'aucune  
 preuve, n'eût, je l'avoue, pas plus de poids à  
 mes yeux qu'on n'en doit accorder à ces assertions  
 hasardées qu'amène si souvent et qu'ex-  
 cuse la chaleur des simples conversations. Mais  
 le temps et l'habitude m'ont appris que toutes  
 celles de Napoléon, en pareil cas, emportaient  
 avec elles leur sens plein, entier, littéral. Je  
 les ai trouvées telles toutes les fois que j'ai  
 rencontré les moyens de la vérification; et je  
 le fais observer afin que ceux qui seraient  
 portés à repousser aussi, ne le fissent pas trop  
 légèrement à leur tour, sans avoir employé  
 du moins la recherche des preuves.

Je trouve, par exemple, aujourd'hui dans  
 une dictée de Napoléon au général Montholon,  
 publiée dans les *Mémoires pour servir à l'His-  
 toire de France, vol. 1<sup>er</sup>, page 157*, un déve-  
 loppement si complet, si satisfaisant de la  
 simple phrase que j'avais recueillie de sa con-  
 versation, que je ne puis résister à le trans-  
 crire ici.

\* Napoléon, y est-il dit, voulait recréer la  
 patrie italienne, réunir les Vénitiens, les Mila-  
 nais, les Piémontais, les Génois, les Toscans,  
 les Parmesans, les Modenais, les Romains, les  
 Napolitains, les Siciliens, les Sardes dans une  
 seule nation indépendante, bornée par les  
 Alpes, les mers Adriatique, d'Ionie et Médit-  
 erannée: c'était le trophée immortel qu'il éle-

» ties qui nous avaient été réunies, bien  
» que cette réunion pût paraître de notre

» vait à sa gloire. Ce grand et puissant royaume  
» aurait contenu la maison d'Autriche, sur terre;  
» et sur mer, ses flottes, réunies à celle de Tou-  
» lon, auraient dominé la Méditerranée et protégé  
» l'ancienne route du commerce des Indes par la  
» mer Rouge et Suez. Rome, capitale de cet  
» Etat, était la ville éternelle, couverte par les  
» trois barrières des Alpes, du Pô, des Apen-  
» nins, plus à portée que toute autre de trois  
» grandes îles. Mais Napoléon avait bien des obs-  
» tacles à vaincre. Il avait dit à la consulte de  
» Lyon : *Il me faut vingt ans pour rétablir la*  
» *nation italienne.*

» Trois choses s'opposaient à ce grand des-  
» sein : 1° les possessions qu'avaient les puis-  
» sances étrangères; 2° l'esprit des localités;  
» 3° le séjour des Papes à Rome.

» Dix ans s'étaient à peine écoulés depuis la  
» consulte de Lyon, que le premier obstacle  
» était entièrement levé : aucune puissance étran-  
» gère ne possédait plus rien en Italie : elle était  
» tout entière sous l'influence immédiate de  
» l'Empereur. La destruction de la république  
» de Venise, du roi de Sardaigne, du grand-duc  
» de Toscane, la réunion à l'empire du patri-  
» moine de Saint-Pierre, avaient fait disparaître  
» le second obstacle. Comme ces fondeurs, qui  
» ayant transformé plusieurs pièces de petit ca-  
» libre en une seule de quarante-huit, les jettent  
» d'abord dans le haut fourneau pour les décom-  
» poser, les réduire en fusion; de même les

» part l'injure de l'envahissement, et en  
» dépit de tout leur patriotisme italien,  
» ces mêmes parties ont été précisément  
» celles qui, de beaucoup, nous sont  
» demeurées les plus attachées. Ajour-  
» d'hui qu'elles sont rendues à elles-

» petits Etats avaient été réunis à l'Autriche ou  
» à la France pour être réduits en élémens,  
» perdre leurs souvenirs, leurs prétentions, et  
» se trouver préparés au moment de la fonte.  
» Les Vénitiens, réunis pendant plusieurs années  
» à la monarchie autrichienne, avaient senti  
» toute l'amertume d'être soumis aux Allemands.  
» Lorsque ces peuples rentrèrent sous la domi-  
» nation italienne, ils ne s'inquièrent pas si  
» leur ville serait la capitale, si leur gouverne-  
» ment serait plus ou moins aristocratique. La  
» même révolution s'opéra en Piémont, à Gênes,  
» à Rome, brisés par le grand mouvement de  
» l'empire français.

» Il n'y avait plus de Vénitiens, de Piémon-  
» tais, de Toscans; tous les habitans de la pé-  
» ninsule n'étaient plus qu'Italiens : tout était  
» prêt pour créer la grande patrie italienne. Le  
» grand-duché de Berg était vacant pour la dy-  
» nastie qui occupait momentanément le trône  
» de Naples. L'Empereur attendait avec impa-  
» tience la naissance de son second fils pour le  
» mener à Rome, le couronner roi d'Italie et  
» proclamer l'indépendance de la belle péninsule  
» sous la régence du prince Eugène....»

» mêmes, elles se croient envahies,  
» déshéritées, et elles le sont !....

» Tout le midi de l'Europe eût donc  
» bientôt été compact de localités, de  
» vues, d'opinions, de sentimens et  
» d'intérêts. Dans cet état de choses, que  
» nous eût fait le poids de toutes les na-  
» tions du Nord ? Quels efforts humains  
» ne fussent pas venus se briser contre  
» une telle barrière ?..

» L'agglomération des Allemands de-  
» mandait plus de lenteur, aussi n'avais-je  
» fait que simplifier leur monstrueuse  
» complication ; non qu'ils ne fussent  
» préparés pour la centralisation : ils  
» l'étaient trop au contraire, ils eussent  
» pu réagir aveuglément sur nous avant  
» de nous comprendre. Comment est-il  
» arrivé qu'aucun prince allemand n'ait  
» jugé les dispositions de sa nation, ou  
» n'ait pas su en profiter ? Assurément si le  
» Ciel m'eût fait naître prince allemand,  
» au travers des nombreuses crises de  
» nos jours, j'eusse gouverné infaillible-  
» ment les trente millions d'Allemands  
» réunis ; et pour ce que je crois connaître  
» d'eux, je pense encore que si une fois  
» ils m'eussent élu et proclamé, ils ne

» m'auraient jamais abandonné, et je ne  
» serais pas ici..... » Alors ont suivi des  
» détails et des applications douloureuses.  
» Puis il a repris : « Quoi qu'il en soit,  
» cette agglomération arrivera tôt ou tard  
» par la force des choses ; l'impulsion est  
» donnée, et je ne pense pas qu'après  
» ma chute et la disparition de mon sys-  
» tème, il y ait en Europe d'autre grand  
» équilibre possible que l'agglomération  
» et la confédération des grands peuples.  
» Le premier souverain qui, au milieu  
» de la première grande mêlée, embras-  
» sera de bonne foi la cause des peuples,  
» se trouvera à la tête de toute l'Europe,  
» et pourra tenter tout ce qu'il voudra.

» Que si on me demande à présent  
» pourquoi je ne laissais pas transpirer  
» alors de pareilles idées ? pourquoi je ne  
» les livrais pas à la discussion publique ?  
» Elles eussent été si populaires, me  
» dira-t-on, et l'opinion m'eût été d'un  
» renfort si immense ! Je réponds que  
» la malveillance est toujours beaucoup  
» plus active que le bien ; qu'il existe  
» aujourd'hui tant d'esprit parmi nous,  
» qu'il domine aisément le bon sens,  
» et peut obscurcir à son gré les points  
» les plus lumineux ; que livrer de si hauts

» objets à la discussion publique, c'était  
 » les livrer à l'esprit de cotterie, aux pas-  
 » sions, à l'intrigue, au commérage, et  
 » n'obtenir pour résultat infallible, que  
 » discrédit et opposition. Je calculais  
 » donc trouver un bien plus grand se-  
 » cours dans le secret; alors demeurait  
 » comme en auréole autour de moi, ce  
 » vague qui enchaîne la multitude et lui  
 » plaît; ces spéculations mystérieuses qui  
 » occupent, remplissent tous les esprits;  
 » enfin, ces dénouemens subits et bril-  
 » lans reçus avec tant d'applaudissemens,  
 » et qui créent tant d'empire. C'est ce  
 » même principe qui m'a fait courir mal-  
 » heureusement si vite à Moscou: avec  
 » plus de lenteur j'eusse paré à tout; mais  
 » je m'étais mis dans l'obligation de ne pas  
 » laisser le temps de commenter. Avec  
 » ma carrière déjà parcourue, avec mes  
 » idées pour l'avenir, il fallait que ma  
 » marche et mes succès eussent quelque  
 » chose de surnaturel. » Et alors l'Empe-  
 » reur est passé à l'expédition de Russie,  
 » répétant une grande partie des choses  
 » que j'ai dites ailleurs. Je ne reproduis ici  
 » que ce qui m'a paru neuf.

» Et voici encore, disait-il, une autre  
 » circonstance où on a pris l'accident

» pour le principe. J'ai échoué contre les  
 » Russes; de là ils sont inattaquables chez  
 » eux, invincibles; mais pourtant à quoi  
 » cela a-t-il tenu? Qu'on le demande à  
 » leurs fortes têtes, à leurs hommes sages  
 » et réfléchis? Qu'on consulte Alexandre  
 » lui-même et ses sentimens d'alors?  
 » Sont-ce les efforts des Russes qui m'ont  
 » anéanti? Non, la chose n'est due qu'à  
 » de purs accidens, qu'à de véritables  
 » fatalités: c'est une capitale incendiée  
 » en dépit de ses habitans, et par des  
 » intrigues étrangères; c'est un hiver,  
 » une congélation dont l'apparition su-  
 » bite et l'excès furent une espèce de  
 » phénomène; ce sont de faux rapports,  
 » de sottises intrigues, de la trahison, de  
 » la bêtise, bien des choses enfin qu'on  
 » saura peut-être un jour, et qui pourront  
 » atténuer ou justifier les deux fautes  
 » grossières en diplomatie et en guerre,  
 » que l'on a le droit de m'adresser: celle  
 » de m'être livré à une telle entreprise,  
 » en laissant sur mes ailes, devenues bien-  
 » tôt mes derrières, deux cabinets dont  
 » je n'étais pas le maître, et deux armées  
 » alliées que le moindre échec devait  
 » rendre ennemies. Mais pour tout con-  
 » clure enfin sur ce point, et même

» annuler tout ce qui précède d'un seul  
 » mot, c'est que cette fameuse guerre,  
 » cette audacieuse entreprise, je ne les  
 » avais pas voulues; je n'avais pas eu  
 » l'envie de me battre; Alexandre ne  
 » l'avait pas davantage, mais une fois en  
 » présence, les circonstances nous pou-  
 » sèrent l'un sur l'autre: la fatalité fit le  
 » reste.

Et, après quelques momens d'un si-  
 lence profond, et comme se réveillant,  
 l'Empereur a repris: « Et un Français a eu  
 » en ses mains les destinées du monde!  
 » S'il avait eu le jugement et l'âme à la  
 » hauteur de sa situation, s'il eût été  
 » bon Suédois, ainsi qu'il l'a prétendu,  
 » il pouvait rétablir le lustre et la puis-  
 » sance de sa nouvelle patrie, reprendre  
 » la Finlande, être sur Pétersbourg avant  
 » que j'eusse atteint Moscou. Mais il a  
 » cédé à des ressentimens personnels, à  
 » une sotte vanité, à de toutes petites pas-  
 » sions. La tête lui a tourné, à lui, ancien  
 » jacobin, de se voir recherché, encensé  
 » par des légitimes; de se trouver face  
 » à face, en conférence de politique et  
 » d'amitié avec un Empereur de toutes  
 » les Russies, qui ne lui épargnait au-  
 » cunes cajoleries. On assure qu'il lui fut

» même insinué alors qu'il pouvait pré-  
 » tendre à une de ses sœurs, en divorçant  
 » d'avec sa femme; et, d'un autre côté,  
 » un prince français lui écrivait qu'il se  
 » plaisait à remarquer que le Béarn était  
 » le berceau de leurs deux maisons!  
 » B.....! *Sa maison!*...

» Dans son enivrement, il sacrifia sa  
 » nouvelle patrie et l'ancienne, sa propre  
 » gloire, sa véritable puissance, la cause  
 » des peuples, le sort du monde! C'est  
 » une faute qu'il paiera chèrement! A  
 » peine il avait réussi dans ce qu'on at-  
 » tendait de lui, qu'il a pu commencer  
 » à le sentir: il s'est même, dit-on, re-  
 » penti; mais il n'a pas encore expié. Il  
 » est désormais le seul parvenu occupant  
 » un trône; le scandale ne doit pas de-  
 » meurer impuni, il serait d'un trop dan-  
 » gereux exemple!.....»

Mardi 12.

L'Empereur a peu de confiance dans l'issue de  
 1815. — Thémistocle. — A un moment la  
 pensée, dans la crise de 1814, de rétablir  
 lui-même les Bourbons. — Ouvrage du baron  
 Fain sur la crise de 1814. — Abdication de  
 Fontainebleau; particularités. — Traité de  
 Fontainebleau, etc., etc.

L'Empereur revenant sur son appari-

tion de l'île d'Elbe et sa seconde chute à Waterloo, y a mêlé quelques paroles remarquables. « Il est sûr, disait-il, que dans ces circonstances je n'avais plus en moi le sentiment du succès définitif; ce n'était plus ma confiance première : soit que l'âge qui d'ordinaire favorise la fortune commençât à m'échapper, soit qu'à mes propres yeux, dans ma propre imagination, le merveilleux de ma carrière se trouvât entamé, toujours est-il certain que je sentais en moi qu'il me manquait quelque chose. Ce n'était plus cette fortune attachée à mes pas qui se plaisait à me combler, c'était le destin sévère auquel j'arrachais encore, comme par force, quelques faveurs, mais dont il se vengeait tout aussitôt; car il est remarquable que je n'ai pas eu alors un avantage, qu'il n'ait été immédiatement suivi d'un revers.

« J'ai traversé la France, été porté jusqu'à la capitale par l'élan des citoyens et au milieu des acclamations universelles; mais à peine étais-je dans Paris, que, comme par une espèce de magie, et sans aucun motif légitime,

» on a subitement reculé, on est devenu froid autour de moi.

« J'étais venu à bout de me ménager des raisons plausibles, d'obtenir un rapprochement sincère avec l'Autriche, je lui avais expédié des agens plus ou moins avoués\*. Mais Murat se trouva là avec sa fatale levée de bouclier : on ne douta pas à Vienne que ce ne fût par mes ordres; et me mesurant à leur échelle, ils ne virent dans toute cette complication que finasserie de ma part, et ils ne s'occupèrent plus dès-lors qu'à contre-intriguer contre moi.

\* Entre autres le baron de *Stassard*, dont le dévouement connu lui mérita la confiance d'être chargé par Napoléon d'aller négocier, au congrès de Vienne, le maintien de la paix de Paris; mais il ne put aller au-delà de Linz : les plus ardens et les plus acharnés dans les cabinets alliés, ayant pris la précaution de faire consacrer en principe que toute communication serait absolument interdite avec Napoléon. Il fut pourtant communiqué indirectement à M. le baron de *Stassard*, que si Napoléon voulait abdiquer en faveur de son fils, avant toute hostilité, l'Autriche adopterait ce parti, pourvu toutefois encore que Napoléon se livrât à son beau-père, qui lui garantissait de nouveau la souveraineté de l'île d'Elbe, ou toute autre souveraineté analogue.

» Mon entrée en campagne avait été des  
 » plus habiles et des plus heureuses, je de-  
 » vais surprendre l'ennemi en détail; mais  
 » voilà qu'un transfuge sort du rang de nos  
 » généraux pour l'aller avertir à temps.  
 » Je gagne brillamment la bataille de  
 » Ligny, mais mon lieutenant me prive  
 » de ses fruits. Enfin je triomphe à Wa-  
 » terloo même, et tombe au même ins-  
 » tant dans l'abîme; et tous ces coups,  
 » je dois le dire, me frappèrent beaucoup  
 » plus qu'ils ne me surprirent. J'avais en  
 » moi l'instinct d'une issue malheureuse,  
 » non que cela ait influé en rien sur mes  
 » déterminations et mes mesures assuré-  
 » ment; mais toutefois j'en portais le  
 » sentiment au-dedans de moi.»

Voici un trait qui confirme ces dispo-  
 sitions intérieures et secrètes de Napo-  
 léon; il est trop remarquable pour que  
 je ne le consigne pas ici: L'Empereur,  
 sur les bords de la Sambre, de grand  
 matin et le temps très-frais, s'approcha  
 du feu d'un bivouac, en compagnie de  
 son seul aide-de-camp de service (le gé-  
 néral C.....): une marmite bouillait;  
 c'étaient des pommes de terre. Il s'en  
 fit donner une et se mit à la manger mé-  
 ditativement. En l'achevant il prononça,

non sans quelque tristesse apparente,  
 plusieurs mots entrecoupés. «Après tout,  
 » c'est bon, c'est supportable.... Avec  
 » cela on pourrait vivre en tous lieux et  
 » partout.... L'instant n'est peut-être pas  
 » bien éloigné.... *Thémistocle!*...» et il  
 se remit en route. Le général aide-de-  
 camp, de la bouche même duquel je  
 tiens cette circonstance depuis mon re-  
 tour en Europe, m'ajoutait que si l'Em-  
 pereur eût réussi, ces paroles eussent  
 traversé sa pensée sans y laisser aucune  
 trace, comme tant d'autres; mais qu'a-  
 près sa catastrophe, et à la lecture sur-  
 tout du mot *Thémistocle*, dans la fameuse  
 lettre au Prince Régent, il avait été frappé  
 du souvenir du bivouac de la Sambre,  
 et que l'expression, l'attitude, l'accent  
 de Napoléon, dans cette petite circon-  
 stance, l'avaient plus que tourmenté pen-  
 dant long-temps, et ne pouvaient lui  
 sortir de l'esprit.

Au reste on se tromperait fort si l'on  
 attribuait, en toute occasion, à Napo-  
 léon autant de confiance intérieure qu'en  
 annonçaient d'ordinaire ses actes et ses  
 décisions. En quittant les Tuileries, au  
 mois de janvier 1814, pour son immor-  
 telle et malheureuse campagne des en-



virons de Paris, il partit l'âme contristée par les plus sinistres pressentimens; et ce qui prouve toute sa sagacité, c'est que dès-lors il était persuadé, ce que le gros du vulgaire autour de lui était bien loin de soupçonner, que s'il périssait, ce serait par les Bourbons. C'est ce qu'il laissa pénétrer à quelques confidens qui cherchaient vainement à le rassurer, lui représentant de bonne foi que tant de temps s'était écoulé qu'on ne s'en souvenait plus, qu'ils n'étaient pas connus de la génération présente. « Vous vous trompez, leur disait-il toujours, c'est pourtant là qu'est le vrai danger. » Aussi, immédiatement après cette belle allocution aux officiers réunis de la garde nationale, qui laissa de si vives impressions à tous ceux qui en furent les témoins, dans laquelle il leur dit entre autres choses. « Vous m'avez élu, je suis votre ouvrage, c'est à vous à me défendre. » Et qu'il termina leur présentant l'Impératrice d'une main, et le Roi de Rome de l'autre, disant : « Je pars pour aller combattre nos ennemis; je laisse à votre garde ce que j'ai de plus cher. » Au moment, dis-je, de quitter les Tuileries, présentant

déjà dans cet instant décisif, des trahisons, des perfidies funestes, il résolut de s'assurer de la personne de celui-là même qui s'est trouvé en effet l'âme du complot qui l'a renversé. Il n'en fut empêché que par les représentations, et l'on pourrait même presque dire l'offre de garantie personnelle de quelques ministres, qui lui démontraient que le personnage suspecté était précisément celui qui devait le plus redouter les Bourbons. L'Empereur leur céda; mais tout en exprimant fortement qu'il était bien à craindre qu'eux et lui eussent à s'en repentir!!....

Voici encore une autre circonstance, peu connue je crois, mais bien précieuse et certaine, qui prouve combien les Bourbons, dans le fort de la crise, occupaient les pensées de Napoléon. Après l'échec de Brienne, l'évacuation de Troies, la retraite forcée sur la Seine, et les humiliantes conditions envoyées de Châtillon, qu'il repoussa généreusement, l'Empereur, enfermé avec quelqu'un et succombant à la vue du déluge de maux qui allait fondre sur la France, demeurait absorbé dans de tristes méditations, quand tout-à-coup il s'élança

de son siège, s'écriant avec chaleur :  
 « Je possède peut-être encore un moyen  
 » de sauver la France... Et si je rappe-  
 » lais moi-même les Bourbons ! Il faut  
 » drait bien que les alliés s'arrêtassent  
 » devant eux, sous peine de honte et de  
 » duplicité avouée, sous peine d'attester  
 » qu'ils en veulent encore plus à notre  
 » territoire qu'à ma personne. Je sacrifi-  
 » fieraient tout à la patrie ; je deviendrais  
 » le médiateur entre le peuple français  
 » et eux ; je les contraindrais d'accéder  
 » aux lois nationales ; je leur ferais jurer  
 » le pacte existant : ma gloire et mon  
 » nom serviraient de garantie aux Fran-  
 » çais. Quant à moi, j'ai assez régné, ma  
 » carrière regorge de hauts faits et de  
 » lustre ; et ce dernier ne serait pas le  
 » moindre : ce serait m'élever encore que  
 » de descendre de la sorte..... » Et  
 après quelques momens d'un silence  
 profond, il reprit douloureusement :  
 « Mais une dynastie déjà expulsée par-  
 » donne-t-elle jamais ?.... Au retour,  
 » peut-elle rien oublier ?.... S'en fierait-  
 » on à eux ?.... Et Fox aurait-il donc eu  
 » raison dans sa fameuse maxime sur les  
 » restaurations ?.... » Et abîmé dans ses  
 inquiétudes et sa douleur, il fut se jeter sur

un lit où on le réveilla précisément pour  
 lui apprendre la marche de flanc de Blu-  
 cher, qu'il épiait en secret depuis quel-  
 que temps. Il se leva pour pousser ce  
 nouveau jet de ressources, d'énergie et  
 de gloire, qu'ont consacré à jamais les  
 noms de Champ-Aubert, Montmirail,  
 Château-Thierry, Vaux-Champ, Nangis,  
 Montereau, Craone, etc. ; succès mer-  
 veilleux qui consternèrent assez Alexan-  
 dre et les Anglais, pour leur rendre un  
 instant le désir de traiter ; et ces succès  
 eussent pu, en effet, changer entière-  
 ment la face des affaires, si, par une  
 foule de fatalités, Napoléon n'eût été  
 traversé par des contre-temps inouis,  
 en dehors de toutes ses combinaisons,  
 tels que les ordres essentiels qui n'arri-  
 vèrent pas au Vice-Roi, la défection de  
 Murat, la mollesse, l'incurie de certains  
 chefs, enfin jusqu'aux succès mêmes,  
 qui séparant l'Empereur d'Autriche, son  
 beau-père, des autres souverains alliés  
 beaucoup plus malveillans, laissèrent  
 ceux-ci tout à fait libres d'amener seuls  
 l'abdication de Fontainebleau, abdic-  
 tion à jamais si fameuse dans l'histoire  
 de nos destinées et de notre moralité.

O vous, penseurs philosophiques,

peintres du cœur humain, accourez à Fontainebleau! Venez assister à la chute du plus grand des monarques! Venez apprendre à connaître les hommes, à vous étonner de leur impudeur, à rougir de leur mobilité! Venez voir le haut entourage du héros malheureux; ceux qui demeuraient courbés sous la masse de ses bienfaits, sous le poids des honneurs et des richesses dont il les avait comblés! Venez les voir, sitôt que la fortune lui est contraire, l'abandonner, le trahir, essayer même de l'insulter peut-être!..... Venez voir le premier d'entre eux en rang, en faveur, en confiance, celui dont le grand prince avait vainement prétendu rehausser le moral et agrandir les sentimens en le qualifiant maintes fois de son compagnon et son ami, se placer sur la même ligne que le Mameluck, qui, plus excusable peut-être par les mœurs de son origine, trouvait tout simple que son maître étant tombé, il n'eût plus à le servir.

A Fontainebleau, la crise accomplie, et Napoléon engagé dans une conversation profonde, se présente à lui ce compagnon favori, pour demander la permission de se rendre à Paris, seulement

quelques instans, afin d'y arranger, dit-il, à la hâte quelques affaires, et revenir aussitôt auprès de l'Empereur pour ne le quitter jamais. Mais Napoléon savait lire dans les âmes, et le partant n'était pas encore hors de la chambre, qu'interrompant brusquement son sujet, l'Empereur dit à celui avec lequel il s'entretenait: « Vous voyez bien cet homme » qui sort; eh bien! il court se salir; et » quoi qu'il m'ait dit, il ne reparaitra pas » ici. » En effet, le déserteur courait aux rayons d'un soleil nouveau. A peine en eût-il senti la chaleur, qu'il renia son bienfaiteur, son ami, son maître!.... On l'a entendu, parlant de lui, l'appeler: *cet homme!!!* Et toutefois Napoléon condescendait tellement aux faiblesses humaines, était si fort au-dessus de tout ressentiment, si peu rancuneux, qu'à son retour, il témoigna du regret de ne pas voir l'ingrat, ajoutant en riant: « Le » vilain, il aura eu peur de moi; et il a » eu tort: je ne lui aurais infligé d'autre » punition que de se montrer à moi sous » ses nouveaux costumes: on assure qu'il » y est bien plus laid qu'à l'ordinaire. »

Et qui n'aurait pas à dévoiler des turpitudes particulières! Et moi aussi je

pourrais garantir celle d'un des personnages importans, qui s'étant fait remarquer par sa brutalité en revenant de Fontainebleau, se montra des plus empressés aux Tuileries lors du vingt mars. Il est vrai qu'il y parut fort décontenancé, se trouvant tout à fait à l'écart par l'isolement accidentel ou calculé dans lequel le laissait la distance de tous les autres. Un témoin de ses derniers torts, les noyant dans la joie commune, courut à lui pour le tirer d'embarras; et cette générosité lui coûta peu en cet instant.

Aux cœurs heureux les vertus sont faciles.

Mais c'est dans le *Manuscrit de 1814* qu'il faut lire et pressentir de si tristes et si douloureux détails\*. On y appren-

\* M. le baron *Fain*, premier secrétaire du cabinet, vient de publier un volume. (Paris, chez Bossange Frères), sous le titre de *Manuscrit de 1814*, sur les grandes circonstances de cette époque.

Il serait difficile de reproduire plus d'intérêt et de vie que n'en présente cette peinture d'événemens aussi importans et néanmoins aussi peu connus, surtout l'immortelle et courte campagne de 1814. C'est un épisode de véritables merveilles. Napoléon s'y montre cons-

dra..... Mais plutôt non, on n'y apprendra rien.... Les hommes, dans de telles circonstances, sont toujours les mêmes dans tous les pays, dans tous les temps, chez toutes les nations, le peuple des Cours surtout; et le camp de Napoléon avait eu le temps d'en devenir

tamment surnaturel dans les ressources de son génie, la trempe de son âme, la célérité de ses mouvemens, la constance de ses vues, la magnanimité de son audace, rien n'égale ses prodiges, si ce n'est l'ardeur infatigable d'une poignée de nos braves, qui devenus comme étrangers à tous les besoins de la nature, sans sommeil, sans nourriture, sans repos, semblent se multiplier devant des flots d'ennemis; sont toujours en marche, toujours aux prises et toujours victorieux.

M. le baron *Fain* nous a enrichis d'un tableau de juste orgueil national: la reconnaissance des citoyens lui est assurée.

Dans son récit de guerre, de confusion et de détresse; les nuances caractéristiques de l'âme et du cœur de Napoléon ressortent plus d'une fois avec éclat; et pour celui qui, comme moi, s'est spécialement occupé de ce dernier objet, il est doux assurément, en même temps qu'il doit être remarquable pour tous les lecteurs, de considérer quelle concordance, à cet égard, se rencontre dans des narrateurs tout à fait étrangers l'un à l'autre, et qui s'expriment sur des temps et des circonstances aussi différentes.

une. Toutefois l'histoire fera justice..... Et qu'ils ne viennent pas nous dire que le bien-être de la patrie, son salut, ses intérêts, dictèrent leur conduite. La patrie, pour eux, fut dans le maintien de leurs honneurs, la garantie de leurs richesses, la jouissance paisible de tous les biens acquis; je le repète, l'histoire fera justice. Je dis l'histoire, et non pas nous; car la masse de la société, celle des contemporains, n'a pas su mériter même ce triste honneur! Où a été notre indignation? Où se sont montrés nos dégoûts authentiques, solennels?... Et qu'il soit bien entendu qu'en tout ceci la politique n'a rien à faire: il n'est nullement question de la cause qu'on soutenait, mais seulement de la morale qu'on a professée. Et qu'on ne pense pas que ma misanthropie chagrine ait pour but de porter le découragement dans les âmes, et de conclure par la proscription de toute notre espèce; non, je sais que le temps des grandes épreuves est aussi celui des grands extrêmes, et que c'est à côté des plus viles passions que vient à briller l'héroïsme des plus nobles vertus. Aussi, honneur à ces vieilles bandes dont les larmes amères

garantirent la douleur profonde! Honneur à ces innombrables officiers subalternes, qui n'eussent attendu qu'un mot pour répandre tout leur sang! Honneur à ces populations des campagnes, qui, dans leur misère affreuse, accouraient sur les routes pour porter à nos soldats leur dernier morceau de pain, dont elles se privaient pour les aider à sauver la patrie! Honneur à cette foule de sentimens généreux qui éclatèrent parmi les citoyens de toutes les classes, de tous les sexes, de tous les âges! Si, d'un côté, le cœur se soulève d'indignation, de l'autre, il est délicieusement ému!...

L'Empereur a dicté à Sainte-Hélène l'époque de Fontainebleau et le voyage à l'île d'Elbe; ma mémoire ne me permettrait pas d'oser en rien citer; je n'en ai point pris de note; j'avais pour règle, afin d'abrégier mon propre travail, de ne m'arrêter sur aucun des objets dictés à d'autres, sachant qu'ils demeureraient assurés. Nous jouirons, d'ailleurs, avec le temps, de la publication de ce récit: je ne donnerai donc ici que quelques détails que je suppose ne devoir pas s'y trouver, et que j'ai recueillis des

conversations de Napoléon, ou d'autres sources incontestables.

Dès que les désastres de 1814 furent prononcés, que le péril devint imminent, depuis surtout l'entrée des alliés à Paris, beaucoup de généraux furent ébranlés; ceux chez qui l'égoïsme l'emporta sur la patrie, ceux qui préféraient les jouissances au devoir, à l'honneur, à la gloire, poussèrent dès-lors à la catastrophe, au lieu de chercher à la combattre. Les premiers chefs se hasardèrent à conseiller l'abdication; ils la montrèrent comme indispensable; quelques-uns furent même jusqu'à laisser entrevoir à l'Empereur qu'ils ne répondraient pas du mécontentement ni de la fureur de leurs soldats contre lui; « tandis qu'au contraire, nous disait Napoléon, leur affection était telle et le dévouement des officiers si exalté, que si à mon tour je leur eusse fait connaître les machinations qui se tramaient, j'aurais certainement mis en péril les coupables; il m'eût suffi d'un mot pour les faire mettre en pièces. » En effet, l'Empereur ordonna une revue: les acclamations des soldats furent universelles; et

comme si l'infortune le leur eût rendu plus cher, jamais leur amour ne se montra davantage. « Et l'identité de ces braves avec moi, disait Napoléon, notre sympathie étaient telles, qu'il n'en pouvait guère être autrement: je n'en avais jamais douté. »

Dans cette extrémité, l'Empereur médite profondément sur ce qui lui demeure à faire. Il lui restait de quarante à cinquante mille soldats, les meilleurs, les plus dévoués de l'univers; il pouvait à son gré maîtriser les généraux infidèles, ou les expulser sans inconvénient. Dans cet état de choses, trois partis se présentaient à son esprit.

Le premier était de rentrer à Paris; car il ne pensait pas qu'il existât un général assez hardi sur la terre pour oser le combattre, avec cette immense capitale sur ses derrières, « Toute sa population n'eût pas manqué de s'insurger à ma voix, disait l'Empereur, je m'y serais subitement recruté de cent ou deux cent mille hommes; mais les alliés, en se retirant, eussent pu brûler Paris; et ce désastre eût été considéré comme mon ouvrage. Ce n'est pas que l'incendie de Paris n'eût pu devenir au

» fond le salut de la France ; comme  
 » l'incendie de Moscou avait été celui de  
 » la Russie ; mais il est de tels sacrifices,  
 » qu'il n'appartient qu'aux intéressés  
 » seuls de les exécuter.»

Le second parti était de gagner l'Italie,  
 et de se joindre au Vice-Roi : « Mais  
 » c'était, disait Napoléon, celui du dé-  
 » sespoir, sans un résultat analogue. Ce  
 » théâtre était si éloigné, que les esprits  
 » eussent eu le temps de se refroidir ; et  
 » puis ce n'eût plus été la France ; or ce  
 » sol sacré pouvait seul, sous nos pieds,  
 » nous porter aux prodiges devenus in-  
 » dispensables. »

Aucun des deux premiers partis n'était  
 praticable ; restait le troisième, qui  
 consistait à se tenir sur la défensive, à  
 disputer le terrain pied à pied, et en-  
 tretenir la guerre jusqu'à des chances  
 nouvelles. L'engouement qu'avaient pu  
 créer les alliés se dissiperait bientôt,  
 les maux qu'ils allaient faire peser ne  
 tarderaient pas à leur attirer l'exécration  
 universelle, la ferveur nationale se ré-  
 veillerait et les alliés pouvaient encore  
 trouver leur tombeau sur le sol qu'ils  
 avaient osé violer. Mais cela devait né-  
 cessairement être long, et en somme,

les succès étaient douteux, ou du moins  
 éloignés, tandis que la souffrance des  
 peuples serait certaine, immédiate,  
 incalculable. La grande âme de Na-  
 poléon s'en émeut, et il se décide à  
 l'abdication.

Toutefois il dépêche à Alexandre le  
 duc de Vicence et une députation de  
 maréchaux, dans lesquels il comprend  
 le duc de Raguse, un de ceux qu'il chérit  
 davantage. Ils étaient chargés d'offrir  
 l'abdication de Napoléon en faveur de  
 son fils. L'Empereur espérait par là faire  
 encore quelque chose pour la France ;  
 ménager son indépendance, et assurer  
 la durée de ses institutions. Alexandre,  
 qui déjà depuis plusieurs jours avait  
 donné une déclaration publique par  
 laquelle il annonçait ne vouloir plus  
 traiter avec Napoléon ni avec aucun des  
 membres de sa famille, fit néanmoins dé-  
 battre la chose contradictoirement avec  
 le parti du Sénat qui avait prononcé la  
 déchéance. Les maréchaux parlaient  
 vivement et au nom de toute l'armée.  
 Alexandre en était ébranlé, et le parti de  
 la régence semblait devoir l'emporter,  
 quand arrive la nouvelle de la défection  
 du duc de Raguse, qui raffermi aussitôt

Alexandre dans sa détermination antérieure. Cette circonstance nouvelle devient un trait de lumière à ses yeux; l'armée n'est donc pas unanime? et dès lors, écartant tout ménagement, il se prononce inflexible. Dans cet état de choses on revient vers Napoléon, on l'entoure, on le presse, on le harasse pour son abdication pure et simple. Il cède, non sans de grands combats intérieurs, et la dicte en ces termes :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'Empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'Empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce pour lui et ses héritiers, aux trônes de France et d'Italie, parce qu'il n'est aucun sacrifice personnel, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire à l'intérêt de la France. »

Cette déclaration, que les alliés étaient loin d'attendre aussi complète, aplanit tout, et les maréchaux reviennent auprès de Napoléon avec ce qu'on a appelé le traité de Fontainebleau, qu'on va trouver quelques pages plus bas.

Je lis dans le manuscrit de 1814, de M. le baron Fain, l'entière explication

de certaines paroles de l'Empereur, que j'avais transcrites dans le temps sans les comprendre précisément. On trouve, vol. 5 du Mémoire, page 406, que l'Empereur, parlant du traité de Fontainebleau, dit : « Je ne veux point de ce traité, je le renie, je suis loin de m'en vanter, j'en rougis plutôt; on l'a discuté pour moi contre mon gré, etc. » Et dans un autre endroit : « Quand on connaîtra toute l'histoire des événements de Fontainebleau, on aura lieu de s'étonner beaucoup. » C'est qu'en effet Napoléon ne voulait pas de ce traité, nous apprend le Manuscrit de 1814. On eut toutes les peines du monde à le lui faire ratifier; on ne l'obtint qu'en alléguant de grandes vues publiques : il lui paraissait humiliant et tout à fait inutile. Survivant à tant de grandeurs, il lui suffisait de vivre désormais en simple particulier : il avait honte qu'un si grand sacrifice, offert à la paix du monde, se trouvât mêlé à des arrangements pécuniaires. « A quoi bon un traité, » disait-il, « puisqu'on ne veut pas régler avec moi ce qui concerne les intérêts de la France? Du moment où il ne s'agit plus que de ma personne, il n'y



» a pas de traité à faire... Je suis vaincu,  
 » je cède au sort des armes; seulement  
 » je demande à n'être pas prisonnier de  
 » guerre, et pour me l'accorder un simple  
 » cartel doit suffire !..... »

Vainement cherchait-on à le ramener sur sa situation personnelle, son existence, ses besoins à venir. On l'entendit, à cet égard, conclure énergiquement :  
 » Et que m'importe ! un petit écu par  
 » jour et un cheval, voilà tout ce qui  
 » m'est nécessaire.»

Je puis assurer, de mon côté, que l'Empereur regrettait infiniment d'avoir sanctionné ce traité; et ce n'était pas la seule décision de l'époque qui pesât sur sa pensée. Il regrettait fort aussi, lors de sa position à Saint-Dizier et Doulevant, d'avoir cédé aux diverses considérations dont il se trouvait entouré, aux nombreuses suggestions dont il se vit assailli, lesquelles le ramenèrent contre son gré sur Paris. « Je manquai de caractère, disait-il; je devais poursuivre imperturbablement toute ma pensée, continuer vers le Rhin, me renforçant de toutes mes garnisons, m'entourant de toutes les populations insurgées; j'eusse en bientôt une ar-

» mée immense : Murat me serait aussi-  
 » tôt revenu; et lui et le Vice-Roi eussent  
 » été me donner Vienne, si les alliés eus-  
 » sent osé me prendre Paris. Mais non,  
 » les ennemis eussent frémi bien plutôt  
 » du péril où ils se trouvaient engagés,  
 » et les souverains alliés eussent reçu  
 » comme une grâce, que je leur eusse  
 » accordé leur retraite; et là se fût éteint  
 » tout à fait le volcan des étrangers con-  
 » tre nous. On eût conclu la paix, et on  
 » l'eût observée sincèrement. Chacun  
 » demeurait si fatigué! On avait tant de  
 » blessures à soigner!... On ne se fût  
 » plus, au dehors, occupé d'autre chose;  
 » quant au dedans, un tel dénouement  
 » détruisait à jamais toutes les illusions,  
 » toutes les malveillances, et fusait pour  
 » toujours toutes les opinions, toutes les  
 » vues, tous les intérêts. Je me rasseyais  
 » triomphant, entouré de mes invincibles  
 » bandes. Les populations héroïques et  
 » fidèles eussent servi de diapason à  
 » celles qui avaient chancelé, ceux qui  
 » avaient tant montré le besoin du re-  
 » pos, en eussent été prendre; une gé-  
 » nération nouvelle de chefs eût re-  
 » trempé notre existence; nous ne nous  
 » serions plus occupés que du bonheur

» intérieur ; nous aurions encore eu  
» d'heureux jours !!! etc.»

Et lui ayant parlé du trouble et de la confusion créés à Paris par l'approche des alliés, du découragement, pour ne pas dire plus, de la classe qui avait à conserver, des bonnes dispositions et de l'ardeur du peuple, qui ne demandait qu'à combattre, et auquel on refusait des armes, je disais que le départ de l'Impératrice surtout avait causé le plus mauvais effet; je citais comme circonstance bien singulière l'instinct du Roi de Rome, qui, contre son habitude, se refusait obstinément à quitter le palais, pleurant et se retenant aux meubles, dont il fallut l'arracher. J'ajoutais que le bruit était universel parmi nous que l'Impératrice avait voulu demeurer, et que le conseil allait seconder ses désirs, lorsqu'il fut exhibé un ordre précis de lui, Napoléon, pour qu'elle quittât Paris, en cas de danger imminent de la part de l'ennemi. «Oui, sans doute, a repris l'Empereur, et il l'avait bien fallu. L'Impératrice était bien jeune et sans nulle expérience des affaires. Si elle eût été capable de décisions personnelles, j'eusse donné un

» ordre tout contraire. Paris alors eût  
» été son poste ; mais je devinais les in-  
» trigues dont elle serait l'objet, et je  
» voulais empêcher à Paris ce qui est  
» arrivé plus tard à Orléans. Là, ceux  
» qui rêvaient la régence, et comptaient  
» gouverner sous elle, l'ont empêchée  
» de venir à moi ; et Dieu sait ce que cela  
» a produit !.... Plût au Ciel que j'eusse  
» pareillement donné à temps l'ordre de  
» la faire sortir d'Orléans !.... etc., etc.

Il est sûr que le moment de Fontainebleau accumula sur Napoléon, et presque en un instant, toutes les peines morales dont il est possible d'être affligé ici-bas. Vaincu par la défection, non par les armes, il eut à éprouver tout ce qui peut indigner une grande âme, ou briser un bon cœur. Ses compagnons l'abandonnèrent, ses serviteurs le trahirent ; l'un livra son armée, l'autre son trésor ; ceux qu'il avait élevés, maintenant, comblés, furent ceux qui l'abandonnèrent. Ce Sénat qui l'avait tant loué, ce Sénat, qui la veille encore lui fournissait à profusion des conscrits pour combattre les ennemis, n'hésite pas le lendemain à se faire le vil instrument de ces mêmes ennemis ; et, sous l'im-

pulsion de leurs baionnettes, il reproche, il impute à crime ce qui fut son propre ouvrage, il brise lâchement lui-même l'idole que lui-même a créée, et qu'il a si long-temps, si servilement encensée! Quel excès de honte! quelle ignoble dégradation!..... Enfin, et ce dernier coup doit être le plus sensible à Napoléon, sa femme et son fils sont détournés de lui, on s'en empare; et, en dépit des traités et des lois, en opposition à toute morale, il ne les reverra plus!.....

Il paraît qu'au milieu de tant de maux, entouré d'une aussi hideuse nature, Napoléon, dans l'excès du mépris des hommes et des choses, eut le désir de quitter la vie. Il existe une lettre de sa main à l'Impératrice, dans laquelle il dit qu'en ce moment on doit s'attendre à tout, que tout est possible, même la mort de l'Empereur. Allusion sans doute au mystérieux événement de la nuit du 12 au 13 avril, qui se serait passé dans le secret intérieur du palais, et dont le Manuscrit de 1814 expose la conjecture, laquelle, si elle se trouvait une réalité, ne laisserait pas aux plus féroces ennemis de Napoléon, même la satisfaction

du sot et banal adage si fort en usage dans le temps: *Qu'il n'avait pas eu le courage de mourir?* Eh quoi! il serait donc vrai, d'après le Manuscrit, qu'au contraire *il ne l'aurait pas pu!* Et cette circonstance merveilleuse ne serait pas la moins étonnante de son extraordinaire carrière; circonstance, du reste, qu'enoblirait jusqu'au sublime cette belle parole lors de son réveil inattendu: *Dieu ne le veut pas*, et cette noble et calme résignation qui succéda dès cet instant.

On connaît le touchant et fameux adieu de Napoléon à ses soldats, son dernier embrassement à ces aigles qu'il rendit immortelles. Je tiens d'un diplomate prussien, présent à ce spectacle, qu'il causa sur son âme une impression qui ne s'effacera, me disait-il, qu'avec sa vie. Et il ajoutait que le commissaire anglais, alors son voisin, homme jusquelà, convenait-il, très-exagéré contre Napoléon, en avait versé des larmes.

Le respect et la vénération qu'inspirait alors Napoléon furent tels, que malgré l'imminence de la crise, les grands inconvénients de sa présence, personne n'osa le tourmenter pour hâter son départ. On le laissa respectueusement

faire et prendre tous les arrangemens qu'il voulut.

Le traité d'abdication est du onze avril, et ce ne fut que le vingt, neuf jours après, que Napoléon se mit en route. La première partie de son voyage lui montra partout un respect universel, et souvent l'intérêt le plus vif et le plus tendre\*.

Les étrangers jusque-là semblaient n'avoir eu nulle idée de l'esprit de la France, ni des véritables dispositions du peuple à l'égard de l'Empereur. Toutefois on avait cru devoir ménager, par prudence, son arrivée à Lyon vers la nuit, si même, jecrois, l'on ne s'arrangea pour qu'il n'y entrât pas du tout. Et voici ce que je tiens d'un des Anglais distingués détenus si long-tems en France, et qui résidait précisément à Lyon. Le général

\* L'Empereur part de Fontainebleau le 20 avril 1814, escorté par une compagnie de grenadiers à cheval, ayant le grand-Maréchal comte Bertrand, dans sa voiture.

Le 20, au soir, à Briare.

Le 21, à Nevers.

Le 22, à Rouanne.

Le 23, à Lyon.

Le 24, à Montelimart.

Le 25, à Orgon.

Le 26, couche près de Luc.

Le 27, à Fréjus.

Le 28, il s'embarque à huit heures du soir, sur la frégate anglaise l'Undaunted, capitaine Usher.

autrichien et lui se firent un malin plaisir de se jeter déguisés dans la foule qui se pressait pour voir le passage du monarque déchu. Ils comptaient jouir l'un et l'autre des imprécations qu'ils supposaient devoir lui être prodiguées. Mais à sa vue il se fit le plus morne silence, et une vieille femme en deuil, d'une tenue au-dessus du commun, l'air égaré, le visage en feu, se précipita sur la portière de sa voiture. Les deux curieux crurent qu'elle allait éclater. « Sire, lui dit-elle avec une espèce de solennité, que la bénédiction du Ciel vous accompagne. Tâchez d'être heureux s'il vous est possible : on vous enlève à nous ; mais nos cœurs vous suivront partout. » Le général ennemi, déconcerté, dit à son camarade : « Eloignons-nous, cette vieille folle m'importune, et tout ce peuple-ci n'a pas le sens commun. »

Ce fut un peu au-delà de Lyon que se présenta sur la route le général en chef de l'armée de l'Est. Napoléon descendit alors de voiture et marcha long-temps avec lui. En revenant, un des généraux, commissaire des alliés, osa se permettre de témoigner à l'Empereur

son étonnement de l'intimité qu'il venait de montrer à ce chef. — Et pour quoi cela, reprit Napoléon? — Mais Votre Majesté ignore donc sa conduite? — Quelle est-elle? — Sire, depuis nombre de semaines il était d'accord avec nous. — Et en effet, disait l'Empereur, celui-là même auquel, sur ce point, j'avais confié la France, l'avait sacrifiée, perdue. Et après diverses plaintes récapitulées, il a terminé disant : Depuis long-temps, chez lui, le maréchal n'était plus le soldat; son courage, ses vertus premières l'avaient élevé très-haut hors de la foule; les honneurs, les dignités, la fortune l'y avaient replongé. Le vainqueur de Castiglione eût pu laisser un nom cher à la France; mais elle réprouvera la mémoire du défectionnaire de Lyon, ainsi que celle de tous ceux qui en ont agi comme lui, à moins qu'ils ne réparent les torts faits à la patrie par de nouveaux services rendus à la patrie.

C'est cette circonstance qui a dicté la fameuse proclamation de l'Empereur à son retour. Français, y est-il dit, la défection du duc de Castiglione livra

Lyon, sans défense, à nos ennemis; l'armée dont je lui avais confié le commandement était, par le nombre de ses bataillons, la bravoure et le patriotisme des troupes qui la composaient, à même de battre le corps d'armée autrichien qui lui était opposé, et d'arriver sur les derrières du flanc gauche de l'armée ennemie qui menaçait Paris. Les victoires de Champ-Aubert, de Montmirail, de Château-Thierry, de Vaux-Champ, de Mormans, de Monttereau, de Craone, de Reims, d'Arcis-sur-Aube et de Saint-Dizier; l'insurrection des braves paysans de la Lorraine, de la Champagne, de l'Alsace, de la Franche-Comté, de la Bourgogne, et la position que j'avais prise sur les derrières de l'armée ennemie, en la séparant de ses magasins, de ses parcs de réserve, de ses convois et de tous ses équipages, l'avaient placée dans une situation désespérée. Les Français ne furent jamais sur le point d'être plus puissans, et l'élite de l'armée ennemie était perdue sans ressource; elle eût trouvé son tombeau dans ces vastes contrées qu'elle avait si impitoyablement saccagées, lorsque

» la trahison du duc Raguse livra la capitale et désorganisa l'armée. La conduite inattendue de ces deux généraux, qui trahirent à la fois leur patrie, leur prince et leur bienfaiteur, changea le destin de la guerre. La situation désastreuse de l'ennemi était telle, qu'à la fin de l'affaire qui eut lieu devant Paris, il était sans munition, par la séparation de ses parcs de réserve\*, etc., etc.»

Napoléon fut moins bien traité à mesure qu'il approchait de la Provence; c'est que les machinations avaient eu le temps de le devancer. Il avait échappé au guet-apens Maubreuil, il faillit succomber à celui d'Orgon; et cette partie de sa dictée n'est pas la moins curieuse.

Arrivé au lieu de l'embarquement, il s'y trouva deux bâtimens pour le transporter; l'un Français, l'autre Anglais. Napoléon se jeta dans la Frégate anglaise, disant qu'il lui en coûterait trop qu'on pût jamais dire qu'un Français l'avait déporté.

\* Une de mes connaissances, voyageant en Allemagne, m'a dit y avoir recueilli de la bouche même du chef des parcs russes, et plusieurs années après l'événement, que l'exposé ci-dessus était fidèle et l'assertion exacte.

Tel est en peu de mots le grand événement dont on aura un jour les détails dictés, ainsi que je l'ai dit plus haut, par l'Empereur même. La France fut inondée dans le temps, à ce sujet, d'une foule de pamphlets tellement dégoûtans de mensonges et d'absurdités, que depuis, les gens honnêtes n'ont pu s'empêcher de rougir d'avoir eu la faiblesse de les croire, ou même le courage de les lire.

Voici le traité de Fontainebleau annoncé ci-dessus. Il nous fut soigneusement soustrait dans le temps. Le Moniteur ne l'a jamais publié, et il nous est demeuré long-temps inconnu. On ne le trouve guère que dans des recueils officiels, et encore s'y présente-t-il avec des variantes, J'ai donc pensé qu'on me saurait gré de l'introduire ici. Il appartient tout à fait au sujet, et beaucoup de ses articles sont encore, pour nous autres contemporains, de graves objets de conversations journalières. Il ne peut donc qu'être agréable d'être mis à même d'en pouvoir discuter en toute connaissance de cause. ®

TRAITÉ DE FONTAINEBLEAU, DU ONZE AVRIL.

• Article I<sup>er</sup>. S. M. l'Empereur Napoléon renonce pour lui, ses successeurs et descendans, ainsi que pour chacun des membres de sa famille, à tout droit de souveraineté et de domination, tant sur l'empire français et le royaume d'Italie, que sur tout autre pays.

• II. LL. MM. l'Empereur Napoléon et l'Impératrice Marie-Louise conserveront ces titres et qualités pour en jouir leur vie durant.

• La mère, les frères, sœurs, neveux et nièces de l'Empereur conserveront également partout où ils se trouveront, les titres de princes de sa famille.

• III. L'île d'Elbe, adoptée par Sa Majesté l'Empereur Napoléon pour lieu de son séjour, formera, sa vie durant, une principauté séparée, qui sera possédée par lui en toute souveraineté et propriété.

• Il sera donné en outre en toute propriété à l'Empereur Napoléon un revenu annuel de deux millions de francs, en rente sur le grand-livre de France, dont un million sera reversible à l'Impératrice.

• IV. Toutes les puissances s'engagent à employer leurs bons offices pour faire respecter par les États barbaresques le pavillon et le territoire de l'île d'Elbe, et pour que, dans ses rapports avec les Barbaresques, elle soit assimilée à la France.

• V. Les duchés de Parme, de Plaisance et Guastalla seront donnés en toute propriété et souveraineté à S. M. l'Impératrice Marie-Louise; ils passeront à son fils et à sa descendance en ligne directe. Le prince, son fils, prendra, dès ce moment, le titre de Prince de Parme, Plaisance et Guastalla.

• VI. Il sera réservé dans les pays auxquels l'Empereur Napoléon renonce, pour lui et sa famille, des domaines ou des rentes sur le grand-livre de France, produisant un revenu annuel net, et déduction faite de toutes charges, de deux millions cinq cent mille francs. Ces domaines ou rentes appartiendront en toute propriété, et pour en disposer comme bon leur semblera, aux princes et princesses de sa famille, et seront répartis entre eux, de manière à ce que le revenu de chacun soit dans la proportion suivante. A Madame Mère, trois cent

mille francs; au Roi Joseph et à la Reine, cinq cent mille francs; au Roi Louis deux cent mille francs; à la Reine Hortense et à ses enfans, quatre cent mille francs; au Roi Jérôme et à la Reine, cinq cent mille francs; à la princesse Élisabeth, trois cent mille francs; à la princesse Pauline, trois cent mille francs.

» Les Princes et Princesses de la famille de l'Empereur Napoléon retiendront, conserveront, en outre, tous les biens meubles et immeubles, de quelque nature que ce soit, qu'ils possèdent à titre de particuliers, et notamment les rentes dont ils jouissent également comme particuliers sur le grand-livre de France et le Monte Napoleone de Milan.

» VII. Le traitement annuel de l'Impératrice Joséphine sera réduit à un million en domaines ou en inscriptions sur le grand-livre de France. Elle continuera de jouir, en toute propriété, de tous ses biens meubles et immeubles particuliers, et pourra en disposer conformément aux lois françaises.

» VIII. Il sera donné au Prince Eugène, Vice-Roi d'Italie, un établissement convenable hors de France.

» IX. Les propriétés que Sa Majesté l'Empereur Napoléon possède en France, soit comme domaine extraordinaire, soit comme domaine privé, resteront à la couronne.

» Sur les fonds placés par l'Empereur Napoléon, soit sur le grand-livre, soit sur la banque de France, soit sur les actions des forêts, soit de toute autre manière, et dont Sa Majesté fait l'abandon à la couronne, il sera réservé un capital qui n'excédera pas deux millions, pour être employé en gratifications en faveur des personnes qui seront portées sur l'état que signera l'Empereur Napoléon, et qui sera remis au gouvernement français.

» X. Tous les diamans de la couronne resteront à la France.

» XI. L'Empereur Napoléon fera retourner au trésor et aux autres caisses publiques, toutes les sommes et effets qui en auraient été déplacés par ses ordres, à l'exception de ce qui provient de la liste civile.

» XII. Les dettes de la maison de Sa Majesté l'Empereur Napoléon, telles qu'elles se trouvaient au jour de la signature du présent traité, seront immé-



diatement acquittées sur les arrérages dus par le trésor public à la liste civile, d'après les états qui seront signés par un commissaire nommé à cet effet.

» XIII. Les obligations du Monte Napoleone de Milan envers tous ses créanciers, soit Français soit étrangers, seront exactement remplies, sans qu'il soit fait aucun changement à cet égard.

» XIV. On donnera tous les saufs-conduits nécessaires pour le libre voyage de Sa Majesté l'Empereur Napoléon, de l'Impératrice, des Princes et Princesses, et de toutes les personnes de leur suite qui voudront les accompagner ou s'établir hors de France, ainsi que pour le passage de tous les équipages, chevaux et effets qui leur appartiennent.

» Les puissances alliées donneront en conséquence des officiers et quelques hommes d'escorte.

» XV. La garde impériale française fournira un détachement de douze à quinze cents hommes de toute arme pour servir d'escorte jusqu'à St.-Tropès, lieu de l'embarquement.

» XVI. Il sera fourni une corvette et les bâtimens de transport nécessaires pour conduire au lieu de sa destination

Sa Majesté l'Empereur Napoléon, ainsi que sa maison. La corvette appartiendra en toute propriété à Sa Majesté l'Empereur.

» XVII. Sa Majesté l'Empereur Napoléon pourra emmener avec lui, et conserver pour sa garde, quatre cents hommes de bonne volonté, tant officiers, que sous-officiers et soldats.

» XVIII. Tous les Français qui auront servi Sa Majesté l'Empereur Napoléon et sa famille, seront tenus, s'ils ne veulent perdre leur qualité de Français, de rentrer en France dans le terme de trois ans, à moins qu'ils ne soient compris dans les exceptions que le gouvernement français se réserve d'accorder après l'expiration de ce terme.

» XIX. Les troupes polonaises de toute arme qui sont au service de France, auront la liberté de retourner chez elles, en conservant armes et bagages, comme un témoignage de leurs services honorables : les officiers, sous-officiers et soldats conserveront les décorations qui leur ont été accordées et les pensions affectées à ces décorations.

» XX. Les hautes-puissances alliées garantiront l'exécution de tous les articles

du présent traité ; elles s'engagent à obtenir qu'ils soient adoptés et garantis par la France.

» XXI. Le présent acte sera ratifié, et les ratifications en seront échangées à Paris, dans dix jours, ou plus tôt si faire se peut.

» Fait à Paris, le onze avril mil huit cent quatorze. Signé : Caulaincourt, duc de Vicence ; le maréchal duc de Tarente, Macdonald ; le maréchal duc d'Elchingen, Ney \* ; le prince de Metternich.

Les mêmes articles ont été signés séparément, et sous la même date, de la part de la Russie, par le comte de Nesselrode ; et de la part de la Prusse, par le baron de Hardenberg.

*Déclaration en forme d'accession au nom de Louis XVIII.*

» Je soussigné, ministre - secrétaire d'Etat au département des affaires étrangères, ayant rendu compte au

\* Il est à remarquer que, par égard sans doute pour l'Empereur Alexandre, le maréchal Ney s'abstient ici de son titre de prince de la Moscowa.

» Roi de la demande que leurs Excellences messieurs les plénipotentiaires des Cours alliées ont reçu de leur souverain l'ordre de faire relativement au traité du onze avril, auquel le gouvernement provisoire a accédé, il a plu à Sa Majesté de l'autoriser de déclarer en son nom, que les clauses du traité à la charge de la France seront fidèlement exécutées. Il a, en conséquence, l'honneur de le déclarer par la présente à leurs Excellences.

» Paris, le 31 mai 1814.

» Signé : le prince de Bénévent. »

Le grand triumvirat de l'Europe dicte ce traité de Fontainebleau, l'Angleterre y accède, une déclaration du Roi de France promet d'en remplir ce qui le concerne ; et malgré tant de garanties, on pourrait presque dire qu'aucun des articles ne fut observé. Certes il est difficile de se jouer plus ouvertement de toute bonne foi, et de compromettre plus solennellement des signatures augustes, dont chacun de ceux qu'elles concernaient devrait avoir individuellement à cœur qu'elles demeurassent reconnues ici bas comme infaillibles et

sacrées. Aussi, des violations si manifestes furent-elles le fond de la justification morale de l'entreprise de Napoléon en 1815. Une foule de voix, en Europe, s'éleva pour témoigner cette opinion; des membres distingués des deux chambres du parlement d'Angleterre, soutiens infatigables des grands principes, le proclamèrent hautement; d'éminens publicistes de toutes les contrées furent de cet avis, et nombre d'individus en demeurèrent frappés. Je terminerai d'aussi graves autorités par une opinion individuelle qui, pour n'être rien moins que sérieuse, n'en était peut-être pas moins juste. Un Autrichien de haut rang qui se trouvait en 1815, par curiosité, au milieu de nous, et fort exaspéré de son naturel contre Napoléon, me faisant visite dans le temps où les progrès de l'Empereur sur la capitale commençaient à faire une vive impression, au point de le décider déjà à prendre la fuite, me disait gravement et de la meilleure foi du monde : « Certainement jusqu'ici il a occupé le trône de votre pays à titre d'usurpateur; la chose est incontestable! Mais, ajoutait-il en bégayant diplomatiquement,

« si pourtant aujourd'hui il venait à conquérir la France, après que tous les monarques l'ont reconnu pour souverain, et lui ont donné le droit de faire la guerre en ne tenant pas les conditions qu'ils lui ont faites, la chose serait alors bien différente; et ma foi!.. pour moi!.. je crois que dans ce cas... il pourrait se faire..... qu'on pût soutenir avec quelque raison qu'il est peut-être devenu légitime. Qui, pour moi du moins..... il me semble que je le crois »

*Lettre de lord Castlereagh à lord Bathurst, relative au traité de Fontainebleau.*  
(Recueil de Shœll.)

Paris, le 15 avril 1814.

« ..... Je me borne en conséquence, pour le moment, à vous expliquer ce qui s'est passé par rapport à la destinée future et à l'établissement de Napoléon et de sa famille.

« V. S. connaît déjà par lord Cathcart, l'acte d'abdication signé par Buonaparte le quatre de ce mois, et l'assurance qui lui a été donnée par l'Empereur de Russie et par le gouvernement

» provisoire, d'une pension de six mil-  
 » lions de francs, avec un asile dans l'île  
 » d'Elbe. Buonaparte avait déposé cet  
 » acte entre les mains de M. de Caulain-  
 » court et des maréchaux Ney et Mac-  
 » donald, pour l'échanger contre un en-  
 » gagement formel de la part des alliés,  
 » relatif à l'arrangement proposé. Les  
 » mêmes personnes étaient autorisées à  
 » consentir à un armistice, et à déter-  
 » miner une ligne de démarcation qui  
 » pût en même temps être satisfaisante  
 » pour les alliés, et prévenir l'effusion  
 » inutile du sang humain.

» A mon arrivée, je trouvai cet arran-  
 » gement sur le point d'être adopté. On  
 » avait discuté une convention qui aurait  
 » dû être signée le jour même, si l'on  
 » n'avait annoncé l'approche des minis-  
 » tres alliés. Les motifs qui portaient à  
 » hâter la conclusion de cet acte, étaient  
 » l'inconvénient, sinon le danger, qu'il  
 » y avait à ce que Napoléon demeurât à  
 » Fontainebleau, entouré des troupes  
 » qui lui restaient toujours fidèles. La  
 » crainte d'intrigues dans l'armée et la  
 » capitale, et l'importance qu'avait aux  
 » yeux de beaucoup d'officiers, un ar-  
 » rangement favorable à leur chef, qui

» leur permit de l'abandonner sans se  
 » déshonorer.

» Dans la nuit après mon arrivée, les  
 » quatre ministres eurent une confé-  
 » rence sur la convention préparée avec  
 » le prince de Bénévent. J'y fis connaître  
 » mes objections, en exprimant en même  
 » temps le désir qu'on ne crût pas que  
 » j'y insistais, au risque de compromet-  
 » tre la tranquillité de la France, pour  
 » empêcher l'exécution de la promesse  
 » donnée, à cause de l'urgence des cir-  
 » constances, par la Russie.

» Le prince de Bénévent reconnut la  
 » solidité de plusieurs de mes objections;  
 » mais il déclara en même temps qu'il  
 » croyait que le gouvernement provisoire  
 » ne pouvait avoir d'objet plus important  
 » que d'éviter tout ce qui pouvait, même  
 » pour un instant, prendre le caractère  
 » de la guerre civile; et qu'il pensait  
 » aussi qu'une mesure de ce genre était  
 » essentielle pour faire passer l'armée du  
 » côté du gouvernement dans une dis-  
 » position qui permit de l'employer. D'a-  
 » près cette déclaration et celle du comte  
 » de Nesselrode, portant qu'en l'absence  
 » des alliés, l'Empereur son maître avait  
 » senti la nécessité d'agir pour le mieux,

» en leur nom, aussi bien qu'en son  
 » propre nom. Je m'abstins de toute  
 » opposition ultérieure au principe de la  
 » mesure, me bornant à suggérer quel-  
 » ques modifications dans les détails. Je  
 » refusai cependant, au nom de mon  
 » gouvernement, d'être plus que partie  
 » accédante au traité, et déclarai que  
 » l'acte d'accession de la Grande-Bre-  
 » tagne ne s'étendrait pas au-delà des  
 » arrangemens territoriaux proposés dans  
 » le traité. On regarda comme parfaite-  
 » ment fondée mon observation, qu'il  
 » n'était pas nécessaire que nous pris-  
 » sions part à la forme du traité, nom-  
 » mément pour ce qui regardait la re-  
 » connaissance du titre de Napoléon,  
 » dans les circonstances actuelles. Je  
 » joins maintenant le protocole et la  
 » note qui déterminent le point d'exten-  
 » sion auquel j'ai pris sur moi de faire  
 » des promesses au nom de ma Cour.

» Conformément à mes propositions,  
 » la reconnaissance des titres impériaux  
 » dans la famille fut limitée à la durée  
 » de la vie des individus, d'après ce qui  
 » s'est observé lorsque le Roi de Pologne  
 » devint Electeur de Saxe.

» Quant à ce qui fut fait en faveur de

» l'Impératrice, non seulement je n'y fis  
 » aucune objection; mais je le regardai  
 » comme dû à l'éclatant sacrifice des  
 » sentimens de famille que l'Empereur  
 » d'Autriche fait à la cause de l'Europe.  
 » *J'aurais désiré substituer une autre po-  
 » sition à celle de l'île d'Elbe pour servir  
 » de retraite à Napoléon; mais il n'y en  
 » a pas de disponible qui présente la sé-  
 » curité sur laquelle il insista, et contre  
 » laquelle on ne pourrait faire les mêmes  
 » objections; et je ne crois pas pouvoir  
 » encourager l'alternative dont, d'après  
 » l'assurance de M. de Caulaincourt, Bu-  
 » onparte avait plusieurs fois parlé, d'avoir  
 » un asile en Angleterre.*

» La même nuit les ministres alliés  
 » eurent une conférence avec M. de Cau-  
 » laincourt et les maréchaux: j'y assistai.  
 » Le traité fut examiné et accepté avec  
 » des changemens; depuis il a été signé  
 » et ratifié, et Buonaparte commence  
 » demain ou après-demain son voyage  
 » au midi.

» *Signé Castlereagh.*

» J'ai cru devoir transcrire ici cette  
 » lettre: outre qu'elle complète nos lu-  
 » mières sur le traité du onze avril, dont

j'ignorais les détails à Sainte-Hélène même, elle me présente particulièrement deux points que je ferai remarquer : elle m'explique la réponse de l'Empereur, auquel rappelant qu'il semblerait avoir oublié, dans une occasion essentielle, de mentionner la reconnaissance dans son titre par les Anglais à Fontainebleau, il se contente de me dire qu'il l'a fait à dessein. (Vol. 5, page 406). Or j'apprends ici que lord Castlereagh s'y était soigneusement refusé, ce qui n'exclut pas, du reste, la scrupuleuse exactitude des citations de Napoléon, mais la fait ressortir au contraire.

Le second point, que mon impartialité me porte à faire également remarquer, c'est que lord Castlereagh parle ici de l'alternative offerte par Napoléon, de se retirer en Angleterre, au défaut de la cession de l'île d'Elbe. Or, on trouvera plus bas (lundi dix-huit novembre), que Napoléon, au contraire, reproche à lord Castlereagh de lui avoir fait insinuer d'adopter de préférence ce parti. Certes, voilà deux exposés directement contraires; l'impartialité, je le répète, me commandait de les produire également tous deux; libre à chacun de

se décider suivant ses lumières ou son penchant; car, comme je l'ai souvent entendu dire à l'Empereur, une voix en vaut une autre. Pour moi, mon choix n'est pas douteux, j'adopte les paroles de Napoléon, en dépit des assertions de lord Castlereagh, parce que j'ai présentes les assertions erronées de lord Whitworth, mentionnées dans le cours du Mémoire, et les assertions scandaleusement exprimées par lord Castlereagh sur Napoléon, en plein parlement, ou dans des assemblées publiques, et les documens altérés sur lesquels on a prononcé la déchéance de Murat, et les vingt et quelques dénégations si intrépidement exprimées par lord Bathurst à la chambre des pairs, dont la fausseté néanmoins de la plupart d'entre elles était si manifeste à tous les yeux, à Sainte-Hélène, qu'elle causa de l'embarras à sir Hudson Lowe lui-même, etc., etc.; et je persisterai dans mon adoption, à moins que des preuves suffisantes ne viennent me faire varier.

*Mercredi 13.*

L'épée du Grand-Frédéric. — On espère que le Lion s'endormira. — Nouvelles tracasseries du Gouverneur; il m'enlève mon domestique. — Notre sort enviable dans nos misères. — Bonheur de l'avoir approché.

Le matin, chez l'Empereur et dans un moment de non occupation, je considérais la grosse montre du Grand-Frédéric, accrochée près de la cheminée, ce qui a conduit l'Empereur à dire : « J'ai eu dans mes mains d'illustres et précieux monumens; j'ai possédé l'épée du Grand-Frédéric; les Espagnols m'ont rapporté aux Tuileries, l'épée de François I<sup>er</sup>; l'hommage était grand, il a dû leur coûter; et les Turcs, les Persans, n'ont-ils pas prétendu me faire présent d'armes qui auraient appartenues à Gengiskan, à Tamerlan, à Schanadir, ou autres, je ne sais; car je crois bien que ce n'est que dans leur seule démarche et leur seule intention qu'il faut prendre la vérité. »

Et comme à la suite de tout cela je terminais par mon grand étonnement qu'il n'eût pas fait des efforts pour conserver l'épée du Grand-Frédéric. « Mais

« j'avais la mienne, » a-t-il repris avec une douceur de voix et un souris tout particuliers, et me serrant légèrement l'oreille. Et au fait il avait raison, je lui disais là une grosse bêtise.

Plus tard, il revenait sur ce qu'il avait voulu et ce qu'il eût dû, disait-il, en se remariant, épouser une Française. « C'était éminemment national, disait-il; la France était assez grande, son monarque assez puissant, pour pouvoir négliger toute considération étrangère. D'ailleurs, l'alliance du sang entre souverains ne tient pas contre les intérêts de la politique, et, sous ce rapport même, ne prépare que trop souvent des scandales en morale aux yeux des peuples; puis, c'est admettre une étrange manière aux secrets de l'Etat : elle peut en abuser; et si l'on compte soi-même sur les siens au-dehors, on peut se trouver n'avoir posé le pied que sur un abîme recouvert de fleurs. En tout, c'est une chimère que de croire que ces alliances garantissent ou assurent jamais rien. »

Quoi qu'il en soit, la mesure d'un nouveau mariage transporta d'aise les citoyens sages qui cherchaient un avenir. Napoléon, peu de jours après cette

détermination, dit à un de ses ministres (le duc Decrès), dans un moment de gaieté : « On est donc bien joyeux de mon mariage. — Oui, Sire, beaucoup. — J'entends, c'est qu'on suppose que le lion s'endormira. — Mais, Sire, pour dire le vrai, nous y comptons un peu. — Eh bien! dit Napoléon après quelques instans de silence, l'on se trompe, et ce n'est pas aux vices du lion qu'il faudra s'en prendre. Le sommeil lui serait aussi doux peut-être qu'à tout autre. Mais ne voyez-vous pas qu'avec l'air d'attaquer sans cesse, je ne suis pour tant jamais occupé qu'à me défendre. » Cette assertion a pu laisser des doutes tant qu'a duré la lutte terrible; mais la joie et les indiscretions de la victoire sont venues depuis consacrer la vérité. On a vu les uns se vanter qu'ils auraient continué la guerre jusqu'à ce qu'ils eussent abattu leur ennemi; qu'ils n'avaient jamais eu d'autre pensée. D'autres\* n'ont pas craint de publier que c'était sous le masque des alliances du sang même, et sous celui de l'amitié qu'ils avaient ourdi le complot de sa chute!!!....

\* Observateur autrichien, 1817 ou 1818.

Aujourd'hui et les deux jours suivans ont été pour moi remplis par une tracasserie qui m'était personnelle, et qui a trop influé sur mes destinées pour que je ne la mentionne pas ici. Depuis mon séjour à Longwood, j'avais pour domestique un jeune habitant de l'île, mulâtre libre, dont j'avais lieu d'être fort content; tout à coup il prit fantaisie à sir Hudson Lowe de m'en priver.

Poussé par son occupation ingénieuse à nous tourmenter, ou, comme beaucoup d'autres se sont obstinés à le penser, par suite d'un plan perfidement combiné, il me dépêcha l'officier de garde anglais, pour m'annoncer qu'ayant conçu quelques inquiétudes sur ce que mon domestique était natif de l'île, il allait me le retirer, et le remplacerait par un autre de son choix. Ma réponse fut simple et positive : « Le Gouverneur, disais-je, pouvait m'enlever mon domestique si cela lui plaisait; mais il devait s'épargner la peine de le remplacer par un autre de son choix. J'apprenais chaque jour à me détacher des jouissances de la vie. Je saurais, au besoin, me servir de mes propres mains : cette privation de plus serait



» peu de chose au milieu des souffrances  
» dont ils nous entourait. »

Alors commencèrent à ce sujet une foule de messages et de notes. Sir Hudson Lowe écrivait jusqu'à trois ou quatre fois par jour à l'officier de garde, chargé de me donner autant de communications. Sir Hudson Lowe ne comprenait pas mes difficultés, disait-il, et n'imaginait pas qu'elle objection je pouvais avoir contre un domestique donné de sa main..... Celui qu'il aurait choisi en vaudrait bien un autre..... Son offre de le choisir lui-même n'était qu'une attention de sa part, etc., etc.....

Je souffrais des allées et venues du pauvre officier, et j'en étais fatigué pour mon compte. Je le priai donc, pour épargner ses pas, d'assurer le Gouverneur que ma réponse demeurerait toujours la même; savoir: qu'il pouvait bien m'enlever mon domestique, mais qu'il ne devait pas songer à m'en faire accepter un de son choix; qu'il pouvait bien mettre garnison chez moi par la force, mais non jamais de mon propre consentement. Cependant, durant tous ces colloques on avait fait venir mon domestique, on l'avait questionné, on

l'avait retiré une première fois de mon service, puis rendu, et enfin retiré tout à fait.

Je rendis compte du tout à l'Empereur, qui m'approuva fort de n'avoir pas voulu laisser introduire un espion, disait-il, au milieu de nous. « Mais comme » votre privation, ajouta-t-il d'une manière charmante, est dans l'intérêt de » tous, il n'est pas juste que vous en » souffriez seul; faites venir Gentilini, » mon valet de pied, qu'il prenne son » service auprès de vous; il sera enchanté » de gagner quelques napoléons de plus; » vous lui direz d'ailleurs que c'est par » mon ordre. » Gentilini s'y rendit d'abord avec gaieté; mais le soir même le pauvre garçon vint me dire qu'on lui avait fait observer qu'il n'était pas convenable qu'un domestique de l'Empereur servit un particulier!!!..... Et l'Empereur poussa la bonté jusqu'à faire venir Gentilini pour lui en donner l'ordre de sa propre bouche....

C'était ainsi que ce gouverneur continuait à nous persécuter journellement et sous toutes les formes, bien que je n'en disé plus rien: non que je m'y fusse accoutumé; mais parce que dans

la masse de nos peines, celles qui ne nous venaient que de sa mauvaise humeur n'étaient plus que de légers accessoires. Et en effet, qu'auraient-elles pu être auprès de nos grandes misères?...  
 Si l'on s'est bien pénétré de toute l'horreur de notre situation, on me voit jeté, et probablement pour jamais, sur une plage déserte à deux mille lieues de la patrie, confiné dans une étroite prison, sous un ciel, dans un climat, sur un sol, qui ne sont pas les nôtres.

On me voit errer vivant dans les sinuosités du tombeau, seul terme probable de tant de maux. J'ai perdu ma femme, mes enfans, mes amis, bien qu'ils jouissent encore de la vie; mais leur univers n'est plus le mien; et privé désormais de la communication des hommes, il me reste à pleurer les épanchemens de l'amitié, les douceurs de la famille, les intimités, les charmes de la société.... Certes, en lisant ceci, il n'est personne sans doute, quelles que soient ses opinions, son pays, ses dispositions naturelles, qui ne m'accorde sympathiquement quelques regrets, et ne se sente arracher quelque mouvement de commisération, tant il me voit à plaindre;

eh bien pourtant, il aurait tort; je vais me rendre enviable!....

Quel est celui dont le cœur ne bat à de certains actes d'Alexandre ou de César? Qui approcherait sans émotion des vestiges de Charlemagne? De quel prix ne nous seraient pas les paroles, le son de voix de Henri IV? Eh bien! aux moindres symptômes de quelque abattement moral, si je sentais le besoin de retremper mon âme, le cœur plein de telles sensations, l'esprit rempli de telles idées, je m'écriais: Je possède tout cela, mieux que tout cela; et ici, ce ne sont point de seules illusions, de simples ressouvenirs d'histoire; je suis aux côtés mêmes de l'objet vivant qui a accompli tant de prodiges; chaque jour, à chaque instant, je considère à mon gré les traits de celui dont un clin-d'œil ordonna tant de batailles et décida de tant d'empires; je lis sur ce front que décorent les lauriers de Rivoli, de Marengo, d'Austerlitz, de Wagram, d'Jéna, de Friedland; je puis presque toucher cette main qui régita tant de sceptres et distribua tant de couronnes; qui saisit les drapeaux d'Arcole et de Lodi; qui, dans une occasion solennelle, rendait à une femme éplorée

les seules preuves de la culpabilité de son mari; j'entends cette même voix qui, à la vue des pyramides d'Égypte, prononçait à ses soldats: «Enfans, du haut de ces monumens quarante siècles nous contemplent!» qui, arrêtant sa suite à la vue d'un convoi de blessés autrichiens, disait en se découvrant: «Honneur et respect au courage malheureux.» Je cause presque familièrement avec celui-là même dont les conceptions ont manié l'Europe, qui se faisait un passe-temps des embellissemens de nos villes et de la prospérité de nos provinces, qui nous avait élevés si haut dans l'esprit des peuples, et avait porté notre gloire jusqu'aux nues!..... Je le vois, je l'entends, je le soigne, je m'efforce de lui être agréable, je le console peut-être!.... quelle situation!..... Eh bien! à présent me plaint-on encore? une foule, au contraire, n'enviera-t-elle pas mon sort? Qui, au fait, obtint un tel bonheur, réunit des circonstances pareilles aux nôtres?....

*Jeudi 14.*

Nouvelles occupations de l'Empereur. Sur les grands capitaines; la guerre, etc., etc. — Ses idées sur diverses institutions pour le bien-être de la société. — Avocats. — Curés. — Autres objets.

L'Empereur, sur les six heures, m'a fait appeler dans sa chambre. Il venait de dicter, m'a-t-il dit, un fort beau chapitre sur les droits maritimes; il me parlait d'autres plans d'ouvrages; j'ai osé lui rappeler les quatorze paragraphes dont il avait déjà eu l'idée, et que j'ai déjà mentionnés ailleurs. Il en a écouté le ressouvenir avec plaisir, et a assuré qu'il y viendrait certainement un jour.

Il s'est mis de là à lire et à corriger des notes précieuses qu'il avait dictées au Grand-Maréchal sur la différence des guerres anciennes et modernes, sur l'administration des armées, leur composition, etc., etc. Puis, s'étant mis à causer, et se lançant sur le sujet, entre autres choses il a dit: «Il n'est pas de grandes actions suivies qui soient l'œuvre du hasard et de la fortune; elles dérivent toujours de la combi-

» maison et du génie. Rarement on voit  
 » échouer les grands hommes dans leurs  
 » entreprises les plus périlleuses. Re-  
 » gardez Alexandre, César, Annibal, le  
 » Grand-Gustave et autres, ils réussissent  
 » toujours; est-ce parce qu'ils ont du  
 » bonheur qu'ils deviennent ainsi de  
 » grands hommes? Non; mais parce  
 » qu'étant de grands hommes, ils ont su  
 » maîtriser le bonheur. Quand on veut  
 » étudier les ressorts de leur succès, on  
 » est tout étonné de voir qu'ils avaient  
 » tout fait pour l'obtenir.

» *Alexandre*, à peine au sortir de l'en-  
 » fance, conquiert, avec une poignée de  
 » monde, une partie du globe; mais fut-  
 » ce de sa part une simple irruption, une  
 » façon de déluge? Non; tout est cal-  
 » culé avec profondeur, exécuté avec au-  
 » dace, conduit avec sagesse. Alexandre  
 » se montre tout à la fois grand guerrier,  
 » grand politique, grand législateur;  
 » malheureusement quand il atteint le  
 » zénith de la gloire et du succès, la  
 » tête lui tourne ou le cœur se gâte. Il  
 » avait débuté avec l'âme de Trajan, il  
 » finit avec le cœur de Néron et les  
 » mœurs d'Héliogabale. » Et l'Empereur

développait les campagnes d'Alexandre,  
 et je voyais le sujet sous un jour tout  
 nouveau.

Passant ensuite à *César*, il disait,  
 qu'au rebours d'Alexandre, il avait com-  
 mencé sa carrière fort tard, et qu'ayant  
 débuté par une jeunesse oisive et des  
 plus vicieuses, il avait fini montrant  
 l'âme la plus active, la plus élevée, la  
 la plus belle; il le pensait un des caractères  
 les plus aimables de l'histoire.  
 » César, observait-il, conquiert les  
 » Gaules et les lois de sa patrie; mais,  
 » est-ce au hasard et à la simple fortune  
 » qu'il doit ses grands actes de guerre? »  
 Et il analysait encore les hauts faits de  
 César comme il avait fait de ceux  
 d'Alexandre. »

» Et cet *Annibal*, disait-il, le plus au-  
 » dacieux de tous, le plus étonnant peut-  
 » être; si hardi, si sûr, si large en toutes  
 » choses; qui, à vingt-six ans, conçoit  
 » ce qui est à peine concevable, exécute  
 » ce qu'on devait tenir pour impossible;  
 » qui, renonçant à toute communication  
 » avec son pays, traverse des peuples en-  
 » nemis ou inconnus qu'il faut attaquer  
 » et vaincre, escalade les Pyrénées et les  
 » Alpes, qu'on croyait insurmontables,

» et ne descend en Italie qu'en payant  
 » de la moitié de son armée la seule ac-  
 » quisition de son champ de bataille, le  
 » seul droit de combattre; qui occupe,  
 » parcourt et gouverne cette même Italie  
 » durant seize ans, met plusieurs fois à  
 » deux doigts de sa perte la terrible et re-  
 » doutable Rome, et ne lâche sa proie que  
 » quand on met à profit la leçon qu'il a  
 » donnée d'aller le combattre chez lui.  
 » Croira-t-on qu'il ne dut sa carrière et  
 » tant de grandes actions qu'aux caprices  
 » du hasard, aux faveurs de la fortune?  
 » Certes, il devait être doué d'une âme  
 » de la trempe la plus forte, et avoir une  
 » bien haute idée de sa science en guerre,  
 » celui qui, interpellé par son jeune  
 » vainqueur, n'hésite pas à se placer,  
 » bien que vaincu, immédiatement après  
 » Alexandre et Pyrrhus, qu'il estime les  
 » deux premiers du métier.

» Tous ces grands capitaines de l'an-  
 » tiquité, continuait Napoléon, et ceux  
 » qui, plus tard, ont dignement marché  
 » sur leurs traces, n'ont fait de grandes  
 » choses qu'en se conformant aux règles  
 » et aux principes naturels de l'art; c'est-  
 » à-dire par la justesse des combinaisons  
 » et le rapport raisonné des moyens avec

» leurs conséquences, des efforts avec  
 » les obstacles. Ils n'ont réussi qu'en s'y  
 » conformant, quelles qu'ayent été d'ail-  
 » leurs l'audace de leurs entreprises et l'é-  
 » tendue de leurs succès. Ils n'ont cessé  
 » de faire constamment de la guerre une  
 » véritable science. C'est à ce titre seul  
 » qu'ils sont nos grands modèles, et ce  
 » n'est qu'en les imitant qu'on doit espé-  
 » rer en approcher.

» On a attribué à la fortune mes plus  
 » grands actes, et on ne manquera pas  
 » d'imputer mes revers à mes fautes;  
 » mais si j'écris mes campagnes, on sera  
 » bien étonné de voir que dans les deux  
 » cas, et toujours, ma raison et mes fa-  
 » cultés ne s'exercèrent qu'en confor-  
 » mité avec les principes, etc., etc.

» Comme il est à désirer que l'Empe-  
 » reur accomplisse sa pensée d'écrire ses  
 » campagnes! Quels commentaires que  
 » ceux de Napoléon !!! \*

\* Il paraît que l'Empereur n'a point entière-  
 » ment exécuté cet ouvrage qui eût été d'un si  
 » grand prix pour le métier. Toutefois la seconde  
 » livraison des Mémoires de Napoléon par les  
 » généraux Montholon et Gourgaud, qu'on pu-  
 » blie en ce moment (Paris, Bossange frères),  
 » renferme des notes critiques de Napoléon sur

L'Empereur a continué d'analyser de la sorte *Gustave-Adolphe*, *Condé*, chez

un ouvrage de guerre, qui sont du plus grand intérêt, et peuvent nous tenir lieu, à certains égards, de ce que nous aurons perdu. On y trouve précisément les grands capitaines de l'antiquité mentionnés ici, mais avec ce développement, cette vigueur et cette supériorité d'une dictée réfléchie sur l'extrait informe d'une conversation courante. Un autre objet bien intéressant, présenté par les mêmes volumes, est l'ensemble des pièces officielles et le protocole des négociations de Châtillon. On a parlé des embarras de Louis XIV, à la fin de la guerre de la succession et des cruelles conférences de Gertruidenberg; mais que sont-elles, grand Dieu, auprès du congrès de Châtillon! et quel n'est pas l'état désespéré du malheureux empire français et la situation de son plénipotentiaire unique, luttant seul contre toute la diplomatie victorieuse de l'Europe!... Du reste, on s'étonne peu après cela de la haute et grande considération que le duc de Vicence a comme imposée à tous ces étrangers. Cela devait être, tant il leur montre de loyauté, d'élévation, de franchise, en un mot, tout ce qui compose une belle âme. Sa correspondance respire constamment le sujet fidèle, l'ami dévoué et surtout l'excellent citoyen. Aussi, sans discuter le mérite de son opinion personnelle, fût-on même d'un avis opposé, il devient impossible de ne pas se sentir pénétré de vénération à une telle lecture.

qui il disait que la science semblait avoir été un instinct, la nature l'ayant produit tout sàvant; *Turenne*, qui, au contraire, ne s'était formé qu'avec peine et à force d'instruction. Et m'étant permis de lui dire à ce sujet qu'on avait remarqué pourtant que *Turenne* n'avait point formé d'élèves, tandis que *Condé* en avait laissé plusieurs fort distingués : « Pur caprice du hasard, a repris l'Empereur; c'est le contraire qui eût dû arriver. Mais il ne dépend pas toujours des maîtres de faire de bons écoliers; encore faut-il que la nature s'y prête : la semence doit rencontrer son terrain. » Il a continué sur *Eugène*, *Martborough*, *Vendôme*, etc., sur le *Grand-Frédéric*, qu'il disait avoir été, sur toutes choses, tacticien par excellence, et avoir eu le secret de faire des soldats de véritables machines. A son sujet, il a dit : « Combien les hommes diffèrent parfois de ce qu'ils s'annoncent! Savent-ils bien toujours eux-mêmes ce qu'ils sont? En voilà un, remarquait-il, qui, au début, prend la fuite devant sa propre victoire, et qui, tout le reste de sa carrière, se montre bien certainement

« le plus intrépide, le plus tenace, le plus froid des hommes, etc. »

Après dîner, l'Empereur, plein de son travail du jour, dont il suit depuis quelque temps le sujet avec une espèce de plaisir et de satisfaction, a parlé jusqu'à près d'une heure du matin, traitant en maître, de la manière la plus ingénieuse, la plus forte et la plus lumineuse, une foule d'objets de guerre.

Il revenait sur la grande différence de la guerre des anciens avec celle des modernes. « L'invention des armes à feu a tout changé, observait-il; cette grande découverte était, du reste, tout à l'avantage des assaillans, bien que jusqu'ici la plupart des modernes aient soutenu le contraire. La force corporelle des Anciens, observait-il encore, était en harmonie avec leurs armes offensives et défensives; les nôtres au contraire, celles de nos jours sont tout à fait hors de notre sphère. »

Si l'Empereur laisse après lui des idées sur ces objets, son opinion sera bien précieuse. Il l'a donnée ce soir sur la plupart des circonstances militaires; il s'est élevé aux plus hautes idées, et

(Nov. 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 545  
est descendu dans les plus petits détails.

Il disait que la guerre ne se composait que d'accidens, et que bien que tenu de se plier à des principes généraux, un chef ne devait jamais perdre de vue tout ce qui pouvait le mettre à même de profiter de ces accidens. Le vulgaire appellerait cela bonheur, et ce ne serait pourtant que la propriété du génie....

Il voulait que, dans l'état actuel, on donnât plus de consistance au troisième rang de l'infanterie, ou bien qu'on le supprimât, et il en développait le motif...

Il voulait que l'infanterie chargée par la cavalerie, tirât de fort loin sur elle, au lieu de l'attendre à bout portant comme on le fait aujourd'hui; et il en démontrait l'avantage....

Il disait que l'infanterie et la cavalerie laissées à elles-mêmes sans artillerie, ne devaient point amener de résultat décisif; mais qu'avec de l'artillerie, et toutes choses d'ailleurs égales, la cavalerie devait détruire l'infanterie; et il développait très-lumineusement toutes ces choses, et une foule d'autres encore.

Il ajoutait que l'artillerie faisait au-

jourd'hui la véritable destinée des armées et des peuples; qu'on se battait à coups de canon comme à coups de poings, et qu'en bataille comme à un siège, l'art consistait à présent à faire converger un grand nombre de feux sur un même point; que la mêlée une fois établie, celui qui avait l'adresse de faire arriver subitement et à l'insu de l'ennemi, sur un de ses points, une masse inopinée d'artillerie, était sûr de l'emporter. Voilà quel avait été, disait-il, son grand secret et sa grande tactique.

Du reste, concluait-il, il ne pouvait pas y avoir ce que dans sa pensée il concevait être une véritable armée, sans une révolution dans les mœurs et l'éducation du soldat, peut-être même de l'officier. Il ne pouvait pas y en avoir avec nos fours, nos magasins, nos administrations, nos voitures. Il n'y aurait d'armée que quand, à l'imitation des Romains, le soldat recevrait son blé, aurait des moulins à bras, cuirait son pain sur sa petite platine, etc. Il n'y aurait d'armée que quand on aurait mis en suite toute notre effroyable administration paperassière, etc., etc.

« J'avais médité, disait-il, tous ces

« changemens; mais pour oser les mettre  
« en pratique, il m'eût fallu une profonde  
« paix: une armée de guerre ne le per-  
« mettrait pas; elle se fût révoltée, elle  
« m'eût envoyé promener, etc. »

Puisque j'en suis à ce sujet, je vais réunir ici quelques notes éparses, recueillies à différens instans sur les innovations projetées par l'Empereur, non seulement sur l'armée, mais encore sur beaucoup d'autres objets essentiels à l'organisation sociale.

L'Empereur avait le projet, à la paix générale, nous a-t-il dit plus d'une fois, d'amener chaque puissance à une immense réduction des armées permanentes. Il eût voulu que chaque souverain se bornât à sa seule garde, comme cadre du reste de l'armée à composer au besoin. Il eût voulu, s'il avait été contraint de conserver une forte armée en temps de paix, l'employer aux travaux publics, lui donner une organisation, une tenue et une manière de se nourrir tout à fait spéciale. On trouvera sans doute une partie de ces choses dans ses Mémoires; je sais qu'il les a dictées en différens momens à plusieurs de ces messieurs.



Il avait éprouvé, disait-il, que la plus grande gêne dans ses plans de campagne et ses grandes expéditions, venait de la nourriture moderne des soldats, du blé qu'il fallait trouver, de la farine qu'il fallait obtenir en le faisant moudre, enfin du pain qu'il fallait parvenir à faire cuire. Or, la méthode romaine, qu'il approuvait fort, et qu'il eût adoptée en tout ou en partie, eût remédié à tous ces inconvénients. « Avec elle, disait l'Empereur, on allait au bout du monde; mais encore fallait-il du temps pour amener à la transition d'un tel régime: il ne pouvait s'opérer par un simple ordre du jour. J'en avais eu la pensée depuis long-temps; mais quelle qu'eût été ma puissance, je me fusse bien donné de garde de le commander. Il n'est point de subordination ni de crainte pour les estomacs vides. Ce n'était qu'en temps de paix et à loisir qu'on eût pu y arriver insensiblement: je l'aurais obtenu en créant des mœurs militaires nouvelles. »

L'Empereur eût constamment tenu à faire passer toute la nation par l'épreuve de la conscription. « Je suis intraitable sur les exemptions, disait-il un jour au

« Conseil d'Etat: elles seraient des crimes. Comment charger sa conscience d'avoir fait tuer l'un au détriment de l'autre. Je ne sais même pas si j'exempterai mon fils. » Et dans une autre occasion il disait encore que la conscription est la racine éternelle d'une nation, l'épuration de son moral, la véritable institution de toutes ses habitudes; et puis la nation, ajoutait-il, se trouvait de la sorte toute classée dans ses véritables intérêts pour sa défense au dehors et son repos au dedans. « Organisé, maçonné de la sorte, disait-il, le peuple français eût pu défier l'univers; il eût pu, et avec plus de justesse, renouveler ce mot des fiers Gaulois: *Si le Ciel venait à tomber, nous le soutiendrions de nos lances.* »

Dans son système et ses intentions, la conscription, loin de nuire à l'éducation, en fût devenue l'instrument. L'Empereur en serait arrivé, disait-il, à avoir dans chaque régiment une école pour le commencement ou la continuation de l'enseignement dans tous les genres, soit pour la ligne scientifique, pour les arts libéraux, ou pour les simples mécaniques. « Et rien de plus aisé

» que d'obtenir tout cela, remarquait-il;  
 » le principe une fois adopté, vous eus-  
 » siez vu chaque régiment tirer tout ce  
 » qui eût été nécessaire de ses rangs  
 » mêmes : et quel bienfait le déverse-  
 » ment de tous ces jeunes gens avec leurs  
 » connaissances acquises, n'eussent-elles  
 » été qu'élémentaires, avec les mœurs  
 » qui en dérivent nécessairement, n'au-  
 » rait-il pas été produire dans la masse  
 » de la société! etc. »

Un jour, l'Empereur disait encore que  
 s'il eût eu du loisir, il y avait peu d'ins-  
 titutions sur lesquelles il n'eût porté la  
 main; et il s'arrêtait sur le fléau des pro-  
 cès, qu'il disait être une véritable lèpre,  
 un vrai cancer social. « Déjà mon code,  
 » disait-il, les avait singulièrement di-  
 » minués, en mettant une foule de causes  
 » à la portée de chacun; mais il restait  
 » encore beaucoup à faire au législateur;  
 » non qu'il dût se flatter d'empêcher les  
 » hommes de quereller : ce devait être  
 » de tout temps; mais il fallait empêcher  
 » un tiers de vivre des querelles des deux  
 » autres; empêcher qu'il les excitât  
 » même, afin de mieux vivre encore.  
 » J'aurais donc voulu établir qu'il n'y  
 » eût d'avoués ni d'avocats rétribués que

» ceux qui gagneraient leurs causes. Par  
 » là, que de querelles arrêtées! car il est  
 » bien évident qu'il n'en serait pas un  
 » seul qui, du premier examen d'une  
 » cause, ne la repoussât si elle lui sem-  
 » blait douteuse. On ne saurait craindre  
 » qu'un homme vivant de son travail,  
 » voulût s'en charger pour le seul plaisir  
 » de bavarder; et même, dans ce cas  
 » encore, le travers ne serait nuisible  
 » qu'à lui seul. Mais avec les praticiens,  
 » observait l'Empereur, les choses les  
 » plus simples se compliquent tout aus-  
 » sitôt; on me présenta une foule d'ob-  
 » jections, une multitude d'inconvéniens  
 » et moi qui n'avais pas de temps à per-  
 » dre, j'ajournai ma pensée. Mais encore  
 » aujourd'hui je reste convaincu qu'elle  
 » est lumineuse, et qu'en la creusant, la  
 » retournant, ou la modifiant, on pour-  
 » rait en tirer grand parti. »

Puis venaient *les curés*, qu'il eût voulu  
 rendre très-importans et fort utiles.  
 « Plus ils sont éclairés, disait-il, moins  
 » ils sont portés à abuser de leur minis-  
 » tère. » Aussi, à leur cours de théologie,  
 aurait-il voulu qu'on eût joint un cours  
 d'agriculture et les élémens de la médecine  
 et du droit. « Par-là, disait-il, le

» dogme et la controverse, qui ne sont  
 » que le cheval de bataille et les armes  
 » du sot et du fanatique, fussent insen-  
 » siblement devenus plus rares dans la  
 » chaire; il ne serait plus guère demeuré  
 » que la pure morale, toujours belle,  
 » toujours éloquente, toujours persua-  
 » sive, toujours écoutée; et comme on  
 » aime d'ordinaire à parler de ce qu'on  
 » sait, ces ministres d'une religion toute  
 » de charité, eussent de préférence en-  
 » treteu les paysans de leur culture, de  
 » leurs travaux, de leurs champs; ils  
 » eussent pu donner de bons conseils  
 » contre la chicane, et de bons avis aux  
 » malades: tous y eussent gagné. Alors les  
 » pasteurs eussent été vraiment une pro-  
 » vidence pour leurs ouailles; et comme  
 » on leur eût composé un très-bel état,  
 » ils auraient joui d'une grande considé-  
 » ration: ils se seraient fort respectés eux-  
 » mêmes, et l'eussent été de tous. Ils  
 » n'auraient pas eu le pouvoir de la sei-  
 » gneurie féodale; mais ils en auraient  
 » eu, sans danger, toute l'influence. Un  
 » curé eût été le juge de paix naturel,  
 » le vrai chef moral qui eût dirigé, con-  
 » duit la population sans danger, parce  
 » qu'il était lui-même dépendant du Gou-

» vernement qui le nommait et le sala-  
 » riait. Si l'on joint à tout cela les épreu-  
 » ves et le noviciat nécessaires pour le  
 » devenir, qui garantissent en quelque  
 » sorte la vocation, et supposent de bel-  
 » les dispositions de cœur et d'esprit,  
 » on est porté à prononcer qu'une telle  
 » composition de pasteurs au milieu des  
 » peuples, eût dû amener une révolu-  
 » tion morale tout à l'avantage de la civi-  
 » lisation. »

Ceci me rappelle avoir entendu l'Em-  
 pereur, au Conseil d'Etat, déclamer  
 contre le casuel des ministres du culte,  
 et faire ressortir l'indécence de les met-  
 tre dans le cas de marchander, disait-il,  
 des objets sacrés, et pourtant indispen-  
 sables. Il proposait donc de le détruire.  
 « En rendant les actes de la religion  
 » gratuits, observait-il, nous relevons sa  
 » dignité, sa bienfaisance, sa charité;  
 » nous faisons beaucoup pour le petit  
 » peuple; et rien de plus naturel et de  
 » plus simple que de remplacer ce casuel  
 » par une imposition légale; car tout le  
 » monde naît, beaucoup se marient, et  
 » tous meurent; et voilà pourtant trois  
 » grands objets d'agiotage religieux qui  
 » me répugnent et que je voudrais faire

» disparaître. Puisqu'ils s'appliquent éga-  
 » lement à tous, pourquoi ne pas les  
 » soumettre à une imposition spéciale,  
 » ou bien encore les noyer dans la masse  
 » des impositions générales, etc., etc. »

Cette proposition n'eut pas de suite.

Il me revient aussi en ce moment l'a-  
 voir encore entendu exprimer la propo-  
 sition que tous les fonctionnaires et  
 employés publics, même les militaires,  
 formassent d'eux-mêmes le fond de leurs  
 pensions à venir, par une légère retenue  
 de leur salaire annuel : il y attachait  
 beaucoup de prix. « De la sorte, disait-  
 » il, l'avenir de chacun ne sera plus un  
 » objet de sollicitation, une faveur; ce  
 » sera un droit, une vraie propriété; ce  
 » qui lui aura été retenu sera versé à la  
 » caisse d'amortissement chargée de le  
 » faire valoir : ce sera son propre bien  
 » qu'il suivra des yeux, et qu'il retirera,  
 » sans contestation, lors de sa retraite. »

On lui objectait qu'il était des traite-  
 ments, ceux des militaires surtout, qui  
 ne pourraient admettre de retenue. « Eh  
 » bien ! j'y suppléerai, répliquait l'Em-  
 » pereur, je les accroîtrai de toute la  
 » retenue. — Mais à quoi bon alors, ob-  
 » jectait-on encore, si l'on doit faire la

» même dépense, il n'y aurait point d'é-  
 » conomie; où seraient donc les avan-  
 » tages ? — Les avantages, répliquait  
 » l'Empereur, seraient dans la différence  
 » entre le certain et l'incertain, entre le  
 » repos du trésor, qui n'aurait plus à se  
 » mêler de ces accidens, et la tranquil-  
 » lité des citoyens, qui posséderaient  
 » leur garantie, etc., etc. »

L'Empereur défendit cette idée avec  
 beaucoup de chaleur. Il y revint plus  
 d'une fois; elle demeura néanmoins sans  
 résultat. J'ai déjà dit l'avoir vu improviser  
 souvent de la sorte, ou faire discuter,  
 après impression, une foule d'autres  
 projets qui ont éprouvé le même  
 sort. Voici qui peut en fort peu de mots  
 donner une idée des travaux et de l'ac-  
 tivité de son administration. « On a cal-  
 » culé que le Gouvernement de Napo-  
 » léon, dans un espace de quatorze ans  
 » et cinq mois, présente soixante-un  
 » mille cent trente-neuf délibérations du  
 » Conseil d'Etat, sur des objets diffé-  
 » rens! » (*Hist. critique et raisonnée, etc.,*  
*de Montvéran.*)

Enfin, j'ai entendu maintes fois Na-  
 poléon, et en diverses circonstances,  
 répéter qu'il eût voulu un institut euro-

péen, des prix européens pour animer, diriger et coordonner toutes les associations savantes en Europe.

Il eût voulu pour toute l'Europe, l'uniformité des monnaies, des poids, des mesures; l'uniformité de législation.

« Pourquoi, disait-il, mon Code Napoléon n'eût-il pas servi de base à un Code européen, et mon Université impériale à une Université européenne? »

« De la sorte, nous n'eussions réellement, en Europe, composé qu'une seule et même famille. Chacun, en voyageant, n'eût pas cessé de se trouver chez lui, etc. »

Il est encore une foule d'autres idées pareilles; mais comme je n'oserais hasarder aucun souvenir des détails, je m'abstiens.

*Vendredi 15.*

L'Empereur change de manière à nous affecter.

— Le Gouverneur nous environne de fortifications. — Terreurs de sir Hudson Lowe.

— Général Lamarque. — Madame Récamier et un prince de Prusse.

Sur les trois heures, l'Empereur, avec qui j'avais déjà déjeuné le matin, m'a fait appeler; voulant prendre l'air, il a

essayé de marcher dans le bois; mais l'air lui a paru trop vif. Il s'est dirigé alors vers le Grand-Maréchal, chez qui il est entré, et est demeuré assez longtemps assis dans un fauteuil, où il semblait comme absorbé. La diminution de son embonpoint, la teinte de son visage, un affaiblissement visible nous ont frappés; nous en avons tous le cœur navré...

En traversant le bois il avait jeté les yeux sur les fortifications dont on nous entoure; il avait ri de pitié de tous ces travaux. On avait déshonoré nos alentours, disait-il, en enlevant l'espèce de gazon qui s'y trouvait, pour en faire de misérables revêtemens inutiles et ridicules. En effet, depuis près de deux mois, le Gouverneur ne cesse de remuer le terrain autour de nous: il creuse des fossés, élève des parapets, plante des palissades; il nous a tout à fait cernés dans Longwood; il fait en ce moment de l'écurie une véritable redoute, sans qu'on puisse y deviner aucun avantage en équivalent des sommes et des soins qu'elle aura coûtés; aussi ces travaux excitent-ils tout-à-tour la mauvaise humeur et le rire des soldats et des Chinois qui y sont employés: ils n'appellent

plus Longwood et son écurie que le fort Hudson et le fort Lowe; et l'Empereur est revenu sur les frayeurs ridicules de sir Hudson Lowe, qu'on nous a assuré se réveiller parfois en sursaut pour rêver à de nouveaux moyens de sûreté. « Assurément, disait l'Empereur, cela tient de la folie; et que ne dort-il à son aise? Que ne nous laisse-t-il tranquilles! Comment n'a-t-il pas l'esprit de juger que la force des localités, ici, est bien supérieure encore à toutes ses terreurs paniques? — Sire, a repris quelqu'un, c'est qu'il se souvient de *Capri*, où avec deux mille hommes, trente pièces de canon et perché dans les nues, il fut enlevé par douze cents Français que conduisait le brave Lamarque, lequel ne put pénétrer jusqu'à lui qu'à l'aide d'une triple escalade. — Eh bien, a observé l'Empereur, sir Lowe se montre meilleur geolier que bon général. »

La santé de mon fils, depuis quelque temps, me donnait les plus vives inquiétudes. Ses souffrances étaient tournées en palpitations violentes qui amenaient des évanouissemens; elles le forçaient de se relever la nuit pour marcher ou

prendre quelque position particulière.

Le docteur O'Méara craignait d'entrevoir tous les symptômes d'un anévrisme et un péril imminent. J'ai fait prier le docteur militaire en chef Baxter de venir se joindre au docteur O'Méara pour une consultation à fond. Heureusement le résultat a pu me tranquilliser. Il était loin de présenter rien d'aussi alarmant.

Dans les causeries du jour, l'Empereur est revenu encore à M<sup>me</sup> de Staël, sur laquelle il n'a rien dit de neuf. Seulement il a parlé cette fois de nouvelles lettres vues par la police, et dont M<sup>me</sup> Récamier et un prince de Prusse faisaient tous les frais.

« Ces lettres, disait l'Empereur, contiennent la preuve non équivoque de tout l'empire des charmes de M<sup>me</sup> Récamier, et du haut prix auquel le prince les élevait; car elles ne renfermaient rien de moins que des offres ou des promesses de mariage de sa part. »

Et voici le nœud de cette affaire, que j'ai appris plus tard. La belle M<sup>me</sup> Récamier, dont la bonne réputation a eu le rare privilège de traverser sans injure nos temps difficiles, se trouvait auprès de M<sup>me</sup> de Staël, à laquelle elle s'était

héroïquement dévouée, quand un des princes de Prusse, fait prisonnier à Eylau, et se rendant en Italie par la permission de Napoléon, descendit au château de Coppet, avec l'intention de s'y reposer seulement quelques heures; mais il y fut retenu tout l'été par les charmes qu'il y rencontra. Celle qui s'y était exilée auprès de son amie, et le jeune prince se regardant tous deux comme des victimes de Napoléon, une haine commune commença peut-être leur intérêt mutuel. Touché d'une vive passion, le prince, malgré les obstacles que lui opposait son rang, conçut la pensée d'épouser l'amie de M<sup>me</sup> de Staël, et le confia à celle-ci, dont l'imagination poétique saisit avidement un projet qui pouvait répandre sur Coppet un éclat romanesque. Bien que le prince fût rappelé à Berlin, l'absence n'altéra point ses sentimens; il n'en poursuivait pas moins avec ardeur son projet favori; mais, soit préjugé catholique contre le divorce; soit générosité naturelle, M<sup>me</sup> Récamier se refusa constamment à cette élévation inattendue.

C'est à cette circonstance, du reste, qu'on doit le tableau de Corine, qui

passé pour une des créations les plus originales du pinceau de Gérard, le prince le lui ayant commandé pour en faire hommage à celle qui avait si profondément occupé ses pensées.

Mais puisque je suis revenu à M<sup>me</sup> de Staël, je dirai que la publication des volumes précédens m'ayant valu la visite et les observations de quelques personnes qui lui sont fort attachées, de ses plus intimes m'ont assuré qu'on lui avait prêté des expressions contre Napoléon, qui lui étaient absolument étrangères, spécialement celle de *Robespierre à cheval*, qu'elles pouvaient désavouer pour elle en toute sûreté de conscience, disaient-elles; bien plus, elles ajoutaient que M<sup>me</sup> de Staël se montrait parfois, dans la conversation privée, bien plus favorable que ne le témoignaient ses écrits, toujours aiguillonnés, il fallait en convenir, par les ressentimens et le dépit. L'une de ces personnes me disait qu'il avait été vraiment précieux pour elle de lire dans le *Mémorial*, que Napoléon, à Sainte-Hélène, avait comparé M<sup>me</sup> de Staël tout à la fois à Armide et à Clorinde, parce qu'elle avait entendu M<sup>me</sup> de Staël, au temps de son enthous-

siasme, comparer de son côté le jeune général de l'armée d'Italie tout à la fois à Scipion et à Tancredé, alliant, disait-elle, les vertus simples de l'un aux faits brillans de l'autre.

Après dîner, l'Empereur ayant fait venir Racine, son favori, il nous a lu les plus beaux morceaux d'Iphigénie, de Mithridate et de Bajazet. « Bien que Racine ait accompli des chefs-d'œuvre en eux-mêmes, a-t-il dit en finissant, il y a répandu néanmoins une perpétuelle fadeur, un éternel amour, et son ton doucereux, son fastidieux entourage; mais ce n'était pas précisément sa faute, ajoutait-il, c'était le vice et les mœurs du temps. L'amour alors, et plus tard encore, était toute l'affaire de la vie de chacun. C'est toujours le lot des sociétés oisives, observait-il. Pour nous, nous en avons été brutalement détournés par la révolution et ses grandes affaires. » Chemin faisant, il avait condamné aussi tout le fameux plan de campagne de Mithridate. « Il pouvait être beau comme récit, disait-il; mais il n'avait point de sens comme conception. »

*Samedi 16.*

Les ministres anglais actuels; portraits. — Tous les ministères, autant de léproseries; honorables exceptions. — Sentimens de Napoléon pour ceux qui l'ont servi.

J'ai trouvé l'Empereur avec une espèce d'almanach politique anglais qu'il s'amusait à feuilleter. S'étant arrêté sur les membres du ministère anglais, qu'il passait en revue: « En connaissez-vous quelques-uns, m'a-t-il dit? Quelle était, de votre temps, l'opinion commune à leur égard? — Sire, ai-je répondu, il y a si long-temps que j'ai quitté l'Angleterre, que presque tous ceux qui y jouent un rôle aujourd'hui, ne faisaient que commencer alors, aucun n'était encore sur la première ligne de la scène. » Alors, nommant *lord Liverpool*, il a dit: « *Lord Liverpool* est, dans tout cela, à ce qu'il paraît, ce qu'il y a de plus honnête. On m'en a dit quelque bien: il semble avoir de la tenue, de la décence; car je ne me fâche point qu'on soit mon ennemi; on a son métier à faire, son devoir à remplir; mais j'ai lieu de m'indigner de mesures et de formes ignobles. »



A ce sujet, j'appris à l'Empereur que c'était de mon temps que le père de lord Liverpool, M. Jenkenson, devenu plus tard successivement lord Hawkesbury et lord Liverpool, avait fait sa fortune politique. C'était un très-honnête homme, disait-on, ami particulier de Georges III, fort laborieux, et spécialement chargé des documens diplomatiques.

L'Empereur est passé ensuite à lord S..... C'était encore un homme assez honnête, m'a-t-on dit; mais de peu de capacité, une de ces braves ganaches qui concourent bonnement au mal. — Sire, de mon temps, et sous le nom d'Addington, il a été orateur de la chambre des communes à la satisfaction générale. C'était la créature, disait-on, de M. Pitt. Ce ministre passait même pour l'avoir nommé à sa propre place, en la quittant, afin d'y rentrer plus facilement quand cela lui conviendrait. Ce qu'il y a de certain, c'est que le public fut grandement surpris de voir M. Addington successeur de M. Pitt, tant on jugeait la chose au-dessus de ses forces; et plus tard, un journal de l'opposition parlant de lui,

» rappelait qu'un philosophe, Locke je  
» crois, avait dit que les enfans n'étaient  
» qu'une feuille de papier blanc sur la-  
» quelle la nature n'avait point encore  
» écrit; et à cela le journal observait  
» plaisamment qu'en écrivant sur la feuille  
» du docteur, c'était le sobriquet donné  
» à M. Addington, il fallait convenir que  
» cette bonne nature avait laissé de su-  
» rieuses marges. — Et ce mauvais dogue,  
» a repris l'Empereur, à la pâture duquel  
» il semble qu'on nous ait livrés, ce lord  
» B....., qu'en savez-vous? — Absolu-  
» ment rien, Sire, ni sur son origine,  
» ni sur sa personne, ni sur son carac-  
» tère. — Eh bien! à moi, il ne m'est  
» donné, a-t-il repris avec une espèce  
» de chaleur, de pouvoir le juger d'ici  
» que d'après ses actes envers moi. Or,  
» à ce titre, je le tiens pour le plus  
» v..., le plus b..., le plus l.... des hommes.  
» La brutalité de ses déterminations,  
» la grossièreté de ses expressions, le  
» choix infâme de son agent, m'autori-  
» sent à le prononcer ainsi. On ne trouve  
» pas aussi facilement un bourreau tel  
» que celui qu'il m'a envoyé, non on n'a  
» pas la main aussi heureuse; il a fallu  
» nécessairement le chercher, l'exami-

ner, le juger, l'instruire; et certes, en voilà assez à mes yeux, pour prononcer la condamnation morale de quiconque peut descendre à de tels détails : par le bras qu'il dirige, on peut supposer quel doit être son cœur!

J'avoue que, cédant à l'impulsion de mon naturel et des bienséances, j'ai été tenté d'abord de supprimer ou d'adoucir les expressions qui précèdent; mais un scrupule m'a arrêté, et si la grande ombre, si grièvement blessée, me suis-je dit, planant en cet instant au-dessus de moi, venait à me faire entendre : « Puisque vous vous avisez de me faire parler, conservez du moins mes paroles; » et j'ai écrit. Aussi bien, faut-il que justice se fasse. En jouissant des honneurs et du pouvoir, on s'astreint nécessairement à répondre des charges. A l'inculpé, à se justifier : s'il y réussit, tant mieux.

L'empereur étant passé à lord C....., il a dit : « C'est celui-là qui gouverne tout le reste, et maîtrise jusqu'au prince même, à l'aide de ses intrigues et de son audace. Fort d'une majorité qu'il a lui-même composée; il est toujours prêt à s'escrimer au parlement, et avec

la dernière impudeur contre la raison, le droit, la justice, la vérité; nul mensonge ne lui coûte, rien ne l'arrête, tout lui est égal; il sait que les votes sont constamment là pour tout applaudir et tout légitimer. Il a entièrement sacrifié son pays, et le ravale chaque jour en le conduisant au rebours de sa politique, de ses doctrines, de ses intérêts; il le livre tout a fait au continent. La position se fausse à chaque instant davantage. Dieu sait comment on s'en tirera!

Lord C....., a-t-il continué, est regardé, en Angleterre même, m'a-t-on assuré, comme l'homme de l'immoralité. Il a débuté par une apostasie politique, qui, bien que commune dans son pays, laisse néanmoins toujours une tache indélébile. Il est entré dans la carrière sous les bannières de la cause du peuple, et il s'est fait l'homme du pouvoir et de l'arbitraire. Si on lui fait justice, il doit être exécré des Irlandais, ses compatriotes, qu'il a trahis, et des Anglais dont il a détruit les libertés au-dedans, et les intérêts au-dehors.

Il a eu l'impudence de produire au

» parlement, comme faits authentiques,  
 » ce qu'il savait très-bien avoir été falsi-  
 » sifié, ce qu'il avait peut-être fait falsi-  
 » fier lui-même; et c'est pourtant sur ces  
 » actes qu'on a prononcé le détronement  
 » de Murat. Il fait métier de se mentir  
 » publiquement à lui-même chaque jour  
 » en plein parlement, et dans des assem-  
 » blées publiques, en mettant dans ma  
 » bouche des paroles et des projets pro-  
 » pres à m'aliéner ses compatriotes, bien  
 » qu'il sache qu'il n'en était rien; et cet  
 » acte est d'autant plus bas, qu'il me  
 » tient lui-même dans l'impuissance de  
 » répondre.

» Lord C....., élève de M. Pitt,  
 » dont il se croit peut-être l'égal, n'en  
 » est tout au plus que le singe: il n'a  
 » cessé de poursuivre les plans et les com-  
 » plots de son maître contre la France,  
 » Et ici, sa pertinacité, son obstination,  
 » ont été peut-être ses véritables et seu-  
 » les qualités; mais Pitt avait de grandes  
 » vues; chez lui l'intérêt de son pays  
 » marchait avant tout; il avait du génie,  
 » il créait; et de son île, comme point  
 » d'appui, il gouvernait et faisait agir à  
 » son gré les Rois du continent; C.....  
 » au contraire, substituant l'intrigue à

» la création, les subsides au génie, s'im-  
 » portant fort peu de son pays, n'a cessé  
 » d'employer le crédit et l'influence de  
 » ces Rois du continent pour asseoir et  
 » perpétuer son pouvoir dans son île.  
 » Toutefois, et voici la marche des cho-  
 » ses d'ici bas, Pitt, avec tout son génie,  
 » n'a cessé d'échouer, et C....., inca-  
 » pable, a complètement réussi. O aveu-  
 » glement de la fortune!!!...

» C..... s'est montré tout à fait  
 » l'homme du continent; maître de l'Eu-  
 » rope, il a satisfait tout le monde, et  
 » n'a oublié que son pays. Ses actes  
 » blessaient tellement l'intérêt national,  
 » ils étaient tellement au rebours des  
 » doctrines du pays, ils portaient telle-  
 » ment le caractère de l'inconséquence,  
 » qu'on ne comprend pas qu'une nation  
 » sage se soit laissé gouverner par un tel  
 » fou!!!

» Il prend pour base la légitimité, dont  
 » il prétend faire un dogme politique,  
 » lorsqu'elle saperait dans ses fonde-  
 » mens le trône de son propre maître;  
 » et néanmoins il reconnaît Bernadotte,  
 » en opposition au légitime Gustave IV,  
 » qui s'est immolé pour l'Angleterre. Il  
 » reconnaît l'usurpateur Ferdinand VII,

» au détriment de son vénérable père,  
» Charles IV.

» Il proclame avec les alliés, comme  
» une autre base fondamentale, le réta-  
» blissement de l'ancien ordre de choses,  
» le redressement de ce qu'ils appellent  
» les torts, les injustices, les dépréda-  
» tions passés, enfin le retour de la mo-  
» rale publique, et il sacrifie la répu-  
» blique de Venise, qu'il abandonne à  
» l'Autriche; celle de Gènes, dont il ac-  
» commodé le Piémont; il agrandit de la  
» Pologne la Russie, son ennemie natu-  
» relle; il dépouille le Roi de Saxe en  
» faveur de la Prusse, qui ne peut plus  
» lui être de secours aucun; il enlève la  
» Norwège au Danemarck, qui, plus  
» indépendant de la Russie, pourrait lui  
» ouvrir la clef de la Baltique, pour en-  
» richir la Suède, tombée, par la perte  
» de la Finlande et des îles de la Balti-  
» que, tout à fait sous la sujétion des  
» Russes. Enfin, en violation des pre-  
» miers élémens de la politique générale,  
» il néglige, dans sa situation toute puis-  
» sante, de ressusciter l'indépendance  
» de la Pologne, et par-là livre Constan-  
» tinople, expose toute l'Europe et pré-  
» pare mille embarras à l'Angleterre.

» Je ne dirai rien du monstrueux con-  
» tre-sens d'un ministre, le représentant  
» de la nation libre par excellence, qui  
» remet l'Italie sous le joug, y maintient  
» l'Espagne; concourt de tous ses efforts  
» à river des fers sur tout le continent.  
» Penserait-il donc que la liberté n'est  
» applicable qu'aux Anglais, et que le  
» continent n'est pas fait pour elle! \*  
» Mais, dans ce cas même, il se trouve-  
» rait en tort vis-à-vis de ses propres  
» compatriotes, qu'il prive chaque jour  
» de quelques-uns de leurs droits: c'est  
» la suspension de l'*habeas corpus* à tort  
» et à travers; c'est l'*alien-bill* en vertu  
» duquel, le croirait-on bien, la femme  
» d'un anglais, si elle est étrangère,  
» peut être chassée d'Angleterre sous le  
» bon plaisir du ministre; c'est l'espion-  
» nage et la délation qu'il répand à l'in-  
» fini; ce sont des agens provocateurs,  
» création infernale, à l'aide desquels  
» on est toujours sûr de trouver des cou-  
» pables et de multiplier les victimes;

\* Et vraiment, plus tard, lord C..... a eu  
la cynique impudence de faire précisément  
cette déclaration en plein parlement et presque  
dans les mêmes paroles, au sujet des constitu-  
tions de Bade ou de Bavière.

» c'est une froide violence, un joug de  
 » fer qu'il fait peser sur des dépendances  
 » étrangères. \* Non, lord C..... n'est  
 » point le ministre d'un grand peuple  
 » libre, chargé d'imprimer le respect  
 » aux nations étrangères; c'est un visir  
 » des Rois du continent, façonnant, à  
 » leur instigation, ses compatriotes à  
 » l'esclavage; c'est le chaînon, le con-  
 » ducteur à l'aide duquel se déversent  
 » sur le continent les trésors de la Grande-  
 » Bretagne, et s'importent en Angleterre  
 » toutes les doctrines malfaisantes du  
 » dehors.

\* J'ai appris que l'Empereur, depuis mon  
 départ, lisant les plaintes des îles Ioniennes,  
 énumérant de nouveau avec indignation les  
 actes des alliés, qui avaient tant et si long-  
 temps professé, disait-il, la morale, la justice,  
 l'indépendance des peuples, et ne s'en étaient  
 pas moins gorgés à l'envi des débris du grand  
 empire, ne s'en étaient pas moins partagé les  
 millions d'âmes, avait terminé disant: « Et  
 » ces gens là, hypocritement, effrontément,  
 » ont osé me déclarer, à la face du monde,  
 » avide, de mauvaise foi, tyran!!!.... »

En apprenant le sort de l'infortuné Parga,  
 il s'écria: « Parga! Parga! Certes, voilà un  
 » acte seul qui suffirait pour balafre un homme  
 » et le marquer au front à jamais. »

» Il semble se montrer le partisan,  
 » l'obséquieux associé de cette mysté-  
 » rieuse sainte alliance, alliance univer-  
 » selle dont je ne saurais d'ici deviner ni  
 » le sens ni le but; qui ne peut présenter  
 » rien d'utile, ni faire augurer rien de  
 » bon. Serait-elle dirigée contre les  
 » Turcs? Mais ce serait alors aux Anglais  
 » à s'y opposer. Serait-ce pour maintenir  
 » en effet une paix générale? Mais c'est  
 » une chimère dont ne sauraient être  
 » dupe des cabinets diplomatiques. Il ne  
 » saurait y avoir des alliances que par  
 » oppositions et comme contrepoids. On  
 » ne saurait être alliés entre tous; alors,  
 » ce n'est plus rien. Je ne la compren-  
 » drais que comme alliance des Rois  
 » contre les peuples; mais alors, qu'à à  
 » faire lord C..... là-dedans? S'il en  
 » était ainsi, ne pourrait-il pas, ne de-  
 » vrait-il pas le payer cher un jour?.....

» J'ai eu ce lord C..... en mon  
 » pouvoir, a dit l'Empereur; il était oc-  
 » cupé à intriguer à Châtillon, lorsque  
 » dans un de nos succès momentanés,  
 » mes troupes dépassèrent le congrès  
 » qui se trouva enveloppé. Le premier  
 » ministre anglais se trouvait sans carac-  
 » tère public, et demeurait en dehors du

» droit des gens : il le sentit, et se mon-  
 » trait dans la plus affreuse anxiété de  
 » se trouver ainsi entre mes mains. Je  
 » lui fis dire de se tranquilliser, qu'il  
 » était libre : je le fis pour moi, non  
 » pour lui; car, certes, je n'en attendais  
 » rien de bon. Cependant, à quelque  
 » temps de là, sa reconnaissance se  
 » manifesta d'une manière toute parti-  
 » culière; quand il me vit choisir l'île  
 » d'Elbe, il me fit proposer l'Angleterre  
 » pour asile, et employa alors son élo-  
 » quence, sa subtilité pour m'y déter-  
 » miner; mais, aujourd'hui, les offres  
 » d'un C..... ont le droit de m'être  
 » suspectes; et nul doute qu'il ne mé-  
 » ditât déjà en cela l'horrible traitement  
 » qu'on exerce en cet instant sur ma  
 » personne!

» C'est un grand malheur pour le  
 » peuple anglais, que son ministre diri-  
 » geant ait été traiter lui-même en per-  
 » sonne avec les souverains du continent:  
 » c'est une violation de l'esprit de sa cons-  
 » titution. L'orgueil anglais n'a aperçu  
 » alors que son représentant allant dicter  
 » des lois; mais il a de quoi se repentir au-  
 » jourd'hui, que l'événement lui prouve  
 » qu'il n'est allé stipuler, au contraire,

» que des embarras, de la déconsidéra-  
 » tion, des pertes.

» Il est de fait certain que lord C.....  
 » eût pu tout obtenir; mais soit aveu-  
 » glement, soit incapacité, soit perdie,  
 » il a tout sacrilié. Assis au banquet des  
 » Rois, il semble avoir rougi de dicter  
 » la paix en *marchand*, et s'est avisé de  
 » la traiter en *monsieur*. Son orgueil y a  
 » gagné; et il est à croire que ses inté-  
 » rêts n'y ont pas perdu : son pays seul  
 » en a souffert, et en souffrira beaucoup  
 » et long-temps.

» Et les Rois du continent aussi ont à  
 » expier peut-être la faute d'avoir mis  
 » en contact personnel leurs ministres  
 » dirigeans. Ne semble-t-il pas en être  
 » résulté que tous ces premiers ministres  
 » se sont créé, contre leurs propres maî-  
 » tres, une espèce de souveraineté se-  
 » condaire; qu'ils se la sont garantie  
 » réciproquement, et l'ont accompagnée,  
 » est-on autorisé à croire, de véritables  
 » subsides fournis de l'aveu même de  
 » leurs maîtres. Voici comment l'on con-  
 » çoit que la chose peut très-bien s'être  
 » arrangée, rien de plus simple, ni de  
 » plus ingénieux à la fois : en fixant le  
 » budget secret dans un endroit, on fera

» arrêter qu'un tel, sur le continent, a  
 » été fort utile, qu'il peut l'être encore,  
 » et qu'il faut savoir le reconnaître. Ce-  
 » lui-ci à son tour aura soin de démon-  
 » trer chez lui, qu'un autre, au loin, a  
 » rendu de grands services, qu'il a été  
 » même jusqu'à compromettre ses inté-  
 » rêts, et qu'il faut lui en tenir compte.  
 » Ce sont des arrangemens de la sorte,  
 » sans doute, qui ont fait dire à un grand  
 » personnage à Vienne, dans un moment  
 » de dépit : *Un tel me coûte les yeux de la*  
 » *tête.* Nul doute que ces ignobles tran-  
 » sactions, ces honteuses menées ne  
 » soient publiques un jour. Alors on con-  
 » naîtra les énormes fortunes léguées ou  
 » mangées; de nouvelles lettres de Ba-  
 » rillon les consacreront avec le temps;  
 » mais elles ne découvriront rien, ne  
 » flétriront aucun caractère, parce que  
 » les contemporains auront pris les de-  
 » vans. »

Après cette vigoureuse et longue sor-  
 tie, dans laquelle je voyais Napoléon,  
 pour la première fois peut-être, s'ex-  
 primer dans l'intimité avec tant de cha-  
 leur et d'amertume contre ceux dont il  
 avait personnellement à se plaindre, il  
 a gardé le silence quelques instans,

puis il a repris : « Et ce C.....  
 » a eu l'art de s'appuyer tout à fait de  
 » lord W..... (que l'Empereur trou-  
 » vait en ce moment parmi les membres  
 » du ministère.) W....., a-t-il dit,  
 » est devenu sa créature! Quoi, le mo-  
 » derne Marlborough se traîner à la suite  
 » d'un C.....! Atteler ses victoires  
 » aux turpitudes d'un saltimbanque po-  
 » litique! Cela se conçoit-il? Comment  
 » W..... ne s'indigne-t-il pas qu'on  
 » puisse en concevoir la pensée! Son  
 » âme ne serait-elle donc pas à la hau-  
 » teur de ses succès?..... »

J'ai pu remarquer qu'en général, il  
 répugnait à l'Empereur de mentionner  
 lord W..... Il évitait d'ordinaire,  
 lorsque l'occasion s'en présentait, de  
 laisser connaître son jugement. Sans  
 doute il se sentait gauche à ravalier pu-  
 bliquement celui sous lequel il avait  
 succombé. Toutefois, ici, il s'est aban-  
 donné sans mesure, et a livré sa pensée  
 tout entière. Le sentiment de toutes les  
 indignités dont on se plaît à l'abreuver  
 agissait sans doute en ce moment dans  
 toute sa force. Je ne l'avais jamais vu,  
 lui d'ordinaire si impassible, si calme  
 au sujet de ceux qui lui ont fait le plus

de mal, s'exprimer avec autant de chaleur : ses gestes, son accent, ses traits, s'étaient élevés de l'amertume à l'imprécation ; j'en étais ému moi-même.

« On m'assure, a-t-il dit, que c'est  
 » par lui que je suis ici, et je le crois \*.  
 » C'est digne, du reste, de celui qui, au  
 » mépris d'une capitulation solennelle,  
 » a laissé périr Ney, avec lequel il s'était  
 » vu souvent sur le champ de bataille ! Il  
 » est sûr que pour moi je lui ai fait passer  
 » un mauvais quart d'heure. C'est  
 » d'ordinaire un titre pour les grandes  
 » âmes ; la sienne ne l'a pas senti. Ma  
 » chute et le sort qu'on me réservait lui  
 » ménageaient une gloire bien supérieure  
 » encore à toutes ses victoires,  
 » et il ne s'en est pas douté. Ah ! qu'il  
 » doit un beau cierge au vieux Blücher :  
 » sans celui-là je ne sais pas où serait  
 » *Sa Grâce*, ainsi qu'ils l'appellent ; mais  
 » moi, bien sûrement, je ne serais pas  
 » ici. Ses troupes ont été admirables,  
 » ses dispositions, à lui, pitoyables, ou  
 » pour mieux dire, il n'en a fait aucune.

\* Cette idée de Napoléon s'est reproduite dans les dernières lignes qu'il a tracées, au moment de sa mort.

» il s'était mis dans l'impossibilité d'en  
 » faire, et, chose bizarre, c'est ce qui a  
 » fini par le sauver. S'il eût pu com-  
 » mencer sa retraite il était perdu. Il est  
 » demeuré maître du champ de bataille,  
 » c'est certain ; mais l'a-t-il dû à ses com-  
 » binaisons ? Il a recueilli les fruits d'une  
 » victoire prodigieuse ; mais son génie  
 » l'avait-il préparée ?... Sa gloire est toute  
 » négative, ses fautes sont immenses.  
 » Lui, généralissime européen, chargé  
 » d'aussi grands intérêts, ayant en front  
 » un ennemi aussi prompt, aussi hardi  
 » que moi, laisser ses troupes éparses,  
 » dormir dans une capitale, se laisser  
 » surprendre. Et ce que peut la fatalité  
 » quand elle s'en mêle ! en trois jours  
 » j'ai vu trois fois les destins de la France,  
 » celui du monde échapper à mes com-  
 » binaisons.

» D'abord, sans la trahison d'un gé-  
 » néral, qui sort de nos rangs et court  
 » avertir l'ennemi, je dispersais et dé-  
 » truisais toutes ces bandes, sans qu'elles  
 » eussent pu se réunir en corps d'armée. ®

» Puis, sur ma gauche, sans les hésita-  
 » tions inaccoutumées de Ney, aux  
 » Quatre-Bras, j'anéantissais toute l'ar-  
 » mée anglaise.



» Enfin, sur ma droite, les manœuvres inouïes de Grouchi, au lieu de me garantir une victoire certaine, ont consommé ma perte et précipité la France dans le gouffre.

» Non, a-t-il repris encore, W..... n'a qu'un talent spécial : Berthier avait bien le sien ! Il y excelle peut-être ; mais il n'a point de création ; la fortune a plus fait pour lui qu'il n'a fait pour elle. Quelle différence avec ce Marlborough, désormais son émule et son parallèle. Marlborough, tout en gagnant des batailles, maniait les cabinets et subjuguait les hommes ; pour W....., il n'a su que se mettre à la suite des vues et des plans de C..... Aussi, M<sup>me</sup> de Staël avait-elle dit de lui, que hors de ses batailles il n'avait pas deux idées. Les salons de Paris, d'un goût si fin, si délicat, si juste, ont prononcé tout d'abord qu'elle avait raison, et le plénipotentiaire français à Vienne l'a consacré. Ses victoires, leur résultat, leur influence hausseront encore dans l'histoire ; mais son nom baissera, même de son vivant... , etc. , etc. »

Puis, revenant aux ministères en général, aux ministères collectifs surtout,

à toutes les intrigues, à toutes les grandes et petites passions qui agitent ceux qui les composent, l'Empereur a dit : « Mon cher, c'est qu'après tout, ce sont autant de *léproseries* ; nul n'y échappe à la contagion. On peut y aspirer vertueux, qu'on n'en sort jamais sans y avoir laissé sa pureté. Je n'en excepterais que deux peut-être, le mien et celui des États-Unis d'Amérique : le mien, parce que mes ministres n'étaient que mes hommes d'affaires, et que je demeure seul responsable ; celui des États-Unis, parce que les ministres n'y sont que les gens de l'opinion toujours droite, toujours surveillante, toujours sévère. » Et il a conclu par cette fin remarquable :

« Je ne crois pas qu'aucun souverain se soit jamais mieux entouré que j'avais fini par l'être. Quel cri eût pu, avec justice, s'élever à cet égard ? Et si l'on ne m'en a pas tenu compte, c'est qu'il n'est que trop souvent de mode parmi nous de fronder sans cesse. » Et il s'est mis à passer en revue sur ses doigts les différens ministres :

» Mes grands dignitaires, disait-il, Cambacérès et Lebrun, deux personnes

» très-distinguées et tout à fait bien-  
» veillantes.

» *Bassano* et *Caulaincourt*, deux hom-  
» mes de cœur et de droiture; *Molé*, ce  
» beau nom de la magistrature, carac-  
» tère appelé probablement à jouer un  
» rôle dans les ministères futurs. *Monta-*  
» *livet*, si honnête homme; *Decrès*, d'une  
» administration si pure et si rigoureuse;  
» *Gaudin*, d'un travail si simple et si sûr;  
» *Mollien*, de tant de perspicacité et de  
» promptitude; et tous mes conseillers  
» d'Etat, si sages, si bons travailleurs!  
» Tous ces noms demeurent inséparables  
» du mien. Quels pays, quelle époque  
» présenta jamais un ensemble mieux  
» composé, plus moral! Heureuse la  
» nation qui possède de tels instrumens,  
» et sait les mettre à profit!.... Bien que  
» je ne fusse pas louangeur de mon na-  
» turel, et que mon approbation fût en  
» général purement négative, je n'en  
» étais pas moins éclairé sur ceux qui  
» servaient bien, et qui ont des titres à  
» ma reconnaissance. Le nombre en est  
» immense, et les plus modestes ne sont  
» pas les moins méritans. Aussi ne m'ar-  
» riverait-il pas d'essayer de les nommer,  
» tant sera senti et pourrait sembler

» ingrat de ma part le tort de se voir  
» oubliés!.... etc.»

*Dimanche 17.*

Retour sur les généraux de l'armée d'Italie. —  
Le père d'un de ses aides-de-camp. — Or-  
dures de Paris. — Roman abominable. —  
Sur les joueurs. — Famille La Rochefou-  
cault, etc.

L'Empereur était souffrant et n'avait  
vu personne de tout le jour; le soir, il  
m'a fait appeler. Je me montrais fort  
inquiet sur sa santé; mais il m'a dit être  
plus mal disposé d'esprit que souffrant  
de corps, et il s'est mis à causer, par-  
courant un grand nombre d'objets qui  
l'ont remis.

Il s'est trouvé passer en revue de  
nouveau les généraux de l'armée d'Ita-  
lie; il est revenu sur leur caractère, a  
cité des anecdotes qui les concernent;  
a parlé de l'avidité de l'un, de la for-  
fanterie d'un autre, des sottises d'un troi-  
sième, des déprédations de plusieurs,  
des bonnes qualités d'autres, et des  
grands et vrais services qu'en général ils  
ont tous rendus. Il s'est arrêté sur un  
de ceux qu'il y avait le plus aimé; sur  
sa défection, l'Empereur disait en avoir

eu le cœur navré, et terminait en remarquant que pour ce qu'il connaissait de lui, il devait être parfois bien malheureux. « Jamais, observait-il, défection n'avait été plus avouée, ni plus funeste ; elle se trouve consignée dans le *Moniteur*, et de sa propre main ; elle a été la cause immédiate de nos malheurs, le tombeau de notre puissance, le nuage de notre gloire, etc... Et pourtant, disait-il avec une espèce de res-souvenir d'affection, je le répète parce que je le pense, ses sentimens vaudront mieux que sa réputation ; son cœur l'emporte sur sa conduite ; et lui-même, a continué l'Empereur, ne semble-t-il pas penser ainsi : les papiers nous disent qu'en sollicitant vainement pour Lavalette, il répond avec effusion aux difficultés du Monarque. en lui disant : *Mais, Sire, moi je vous ai donné plus que la vie !* D'autres nous ont livré aussi, disait l'Empereur, et d'une manière bien autrement vilaine encore ; mais leur acte du moins n'est pas consacré par des pièces officielles comme celui-ci. »

De là, l'Empereur, revenant en arrière, disait l'avoir élevé comme un père eût

pu le faire de son fils. Il n'avait pu entrer dans le corps royal de l'artillerie, et avait dû s'attacher à un régiment provincial. « Neveu, disait l'Empereur, d'un de mes camarades à Brienne et au régiment de La Fère, qui me le recommanda en partant pour l'émigration ; cette circonstance m'avait mis dans le cas de lui servir d'oncle et de père, ce que j'avais réellement accompli ; j'y pris un véritable intérêt, et j'avais de bonne heure fait sa fortune. Son père était chevalier de Saint-Louis, propriétaire de forges en Bourgogne, et jouissait d'une fortune considérable. »

Napoléon racontait qu'en 1794, revenant de l'armée de Nice à Paris, le château du père se trouvait près de sa route ; il s'y arrêta et y fut magnifiquement traité, commençant déjà à avoir une certaine réputation. « Ce père, du propre dire du fils, disait Napoléon, était un véritable avare ; mais il avait à cœur de bien traiter son hôte, qui venait d'avoir tant de bontés pour son fils, et il le fit à la façon fastueuse des avares : il voulait qu'on jetât tout par les fenêtres ; on était en juillet ou août, et il ordonna dans toutes les chambres

» des feux à étouffer. Ce trait, terminait Napoléon, eût été recueilli par » Molière, etc., etc. »

Plus tard, l'Empereur, parlant des mœurs de Paris et de l'ensemble de son immense population, énumérait toutes les abominations inévitables, disait-il, d'une grande capitale, où la perversité naturelle et la somme de tous les vices se trouvaient aiguillonnées à chaque instant par le besoin, la passion, l'esprit et toutes les facilités du mélange et de la confusion; et il répétait souvent que toutes les capitales étaient autant de Babylone. Il a cité quelques détails du plus sale et du plus hideux libertinage; il a dit qu'étant Empereur, il s'était fait représenter et avait parcouru le livre le plus abominable qu'ait enfanté l'imagination la plus dépravée: c'était un roman qui, au temps de la Convention même, avait révolté, disait-il, la morale publique, au point de faire enfermer son auteur, qui l'était demeuré toujours depuis, et qu'il a dit croire vivre encore. Son nom m'est échappé. C'est la première fois que j'entendais citer cette production.

L'Empereur avait essayé, autant que

les circonstances le lui avaient permis, de réprimer quelques-unes de ces ordures, disait-il; mais il ne s'était pas senti le courage de descendre aux détails de quelques autres. Il avait, par exemple interdit le jeu masqué, et avait voulu même défendre toutes les maisons de jeu; mais quand il avait voulu faire traiter la chose à fond devant lui, il s'était trouvé que c'était une très-grande question. Et comme je lui racontais à ce sujet que la police nous avait interdit de jouer entre nous, dans une des premières maisons du faubourg Saint-Germain, il ne concevait pas, disait-il, une telle vexation: elle s'était pourtant exercée en son nom, de la part de Fouché, l'assurais-je. « Cela pouvait être, repliquait-il, mais je ne l'ignorais pas moins; » et croyez qu'il en était ainsi de tous les détails de la police haute, moyenne et basse. Il m'a alors questionné sur le jeu dont je venais de lui parler, sa nature, son étendue, etc., etc....

Et comme je disais toujours *nous*, il m'a interrompu en disant: « Mais, est-ce que vous étiez spécialement de cette partie? Auriez-vous été joueur? — Hélas! oui, Sire, très-malheureuse-

» ment; à la vérité, par quintes et à de  
 » longs intervalles; mais toutes les fois  
 » que l'accès me reprenait, c'était alors  
 » jusqu'à indigestion. — Que je suis con-  
 » tent de ne l'avoir pas su dans le temps;  
 » vous eussiez été perdu dans mon esprit;  
 » vous n'eussiez jamais rien fait. Cela me  
 » prouve que nous nous connaissions en  
 » effet bien peu, et que vous ne causiez  
 » encore d'ombre à personne; car il  
 » n'eût pas manqué d'âmes charitables  
 » autour de moi pour m'en instruire. On  
 » connaissait toute ma prévention contre  
 » les joueurs; ils étaient aussitôt perdus  
 » dans ma confiance. Je n'avais pas le  
 » loisir de vérifier si j'avais tort ou rai-  
 » son; mais je ne comptais plus sur eux.»

Le faubourg Saint-Germain a conduit  
 à passer en revue les premiers noms de  
 la capitale. L'Empereur s'est arrêté sur  
 celui de La Rochefoucault, et sur divers  
 membres de sa famille; sur la dame  
 d'honneur de l'Impératrice Joséphine;  
 son mari, qu'il avait fait ambassadeur à  
 Vienne et en Hollande; son frère, le lé-  
 gislateur; leur père, M. de Liancourt,  
 qu'il estimait et considérait; enfin, sur  
 la fille, qu'il avait fait épouser au prince  
 Aldobrandini, frère du prince Bor-

ghèse. Il a répété qu'il avait eu un mo-  
 ment la pensée de la donner pour  
 femme à Ferdinand VII. De là il a  
 nommé un autre M. de La Rochefou-  
 cault, mort en prison au commence-  
 ment de son règne, me demandant ce  
 qu'il était à ceux là. Je n'ai pu le lui dire,  
 je ne connaissais ni la personne ni la  
 circonstance que mentionnait l'Empe-  
 reur.

« C'était l'auteur, m'a-t-il dit, d'une  
 » conspiration de plus contre ma per-  
 » sonne, dont je ne vous ai point parlé  
 » encore : elle ne me revient à l'esprit  
 » qu'en cet instant.

« Ce M. de La Rochefoucault orga-  
 » nisait à Paris, dans l'intérêt du Roi,  
 » encore alors à Mittau, une conspiration  
 » dont le premier coup devait être la  
 » mort du chef du Gouvernement. Ce  
 » M. de La Rochefoucault a fini en  
 » prison, après quatre ou cinq ans de  
 » détention. Quelqu'un ayant procuré  
 » les fils de cette affaire, un affidé de la  
 » police entra dans la conspiration pour  
 » en devenir un des agens les plus actifs.  
 » Celui-ci fut prendre ses lettres de  
 » créance dans un château en Lorraine,  
 » auprès d'un vieux gentilhomme qui

» avait tenu un rang distingué dans  
 » l'armée de Condé, et devait son retour  
 » à l'amnistie du Premier Consul. C'était  
 » lui qui était chargé d'accréditer et de  
 » procurer les moyens de parvenir jus-  
 » qu'à Louis XVIII, à Mittau. Ce bon et  
 » brave gentilhomme, il faut lui rendre  
 » justice, disait l'Empereur, ne s'y prêta  
 » qu'avec beaucoup de peine et une  
 » extrême répugnance. Il était désormais  
 » bien tard, observait-il, pour revenir à  
 » de pareilles entreprises... la France  
 » commençait à goûter du repos... Et  
 » il protestait surtout de son éloigne-  
 » ment absolu à voir courir le moindre  
 » danger au Premier Consul, devenu dé-  
 » sormais pour lui, disait-il, un homme  
 » extraordinaire et sacré, etc. Après avoir  
 » vu plusieurs fois Louis XVIII à Mittau,  
 » l'agent revint connaissant tout; on  
 » arrêta M. de La Rochefoucault et sa  
 » bande; et s'ils savaient à qui ils le du-  
 » rent!... etc. »

*Lundi 18. — Mardi 19.*

Poniatowski, le vrai roi de Pologne. Traits caractéristiques sur Napoléon. — Dires épars; notés perdues.

Nous parlions de la Pologne ébranlée

à la voix de l'Empereur; des Rois aux-  
 quels nous l'avions crue destinée :  
 chacun nommait le sien. L'Empereur,  
 qui avait gardé le silence, l'a interrompu  
 en disant : « Le vrai Roi de Pologne,  
 » c'était Poniatowski : il en réunissait  
 » tous les titres, il en avait tous les ta-  
 » lens. » Et il s'est tu.

Dans un autre moment, l'Empereur  
 riait de l'importance qu'on avait mise  
 à effacer ses emblèmes ou son chiffre  
 sur les monumens qu'il avait créés. » On  
 » a pu, disait-il, avoir eu la petitesse de  
 » les enlever aux regards du vulgaire;  
 » mais on ne saurait les effacer des pages  
 » de l'histoire, ni du sentiment des con-  
 » naisseurs et des artistes. J'ai agi diffé-  
 » remment, ajoutait-il, j'ai respecté tous  
 » les vestiges royaux que j'ai trouvés  
 » encore; j'ai même fait rétablir des  
 » fleurs de lys ou autres emblèmes,  
 » quand l'ordre chronologique le récia-  
 » mait, etc. »

A cela quelqu'un s'est permis de dire  
 que le prince Lucien avait montré pré-  
 cisément les mêmes sentimens. Logé au  
 Palais-Royal, où l'Empereur l'avait  
 placé à son arrivée en 1815, et frappé,  
 en montant le bel escalier, du groupe

de fleurs de lys qui tapissent la muraille, il dit à l'officier de l'Empereur en service auprès de lui : « Nous ôterons bientôt » tout cela, n'est-ce pas? — Pourquoi, » Monseigneur? — Mais, parce que ce » sont les insignes de l'ennemi. — Eh » bien! Monseigneur, pourquoi ne de- » meureraient-elles pas nos trophées? — » Et vous avez bien raison, répliqua-t-il » vivement; car ce sont aussi mes prin- » cipes et ma manière de voir. »

Aujourd'hui j'ai eu peu à recueillir de l'Empereur, et malheureusement bientôt je n'aurai plus à l'entendre. Je vais remplir ce vide et celui du jour suivant, en insérant ici bien des objets que je trouve indiqués par des notes éparses sur la couverture même de mon journal; car d'habitude j'y inscrivais de la sorte ce que je m'apercevais avoir oublié de mettre en son lieu, comme aussi d'anciens souvenirs quand ils me revenaient, ou bien encore des points délicats que la prudence et la circonspection commandaient à notre état de captivité; enfin, on trouvera ici même des choses apprises plus tard; mais de sources incontestables.

Beaucoup de ces articles n'ont point

de liaisons entre eux; toutefois ils concourent tous au but constant de ce recueil, soit qu'ils démentent les couleurs mensongères sous lesquelles, dans le temps, on nous peignait Napoléon, soit qu'ils fassent ressortir, au contraire, les véritables nuances de son caractère. Puisse la lecture du Mé morial, porter ceux qui l'ont approché à consacrer de leur côté ce qu'ils en savent ou ce qu'ils en ont entendu de lui-même.

— Il n'était jadis bruit que de la grande brutalité et de l'extrême violence de l'Empereur envers son entourage; or il est reconnu à présent que tout ce qui le servait, dans son plus petit intérieur, l'adorait précisément à cause de sa bonté et de l'excellence de son cœur. Quant à son atmosphère extérieur, je tiens, depuis mon retour en Europe, de quelqu'un du plus haut rang, dont le nom seul suffirait pour commander la croyance, par la considération dont il jouit, et que ses fonctions attachaient constamment à la personne de l'Empereur, soit dans ses expéditions de guerre, soit dans le séjour de ses palais, qu'il ne l'a jamais vu qu'une seule fois s'emporter au point de frapper, et c'était un de

ses palfreniers, qui, lors de la retraite de Saint-Jean-d'Acre, se refusait à donner son cheval pour le transport des malades, lorsque lui, général en chef, avait livré le sien, et forcé tout son état-major à en faire autant. Et encore, me disait-on, il était aisé d'apercevoir dans cet acte bien plus de politique que d'impulsion naturelle; la chose se passant devant des soldats découragés, auxquels il fallait prouver le vif intérêt qu'on leur portait.

— Il était passé en habitude de répéter que Napoléon était le plus désobligeant à sa Cour, ainsi que pour ceux de son service; qu'il n'avait jamais rien de gracieux ou d'aimable à dire à personne. Or, voici ce que, entre autres choses, j'ai moi-même entendu: L'Empereur, à son arrivée de la désastreuse campagne de Leipsick, reçut à une heure inusitée les officiers de sa maison; il se présenta à nous avec un air de tristesse. Arrivé à M. de Beauveau, qui était à côté de moi, et dont le fils encore enfant était parti pour cette campagne, dans les gardes d'honneur ou autrement, Napoléon lui dit: « Votre fils s'est conduit à merveille; il a fait honneur à son

» nom; il est blessé, mais ce n'est rien.  
 » Toutefois il pourra se vanter avec orgueil d'avoir vu couler son sang de  
 » bonne heure pour la patrie. »

A la même époque, à un de ses levers, après avoir donné quelques ordres à mon voisin, le général Gérard, dont la réputation commençait à attirer tout à fait l'attention, il termina par quelques phrases évidemment bienveillantes, mais au fait assez obscures; et après avoir fait quelques pas pour continuer sa tournée, il revint tout à coup au général Gérard, ayant lu apparemment sur sa figure qu'il ne l'avait pas compris, prononçant distinctement cette fois: « Je disais que si  
 » j'avais bon nombre de gens comme  
 » vous, je croirais nos pertes réparées,  
 » et me considérerais comme au-dessus  
 » de mes affaires. »

— C'est à la même époque que j'ai vu quel pouvait être l'ascendant moral de l'Empereur sur certains esprits, et l'espèce de culte qu'on pouvait lui porter: Un général dont je ne sais pas le nom, grièvement blessé à la jambe, s'était traîné au lever de l'Empereur, qui, vers ce temps, en avait étendu de beaucoup la faveur. Apparemment qu'on



avait instruit Napoléon que l'amputation était absolument indispensable, et que ce malheureux officier s'y refusait tout à fait, car arrivé à lui, il dit : « Comment pouvez-vous vous refuser à une opération qui doit vous conserver la vie ? Ce ne saurait être la crainte qui vous arrête ; vous vous êtes exposé si souvent dans les batailles ! Serait-ce le mépris de la vie ? Mais comment votre cœur ne vous dit-il pas qu'avec une jambe de moins on peut encore être utile à la patrie, rendre de grands services à son pays ? » L'officier gardait le silence ; sa figure, sa contenance, étaient calmes, douces, mais négatives ; et l'Empereur, attristé, avait déjà passé plusieurs personnes, quand l'officier, semblant avoir recueilli ses forces et pris une résolution soudaine, s'avança vers l'Empereur et lui dit : « Sire, si Votre Majesté m'en donne l'ordre, j'y vais en sortant d'ici. » A quoi l'Empereur répliqua : « Mon cher, mon autorité ne s'étend pas jusque là ; c'est la persuasion dont j'aurais souhaité vous pénétrer ; mais de commandement, le Ciel m'en préserve ! » Et je crois me rappeler que le bruit fut alors que le malheureux

officier, en sortant, avait été se soumettre à l'opération fatale.

— Au retour de l'île d'Elbe, l'Empereur étant entré le soir fort tard aux Tuileries, son premier lever, le lendemain, fut, comme on suppose, des plus nombreux. Quand la porte s'ouvrit, à son apparition devant nous, il me serait difficile de rendre le vague de mes idées et la nature de mes sensations. Il apparaissait là comme de coutume, comme s'il n'y avait pas eu d'intervalle ; il me semblait le même que si je l'avais vu la veille : la même figure, le même costume, la même attitude, les mêmes manières. Je me sentais vivement remué, et je crois que chacun partageait les mêmes sensations. Toutefois, à sa vue, le sentiment l'emportant sur le respect, on se précipita vers lui ; lui-même se montrait visiblement ému, et il embrassa plusieurs des plus distingués. Puis commença, comme de coutume, sa tournée ordinaire ; sa voix était douce, sa figure satisfaite, ses manières affectueuses ; il parlait successivement avec bienveillance à chacun. « Ah ! M. le major-général de l'armée blanche, » dit-il à deux pas de moi à quelqu'un avec un

mélange visible de plaisanterie et d'affection. Plusieurs des assistans n'étaient pas sans quelque embarras par les divers grands événemens qui s'étaient passés; pour Napoléon, il semblait n'en vouloir connaître aucun: il n'oubliait pas qu'il avait dégagé chacun à Fontainebleau.

Les traits suivans prouvent la justesse de son raisonnement et le sang-froid de ses actes; ils démontrent surtout que bien qu'au sommet du pouvoir, sa modération et son équité ne fléchissaient point devant ce qui lui était le plus directement personnel, et sur le sujet le plus délicat et le plus sensible.

— Lorsque, compromis dans l'affaire de Georges et Pichegra, Moreau se trouva arrêté, un des aides-de-camp du Premier Consul, qui l'avait été aussi peut-être de Moreau, ou du moins avait servi sous ses ordres, n'hésita pas à l'aller visiter avec un intérêt marqué. « Cela peut être bien, dit Napoléon en l'appréhenant; je ne saurais précisément blâmer un tel acte; mais je dois chercher un autre aide-de-camp. Ce poste est tout de confiance et d'un entier dévouement; il ne saurait admettre de partage dans une affaire aussi person-

nelle que celle-ci. » Et il donna un régiment à cet aide-de-camp, le colonel Lacuée, officier très-distingué, et qui périt à quelque temps de là, à la tête de ce régiment, dans les affaires qui précédèrent la capitulation d'Ulm.

— A peu près à la même époque, et pour la même affaire, un préfet, aussi remarquable par ses talens administratifs que par la noblesse de son caractère, celui de Liège (le baron Desmousseau) fut mandé subitement à Paris; il y accourut l'esprit plein des preuves de satisfaction qu'il pouvait recevoir, parce qu'il les méritait; mais il se trouva invité par le grand-juge à vouloir bien passer chez lui avant de se présenter chez le Premier Consul; et là il se vit inopinément interrogé, *ex officio*, sur une lettre qu'on lui présentait. Il ne put d'abord en nier la signature, tant elle se trouvait bien imitée; mais il se récria aussitôt sur les sentimens qu'elle renfermait: c'était le plaidoyer de Moreau et des imprécations contre le Consul; machination atroce, qu'un haut fonctionnaire, ennemi du préfet, avait fait fabriquer dans l'intention de le perdre. Le préfet ayant prouvé que cet acte lui était étranger,

il parut à la grande audience du Premier Consul, qui affecta de lui témoigner une considération toute particulière, et lui dit en le quittant : « Retournez à vos fonctions que vous remplissez si bien. Vous emportez toute mon estime : ce témoignage public doit vous consoler du désagrément que vous ont bassement suscité la calomnie et le mensonge, etc. »

Voici qui fait voir que Napoléon n'était pas disposé à sévir trop promptement contre une certaine indépendance même déraisonnable.

Je tiens de M. de Montalivet, alors ministre de l'intérieur, que demeuré seul avec l'Empereur après un conseil des ministres, il lui dit : « Sire, ce n'est pas sans un grand embarras que j'ose entretenir Votre Majesté d'une circonstance vraiment ridicule ; mais un préfet, jeune auditeur, s'obstine ouvertement à me refuser un titre que l'usage a consacré pour tous vos ministres. Des subalternes de mes bureaux s'étant aperçus qu'il ne me donnait jamais le *monseigneur*, et croyant y voir de l'affectation, ont eu la gaucherie de le lui réclamer en mon nom ; à quoi il a

répondu péremptoirement qu'il n'en ferait rien. Je suis tout honteux qu'on ait élevé cette difficulté ; mais pourtant la chose en est venue à un point qui ne permet pas de reculer. » Une telle obstination parut d'abord incroyable à l'Empereur ; il ne revenait pas, disait-il, d'une pareille folie dans le jeune préfet. Cependant, après quelques instans de méditation, il répondit à M. de Montalivet en riant : « Mais c'est qu'après tout, une telle obligation n'est pas dans le Code, et ce jeune homme est peut-être un bon fruit qui n'est pas mûr. Toutefois, un tel scandale ne doit pas se prolonger, et il faut en finir : faites-moi venir son père, je suis sûr que le jeune homme ne résistera pas à un ordre de sa part. » Tournure remarquable de la plus délicate morale.

— Le vingt mars au soir, l'Empereur à peine entré dans ses appartemens aux Tuileries, le capitaine des dragons G. D.... se présente à lui : il était porteur de la capitulation de Vincennes, qui venait d'être obtenue par une rare audace et une grande adresse. Napoléon sourit d'abord aux détails qu'il se fait

raconter; puis, frappé du ton d'exaltation et des expressions enflammées du narrateur, se rappelant tout à coup le Gouverneur Puyvert, à qui Vincennes a déjà été funeste, il s'écrie brusquement : « Mais, Monsieur, vous ne me parlez pas du Gouverneur; qu'en a-t-on fait?—Sire, reprend l'officier avec plus de calme, on lui a délivré un passeport, on l'a fait escorter, il est hors de Paris. » Napoléon faisant alors deux pas, saisit la main de l'officier avec une expression qui trahit toute l'anxiété qu'il venait d'éprouver : « Je suis content, Monsieur, lui dit-il avec chaleur, c'est bien, très-bien, parfaitement bien! »

— Je trouve en note perdue, que l'Empereur disait que la plus belle lettre militaire qu'il eût jamais lue, était, sous son consulat, celle d'un soldat du Midi, nommé Léon. Un si haut témoignage suppose quelque chose de remarquable : aussi je transcris ici cette note, sans trop savoir ce qu'elle signifie; mais seulement dans l'espoir de mettre quelque personne, peut-être, sur la voie de reproduire cette pièce, dans le cas où elle ne serait pas déjà consignée.

— On trouve que Napoléon a donné soixante batailles, César n'en avait livré que cinquante.

— On se demandait un jour, devant Napoléon, comment il arrivait que des malheurs encore incertains frappaient parfois beaucoup plus que les malheurs déjà arrivés. « C'est, répartit-il, que, dans l'imagination comme dans le calcul, la force de l'inconnu est *incom-  
mensurable.* »

« — Allez, Monsieur, courez, disait d'ordinaire l'Empereur après avoir donné une mission importante ou tracé la marche d'un grand travail, et n'oubliez pas que le monde a été fait en six jours. »

Dans une occasion de ce genre, il terminait vis-à-vis de quelqu'un, disant : « Demandez-moi tout ce que vous voudrez, hormis *du temps* : c'est la seule chose hors de mon pouvoir. »

Une autre fois, ayant donné un travail fort pressé, qu'il attendait dans la journée même, on ne le lui apporta que le lendemain très-tard; l'Empereur s'en montrait mécontent; et comme la personne, pour se justifier, l'assurait qu'elle

avait travaillé tout le jour : « Mais, Monsieur, n'aviez-vous pas encore toute la nuit ? » lui répartit Napoléon. »

— L'Empereur s'occupant soigneusement de la commodité et des embellissemens des marchés de la capitale, avait coutume de dire : « *La halle est le Louvre du peuple.* »

— L'égalité des droits, c'est-à-dire cette même faculté pour chacun d'aspirer, de prétendre et d'obtenir, était un des grands traits du caractère de Napoléon, inné en lui, tout à fait dans sa propre nature. « Je n'ai pas toujours régné, disait-il ; avant d'avoir été souverain, je me souviens d'avoir été sujet, et je n'ai pas oublié tout ce que ce sentiment de l'égalité a de fort sur l'imagination, et de vif dans le cœur. » Il en disait de même de la liberté.

Donnant un jour un projet à rédiger à un de ses conseillers d'Etat, il lui disait : « Surtout n'y gênez pas la liberté, et bien moins encore l'égalité ; car, pour la liberté, à toute rigueur serait-il possible de la froisser, les circonstances le veulent, et nous excuseront ; mais pour l'égalité, à aucun prix, Dieu

» m'en garde ! Elle est la passion du siècle, et je suis, je veux demeurer l'enfant du siècle ! »

— Le mérite était un à ses yeux, et récompensé de même, aussi voyait-on les mêmes titres, les mêmes décorations atteindre également l'ecclésiastique, le militaire, l'artiste, le savant, l'homme de lettres ; et il est vrai de dire que jamais nulle part, chez aucun peuple, à aucune époque, le mérite ne fut plus honoré, ni le talent plus magnifiquement récompensé. Ses intentions là-dessus étaient sans bornes. J'ai déjà rapporté qu'il dit un jour : « Si Corneille vivait, je le ferais prince. »

— L'Empereur disait un jour à Sainte-Hélène : « Je crois que la nature m'avait calculé pour les grands revers ; ils m'ont trouvé une âme de marbre, la foudre n'a pu mordre dessus, elle a dû glisser. »

— Une autre fois, à l'occasion d'une nouvelle vexation, il échappa à l'un de ceux qui étaient auprès de Napoléon, de s'écrier : « Ah ! Sire, voilà bien de quoi vous faire haïr les Anglais encore davantage. » Sur quoi Napoléon, haussant les épaules, lui répondit moitié gaîté, moitié commisération : « Homme

« à préjugés, esprit commun et vulgaire,  
 « demandez-moi plutôt, et tout au plus,  
 « si je hairais davantage tel ou tel Anglais.  
 « Mais, puisque nous y sommes, sachez  
 « qu'un homme, véritablement homme,  
 « ne hait point; sa colère et sa mauvaise  
 « humeur ne vont point au-delà de la mi-  
 « nute; le coup électrique... L'homme fait  
 « pour les affaires et l'autorité, ne voit  
 « point les personnes; il ne voit que les  
 « choses, leur poids, et leur consé-  
 « quence. »

— Dans une certaine circonstance, il disait qu'il ne doutait nullement que sa mémoire ne gagnât beaucoup à mesure qu'elle avancerait dans la postérité; les historiens se croiraient obligés de le venger de tant d'injustices contemporaines. Les excès entraînent toujours leurs réactions; d'ailleurs, à une grande distance, on le verrait sous un jour plus favorable, il paraîtrait débarrassé de mille encombrements; on le jugerait dans les grandes vues, et non dans les petits détails; on planerait sur les grandes harmonies; les irrégularités locales demeureraient inaperçues: surtout on ne l'opposerait plus à lui-même; mais à ce qu'on aurait alors sous la main, etc.;

et il concluait que dès aujourd'hui, comme dans ces temps-là, il pourrait se présenter avec fierté devant le tribunal le plus sévère, et lui soumettre tous ses actes privés; il s'y montrerait vierge de tout crime.

— L'Empereur me disait un jour qu'il concevait dans sa tête, et se proposait d'entreprendre *son Histoire diplomatique*, ou l'ensemble de ses négociations, à partir de Campo-Formio jusqu'à son abdication. S'il a accompli sa pensée, quel trésor historique!

— L'Empereur parlant d'éloquence militaire, disait: « Quand, au fort de la bataille, parcourant la ligne, je m'écriais: *Soldats, déployez vos drapeaux, le moment est venu*, il eût fallu voir nos Français; ils trépignaient de joie, je les voyais se centupler, rien alors ne me semblait impossible. »

On connaît une foule d'allocutions militaires de Napoléon. En voici une que je tiens de celui-là même qui l'a recueillie sur le terrain. Passant en revue le second régiment de chasseurs à cheval, à Lobenstein, deux jours avant la bataille d'Iéna, il demande au colonel: « Combien d'hommes présents? —

» Cinq cents, répond le colonel; mais  
 » parmi eux beaucoup de jeunes gens.  
 » — Qu'importe, lui dit l'Empereur d'un  
 » air qui marquait sa surprise d'une pa-  
 » reille observation, ne sont-ils pas tous  
 » Français?... » Puis, se tournant vers le  
 » régiment, il ajouta : « Jeunes gens, il ne  
 » faut pas craindre la mort; quand on ne  
 » la craint pas, on la fait rentrer dans les  
 » rangs ennemis. » Et le mouvement de  
 son bras exprimait vivement l'action  
 dont il parlait. A ces mots, on entendit  
 comme un frémissement d'armes et de  
 chevaux, et un soudain murmure d'en-  
 thousiasme, précurseur de la victoire  
 mémorable qui, quarante-huit heures  
 après, renversa la colonne de Rosbach.

— A la bataille de Lutzen, la plus  
 grande partie de l'armée se trouvait  
 composée de conscrits qui n'avaient ja-  
 mais combattu. On raconte que l'Em-  
 pereur, au plus fort de l'action, parcou-  
 rait en arrière le troisième rang de l'in-  
 fanterie, le soutenant parfois de son  
 cheval en travers, et criant à ces jeunes  
 soldats : « Ce n'est rien, mes enfans;  
 » tenez ferme; la patrie vous regarde,  
 » sachez mourir pour elle. »

— Napoléon avait une estime toute

particulière pour la nation allemande.  
 « J'ai pu lui imposer bien des millions,  
 » disait-il, c'était nécessaire; mais je me  
 » serais bien donné de garde de l'insulter  
 » par du mépris. Je l'estimais. Que les  
 » Allemands me haïssent, cela est assez  
 » simple : on me força dix ans de me  
 » battre sur leurs cadavres; ils n'ont pu  
 » connaître mes vraies dispositions, me  
 » tenir compte de mes arrière-pensées;  
 » et elles étaient grandes pour eux. »

— L'Empereur disait un jour, en  
 parlant d'une de ses déterminations : « Je  
 » n'en voulais rien faire, je me laissai tou-  
 » cher, je cédaï; j'eus tort : le cœur d'un  
 » homme d'Etat doit être dans sa tête. »

— L'Empereur faisait remarquer que  
 nos facultés physiques s'aiguisent par  
 nos périls ou nos besoins. « Ainsi, disait-  
 » il, le Bédouin du désert a la vue perçante  
 » du lynx; et le sauvage des forêts a l'o-  
 » dorat des bêtes. »

— On citait quelqu'un qui, distingué  
 par ses conceptions et ses faits, laissait  
 pourtant paraître parfois des lacunes  
 choquantes dans ses manières et ses ex-  
 pressions. L'Empereur expliquait cette  
 désharmonie en disant : « Vous verrez  
 » qu'il pêche par l'éducation de la peau; »

» ses langes auront été trop communs,  
» trop sales. »

— L'Empereur, parlant du danger qu'il avait couru aux Cinq-Cents lors de brumaire, l'attribuait militairement au seul local de l'Orangerie, où il avait été obligé d'entrer par une des extrémités, pour en parcourir la longueur. « Le malheur fut, disait-il, que je ne pus me présenter de front; je fus contraint de prêter le flanc. »

— On parlait de quelqu'un qui semblait croire pouvoir en imposer par un ton et des expressions approchant parfois de la menace. « C'est ridicule aujourd'hui, disait l'Empereur; personne n'a peur à présent; un enfant n'a plus peur: et voilà le petit Emmanuel, montrant mon fils, prêt à tirer un coup de pistolet, j'en suis sûr, avec quiconque pourrait le désirer. » Ces paroles de Napoléon influeront peut-être sur le reste de sa vie.

— Napoléon, au retour de la campagne de Russie, se montrait si frappé de la force d'âme qu'il disait avoir été déployée par Ney, qu'il le nomma prince de la Moscowa, et qu'il répéta alors à plusieurs reprises: « J'ai deux cents mil-

» lions dans mes caves; je les donnerais  
» pour Ney. »

— L'Empereur, appuyant sur l'infailibilité, en dernière analyse, du triomphe des idées modernes, disait: « Comment ne l'emporteraient-elles pas? » Observez bien le train des choses: même en opprimant, aujourd'hui on se pervertit! »

— Dans une certaine circonstance où on appuyait sur ce qu'il n'aimait pas à se faire valoir: « C'est, répondait l'Empereur, que la moralité, la bonté, chez moi, ne sont point dans ma bouche, elles se trouvent dans mes nerfs. Ma main de fer n'était pas au bout de mon bras, elle tenait immédiatement à ma tête: la nature ne me l'a pas donnée; le calcul seul la faisait mouvoir. »

— Napoléon, dans un moment de dépit contre la malveillance et les murmures de Paris, demandait, après tout ce qu'il avait accompli, ce qu'on attendait donc de lui. « Sire, se permit-on de lui répondre, on voudrait que Votre Majesté arrêtât son cheval. — Arrêter mon cheval! c'est bientôt dit. Il est vrai que j'ai les bras assez forts pour arrêter, d'un coup de bride, tous les chevaux



» du continent; mais je n'ai pas de brides  
 » pour arrêter les voiles anglaises, et c'est  
 » là que gît tout le mal; comment n'a-t-  
 » on pas l'esprit de le sentir ! »

— Reprochant un jour à quelqu'un  
 de ne pas se corriger des vices qu'il con-  
 venait connaître. « Monsieur, lui disait-il,  
 » quand on connaît son mal moral, il  
 » faut savoir soigner son âme comme on  
 » soigne son bras ou sa jambe. »

— L'Empereur, parlant de la noblesse  
 qu'il avait créée, se récriait sur ce qu'on  
 l'eût si peu compris : c'était pourtant,  
 disait-il, une de ses plus grandes idées,  
 des plus complètes, des plus heureuses.  
 Il avait pour but trois objets de la pre-  
 mière importance, et tous les trois au-  
 raient été atteints; savoir : réconcilier  
 la France avec l'Europe, et rétablir l'har-  
 monie avec elle, en semblant adopter  
 ses mœurs; réconcilier par la même  
 voie, amalgamer entièrement la France  
 nouvelle avec la France ancienne; enfin,  
 faire disparaître tout à fait la noblesse  
 féodale, la seule offensante, la seule  
 oppressive, la seule contre nature. « Par  
 » ma création, disait l'Empereur, je  
 » venais à bout de substituer des choses  
 » positives et méritoires à des préjugés

» antiques et détestés. Mes titres natio-  
 » naux rétablissaient précisément cette  
 » égalité que la noblesse féodale avait  
 » proscrite. Tous les genres de mérite y  
 » parvenaient : aux parchemins je substi-  
 » tuais les belles actions, et aux intérêts  
 » privés, les intérêts de la patrie. Ce  
 » n'était plus dans une obscurité imagi-  
 » naire, dans la nuit des temps, qu'on  
 » eût été placer son orgueil; mais bien  
 » dans les plus belles pages de notre his-  
 » toire. Enfin, je faisais disparaître la  
 » prétention choquante du sang; idée  
 » absurde, en ce qu'il n'existe réelle-  
 » ment qu'une seule espèce d'hommes,  
 » puisqu'on n'en a pas vu naître les uns  
 » avec les bottes aux jambes, et d'autres  
 » avec un bât sur le dos.

» Toute la noblesse de l'Europe, et  
 » qui la gouverne de fait, y fut prise :  
 » elle applaudit unanimement à une ins-  
 » titution qui, dans ses idées, se pré-  
 » sentant comme nouvelle, relevait sa  
 » prééminence; et pourtant cette nou-  
 » veauté allait la saper dans ses fonde-  
 » mens, et l'eût infailliblement détruite.  
 » Pourquoi a-t-il fallu que l'opinion que  
 » je faisais triompher eût la gaucherie

» de servir précisément ses ennemis?  
 » Mais j'ai eu ce malheur plus d'une fois.»

*Mercredi 20.*

Sur les difficultés de l'histoire. — Georges,  
 Piehegu, Moreau, le duc d'Enghien.

« Il faut en convenir, me disait aujourd'hui l'Empereur, les véritables vérités, mon cher, sont bien difficiles à obtenir pour l'histoire. Heureusement que la plupart du temps elles sont bien plutôt un objet de curiosité que de réelle importance. Il est tant de vérités!... Celle de Fouché, par exemple, et autres intrigans de son espèce; celle-même de beaucoup d'honnêtes gens différeront parfois beaucoup de la mienne. Cette vérité historique, tant implorée, à laquelle chacun s'empresse d'en appeler, n'est trop souvent qu'un mot: elle est impossible au moment même des événemens, dans la chaleur des passions croisées; et si, plus tard, on demeure d'accord, c'est que les intéressés, les contradicteurs ne sont plus. Mais qu'est alors cette vérité historique, la plupart du temps? Une fable convenue, ainsi qu'on l'a dit fort ingénieusement. Dans

» toutes ces affaires, il est deux portions essentielles fort distinctes: les faits matériels et les intentions morales. Les faits matériels sembleraient devoir être incontrouvables; et pourtant, voyez s'il est deux relations qui se ressemblent: il en est qui demeurent des procès éternels. Quant aux intentions morales, le moyen de s'y retrouver, en supposant même de la bonne foi dans les narrateurs? Et que sera-ce s'ils sont mus par la mauvaise foi, l'intérêt et la passion? J'ai donné un ordre; mais qui a pu lire le fond de ma pensée; ma véritable intention? Et pourtant chacun va se saisir de cet ordre, le mesurer à son échelle, le plier à son plan, à son système individuel. Voyez les diverses couleurs que va lui donner l'intrigant dont il gêne ou peut au contraire servir l'intrigue, la torsion qu'il va lui faire subir. Il en sera de même de l'important à qui les ministres ou le souverain auront confidentiellement laissé échapper quelque chose sur le sujet; il en sera de même des nombreux oisifs du palais, qui, n'ayant rien de mieux à faire que d'écouter aux portes, inventent faute d'avoir entendu. Et chacun

» sera si sûr de ce qu'il racontera ! et les  
 » rangs inférieurs qui le tiendront de ces  
 » bouches privilégiées, en seront si sûrs  
 » à leur tour ! et alors les mémoires, et  
 » les agenda, et les bons mots, et les  
 » anecdotes de salon d'aller leur train !...  
 » Mon cher, voilà pourtant l'histoire !  
 » J'ai vu me disputer, à moi, la pensée  
 » de ma bataille, me disputer l'intention  
 » de mes ordres, et prononcer contre  
 » moi. N'est-ce pas le démenti de la  
 » créature vis-à-vis de celui qui a créé ?  
 » N'importe ; mon contradicteur, mon  
 » opposant aura ses partisans. Aussi,  
 » est-ce ce qui m'a détourné d'écrire mes  
 » mémoires particuliers, d'émettre mes  
 » sentimens individuels, d'où fussent dé-  
 » coulées naturellement les nuances de  
 » mon caractère privé. Je ne pouvais des-  
 » cendre à des confessions à la Jean-  
 » Jacques, qui eussent été attaquées par  
 » le premier venu. Aussi, j'ai pensé ne  
 » devoir dicter à vous autres ici que sur  
 » les actes publics. Je sais bien encore  
 » que ces relations même peuvent être  
 » combattues ; car quel est l'homme ici  
 » bas, quelque soit son bon droit et la  
 » force et la puissance de ce bon droit,  
 » que la partie adverse n'attaque et ne

» démente. Mais aux yeux du sage, de  
 » l'impartial, du réfléchi, du raisonnable,  
 » ma voix, après tout, vaudra bien celle  
 » d'un autre, et je redoute peu la dé-  
 » cision finale. Il existe dès aujourd'hui  
 » tant de lumières, que quand les pas-  
 » sions auront disparu, que les nuages  
 » seront passés, je m'en fie à l'éclat qui  
 » restera. Mais que d'erreurs intermé-  
 » diaires ! On donnera souvent beaucoup  
 » de profondeur, de subtilité de ma part  
 » à ce qui ne fut peut-être que le plus  
 » simple du monde ; on me supposera  
 » des projets que je n'eus jamais. \* On se  
 » demandera si je visais en effet à la mo-  
 » narchie universelle ou non. On rai-  
 » sonnera longuement pour savoir si mon

\* Quelqu'un de beaucoup de lumières et de  
 beaucoup d'esprit, qui avait été fort avant  
 dans la confiance de l'Empereur et avait eu un  
 grand nombre de rapports directs avec lui,  
 me disait, après la première abdication, avec  
 une intime conviction, que le projet de Napo-  
 léon avait été, ses conquêtes achevées, d'a-  
 bandonner Paris pour aller faire de Rome la  
 capitale du grand empire. J'avais alors si peu  
 de connaissance de l'Empereur que cela me  
 donna beaucoup à penser ; mais aujourd'hui je  
 me demande où mon historien pouvait avoir  
 pris cela.

» autorité absolue et mes actes arbitraires  
 » dérivèrent de mon caractère ou de mes  
 » calculs ; s'ils étaient produits par mon  
 » inclination ou par la force des circon-  
 » stances ; si mes guerres constantes vin-  
 » rent de mon goût, ou si je n'y fus  
 » conduit qu'à mon corps défendant ; si  
 » mon immense ambition, tant repro-  
 » chée, avait pour guide ou l'avidité de  
 » la domination, ou la soif de la gloire,  
 » ou le besoin de l'ordre, ou l'amour du  
 » bien-être général ; car elle mérite d'être  
 » considérée sous diverses faces. On  
 » se débatta sur les motifs qui me déter-  
 » minèrent dans la catastrophe du duc  
 » d'Enghien\*, et ainsi d'une foule d'au-  
 » tres événemens. Souvent on alambi-  
 » quera, on tordra ce qui fut tout à  
 » fait naturel et entièrement droit. Il  
 » ne m'appartenait pas à moi de traiter  
 » ici spécialement tous ces objets : ils  
 » seraient mes plaidoyers, et je le dé-  
 » daigne. Si dans ce que j'ai dicté sur les  
 » matières générales, la rectitude et la  
 » sagacité des historiens y trouvent de

\* On sait à combien de versions multipliées, à  
 qu'elle foule de conjectures ce triste événe-  
 ment donna lieu.

» quoi se former une opinion juste et  
 » vraie sur ce que je ne mentionne pas,  
 » tant mieux. Mais à côté de ces faibles  
 » étincelles, que de fausses lumières dont  
 » ils se trouveront assaillis !.... depuis les  
 » fables et les mensonges des grands in-  
 » trigans, qui ont eu chacun leurs buts,  
 » leurs menées, leurs négociations par-  
 » ticulières, lesquelles, s'identifiant avec  
 » le fil véritable, compliquent le tout  
 » d'une manière inextricable, jusqu'aux  
 » révélations, aux portefeuilles, aux as-  
 » sertions même de mes ministres, hon-  
 » nêtes gens qui cependant auront à  
 » donner bien moins ce qui était que ce  
 » qu'ils auront cru ; car en est-il qui aient  
 » eu ma pensée générale tout entière ?  
 » Leur portion spéciale n'était, la plu-  
 » part du temps, que des élémens du  
 » grand ensemble qu'ils ne soupçon-  
 » naient pas. Ils n'auront donc vu que la  
 » face du prisme qui leur est relative ; et  
 » encore, comment l'auront-ils saisie !  
 » Leur sera-t-elle arrivée pleine et  
 » entière ? n'était-elle pas elle-même  
 » morcelée ? Et pourtant il n'en est pro-  
 » bablement pas un qui, d'après les  
 » éclairs dont il aura été frappé, ne donne  
 » pour mon véritable système le résultat

» fantastique de ses propres combinai-  
 » sons ; et de là encore la fable convenue  
 » qu'on appellera l'histoire ; et cela ne  
 » saurait être autrement : il est vrai que  
 » comme ils sont plusieurs, il est proba-  
 » ble qu'ils seront loin d'être d'accord.

» Du reste, dans leurs affirmations posi-  
 » tives, ils se montreraient plus habiles  
 » que moi, qui très-souvent aurais été  
 » très-embarrassé d'affirmer avec vérité  
 » toute ma pleine et entière pensée. On  
 » sait que je ne me butais pas à plier les  
 » circonstances à mes idées ; mais que  
 » je me laissais en général conduire par  
 » elles : or, qui peut, à l'avance, ré-  
 » pondre des circonstances fortuites, des  
 » accidens inopinés ? Que de fois j'ai donc  
 » dû changer essentiellement ! Aussi ai-je  
 » vécu de vues générales, bien plus que  
 » de plans arrêtés. La masse des intérêts  
 » communs, ce que je croyais être le  
 » bien du très-grand nombre, voilà  
 » les ancrs auxquelles je demeurais  
 » amarré ; mais autour desquelles je flot-  
 » tais la plupart du temps au hasard, etc.

» C'est précisément à la suite de paroles  
 » aussi remarquables que se présente pour  
 » moi la meilleure occasion, sans doute,  
 » de revenir sur un point historique que

j'ai promis depuis long-temps (Voyez  
 vol. 2<sup>e</sup>, page 25), et qui eût dû avoir  
 sa place fort antérieurement : je veux  
 dire la conspiration de Georges et Pi-  
 chegru, et le jugement du due d'En-  
 ghien. On va connaître tout à l'heure la  
 véritable cause de cette transposition  
 et d'un aussi long retard.

» Il y avait quelque temps, disait  
 » l'Empereur, que la guerre avait recom-  
 » mencé avec l'Angleterre ; tout à coup  
 » nos rivages, les grandes routes, la ca-  
 » pitale se trouvèrent inondés d'agens  
 » des Bourbons. On en saisit un grand  
 » nombre ; mais on ne pouvait encore  
 » pénétrer leurs motifs. Ils étaient de tous  
 » rangs, de toutes couleurs. Toutes les  
 » passions se réveillèrent ; la rumeur de-  
 » vint extrême ; l'opinion publique s'ac-  
 » cumulait en véritable orage ; la crise  
 » devenait des plus sombres ; la police  
 » était aux abois, et ne pouvait rien ob-  
 » tenir. Ce fut ma sagacité qui me sauva,  
 » remarquait Napoléon. Me relevant dans  
 » la nuit, ainsi que cela m'était fort or-  
 » dinaire, pour travailler, *le hasard, qui*  
 » *gouverne le monde*, me fait jeter les  
 » yeux sur un des derniers rapports de  
 » la police, contenant les noms de ceux

» qu'on avait déjà arrêtés pour cette affaire, dont on ne tenait encore aucun fil. J'y aperçus un chirurgien des armées; je ne doutai pas qu'un tel homme ne fût plutôt un intrigant qu'un fanatique dévoué. Je fis diriger aussitôt sur lui tous les moyens propres à obtenir un prompt aveu; une commission militaire fut à l'instant saisie de son affaire; au jour il était jugé, et menacé de l'exécution s'il ne parlait. Une demi-heure après il avait découvert jusqu'aux plus petits détails. Alors on connut toute la nature et l'étendue du complot ourdi à Londres, et bientôt après on sut les intrigues de *Moreau*, la présence de *Pichegru* à Paris, etc.

Je passe tous les détails de cette affaire, on peut les voir dans les lettres écrites du Cap, en réfutation de celles du docteur Warden, et dans l'ouvrage de M. O' Méara. Les miens seraient précisément les mêmes que ces derniers; ils viennent tous de la même source.

Quant à l'inculpation relative à la mort de *Pichegru*, qu'on disait avoir été étranglé par les ordres du Premier Consul, Napoléon disait qu'il serait honteux de chercher à s'en défendre, que

c'était par trop absurde. « Que pouvais-je y gagner? faisait-il observer. Un homme de mon caractère n'agit pas sans grands motifs. M'a-t-on jamais vu verser le sang par caprice? Quelques efforts qu'on ait faits pour noircir ma vie et dénaturer mon caractère, ceux qui me connaissent savent que mon organisation est étrangère au crime; il n'est point dans toute mon administration, un acte privé dont je ne pusse parler devant un tribunal, je ne dis pas sans embarras, mais même avec quelque avantage. Tout bonnement, c'est que *Pichegru* se vit dans une situation sans ressource: son âme forte ne put envisager l'infamie du supplice, il désespéra de ma clémence ou la dédaigna, et il se donna la mort.

» Si j'eusse été porté au crime, continuait-il, ce n'est pas sur *Pichegru*, qui ne pouvait rien, que j'eusse dû frapper, mais bien sur *Moreau*, qui, en cet instant, me mettait dans le plus grand péril. Si, par malheur, ce dernier se fût aussi donné la mort dans sa prison, il aurait rendu ma justification bien autrement difficile, par les grands avantages que j'eusse trouvés à

» m'en défaire. Vous autres, au-dehors,  
 » et les royalistes forcenés au-dedans,  
 » vous n'avez jamais connu l'esprit de la  
 » France. Pichegru, une fois démasqué  
 » comme traître à la nation, n'avait plus  
 » l'intérêt de personne; bien plus, ses  
 » seuls rapports avec Moreau suffirent  
 » pour perdre celui-ci: une foule de ses  
 » partisans l'abandonnèrent; tant, dans  
 » la lutte des partis, la masse s'occupait  
 » bien plus de la patrie que des individus.  
 » Je jugeai si bien, dans cette affaire,  
 » que quand Réal vint me proposer  
 » d'arrêter Moreau, je m'y opposai sans  
 » hésiter. Moreau est un homme trop  
 » important, lui dis-je; il m'est trop di-  
 » rectement opposé, j'ai un trop grand  
 » intérêt à m'en défaire pour m'exposer  
 » ainsi aux conjectures de l'opinion. —  
 » Mais si Moreau pourtant conspire avec  
 » Pichegru? continuait Réal. — C'est  
 » alors bien différent; produisez-en la  
 » preuve; montrez-moi que Pichegru  
 » est ici, et je signe aussitôt l'arrestation  
 » de Moreau. Réal avait des avis indi-  
 » rects de la venue de Pichegru; mais il  
 » n'avait pu joindre encore ses traces.  
 » Courez chez son frère, lui dis-je: s'il  
 » a déserté sa demeure, c'est déjà une

» forte indice que Pichegru est sur les  
 » lieux; si son frère se trouve encore  
 » dans son logement, assurez-vous de sa  
 » personne: sa surprise vous fera bientôt  
 » connaître la vérité. C'était un ancien  
 » religieux vivant à Paris, dans un qua-  
 » trième étage. Dès qu'il se vit saisi,  
 » sans attendre aucune question, il de-  
 » manda quelle pouvait être sa faute;  
 » si on lui faisait un crime d'avoir reçu  
 » malgré lui, la visite de son frère. Il  
 » avait été le premier, disait-il, à lui  
 » peindre son péril, et à lui conseiller  
 » de s'en retourner. C'en fut assez, l'ar-  
 » restation de Moreau fut ordonnée et  
 » accomplie. Il sembla d'abord s'en in-  
 » quiéter peu; mais arrivé à la prison,  
 » quand il sut que c'était pour avoir  
 » conspiré contre l'Etat, de concert  
 » avec Georges et Pichegru, il fut fort  
 » déconcerté, son trouble fut extrême.  
 » Quant à la multitude du parti, conti-  
 » nuait Napoléon, le nom de Pichegru  
 » sembla pour elle un triomphe; ils s'é-  
 » criaient de toutes parts que Pichegru  
 » était à Londres, que sous peu de jours  
 » on aurait prouvé *l'alibi*, soit qu'ils ne  
 » sussent pas en effet qu'il fût dans Paris.

» ou qu'ils crussent qu'il lui serait aisé  
» de s'en échapper. »

Depuis long-temps le Premier Consul  
avait rompu avec Moreau. Celui-ci était  
entièrement gouverné par sa femme.

« Malheur toujours funeste, disait l'Em-  
» pereur, parce qu'on n'est alors ni soi ni  
» sa femme; qu'on n'est plus rien. » Mo-  
reau se montrait tantôt bien, tantôt mal  
pour le premier Consul; tantôt obsé-  
quieux, tantôt caustique. Le Premier  
Consul, qui eût désiré se l'attacher, se  
vit obligé de s'en éloigner tout à fait.

« Moreau finira, avait-il dit, par venir  
» se casser la figure sur les colonnes du  
» Palais. » Et il n'y était que trop poussé  
par les inconséquences ridicules et les  
prétentions de sa femme et de sa belle-  
mère. Celle-ci allait jusqu'à vouloir  
disputer le pas à la femme du Premier  
Consul. Le ministre des relations exté-  
rieures avait été obligé une fois, disait  
Napoléon, d'employer la force pour  
l'arrêter dans une fête ministérielle.

Moreau arrêté, le Premier Consul  
lui fit savoir qu'il lui suffisait d'avouer  
qu'il avait vu Pichegru, pour que toute  
procédure, à son égard, fût finie. Mo-

reau répondit par une lettre fort haute;  
mais depuis, quand Pichegru fut lui-  
même arrêté, que l'affaire prit une tour-  
nure sérieuse, alors Moreau écrivit au  
Premier Consul une lettre très-soumise;  
mais il n'était plus temps.

Moreau avait en effet conféré avec Pi-  
chegru et Georges; il avait répondu à  
leurs propositions: « Dans l'état présent  
» des choses, je ne pourrais rien pour  
» vous autres, je n'oserais pas vous ré-  
» pondre même de mes aides-de-camp;  
» mais *désfaites-vous* du Premier Consul,  
» j'ai des partisans dans le Sénat, je serai  
» nommé immédiatement à sa place.  
» Vous, Pichegru, vous serez examiné  
» sur ce qu'on vous reproche d'avoir  
» trahi la cause nationale; ne vous le  
» dissimulez pas, un jugement vous est  
» nécessaire; mais je réponds du résultat:  
» dès-lors vous serez second Consul;  
» nous choisirons le troisième à notre  
» gré, et nous marcherons tous de con-  
» cert et sans obstacles. Georges présent,  
» que Moreau n'avait jamais connu, ré-  
» clama vivement cette troisième place. ®  
» Cela ne se peut, lui dit Moreau; vous  
» ne vous doutez pas de l'esprit de la  
» France, vous avez toujours été blanc;



vous voyez que Pichegru aura à se laver  
d'avoir voulu l'être. — Je vous entends,  
dit Georges en colère. Quel jeu est  
ceci, et pour qui me prenez vous ?  
Vous travaillez donc pour vous autres  
seuls, et nullement pour le Roi ? S'il  
devait en être ainsi, bleu pour bleu,  
j'aimerais bien mieux encore celui qui  
s'y trouve. Et ils se séparèrent fort  
mécontents, Moreau priant Pichegru  
de ne plus lui amener ce brutal, ce  
taureau dépourvu de bon sens et de  
toute connaissance.

Lors du jugement, disait Napoléon,  
la fermeté des complices, le point  
d'honneur dont ils ennoblièrent leur  
cause, la dénégation absolue, recom-  
mandée par l'avocat, sauvèrent Mo-  
reau. Interpellé si les conférences, les  
entrevues qu'on lui reprochait étaient  
vraies, il répondit *non*. Mais le vain-  
queur d'Hœnlingen n'était pas habitué  
au mensonge; une rougeur soudaine  
parcourut tous les traits de sa figure.  
Aucun des spectateurs ne fut dupe.  
Toutefois il fut absous, et la plupart  
des complices condamnés à mort.

Je fis grâce à beaucoup; tous ceux  
dont les femmes ou de vives interces-

sions purent pénétrer jusqu'à moi ob-  
tinrent la vie. Les Polignac, M. de  
Rivière et d'autres auraient infaillible-  
ment péri sans des circonstances heu-  
reuses. Il en fut de même de gens  
moins connus, d'un nommé Borel,  
d'Ingand-de-Saint-Maur, de Rochelle,  
etc., etc., etc., qui eurent le même  
bonheur.

Il est vrai, remarquait-il, qu'ils re-  
connurent peu, par la suite, une telle  
faveur, et que s'ils méritaient qu'on  
daignât suivre leurs actions, elles ne  
seraient pas propres à encourager la  
clémence. L'un d'eux qui, dans cette  
occasion, devait la vie principalement  
aux instances de Murat, est précisé-  
ment celui qui a mis sa tête à prix en  
Provence, en 1815. S'il a pensé que la  
fidélité devait l'emporter sur la recon-  
naissance, le sacrifice du moins aura  
dû lui être bien pénible. Un autre est  
celui qui a le plus propagé l'imputa-  
tion, aussi ridicule que celle sur Pi-  
chegru était absurde, de l'assassinat  
du lieutenant anglais Wright, etc. \*

Et au milieu de toutes les affaires de

\* Voyez les lettres du Cap.

« Georges, Pichegru et Moreau, arriva,  
 » disait l'Empereur, celle du duc d'En-  
 » ghien, qui vint les compliquer d'une  
 » étrange manière. » Et il est entré alors  
 dans les détails de celle-ci. Or c'est cette  
 dernière circonstance qui m'a porté,  
 dans le temps, à déplacer et à renvoyer  
 jusqu'à aujourd'hui la totalité de l'ar-  
 ticle que je donne en ce moment, tant  
 je répugnais à aborder un sujet aussi  
 affligeant en lui-même, et si douloureux  
 pour un grand nombre de mes connais-  
 sances, qui avaient eu des relations  
 directes avec le prince, et lui étaient  
 personnellement attachées. Je redoutais  
 surtout le malheur de réveiller de trop  
 légitimes douleurs dans une haute per-  
 sonne qui m'honora jadis de quelques  
 bontés, dont le souvenir m'est toujours  
 demeuré précieux. Voilà mes motifs :  
 on les comprendra, on les approuvera ;  
 mais enfin, j'arrive au terme de mon  
 recueil, et mon devoir de narrateur fi-  
 dèle me commande impérieusement de  
 toucher ce triste sujet ; autrement on  
 pourrait donner peut-être à mon silence  
 absolu une interprétation qui ne serait  
 pas ma pensée. Toutefois, et par les  
 motifs déjà exprimés, je m'interdirai

(Nov. 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 429  
 tous les détails que l'on connaît déjà, et  
 qu'on a pu lire dans les ouvrages cités  
 plus haut : (Les Lettres du Cap et l'ou-  
 vrage de M. O'Méara) ; mon récit serait  
 au fond le même, car toutes ces rela-  
 tions sortent également de la bouche  
 de Napoléon ; je ne me permettrai que  
 quelques-unes des particularités qui  
 sont demeurées étrangères à ces écrits,  
 celles seulement qui tiennent de trop  
 près aux nuances caractéristiques de  
 Napoléon, pour que je ne me croie pas  
 forcé de les mentionner.

Cet événement avait dans le temps  
 frappé mon esprit, ainsi que toute la  
 masse de Paris : peut-être l'avais-je res-  
 senti plus vivement encore, pour mon  
 propre compte, à cause des principes  
 de mon enfance, des habitudes, des  
 relations de ma jeunesse, de la ligne de  
 mes opinions politiques ; car alors j'étais  
 loin encore de m'être rallié ; cette pre-  
 mière impression m'était toujours de-  
 meurée dans toute sa force, et mes idées  
 sur ce point étaient telles que je n'eusse  
 certainement pas osé prononcer le nom  
 du prince devant l'Empereur, tant il  
 m'eût semblé qu'il devait emporter avec  
 soi l'idée du reproche. C'est au point

que la première fois que je le lui entendis prononcer à lui-même, j'en devins rouge d'embarras. Heureusement je marchais à sa suite dans un sentier étroit, autrement il n'eût pu manquer de s'en apercevoir. Néanmoins, en dépit de toutes ces dispositions de ma part, lorsque, pour la première fois, l'Empereur développa l'ensemble de cet événement, ses détails, ses accessoires; lorsqu'il exposa ses divers motifs avec sa logique serrée, lumineuse, entraînant, je dois confesser que l'affaire me semblait prendre à mesure une face nouvelle. Quand il eut fini de parler, je demeurais surpris, absorbé; je réfléchissais en silence sur mes idées antérieures, je m'en voulais d'avoir peu ou point à répondre en ce moment, et il me fallut convenir avec moi-même que je me trouvais, en effet, bien plus fort en sentimens qu'en argumens, en objections solides.

L'Empereur traitait souvent ce sujet, ce qui m'a servi à remarquer dans sa personne des nuances caractéristiques des plus prononcées. J'ai pu voir, à cette occasion, très-distinctement en lui, et maintes fois, l'homme privé se débat-

tant avec l'homme public, et les sentimens naturels de son cœur aux prises avec ceux de sa fierté et de la dignité de sa position. Dans l'abandon de l'intimité, il ne se montrait pas indifférent au sort du malheureux prince; mais sitôt qu'il s'agissait du public, c'était tout autre chose. Un jour, après avoir parlé avec moi de la jeunesse et du sort de l'infortuné, il termina disant: « Et j'ai appris depuis, mon cher, qu'il m'était favorable; on m'a assuré qu'il ne parlait pas de moi sans quelque admiration; et voilà pourtant la justice distributive d'ici bas!... » Et ces dernières paroles furent dites avec une telle expression, tous les traits de la figure se montraient en telle harmonie avec elle, que si celui que Napoléon plaignait eût été en ce moment en son pouvoir, je suis bien sûr que, quelles qu'eussent été ses intentions ou ses actes, il eût été pardonné avec ardeur. C'est un sentiment du moment, une situation inopinée, sans doute, que je surprenais là; et je ne pense pas qu'ils l'aient été par beaucoup: Napoléon n'en devait pas être prodigue: ce point délicat touchait de trop près à sa fierté

et à la trempé spéciale de son âme; aussi variait-il tout à fait ses raisonnemens et ses expressions à cet égard, et cela à mesure que le cercle s'élargissait autour de lui. On vient de voir ce qu'il témoignait dans l'épanchement du tête à tête; quand nous étions rassemblés entre nous c'était déjà autre chose: cette affaire avait pu laisser en lui des regrets, disait-il; mais non créer des remords, pas même des scrupules. Y avait-il des étrangers? le prince avait mérité son sort.

L'Empereur avait coutume de considérer cette affaire sous deux rapports très-distincts: celui du droit commun ou de la justice établie, et celui du droit naturel ou des écarts de la violence. Avec nous il raisonnait volontiers, et d'ordinaire d'après le droit commun, et l'on eût dit que c'était à cause de la familiarité existante ou de sa supériorité sur nous, qu'il daignait y descendre, concluant habituellement, par son adage accoutumé: qu'on pourrait lui reprocher peut-être d'avoir été sévère; mais qu'on ne saurait l'accuser d'aucune violation de justice, parce que, bien qu'en eussent répandu la ma'veillance et la

mauvaise foi, la calomnie et le mensonge, toutes les formes avaient été régulièrement et strictement observées.

Mais avec les étrangers, l'Empereur s'attachait presque exclusivement au droit naturel et à la haute politique. On voyait qu'il eût souffert de s'abaisser avec eux à trop faire valoir les droits de la justice ordinaire; c'eût été paraître se justifier: « Si je n'avais pas eu pour moi, contre les torts du coupable, les lois du pays, leur disait-il, au défaut de condamnation légale, il me serait resté les droits de la loi naturelle, ceux de la légitime défense. Lui et les siens n'avaient d'autre but journalier que de m'ôter la vie; j'étais assailli de toutes parts et à chaque instant: c'était des fusils à vent, des machines infernales, des complots, des embûches de toute espèce. Je m'en lassai, je saisis l'occasion de leur renvoyer la terreur jusque dans Londres, et cela me réussit. A compter de ce jour les conspirations cessèrent. Et qui pourrait y trouver à redire? Quoi! journallement, à cent cinquante lieues de distance, on me porte à des coups à mort; aucune puissance, aucun tribunal sur la terre ne

» sauraient m'en faire justice, et je ne  
 » rentrerais pas dans le droit naturel de  
 » rendre guerre pour guerre ! Quel est  
 » l'homme de sang-froid, de tant soit  
 » peu de jugement et de justice, qui ose-  
 » rait me condamner ? De quel côté ne  
 » jetterait-il pas le blâme, l'odieux, le  
 » crime ? Le sang appelle le sang ; c'est  
 » la réaction naturelle, inévitable, infail-  
 » lible ; malheur à qui la provoque !....  
 » Quand on s'obstine à susciter des  
 » troubles civils et des commotions poli-  
 » tiques, on s'expose à en tomber vic-  
 » time. Il faudrait être niais ou forcené  
 » pour croire et imaginer, après tout,  
 » qu'une famille aurait l'étrange privi-  
 » lège d'attaquer journellement mon exis-  
 » tence, sans me donner le droit de le  
 » lui rendre : elle ne saurait raisonna-  
 » blement prétendre être au-dessus des  
 » lois pour détruire autrui, et se récla-  
 » mer d'elles pour sa propre conserva-  
 » tion : les chances doivent être égales.  
 » Je n'avais personnellement jamais  
 » rien fait à aucun d'eux ; une grande  
 » nation m'avait placé à sa tête ; la pres-  
 » que totalité de l'Europe avait accédé à  
 » ce choix ; mon sang, après tout, n'était  
 » pas de boue ; il était temps de le mettre

» à l'égal du leur. Qu'eût-ce donc été si  
 » j'avais étendu plus loin mes représailles !  
 » Je le pouvais : j'eus plus d'une fois  
 » l'offre de leurs destinées ; on m'a fait  
 » proposer leurs têtes, depuis le premier  
 » jusqu'au dernier ; je l'ai repoussé avec  
 » horreur. Ce n'est pas que je le crusse  
 » injuste dans la position où ils me rédui-  
 » saient ; mais je me trouvais si puissant,  
 » je me croyais si peu en danger, que je  
 » l'eusse regardé comme une basse et  
 » gratuite lâcheté. Ma grande maxime a  
 » toujours été, qu'en guerre comme en  
 » politique, tout mal, fût-il dans les  
 » règles, n'est excusable qu'autant qu'il  
 » est absolument nécessaire : tout ce qui  
 » est au-delà est crime.

» On aurait eu mauvaise grâce à se  
 » rejeter sur le droit des gens, quand on  
 » le violait si manifestement soi-même.  
 » La violation du territoire de Bade, sur  
 » laquelle on s'est tant récrié, demeure  
 » étrangère au fond de la question. L'in-  
 » violabilité du territoire n'a pas été  
 » imaginée dans l'intérêt des coupables ;  
 » mais seulement dans celui de l'indé-  
 » pendance des peuples et de la dignité  
 » du prince. C'était donc au souverain  
 » de Bade seul à se plaindre, et il ne le

» fit pas ; qu'il ne cédât qu'à la violence  
 » et à son infériorité politique, nul doute ;  
 » mais encore , que faisait tout cela au  
 » mérite intrinsèque des machinations  
 » et des attentats dont j'avais à me plain-  
 » dre , et dont je pouvais , en tout droit ,  
 » me venger ? » Et il concluait alors que  
 les véritables auteurs , les seuls vrais  
 et grands responsables de cette san-  
 glante catastrophe , étaient , au de-  
 hors , précisément les auteurs , les fau-  
 teurs , les excitateurs des assassinats  
 tramés contre le Premier Consul : « Car ,  
 » disait-il , ou ils y avaient fait tremper  
 » le malheureux prince , et par là ils  
 » avaient prononcé son sort ; où , en ne  
 » lui en donnant pas connaissance , ils  
 » l'avaient laissé dormir imprudemment  
 » sur le bord du précipice , à deux pas  
 » de la frontière , quand on allait frap-  
 » per un si grand coup au nom et dans  
 » les intérêts de sa famille . »

Avec nous et dans l'intimité , l'Empe-  
 reur disait que la faute , au-dedans ,  
 pourrait en être attribuée à un excès de  
 zèle autour de lui ou à des vues privées ,  
 ou enfin à des intrigues mystérieuses . Il  
 y avait été , disait-il , poussé inopiné-  
 ment ; on avait , pour ainsi dire , surpris

ses idées ; on avait précipité ses mesures ,  
 enchaîné ses résultats . « J'étais seul un  
 » jour , racontait-il ; je me vois encore à  
 » demi assis sur la table ou j'avais diné ,  
 » achevant de prendre mon café ; on  
 » accourt m'apprendre une trame nou-  
 » velle ; on me démontre avec chaleur  
 » qu'il est temps de mettre un terme à de  
 » si horribles attentats ; qu'il est temps  
 » enfin de donner une leçon à ceux qui  
 » se sont fait une habitude journalière  
 » de conspirer contre ma vie ; qu'on n'en  
 » finira qu'en se lavant dans le sang de  
 » l'un d'entre eux ; que le duc d'Enghien  
 » devait être cette victime , puisqu'il pou-  
 » vait être pris sur le fait , faisant partie  
 » de la conspiration actuelle ; qu'il avait  
 » paru à Strasbourg ; qu'on croyait même  
 » qu'il était venu jusqu'à Paris ; qu'il  
 » devait pénétrer par l'Est au moment  
 » de l'explosion , tandis que le duc de  
 » Berry débarquerait par l'Ouest . Or ,  
 » nous disait l'Empereur , je ne savais  
 » pas même précisément qui était le duc  
 » d'Enghien ; la révolution m'avait pris  
 » bien jeune ; je n'allais point à la Cour ,  
 » j'ignorais où il se trouvait . On me satis-  
 » fit sur tous ces points . Mais s'il en est  
 » ainsi , m'écriai-je , il faut s'en saisir ,

» et donner des ordres en conséquence.  
 » Tout avait été prévu d'avance ; les  
 » pièces se trouvèrent toutes prêtes , il  
 » n'y eut qu'à signer ; et le sort du prince  
 » se trouva décidé. Il était depuis quel-  
 » que temps à trois lieues du Rhin, dans  
 » les Etats de Bade. Si j'eusse connu plus  
 » tôt ce voisinage et son importance , je  
 » ne l'eusse pas souffert, et cet ombrage  
 » de ma part, par l'événement, lui eût  
 » sauvé la vie.

» Quant aux diverses oppositions que  
 » je rencontraï, aux nombreuses solli-  
 » citations qui me furent faites, a-t-on  
 » répandu dans le temps, rien de plus  
 » faux ; on ne les a imaginées que pour  
 » me rendre plus odieux. Il en est de  
 » même des motifs si variés qu'on m'a  
 » prêtés ; ces motifs ont pu exister peut-  
 » être dans l'esprit et pour les vues par-  
 » ticulières des acteurs subalternes qui  
 » y concoururent ; de ma part, il n'y a  
 » eu que la nature du fait en lui-même  
 » et l'énergie de mon naturel. Assuré-  
 » ment, si j'eusse été instruit à temps de  
 » certaines particularités concernant les  
 » opinions et le naturel du prince ; si  
 » surtout j'avais vu la lettre qu'il m'écri-  
 » vit et qu'on ne me remit, Dieu sait par

» quels motifs, qu'après qu'il n'était  
 » plus, bien certainement j'eusse par-  
 » donné. » Et il nous était aisé de voir  
 que le cœur et la nature seuls dictaient  
 ces paroles de l'Empereur, et seulement  
 pour nous ; car il se serait senti si hu-  
 milié qu'on pût croire un instant qu'il  
 cherchait à se décharger sur autrui, ou  
 descendit à se justifier ; sa crainte à cet  
 égard ou sa susceptibilité était telle qu'en  
 parlant à des étrangers ou dictant sur ce  
 sujet, pour le public, il se restreignait  
 à dire que s'il eût eu connaissance de la  
 lettre du prince, peut-être lui eût-il fait  
 grâce, vu les grands avantages politi-  
 ques qu'il en eût pu recueillir ; et, tra-  
 çant de sa main ses dernières pensées,  
 qu'il suppose devoir être consacrées  
 parmi les contemporains et dans la pos-  
 térité, il prononce sur ce sujet, qu'il  
 suppose bien être regardé comme un  
 des plus délicats pour sa mémoire, que  
 si c'était à refaire, il le ferait encore !!!  
 Tel était l'homme, la trempe de son  
 âme, le tour de son caractère.

A présent que ceux qui scrutent le  
 cœur humain, qui se plaisent à visiter  
 ses derniers replis pour en déduire des  
 conséquences et en tirer des analogies,

s'exercent à leur gré, je viens de leur livrer des documens prononcés et des données précieuses. En voici une dernière qui ne sera pas la moins remarquable.

Napoléon me disait un jour sur le même sujet : « Si je répandis la stupeur par ce triste événement, de quel autre spectacle n'ai-je pas pu frapper le monde, et quel n'eût pas été le saisissement universel !... »

« On m'a souvent offert, à un million par tête, la vie de ceux que je remplaçais sur le trône; on les voyait mes compétiteurs, on me supposait avide de leur sang; mais ma nature eût-elle été différente, eussé-je été organisé pour le crime, je me serais refusé à celui-ci, tant il m'eût semblé purement gratuit. J'étais si puissant, je me trouvais si fortement assis; ils paraissaient si peu à craindre! Qu'on se reporte à l'époque de Tilsit, à celle de Wagram, à mon mariage avec Marie-Louise, à l'état, à l'attitude de l'Europe entière! Toutefois au fort de la crise de Georges et de Pichegru, assailli d'assassins, on crut le moment favorable pour me tenter, et l'on renouvela l'offre contre

« celui que la voix publique, en Angle-  
« terre aussi bien qu'en France, mettait  
« à la tête de ces horribles machinations.  
« Je me trouvais à Boulogne, où le por-  
« teur de paroles était parvenu; j'eus la  
« fantaisie de m'assurer par moi-même  
« de la vérité et de la contexture de la  
« proposition; j'ordonnai qu'on le fit  
« paraître devant moi. Eh bien, Mon-  
« sieur, lui dis-je en le voyant? — Oui,  
« Premier Consul, nous vous le livre-  
« rons pour un million. — Monsieur, je  
« vous en promets deux, mais si vous l'a-  
« menez vivant. — Ah! c'est ce que je ne  
« saurais garantir, balbutia l'homme, que  
« le ton de ma voix et la nature de mon  
« regard déconcertait fort en ce moment.  
« — Et me prenez-vous donc pour un  
« pur assassin! sachez, Monsieur, que  
« je veux bien infliger un châtement,  
« frapper un grand exemple; mais que  
« je ne recherche pas un guet-apens; et  
« je le chassai. Aussi bien c'était déjà  
« une trop grande souillure que sa seule  
« présence. »



*Du Jeudi 21 au Dimanche 24.*

Visite clandestine du domestique qui m'avait été enlevé. — Ses offres. — Seconde visite. — Troisième; je lui confie mystérieusement ma lettre au prince Lucien: cause de ma déportation.

La veille au soir, j'étais resté auprès de l'Empereur aussi tard qu'une ou deux heures après minuit; en rentrant chez moi, je trouvai que j'avais eu une petite visite qui s'était lassée de m'attendre.

Cette petite visite, reçue par mon fils, et que, dans le temps, la prudence me commandait d'inscrire dans mon journal avec déguisement et mystère, peut aujourd'hui, et va recevoir en ce moment toute son explication.

Cette visite n'était rien moins que la réapparition clandestine du domestique que sir Hudson Lowe m'avait enlevé, qui, à la faveur de la nuit et de ses habitudes locales, avait franchi tous les obstacles, évité les sentinelles, escaladé quelques ravins pour venir me voir, et me dire que, s'étant mis au service de quelqu'un qui partait sous très-peu de jours pour Londres, il venait m'offrir de prendre mes commissions en toutes

choses. Il m'avait attendu fort longtemps dans ma chambre, et ne me voyant pas revenir de chez l'Empereur, il avait pris le parti de retourner, dans la crainte d'être surpris; mais il promettait de revenir, soit sous le prétexte de voir sa sœur, qui était employée dans notre établissement, soit en renouvelant les mêmes moyens qu'il venait d'employer.

Je n'eus rien de plus pressé le lendemain que de faire part à l'Empereur de ma bonne fortune. Il s'en montra très-satisfait et parut y attacher du prix. J'étais fort ardent sur ce sujet; je répétais avec chaleur qu'il y avait déjà plus d'un an que nous nous trouvions ici sans que nous eussions encore fait un seul pas vers un meilleur avenir; au contraire, nous étions resserrés, maltraités, suppliciés chaque jour davantage. Nous demeurions perdus dans l'univers; l'Europe ignorait notre véritable situation: c'était à nous de la faire connaître. Chaque jour les gazettes nous apprenaient les impostures dont on entourait notre prison; les impudens et grossiers mensonges dont nos personnes demeuraient l'objet; c'était à nous, disais-je, de pu-

blier la vérité; elle remonterait aux souverains qui l'ignoraient peut-être; elle serait connue des peuples, dont la sympathie serait notre consolation, dont les cris d'indignation nous vengeraient du moins de nos bourreaux, etc.

Nous nous mêmes, dès cet instant, à analyser nos petites archives. L'Empereur en fit le partage, en destinant, disait-il, la part de chacun de nous pour leur plus prompte transcription. Toutefois, la journée s'écoula sans qu'il fût question de rien à ce sujet. Le lendemain, vendredi, dès que je vis l'Empereur, j'osai lui rappeler l'objet de la veille; mais il m'en parut cette fois beaucoup moins occupé, et termina en disant *qu'il faudrait voir*. La journée se passa comme la veille; j'en étais sur des charbons ardents.

A la nuit, et comme pour m'aiguillonner davantage, mon domestique reparut, me réitérant ses offres les plus entières. Je lui dis que j'en profiterais, et qu'il pourrait agir sans scrupule, parce que je ne le rendrais nullement criminel, ni ne le mettrais aucunement en danger. A quoi il répondit que cela lui était bien égal, et qu'il se chargerait de tout ce

que je voudrais lui donner, m'avertissant seulement qu'il viendrait le prendre sans faute le sur-lendemain, dimanche, veille probable de son appareillage.

Le lendemain, samedi, en me présentant chez l'Empereur, je me hâtai de lui faire connaître cette dernière circonstance, appuyant sur ce qu'il ne nous restait plus que vingt-quatre heures; mais l'Empereur me parla très-indifféremment de tout autre chose. J'en demeurai frappé. Je connaissais l'Empereur: cette insouciance, cette espèce de distraction ne pouvaient être l'effet du hasard, encore moins du caprice; mais quels pouvaient donc être ses motifs? J'en fus préoccupé, triste, malheureux tout le jour. La nuit arriva et le même sentiment qui m'avait agité toute la journée m'empêchait de dormir. Je repassais avec douleur dans mon esprit, tout ce qui pouvait avoir rapport à cet objet, quand un trait de lumière vint m'éclairer tout-à-coup. Que prétends-je de l'Empereur, me dis-je? le faire descendre à l'exécution de petits détails déjà beaucoup trop au-dessous de lui! Nul doute que le dégoût et une humeur secrète auront dicté le silence

qui m'a affecté. Devons-nous lui demeurer inutiles? Ne pouvons nous le servir qu'en l'affligeant? Et alors, beaucoup de ses observations passées me revinrent à l'esprit. Ne lui avais-je pas donné connaissance de la chose, ne l'avait-il pas approuvée, que voulais-je de plus\*? C'était à moi désormais à agir. Aussi mon parti fut pris à l'instant. Je résolus d'aller en avant sans lui en reparler davantage; et, pour que la chose demeurât secrète, je me promis de la garder pour moi seul.

Il y avait quelques mois que j'étais parvenu à faire passer la fameuse lettre en réponse à sir Hudson Lowe, touchant les commissaires des alliés, la première, la seule pièce qui, jusque là, eût été expédiée en Europe. Celui qui avait bien voulu s'en charger m'avait apporté un grand morceau de satin, sur une partie duquel elle fut écrite. Il m'en restait encore; c'était là précisément mon affaire. Ainsi tout concourait à me précipiter vers le gouffre où j'allais tomber.

\* Le journal du docteur O' Méara m'apprend, au bout de six ans, que j'avais précisément deviné l'Empereur.

Dès que le jour parut, je donnai à mon fils, de la discrétion duquel j'étais sûr, le reste du satin, sur lequel il passa toute la journée à tracer ma lettre au prince Lucien. La nuit venue, mon jeune mulâtre fut fidèle à sa parole. Il était un peu tailleur; il cousit lui-même devant moi, dans ses vêtemens, ce que je lui confiai, et prit congé, moi lui promettant encore de nouvelles choses s'il revenait, ou lui souhaitant un bon voyage si je ne devais pas le revoir; et je me couchai le cœur allégé, l'esprit satisfait comme d'une journée bien et heureusement remplie. Que j'étais loin en ce moment d'imaginer que je venais de trancher de mes propres mains, le fil de mes destinées à Longwood!!!

Hélas! on va voir que vingt-quatre heures n'étaient pas écoulées, que, sous le prétexte de cette lettre, j'étais enlevé déjà de Longwood, et que ma personne et tous mes papiers se trouvaient au pouvoir et à l'entière disposition du gouverneur sir Hudson Lowe. A présent, si l'on me demande comment je pouvais avoir aussi peu de défiance et ne soupçonner aucunement qu'il était possible qu'on me tendit un piège, je réponds

448 MÉM. DE STE-HÉLÈNE. (Nov. 1816)  
que mon domestique m'avait paru hon-  
nête, je le croyais fidèle, et puis j'étais  
encore étranger à toute idée d'agens  
provocateurs; invention nouvelle dont  
les ministres anglais d'alors peuvent ré-  
clamer l'honneur, et qui a tant pros-  
pérée depuis sur le continent!

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

## TABLE RAISONNÉE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SEPTIÈME VOLUME.

N. B. Les chiffres sont les numéros des pages. Ce signe (-) indique qu'il faut prendre le numéro qui suit.

**ALEXANDRE (le Grand).** Paroles de Napoléon. — Avait débuté avec l'âme de Trajan, finit avec le cœur de Néron et les mœurs d'Héliogabale, 335.

**ANGLAIS.** Anecdotes sur leurs prisonniers en France, 420. Bienveillance de l'Empereur envers eux, 301. Révolution dans leurs mœurs publiques. — Ont pris aujourd'hui l'amour des places, 134. Conduite de leurs ministres au traité d'Amiens. — Offrent au Premier Consul de le faire roi de France, 162. Opinions et paroles de l'Empereur sur le ministère actuel, 360.

**ANNIBAL.** Selon Napoléon, le plus étonnant capitaine de l'antiquité. — Détails, 337.

**ANVERS.** Intensions de l'Empereur. — Voulait en faire, par mer, un point d'attaque mortel à l'ennemi; par terre une ressource certaine en cas de grands désastres; un vrai point de salut national, 155. Aurait voulu que Anvers fût lui seul une province, 156. Sa cession, un des motifs du refus de signer la paix de Châtillon, 157. Expédition des Anglais, 162. Travaux exécutés et projetés, 174.

**AUDITEURS AU CONSEIL D'ÉTAT.** L'Empereur les élevait pour nationaliser toutes nos institutions modernes, et présenter des matériaux tout dressés au gouvernement de son fils. — Fussent, un beau jour, relevés simultanément tous les postes de l'empire, 282.

**BALLONS.** Celui lancé au sacre de Napoléon va annoncer cette cérémonie en peu d'heures à Rome. — Anecdote de celui de l'Ecole Militaire, faussement attribuée à Napoléon, 29.

**B..... (Lord).** Opinion de l'Empereur. — Ses paroles plus que sévères à son égard. — Par le bras qu'il dirige, on peut supposer quel doit être son cœur, etc., 361.

**BEAUVEAU (le Prince de).** Belles paroles de l'Empereur sur son fils blessé, 391.

**B..... (Prince royal de Suède).** Napoléon disait que s'il

448 MÉM. DE STE-HELENE. (Nov. 1816)  
que mon domestique m'avait paru hon-  
nête, je le croyais fidèle, et puis j'étais  
encore étranger à toute idée d'agens  
provocateurs; invention nouvelle dont  
les ministres anglais d'alors peuvent ré-  
clamer l'honneur, et qui a tant pros-  
pérée depuis sur le continent!

FIN DU SEPTIEME VOLUME.

## TABLE RAISONNÉE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SEPTIÈME VOLUME.

N. B. Les chiffres sont les numéros des pages. Ce signe (-) indique qu'il faut prendre le numéro qui suit.

**ALEXANDRE (le Grand).** Paroles de Napoléon. — Avait débuté avec l'âme de Trajan, finit avec le cœur de Néron et les mœurs d'Héliogabale, 335.

**ANGLAIS.** Anecdotes sur leurs prisonniers en France, 420. Bienveillance de l'Empereur envers eux, 501. Révolution dans leurs mœurs publiques. — Ont pris aujourd'hui l'amour des places, 434. Conduite de leurs ministres au traité d'Amiens. — Offrent au Premier Consul de le faire roi de France, 462. Opinions et paroles de l'Empereur sur le ministère actuel, 360.

**ANNIBAL.** Selon Napoléon, le plus étonnant capitaine de l'antiquité. — Détails, 337.

**ANVERS.** Intensions de l'Empereur. — Voulait en faire, par mer, un point d'attaque mortel à l'ennemi; par terre une ressource certaine en cas de grands désastres; un vrai point de salut national, 155. Aurait voulu que Anvers fût lui seul une province, 156. Sa cession, un des motifs du refus de signer la paix de Châtillon, 157. Expédition des Anglais, 162. Travaux exécutés et projetés, 174.

**AUDITEURS AU CONSEIL D'ETAT.** L'Empereur les élevait pour nationaliser toutes nos institutions modernes, et présenter des matériaux tout dressés au gouvernement de son fils. — Fussent, un beau jour, relevés simultanément tous les postes de l'empire, 282.

**BALLONS.** Celui lancé au sacre de Napoléon va annoncer cette cérémonie en peu d'heures à Rome. — Anecdote de celui de l'Ecole Militaire, faussement attribuée à Napoléon, 29.

**B..... (Lord).** Opinion de l'Empereur. — Ses paroles plus que sévères à son égard. — Par le bras qu'il dirige, on peut supposer quel doit être son cœur, etc., 361.

**BEAUVEAU (le Prince de).** Belles paroles de l'Empereur sur son fils blessé, 391.

**B..... (Prince royal de Suède).** Napoléon disait que s'il

avait eu le jugement et l'âme à la hauteur de sa situation, il eût pu rétablir le lustre et la puissance de sa nouvelle patrie. — A cédé à la seule vanité, la tête lui a tourné de se voir recherché, encensé par des légitimes, 276.

**BERNARD (Général)**. Cause heureuse de sa fortune. — Est nommé aide-de-camp de l'Empereur, 176.

**BIBLIOTHÈQUE**. Estimation de celle envoyée par l'Angleterre à l'Empereur. — L'inexactitude et l'incurie avaient présidé à cet envoi, 73.

**CAMBACÈRES (Archi-Chancelier)**. Paroles honorables de l'Empereur, 379.

**CAROLINE (Madame Murat)**. L'Empereur la disait fort labile et très-capable, 366.

**CASTLEREAGH (Lord)**. Sa lettre à lord Bathurst, relative au traité de Fontainebleau, 320. Opinion et paroles de l'Empereur sur ce ministre. — Détails, 364.

**CAULAINCOURT (Duc de Vicence)**. Délicatesse de sa situation à Châtillon. — Noble et touchante impression produite par sa correspondance, 158. Beau témoignage de l'Empereur. — Plein de cœur et de droiture, 379.

**CÉSAR**. Opinion de Napoléon, qui le dit un des caractères les plus aimables de l'histoire. — Détails, 236.

**CHARETTE**. L'Empereur le disait le héros de la Vendée. — Lui avait laissé l'impression d'un grand caractère. — Anecdote remarquable sur ses premières années, 237.

**CHARLOTTE D'ANGLETERRE (Princesse)**. Très-populaire à Londres. — Signes non équivoques de beaucoup de caractère. — Sa tendresse pour sa mère. Anecdote. — Avait refusé le prince d'Orange. — Sa réponse à un ministre anglais, 253. Son mariage avec le prince de Saxe-Cobourg uniquement de son choix, 254.

**CHERBOURG**. Détails sur les travaux exécutés; dénégation d'un critique; réponse, 164.

**CLARKE (duc de Feltré)**. Second négociateur français à Campo-Formio. — Sa mission du Directoire auprès de Napoléon, en Italie, 15. Aide-de-camp du Premier Consul. — Ambassadeur à Florence, 17. Bienfaits de Napoléon, 18.

**COBENTZEL (M. de)**. Aux conférences pour le traité de Campo-Formio. — Veut trainer les choses en longueur. — Napoléon, par un coup de tête et une feinte colère, le force à terminer, 11.

**CONDÉ (le Grand)**. Opinion de l'Empereur: la science de la guerre semblait avoir été chez lui un instinct, la nature l'ayant produit tout savant, 340.

**CONSCRIPTION**. Napoléon tenait à y faire passer toute la nation. — Ne savait pas s'il en eût exempté son fils. — La disait la racine éternelle d'une nation, l'épuration de son moral. —

Fût devenue un des instrumens de l'éducation nationale, 345.

**CURÉS**. Napoléon voulait les rendre très-importans et fort utiles. — Aurait voulu qu'on eût joint à leurs cours de théologie un cours d'agriculture, et les élémens de la médecine et du droit. — Détails, 349.

**DECRÈS (Duc)**. Paroles de Napoléon, 379.

**DESMOUSSEAUX (le Baron)**. Anecdote. — Paroles que lui adresse Napoléon, 395.

**DUMOURIÈZ (Général)**. Sa campagne de Champagne. — Plus audacieux que Napoléon, 251.

**ÉCRIVAINS**. Ceux qui déclament contre Napoléon, quelque soit leur talent, ne tireront qu'à poudre, et quand ils voudront être beaux, ils le vanteront, 79.

**ELISA BONAPARTE (Grande-Duchesse de Lucques et de Piombino)**. L'Empereur lui donnait une tête mâle, une âme forte; disait qu'elle aurait montré beaucoup de philosophie dans l'adversité, 196.

**ENGHEN (Duc d')**. Opinion, paroles, raisonnemens de l'Empereur à son sujet. Détails, etc., 426.

**ENTRAIGUES (le Comte d')**. Son arrestation. — La saisie de ses papiers découvre la trahison de Pichegru. — Doit la vie à Napoléon. — Manque à sa parole en se sauvant en Suisse, et récompense son bienfaiteur en publiant un libelle contre lui. Sa mort en Angleterre, 21.

**ESPAGNOLS**. S'ils se fussent soumis à Napoléon, ils eussent épargné les terribles agitations qui les attendent, 266.

**FAYN (le Baron)**. Sur son Manuscrit de 1814, 288.

**FOX**. Son fameux bill sur la compagnie des Indes le fait sortir du ministère, 214. Napoléon disait que son école, tôt ou tard, devait régir le monde. — Son buste à la Malmaison, 119.

**FRANÇAIS**. Eussent pu renouveler, avec plus de justesse, ce mot des fiers Gaulois: *Si le Ciel venait à tomber, nous le soutiendrions de nos lances*, 346.

**FRÉDÉRIC (le Grand)**. Opinion de l'Empereur. — Le tacticien par excellence, 341.

**GALLO (M. de)**. Un des plénipotentiaires autrichiens à Campo-Formio. — Portrait. — Anecdote, 13.

**GAUDIN (Ministre des finances)**. Paroles de Napoléon, 379.

**GERARD (Général)**. L'Empereur lui disait, au retour de la campagne de Dresde: « Si j'avais bon nombre de gens comme vous, je croirais mes pertes réparées, et me considérerais comme au-dessus de mes affaires, » 392.

**GUERRE**. Paroles de Napoléon sur la différence de celles des Anciens et des Modernes. — Se compose d'une foule d'accidens. — Un chef doit savoir en profiter; propriété du génie, 341. Infanterie. — Cavalerie. — 342. Artillerie, aujourd'hui la véritable destinée des armées et des peuples, 343.

HUDSON LOWE. Exige de nouvelles déclarations avec la simple qualification de *Bonaparte*, 31. Sa conversation avec chacun des captifs, 39. Continue ses vexations sur les captifs, 318. — Fait creuser des fossés autour de Longwood, plante des palissades, fait de l'écurie une véritable redoute, 355. Se montrait meilleur geolier que bon général, 356.

INDES (*Compagnie des*). Historique de celle des Anglais, 112. — Bill de M. Fox succombe. Celui de M. Pitt triomphe et depuis gouverne la péninsule indienne, etc., 214.

JÉRÔME BONAPARTE. En mûrissant eût été propre à gouverner. Montrait de véritables espérances, 196.

JOSEPH BONAPARTE (*Ancien Roi d'Espagne*). Par tous pays eût été l'ornement de la société, 196.

JOSÉPHINE (*Impératrice*). On veut, pour assurer son repos, lui disait-on, la porter à écrire au Roi, qu'elle ne savait ce qu'elle était, ce qu'elle avait été, et le prier de fixer son sort. — L'Empereur Alexandre l'en empêche, et s'offre d'être son répondant, 120. Ce que Napoléon lui avait donné. — Son gaspillage, 248.

JOURDAN (*Maréchal*). Paroles de l'Empereur, 89.

LÆTITIA BONAPARTE (*Mère de l'Empereur*). Digne de tous les genres de vénération, 196.

LAMARQUE (*Général*). Paroles remarquables de l'Empereur sur sa guerre de la Vendée, 241. Citation de sa belle expédition de Capri, où, avec douze cents Français, il enlève sir Hudson Lowe, avec une garnison de deux mille hommes et trente pièces de canon, 355.

LAMBALLE (*Princesse*). Rappelée de son émigration par une lettre de la Reine. — Revient auprès d'elle malgré les avis de ses vieux conseillers. — Son séjour aux Tuileries, 65.

LAROCHEFOUCAULT (*Famille de*). Détails. — Opinion, paroles de l'Empereur, 365.

LARREY (*Baron, chirurgien en chef*). Paroles de Napoléon, éloge; tous les blessés étaient ses enfans. — Nommé par Napoléon, dans son testament, l'homme le plus vertueux qu'il ait rencontré. — Explication probable d'un aussi magnifique témoignage, 81.

LAS CASES (*Comte de*). Entretien remarquable avec le Gouverneur, 39. Prié de son domestique par le gouverneur Hudson Lowe, qui veut en donner un autre de sa main. — Refus, 318. Horreur de sa situation. — Se montre pourtant plus enviable qu'à plaindre, 331. Visites clandestines du domestique qui lui avait été enlevé; qui partait pour Londres et offrait ses services, 441. — Il lui confie sa lettre au prince Lucien, 445.

LEBRUN (*Archi-trésorier*). Homme très-distingué et voulant le bien, 379.

LÉONARD (*Couffeur de la Reine*). Passe à Varennes pendant la bagarre de l'arrestation du Roi; arrive à Coblenz avec le bâton de maréchal de France que le Roi destinait à M. de Bouille, 65.

LÉOPOLD DE SAXE-COBOURG (*Prince*). Avait sollicité l'Empereur pour être son aide-de-camp, 253. Son mariage avec la princesse Charlotte de Galles, 254. L'Empereur disait que c'était le plus beau jeune homme qu'il eut vu aux Tuileries, 255.

LIVERPOOL (*Lord*). Selon Napoléon, ce qu'il y a de plus honnête parmi les ministres anglais du moment, 361.

LOUIS XVI. Opinion de Bertrand de Molleville, 62.

LOUIS BONAPARTE (*Ancien Roi de Hollande*). Paroles de Napoléon, 196.

LUCIEN BONAPARTE. Eût été l'ornement de toute assemblée politique, 196.

MAISON (*Général*). Paroles de l'Empereur, 33.

MALLET (*Général*). Napoléon disait son échauffourée la caricature du retour de l'île d'Elbe, 139.

MARET (*Duc de Bassano*). Ministre plein de cœur et de droiture, 379.

MARIE-ANTOINETTE (*Reine de France*). Portrait par madame Campan. — Détails, 63. La maison d'Autriche avait établi pour maxime de garder un silence profond sur Marie-Antoinette, 65.

MINISTÈRES. Opinion de l'Empereur sur ses propres ministres lors de sa chute, 285. — Sur les ministres anglais du moment, 360. — Napoléon les disait autant de *Téproseries*. — On peut y aspirer vertueux, disait-il, on n'en sort jamais sans y avoir laissé sa pureté, 378. Il n'en exceptait peut-être que le sien et celui des États-Unis d'Amérique: le sien, parce que ses ministres n'étaient que ses secrétaires, et que lui seul demeurait responsable; celui des États-Unis, parce que les ministres n'y étaient que les agens de l'opinion toujours droite, toujours juste, 378.

MINISTÈRE ANGLAIS. Offre au Premier Consul de le faire Roi de France, 252. C'est à lui seul que l'Europe doit tous les fléaux qui l'ont désolée, 263. Portraits des principaux membres du ministère actuel, etc., 360.

MOLÉ (*Grand-juge*). Paroles de l'Empereur. — Appelé probablement à jouer un rôle dans les ministères futurs, 379.

MOLLIER (*Ministre du Trésor*). Paroles de Napoléon, 379.

MONGES (*Comte de Peluse*). Redressement à son sujet. N'avait jamais paru aux Jacobins, 31.

MONTALIVET (*Ministre de l'Intérieur*). Paroles de Napoléon, 379.

MONTESON (*Madame de*). Avait fait demander à Napoléon

à prendre le titre de d'oisière d'Orléans. Avait été mariée avec le consentement du Roi, 127.

MOREAU (*Général*). Avait connu la trahison de Pichegru trois mois avant qu'elle ne fût découverte, et l'avait tenue secrète. - Avait trahi la patrie en se taisant. - En parlant aussi tard accablait un malheureux, 25. Sa conspiration. - Paroles de Napoléon, 419. Gouverné par sa femme, 423. Avait conféré avec Georges et Pichegru, 424. Sa dérogation absolue put seule le sauver. - Détails, etc. 425.

MURAT. L'Empereur le dit un des héros de la campagne de Russie, 92.

NAPOLÉON. MM. de Cobentzel et Gallo aux conférences de Campo-Formio, 11. La découverte de la trahison de Pichegru influa beaucoup sur le parti que prend le général de l'armée d'Italie, dans les affaires de fructidor, 24. - Rêve, 25. - La simplicité, son plus bel ornement, 28. - Ses reprises sur le prince Eugène, 29. - Fausseté de l'anecdote du ballon de l'Ecole militaire, 29. - Paroles sur les nouveaux outrages du Gouverneur, 34. Ne voulait point que les captifs signassent les nouvelles déclarations. - Disait devoir s'attendre à tout; mais que son âme était de force à répondre à tout. « Ils me feront mourir ici, c'est certain » 36. Disait que son corps seul était au pouvoir des méchants, que l'âme règne partout; que du fond des cachots même, elle peut s'élever jusqu'au ciel, 45. Se disait devenu sourd, 46. - Son grand principe était de prévenir toute réaction, d'ensevelir entièrement le passé. - N'est jamais revenu sur aucune opinion émise durant nos troubles. - S'était environné de votans. - N'approuvait pas leur doctrine; mais n'était pas leur juge, 49. - Lors des fêtes publiques, allait, déguisé, se mêler dans la foule. - Anecdotes, 53. Parcourait souvent, le matin, seul et déguisé, la capitale. Se mêlait aux ouvriers. - *Police du Cadi*. - Anecdotes du retour de Moscow et de l'île d'Elbe, 54. - Note envoyée au Gouverneur sur les déclarations demandées par lui, 59. - Disait des écrivains, que pour le combattre avec succès, il faudrait se présenter avec l'autorité des faits à soi. « Si le grand Frédéric écrivait contre moi, disait-il, il serait temps alors de m'emouvoir; mais quant à tous les autres, quelque esprit qu'ils y mettent, ils ne tireront jamais qu'à poudre, et, quand ils voudront être beaux, ils me vanteront, 79. » - Accepte quatre mille louis d'un des captifs, 86. Disait que si l'on pouvait soupçonner en Europe qu'il eût des besoins, il serait bientôt riche sur son roc, en toute chose, 87. Avait voulu faire donner à Saint-Cloud une pièce grecque dans son intégrité, 89. - Sur la guerre de Russie, 90. Les peuples et les rois s'étaient alliés contre lui; les peuples et les rois le regretteront. - Eût voulu relever

le trône de Pologne, 91. Parallèle des deux expéditions de Charles XII et de Napoléon, 109. Se plaignait d'avoir peut-être encore trente ans à être enfermé dans sa triste enveloppe, 118. Mauvaise conduite de différentes personnes auprès de lui aux Tuileries, 119. Disait l'immoralité la disposition la plus funeste dans le souverain, et la morale publique le complément naturel des lois, 123. Son administration une ère mémorable du retour à la morale. - Les mœurs publiques en hausse s'améliorèrent par tout le globe, 124. Sur le mot *Votre Majesté*, 131. - Souffre beaucoup d'une fluxion, 132. - Arrêté à Saint-Cloud pour un mémoire non payé, 133. Ne voulait point flatter les coteries. - S'il fut revenu victorieux de Moscow, tout le monde entier lui fut revenu, l'eût admiré, l'eût béni. - Le vulgaire eût pu recongeler pour lui la fable de Romulus, 133. - En entrant en Italie a changé les mœurs de la révolution, 135. A le premier salué la France du nom de la grande nation, 136. A trente ans avait fait toutes ses conquêtes, gouvernait le monde; il ne lui manquait, disait-il, que le titre d'Empereur, 137. - Rupture du traité d'Amiens. - Représailles de Napoléon. - Fait arrêter tous les Anglais voyageant en France, 140. Ses intentions à l'égard des prisonniers, 147. - Ses grandes vues sur Anvers, 155. La cession de cette ville, un des motifs du refus de signer la paix de Châtillon. - C'était par connaître les alliés, que de croire leur réconciliation sincère, 157. Ses ordres au duc de Vicence, 159. Disait que chaque jour le dépouillait de sa peau de tyran, de meurtrier, de féroce. - Expédition anglaise sur Anvers, 162. - Grands travaux maritimes exécutés sous Napoléon, 163. Fort Boyard, 164. Cherbourg, 170. Travaux exécutés pour la flotte, 171. Réparations et améliorations dans tous les ports de la côte, 172. Flessingue, 173. Turenne, 173. Anvers, 174. Hollande, 177. Vêser, Ems, Elbe, 178. Travaux maritimes en Italie, 180. Situation de l'Empire en 1811 et 1812, 181. Détails des dépenses en travaux publics sous le règne de Napoléon, 185. - Affaire de Mallet, 189. - Disait qu'il eût dû mourir à Moscow ou à Waterloo, 193. Paroles sur sa famille, 194. Sa bienveillance envers les prisonniers anglais détenus en France, 201. - La mort de Fox une des fatalités de sa carrière, 219. - Avait prononcé pour le commerce libre et rejeta les compagnies, 220. - Appelait la grande lutte de nos jours la guerre des champs contre les comptoirs, celle des créneaux contre les métiers, 221. - A cherché toujours l'homme de la marine, n'a jamais rien rencontré, 225. Enrôlement des enfans, 226. Sur la marine. - Aimait les marins. - Les a trouvés au besoin matelots, soldats, artilleurs, pontonniers, tout, 227. - Son organisation impériale, le gouvernement le plus compact, la circulation



la plus rapide et les efforts les plus nerveux qui aient jamais existé, 218. Préfets, etc., détails, 219. Son intention, avec le temps, était de rendre la plupart des hautes places à peu près gratuites, 223. Le dégoût des places eût signalé notre véritable retour à la hante morale. — Quand on veut absolument des places, on se trouve déjà vendu d'avance, 232. Ses intentions sur les auditeurs au Conseil d'Etat, 235. — Un des premiers soins de son consulat avait été de pacifier la Vendée, 241. — Ce qu'il avait donné à Joséphine, 248. Marchande de modes mise à Bicêtre, 249. Impertinence d'un autre, 249. — Disait que certains généraux ne savaient faire la guerre que sur les grandes routes et à la portée du canon, lorsque leur champ de bataille eût dû embrasser la totalité du pays, 251. — Une foule de princes allemands demandaient à être ses aides-de-camp. — Ils avaient envahi les Tuileries; il en était de même des Italiens, des Espagnols, des Portugais. — Sous son règne, Paris la reine des nations, et les Français, le premier peuple de l'univers, 256. — La démocratie a des entrailles; on l'émeut. L'aristocratie demeure toujours froide, ne pardonne jamais, 257. On pouvait soutenir et combattre la république et la monarchie. — L'anarchie l'extrême frontière du gouvernement de plusieurs; le despotisme, l'extrême frontière du gouvernement d'un seul, 258. Ne saurait y avoir de despotisme absolu, 259. Pouvoir de l'unité et de la concentration, 260. — Traité d'Amiens, 261. « Si le cabinet anglais n'eût point rallumé la guerre, j'eusse enfanté des prodiges au-dedans », disait Napoléon, 263. A chaque grande victoire proposait la paix. — N'a jamais été maître de ses mouvemens, de ses actes; ne tordait pas les événemens à son système; mais pliait son système à la contexture imprévue des événemens, 264. Sa grande pensée, l'agglomération des mêmes peuples géographiques. — Se sentait digne de la gloire de s'avancer dans la postérité avec un tel cortège, 265. — Ses revers lointains ont seuls empêché la soumission des Espagnols, 266. — Si le Ciel l'eût fait naître prince allemand il eût gouverné les trente millions d'Allemands réunis. — S'ils l'eussent élu et proclamé, ne l'aurait jamais abandonné, 272. Dans la guerre de Russie ce ne sont que de purs accidens qui ont sauvé cet empire, 274. — A son retour de l'île d'Elbe n'avait plus sa confiance première. — N'a pas eu alors un avantage qu'il ne fût suivi immédiatement d'un revers, 277. Dans la grande crise, les Bourbons occupaient sa pensée, 281. Fatalités qui amènent l'abdication de Fontainebleau, 285. Ingratitude autour de lui. — Au retour de l'île d'Elbe n'en conserve aucun ressentiment, 287. Partis à prendre dans les désastres de 1814, 291. Son abdication, 296. Ne voulait pas ratifier le traité de Fontainebleau, 297. Regrettait, lors de sa position

à Saint-Dizier et à Doulevant, de n'avoir pas suivi sa pensée, et d'être revenu sur Paris. — Aurait dû continuer vers le Rhin, 298. Mystérieux événemens de la nuit du douze au treize avril; a voulu se donner la mort, 302. Son voyage à l'île d'Elbe, 302. Les étrangers ne se doutaient pas de l'esprit de la France. — Anecdote d'une vieille femme à Lyon; mécompte du général autrichien à ce sujet, 304. Il apprend, sur les lieux, la trahison du chef de l'armée de Lyon, 305. S'embarqué sur une frégate anglaise, ne voulant pas qu'on pût dire qu'un Français l'eût deporté, 308. Traité de Fontainebleau, 309. Déclaration de Louis XVIII, 316. Lettre de lord Castlereagh, relative au traité de Fontainebleau, 319. — A possédé l'épée du grand Frédéric. — Les Espagnols lui ont rapporté celle de François Premier. — Les Turcs et les Persans lui ont fait présent d'armes ayant appartenu à Gengis-Kan, Tamerlan, Scha-Nadir, etc., 326. — Avait voulu épouser une Française; c'eût été éminemment national, 327. — On espérait que le lion s'endormirait. — Avec l'air d'attaquer sans cesse, ne songeait qu'à se défendre, 327. — Disait les grandes actions de guerre n'être point l'œuvre du hasard; mais dériver toujours de la combinaison et du génie d'Alexandre, César, Annibal, Gustave, 335. Ne pouvait exister une véritable armée sans une révolution dans les mœurs et l'éducation du soldat. — Détails, 342. Projet, à la paix générale, d'amener chaque puissance à une réduction des armées permanentes, 344. Sur la nourriture du soldat, 345. Conscription, 345. Autres améliorations projetées. — Procès, 347. Cures, 349. En 24 ans et 3 mois 61 mille 139 délibérations au Conseil d'Etat, 353. — Comparait madame de Staël tout à la fois à Armide et à Clorinde. — Est comparé par madame de Staël tout à la fois à Scipion et à Tancrede, 359. — En trois jours a vu trois fois les destins de la France, ceux du monde échapper à ses combinaisons, 376. — Paroles honorables sur ses ministres, ses conseillers d'Etat, 379. — Disait avoir élevé un de ses généraux comme eût pu le faire un père; détails touchans, 380. Anecdote, chez le père de ce général, trait digne de Molière, 382. Mœurs de la capitale. — Dépravation. — Avait essayé de réprimer quelques-unes de ses ordures, 333. Avait interdit le jeu masqué, 383. — Conspiration d'un M. de la Rochefoucauld, 385. — Adoré de tout ce qui le servait, dans son petit intérieur, 390. Son ascendant moral sur les esprits. — Anecdote, 391. A son retour de l'île d'Elbe, sa bienveillance, 394. Modération, équité. — Anecdotes, 395. Préfet qui ne veut point donner du Mousigneur au ministre. — Anecdote, 397. Capitulation de Vincennes, 398. La plus belle lettre militaire, 399. A donné soixante batailles; César n'en avait donné que cinquante, 400. Divers dire, 400. Egalité des droits au

des grands traits de son caractère, 401. Le mérite était un à ses yeux, 402. Allocutions militaires, 404. Le cœur d'un homme d'Etat doit être dans sa tête. — Nos facultés physiques aiguisées par nos périls ou nos besoins. — Education de la peau, 406. Disait qu'il fallait savoir soigner son âme malade comme son bras ou sa jambe, 409. Son grand but, en créant une noblesse, compris de personne, 409. Les véritables vérités bien difficiles à obtenir pour l'histoire. — Pourquoi n'a pas voulu faire des mémoires privés. — Ne pouvait, disait-il, écrire des confessions à la Jean-Jacques. — Les divers motifs qu'on prêtera faussement à la plupart de ses actes. — Détails curieux. Les intriguans de mauvaise foi et même ses ministres honnêtes gens donneront de fausses lumières. Pourquoi? Tous se donneront pour être très-sûrs; heureusement qu'ils seront plusieurs, et qu'ils différeront indubitablement, 411. Conspiration de Georges, Moreau, etc., 418. Fait grâce à grand nombre des conspirateurs, citations, 425. — Affaire du duc d'Enghien. — Détails curieux et nombreux, etc., 425.

**NEY (Maréchal).** Paroles de l'Empereur, 92, 407.

**PAUL I<sup>er</sup> (Empereur de Russie).** Moyens employés par le Premier Consul, pour gagner le cœur et la politique de ce prince. — Ses lettres au Premier Consul, 260.

**PAULINE (Princesse).** L'Empereur la disait la plus belle femme de son temps, et qu'elle a été et demeurera la meilleure créature vivante, 196.

**PICHEGRU (Général).** Sacrifie ses soldats pour faciliter les opérations de l'ennemi, 24. Sa trahison était connue de Moreau trois mois avant, 25. Sa conspiration, 417. Se donne la mort dans sa prison, parce qu'il désespéra de la clémence du Premier Consul, ou la dédaigna, 419.

**PITT.** Son bill sur la compagnie des Indes, 218. A tenu dans ses mains le sort des peuples. — En a mal usé. — S'inscrit dans l'histoire, à la manière d'Érostrate, parmi des flammes, des regrets et des larmes, 217. Ne sera plus un jour que le génie du mal, 218.

**PONIATOWSKI (Prince).** L'Empereur le disait un des héros de la guerre de Russie, 92. — Le vrai roi de Pologne; qu'il en réunissait tous les titres, et en avait tous les talens, 388.

**PRISONNIERS.** Sort déplorable des Français en Angleterre. — Napoléon offre souvent leur échange, repoussé par les Anglais, 140. L'Empereur voulait amener en Europe un changement dans le droit et la coutume publique, à l'égard des prisonniers, 147. Anecdotes sur les prisonniers anglais en France, 211.

**RACINE.** Napoléon condamnait la fadeur, l'amour et le ton doux-cereux qu'il avait répandus dans ses chefs-d'œuvre; mais c'étaient le vice et les mœurs du temps, 359. Le plan de

campagne de Mithridate, beau comme récit; mais dépourvu de sens comme conception, 360.

**RÉCAMIER (Madame).** A le rare privilège de voir sa bonne réputation traverser sans injure nos temps difficiles. — Prince de Prusse touché d'une vive passion pour elle. — Il veut l'épouser. — Refuse cette élévation. — Tableau de Corine de Gérard, fait pour elle, 357.

**RÉGNAUD DE SAINT-J... D'A.... (Madame).** Paroles de Napoléon, 246.

**RÉVOLUTION.** La nôtre est la cause de la régénération de nos mœurs, 123.

**RUSSIE.** Napoléon disait que la guerre de Russie avait été celle du bon sens et des vrais intérêts, du repos et de la sécurité de tous, 90. Instructions relatives à la campagne de Russie, 93. — Quelques paroles de Napoléon sur les fautes qu'on lui reproche dans l'expédition de Russie, 106. Situation politique. — Facilité qu'elle aurait à faire une entreprise sur l'Inde et la Chine. — Situation admirable contre le reste de l'Europe: assise sous le Pôle, adossée à des glaces éternelles. — N'était atterrable qu'un quart de l'année; s'offrait aux assaillans que les rigueurs, les souffrances, les privations d'un sol désert, d'une nature morte ou engourdie, tandis que ses peuples ne se lançaient qu'avec attrait vers les délices de notre Midi. — L'Antée de la fable, dont on ne saurait venir à bout qu'en l'étouffant dans ses bras. — Qu'il se trouve un Czar qui ait de la barbe au menton, et l'Europe est à lui, 207.

**SIDMOUTH (Lord).** Paroles de l'Empereur, 361.

**SÉNÈQUE.** Le cœur de sa tragédie de Médée prédit distinctement la découverte de l'Amérique, 245.

**SIÈGES.** Anecdotes, 48. Napoléon le dit probe, honnête, et surtout fort habile. — Son opinion sur la durée probable de l'autorité consulaire, 51.

**STAEL (Madame de).** Sa demeure de Coppet devenue un véritable arsenal contre Napoléon; s'y occupait à lui susciter des ennemis, et le combattait elle-même; c'était tout à la fois Armide et Clorinde, 78. Désavouait certaines grosses injures qu'on lui avait prêtées contre Napoléon. — Au temps de son enthousiasme, l'avait comparé tout à la fois à Scipion et à Tancrède, 358.

**STASSARD (Le Baron).** Est chargé par Napoléon d'aller au congrès à Vienne, négocier la paix, 278.

**SUFFREN (Le Bailli de).** Son portrait. — Anecdote. — Son expédition dans l'Inde. — S'il eût vécu jusqu'à nos jours l'Empereur en eût fait notre Nelson, 223.

**TRAGÉDIES D'ESCHILE ET DE SOPHOCLE.** L'Empereur avait voulu les faire jouer dans leur intégrité à Saint-Cloud. — Dans quelle intention, 244.

TURENNE. Ne s'était formé au talent de la guerre qu'avec peine, et à force d'instruction, 340.

VOLTAIRE. La scène de la reconnaissance dans son OEdipe la plus belle peut-être de notre théâtre, 243.

W..... (Lord). Opinion de Napoléon, paroles, détails, etc., etc., 374. - Madame de Staël disait de lui que hors de ses batailles, il n'avait pas deux idées. - Les salons de Paris avaient porté le même jugement, et le plénipotentiaire français, au congrès de Vienne, l'y confirma, 377.



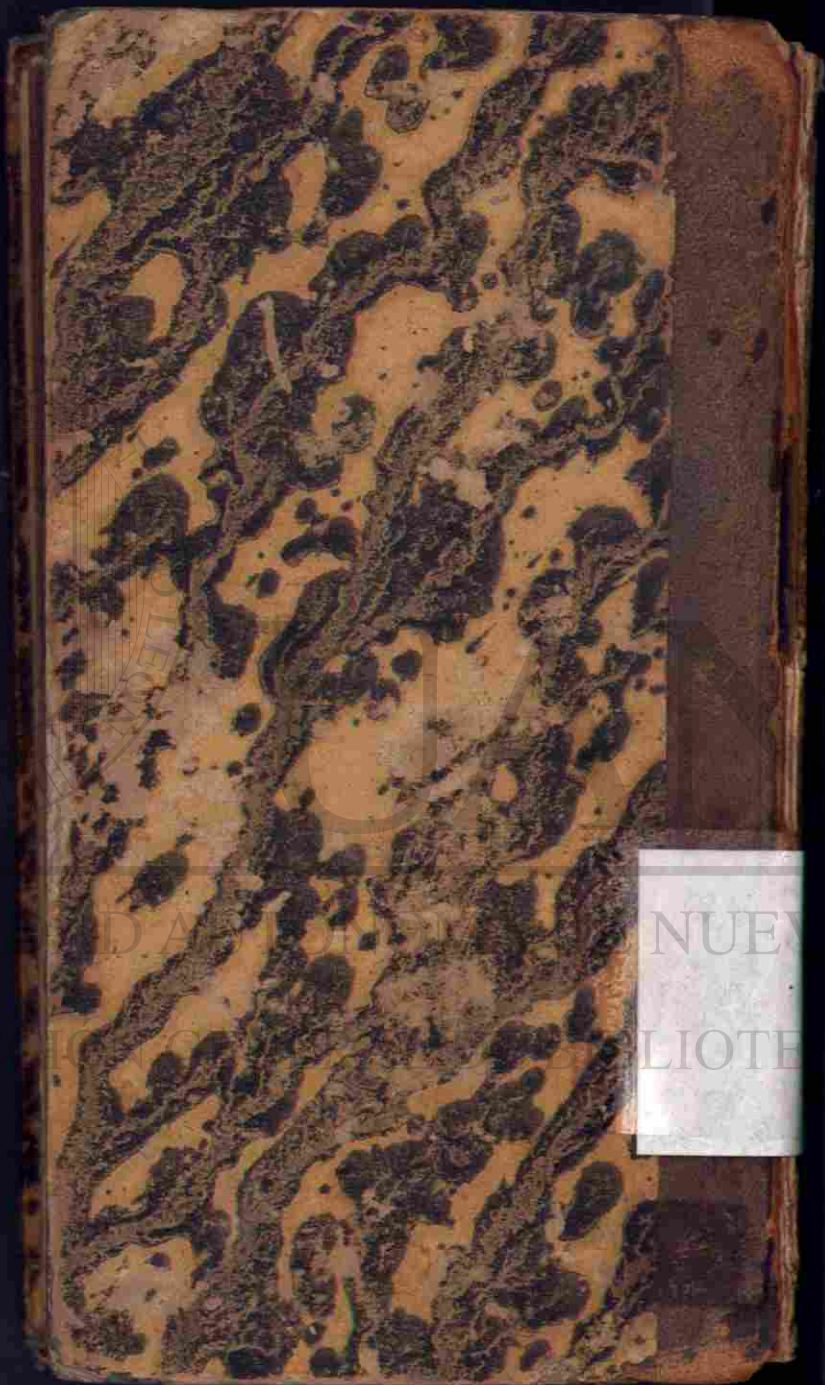
FIN DE LA TABLE RAISONNÉE DU SEPTIÈME VOLUME.

U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



NUEV  
LIOTE